

Louis Moreau de Bellaing

MOURIR POUR RIEN

Les illusions de l'espoir *

LA GREVE DU 5 JUILLET

Les personnages :

Pierre Calendrau : fils du vieux Calendreau, propriétaire de terres autour de Brévigneux, tué par l'Occupant au moment de la Libération

Monique Lebourg, épouse Calendreau, fille des Lebourg quincailler à Brévigneux, ancienne institutrice à Ouisans, vendeuse dans un magasin d'objets de Venucci : patron d'une petite entreprise de thé à Meriza, ami de Calendrau.

Louise et André Gromier : parents de Germain. . André est ingénieur à La SNCF à Rames où il habite. Le couple est séparé. André vit à Rames, avec Régine Ferrières, ancienne amie de Germain.

Germain Gromier : fils de André et Louise Gromier. Frère de Laurent Employé à l'administration des Domaines. Ami de Eddie Rugel et des Calendrau

Eddie : Rugel : fils de Paul et Anne-Marie Rugel, propriétaires de terres à Vinsange. Ils vivent à Rames.

Medlici : ami du prince Hassan, lutte pour l'indépendance marocaine, est collègue de Calendrau au Cédty central

Dubost et Lanterne : employés aux Domaines. Amis de Germain.

L'immeuble est adossé à la médina ; l'un de ses balcons a vue sur le port ; l'autre ouvre sur les collines qui dominant la ville. L'appartement des Calendreau est au huitième étage ; de leurs fenêtres ils voient les hauts de Meriza ; par celles qui donnent à l'Ouest, ils peuvent regarder la mer. Trois pièces de belles dimensions sont posées sur la terrasse qui sert de toit à l'immeuble. En ce début d'automne, le soleil de la fin de journée est encore chaud. Pour éviter la première fraîcheur, celle du vent léger venu de la côte, Monique a dressé la table dans la plus grande pièce. Ses doubles fenêtres sont ouvertes. Elle attend son mari et ses invités. Pierre Calendreau travaille dans une agence bancaire, l'une des succursales du Crédit central au Maroc. Il occupe son temps à recevoir des clients - de petits colons de la campagne avoisinante, des Marocains enrichis, quelques spéculateurs venus des pays méditerranéens -. Mais ses acti-

vités sont multiples. Dès la fermeture des bureaux, il disparaît jusqu'à la nuit dans la ville. L'un des invités est Eddie Rugel. Monique l'a eu, pendant la guerre, comme élève dans la petite école de Puisans où elle était institutrice. A la demande de ses parents qui étaient restés à Bellance, elle l'avait pris comme pensionnaire ; il avait dix ans ; il dormait dans un cagibi près de sa chambre. Elle l'aime comme un fils. Il est arrivé, il y a un an, avec son ami Germain Gromier - qu'elle a connu bébé -. C'est Pierre qui leur a trouvé à chacun un emploi. Les autres invités sont des amis du couple. Roger Dubord a une trentaine d'années. C'est un juriste. Il a longtemps milité dans un petit groupe d'extrême-droite à Paris où il a fait ses études. Le leader de ce groupe est son ami ; il s'est lancé dans une carrière politique. La fille qu'aimait Roger l'a abandonné. Sa déception l'a poussé à partir. Aidé par le leader, il a été nommé conseiller technique dans un consortium qui vend de l'essence. L'un des bureaux de ce consortium est installé à Meriza. Roger a loué un bel appartement sur les collines, où il vit seul. Maurice Venucci est corse. Ses parents ont quitté l'île depuis longtemps. Ils vivent à Marseille, où Maurice a suivi une école de commerce. Il a trente-cinq ans. Il a monté à Meriza un établissement d'importation de thé. Il est réputé pour ses conquêtes féminines. Il habite une villa dont la terrasse donne sur le port. Aziz Medhlici est, près des Marocains de Meriza - ou d'ailleurs - , la caution de Pierre Calendreau. Comme lui, Medhlici travaille au Crédit central. Pour se concilier les bonnes grâces de la future administration marocaine, Calendreau l'invite chez lui. Medhlici a séduit Monique. Mariée depuis dix ans avec Pierre, elle a aimé presque spontanément ce beau garçon plus jeune qu'elle - il a vingt-cinq ans, elle en a près de trente -. Les infidélités répétées de Pierre - qu'elle supportait mal - l'ont encouragée à tenter une liaison dont elle sait que, la connaissant, il en serait doublement horrifié : moins de la tromperie que de l'origine de Medhlici. Ils sont parvenus à la garder secrète.

Calendreau arrive le premier, suivi de Dubord. Pierre Calendreau est un petit homme aux traits marqués, robuste sous une apparence fragile, avec des yeux bruns-noisette, mobiles, qui lui donnent un regard enfantin. Il est aimé des secrétaires de son agence bancaire avec qui il entretient, au grand chagrin de Monique, des rapports privilégiés. Roger Dubord est grand, un peu voûté, avec une tignasse brune qui ondule au dessus de son crâne. Il a un beau sourire. Sa méfiance des femmes se manifeste par une distance vis à vis d'elles. Il est un habitué des bordels de Meriza. Face à ses deux invités, Monique est une jeune femme de taille moyenne, aux yeux gris, très gracieuse, aux épaules fines, naturellement gaie. N'ayant pas d'enfant - Pierre n'en veut pas -, elle reporte ses affections sur autrui. Elle accueille chaleureusement Roger.

Pierre et son ami se sont assis au coin de la table préparée. Monique leur a apporté l'anisette, deux verres et une carafe d'eau fraîche.

- En attendant l'apéritif, leur dit-elle.

- Donne-nous quand même un peu de kemia, lui dit Pierre.

La kemia est l'accompagnement des boissons : moules, calamars, piments dans de petits raviers. Monique apporte un ravier de calamars, l'un des poissons préférés de Pierre. Les deux hommes se taisent ; ils sont l'un et l'autre fatigués. Ils profitent de cette brève pause, avant le dîner où ils seront nombreux, pour se reposer. De la ville et du port montent les bruits du soir : la sirène d'un bateau qui accoste - Meriza a une ligne maritime pour l'Algérie -, quelques roulements de voitures, des aboiements, et bientôt, au sommet des mosquées, l'appel des haut-parleurs pour la prière. Parfois se font entendre aussi le braiment d'un âne ou le piétinement d'une brelle - au Maroc, on appelle ainsi les mulets -. Meriza est une ville moyenne, quinze mille habitants environ. Des industries et des commerces tôt implantés, un peu d'exportation - les agrumes - et d'importation - le thé, des objets manufacturés - lui ont assuré son statut de ville florissante. Comme beaucoup de villes marocaines, elle comporte le quartier européen qui occupe son centre et ses pourtours les plus proches. Plus loin, dans des immeubles de location, genre HLM, s'entassent des familles - des Arabes, mais aussi des Juifs et des Espagnols -. A l'Ouest, extérieur à l'agglomération, un grand bidonville s'étend sur plusieurs hectares. Y vivent, venus du bled, de petits paysans, des bergers, des ouvriers agricoles ; ils sont là, avec leurs femmes et leurs enfants, attirés par la vie moderne. Avec ses bâtiments régulièrement chaulés, la ville demeure blanche. Elle ressemble aux villes méditerranéennes d'Afrique du Nord, mais c'est au bord de l'Atlantique qu'elle s'est fondée et que, tout au long de l'année, le soleil l'éclaire. Elle est prisée des touristes qui y viennent en toute saison. Les plus riches descendent au Dar el Beida ; l'hôtel est entouré d'un grand jardin.

Calendreau et Dubord ont déplacé leurs verres. Ils sont allés sur la terrasse. Ils demeurent debout, appuyés contre la rambarde. En face d'eux, les collines sont illuminées par les rayons du soleil couchant.

- Là-haut, des villas se libèrent, dit Dubord. Deux familles françaises sont rentrées chez elles.

- Le pays va se vider, dit Calendreau.

- Pas des Marocains, hélas....

Ils se taisent, plongés l'un et l'autre dans leurs pensées. Elles tournent autour de la guerre d'Algérie, du déclin de l'Empire, de l'abandon du Maroc et de l'Algérie par les politiques.

- C'est le binsse, crie brusquement Calendreau. Je l'avais dit dès 45, il faut mater tout ce monde là. On a lâché en Indochine. On lâchera aussi au Maroc et en Algérie, comme on a largué la Tunisie. Puis ce sera le tour de l'Afrique noire. On y a déjà perdu le Cameroun.

- N'exagère pas, Pierre, tout n'est pas perdu. Tu vois tout en noir. Nous sommes quand même un certain nombre à lutter pour que cela ne se produise pas.

- Un petit nombre. La plupart démissionnent, par peur ou par indifférence. Bientôt on sera gouverné par des bougnoules et des nègres. On en a déjà un comme président du Sénat.

- Il est le seul. En Amérique, ils font barrage pour que les nègres n'accèdent pas à des postes trop élevés.

De nouveau le silence est tombé. Avec la proche arrivée de la nuit sur les collines et dans les rues, les réverbères s'allument.

- Qu'est-ce qu'ils t'ont dit, à Rabat ? , demande Calendreau.

- De continuer. Ils ont des instructions de Paris, pour que la collecte de renseignements ne s'arrête pas. Depuis la rencontre de Vichy et le traité de la Celle-Saint-Cloud, on sait que l'indépendance est inévitable. C'est l'affaire de quelques mois. A Paris, ils craignent les Russes.

- Ils n'ont pas tort. Partout où on s'en ira, ils s'installeront. A nous de rester.

- Ici, en ce moment, c'est plutôt calme. Medhlici ne bouge pas. Il vient ce soir. Il veut garder de bonnes relations avec toi.

- Il t'a dit qu'il viendrait ?

- Je l'ai rencontré hier au bar de la Corniche. Il m'a dit qu'il serait là.

- Tant mieux. On pourra lui donner le change. Mais certains de ses hommes commencent à devenir gênants. Ils en savent trop, notamment sur les installations militaires. Un nommé Mehdi ben Youssef, par exemple ...Tu connais ?

- Oui, dit Dubord.

Maurice Venucci et Aziz Medhlici entrent sur la terrasse. Maurice est un homme de haute taille, aux cheveux blonds bouclés. Le type corse n'apparaît chez lui que dans la peau mate et les yeux noirs. Sa mère est alsacienne. Aziz Medhlici est grand, maigre, avec un visage émacié. Il a les cheveux crépus, couleur d'ébène, un air fier, de longues mains, des yeux étincelants. Monique leur a ouvert, chacun d'eux lui a serré la main. Lorsqu'ils avancent sur la terrasse, le soleil est presque couché ; ils ressemblent à des ombres, leurs visages se distinguent mal. Calendreau et Dubord se retournent, les reconnaissent.

- Vous voilà, enfin.

Ils se sont levés et les salutations commencent. Selon l'usage, elles sont plus longues avec Medhlici.

- Assied-toi, Aziz, dit Calendreau. Maurice, mets-toi près de Dubord. Qui veut une anisette avant l'apéro ?

- Moi, dit Venucci.

- Pas moi, dit Aziz.

- Ne nous dis pas que tu ne bois pas d'alcool. On t'a vu, dit Dubord.

- J'avoue. Je bois de l'alcool et du vin. Mais pas trop.

Monique vient sur la terrasse ; elle apporte de nouveau la kémie. Les hommes, qui tutoient Calendreau, vouvoient Monique ; Calendreau est jaloux. Venucci ne se prive pas néanmoins de faire la cour à sa femme.

- Chère Monique, votre robe vous va à ravir. Il faut dire qu'elle est mise en valeur par celle qui la porte. Il faut un très beau corps, pour porter une telle robe.

- Arrête, Maurice, dit Calendreau en souriant.

Monique éclate de rire.

-Quelle belle déclaration, mon cher Maurice. Malheureusement, vous êtes connu pour la faire à toutes les femmes.

- A celles qui me plaisent, seulement, dit Venucci.

- Il y en a beaucoup, répond Monique.

- Il aime aussi les boxons, dit Calendreau. Je me méfierai beaucoup plus de Roger.

- Tu m'accuses ?, dit Dubord en riant.

- Mais non. Je te soupçonne...d'intentions louches.

- Nous sommes soupçonnés, ma chère Monique, crie Dubord.

- Je retourne à la cuisine, dit Monique. Sinon, mon plat sera raté. J'attends les deux petits pour apporter l'apéritif.

Germain Gromier apparaît le premier dans l'encadrement de la porte. Eddie Rugel, qui le domine un peu, est derrière lui.

- C'est les jeunes qui sont en retard, dit Calendreau.

- Mon cher Pierre, répond Eddie, Monique nous a dit d'arriver à huit heures. Il est huit heures pile.

La taille élevée de Germain fait valoir ses larges épaules. Son visage est creusé. Son amie Régine, qui habite Rasmès, devait le rejoindre à Meriza. Elle est restée en France et vit avec André Gromier, le père de Germain. Eddie ne se disperse guère dans des aventures ; il a recours aux prostituées. Ainsi demeure-t-il, selon lui, fidèle à une jeune fille - Annette Gordes - qu'il a laissée à Rasmès. Eddie et Germain se sont assis à la table de la terrasse. Monique apporte le plateau de l'apéritif. Elle a respecté

le rituel. Il est couvert de rapiers de kemia : petits légumes, poissons frits, morceaux de fruits, cacahuètes, grains de maïs cuits. En son milieu, trônent les bouteilles : pastis, whisky, vins d'Espagne, du Portugal et du Sud de la France. Dubord et Venucci continuent à boire de l'anisette. Medhlici en reste au jus de fruit. Eddie et Germain ainsi que Monique boivent un porto. La kemia est consommée en petites quantités, pour se mettre en appétit. Certains rapiers demeurent presque pleins. Monique s'est mise près de Calendreau.

- Quoi de neuf ?, demande-t-elle à Eddie.

Elle le tutoie et il la vouvoie. Les deux jeunes vouvoient Calendreau, mais tutoient les autres convives. Calendreau les tutoie tous. Elle a transformé, vis à vis d'Eddie, ses enseignements en conseils, voire en discrète surveillance. Eddie lui répond :

- Aux Impôts, c'est toujours pareil. On contrôle des déclarations, on calcule, on fiscalise, quoi.

- Tu te couches tôt ?

- Mais oui, Monique, je me couche tôt. Je ne fais aucun excès, je ne bois pas, je ne...

Il ne dit pas qu'un soir sur deux, il participe aux réunions organisées par Calendreau et son équipe, où sont prévues les actions à accomplir pour collecter du renseignement - le tout parrainé par un service à Rabat qui dépend lui-même d'une direction de ministère à Paris -. Avec Germain Monique est moins maternelle. Elle ne se reconnaît aucun droit sur lui.

- Et toi, ça va aux Domaines ?

- Je dessine de belles cartes sur lesquelles il y a les superficies, les limites. Puis je dresse les actes ou je les recopie. Dubosc et Lantérie, le chef de service et le chef de bureau, m'aident.

Il ne dit pas que, presque chaque soir, il se retrouve avec Medhlici dans un groupe qui tente de préparer l'indépendance, d'arrêter les abus possibles des administrations sur le départ, de pallier les actions de Calendreau, de protéger certaines personnes.

Le rituel de l'apéritif se déroule. Lentement, chacun boit son verre. Une deuxième tournée suit la première - pour Dubord, Calendreau et Venucci, la troisième -. Une dernière pourra suivre les précédentes. Seul Aziz verse dans un grand verre du jus de fruit et le consomme librement. Sous l'effet de l'alcool, les conversations deviennent rapides ; les rires éclatent, aussi les vociférations, les fureurs. Calendreau y est passé maître.

- Quand je pense...quand je pense...que ce Mendès a bradé l'Indochine...l'une de nos plus belles colonies. Pas étonnant, c'est un Juif. Les Juifs n'ont aucun sens de la patrie, ils n'en ont pas. Ils ne connaissent que l'argent. Ah, la Banque d'Indochine n'a pas

du y perdre...Avec le scandale des piastres...Elle s'est établie ailleurs. Les guerres enrichissent les Juifs.

Monique sourit à Aziz.

- Cher Aziz, lui dit-elle, heureusement vous n'êtes pas juif.
- Ah, j'aime mieux les Arabes que les Juifs, dit Calendreau. Ils finiront par comprendre que la France les a enrichis, qu'elle a fait d'eux des pays modernes.
- Mon cher Pierre, dit Aziz, votre oeuvre est accomplie. Laissez-nous maintenant être indépendants. Nous saurons désormais nous occuper de nous-mêmes.
- Espérons-le, répond Calendreau.

Mais il a l'air d'en douter.

- Pierre, dit Germain, vous prenez les choses à l'envers. Vous reprochez à Mendès d'avoir liquidé l'Indochine. Mais vous oubliez la défaite de nos troupes. Mendès a sauvé ce qui pouvait l'être.
- Penses-tu, il a bradé. Une défaite est une défaite. Elle peut être suivie d'une victoire. Bidault, lui, voyait juste. Après Dien-Bien-Phu, il proposait d'utiliser la bombe atomique. Les Américains n'ont pas voulu.
- Dieu merci, dit Germain.
- Mon petit, répond Calendreau, ce n'est pas par la faiblesse qu'on s'impose. Ces gens-là ne comprennent que la force.
- Après une bombe atomique, ils n'auraient plus rien compris du tout.
- Ceux qui seraient restés, eux, auraient compris, dit Venucci.
- Sans aller jusqu'aux extrêmes, dit Eddie, je crois que nous abandonnons un peu vite nos colonies.
- Comment les garder, dit Germain, puisqu'elles veulent leur indépendance ?
- Par la force, répond sèchement Eddie. Pierre a raison.
- Nous n'en sommes pas là au Maroc, dit prudemment Aziz. Nous vivons aujourd'hui l'indépendance dans l'interdépendance.
- Pour combien de temps ?, dit tristement Calendreau.
- Votre ambassadeur fait du tennis avec notre prince, c'est bon signe, répond Aziz.

Monique invite à se mettre à table. Les convives se lèvent, quittent la terrasse, entrent dans l'appartement et s'assied chacun à leur place. Calendreau est en face de Monique. Aziz est à sa gauche et Eddie à sa droite. Germain est au bout de la table - il est le plus jeune -. Dubord et Venucci sont l'un à la droite d'Aziz, l'autre à gauche d'Eddie. Monique fait le service; parfois, Eddie ou Germain l'aident. Le repas est à la française : hors d'oeuvre variés, dont des charcuteries, poularde de Bresse à la crème, légumes, fromages dont un camembert, charlotte aux poires. Le vin rouge est un

Bourgogne que Calendreau reçoit en caisses ; le blanc est aussi un Bourgogne, mais alligoté, que Dubord - qui a des origines dijonnaises - fait venir. La conversation a momentanément quitté la politique et se concentre sur les relations des uns et des autres en France et au Maroc.

- J'ai reçu une lettre de ma mère, dit Monique à Germain et à Eddie. Mes parents songent à abandonner la quincaillerie - les Leboux sont quincaillers à Brévigneux -. C'est Sylvain qui reprendrait.

Germain connaît Sylvain depuis son enfance ; pendant la guerre, c'était un copain de son frère Laurent.

- Ah, Sylvain...Il s'est marié en 53, non ? J'étais à son mariage. Sa femme, Pascale, est rudement jolie. Et Georges ?

- Depuis la mort de l'abbé Meunier, il habite Paris. Il n'a plus beaucoup de famille, dit Monique. Des descendants de la vieille madame de la Motte, les Meules, sans doute des petits-enfants de ses frères. Sinon, de l'autre côté, celui des de la Motte, il n'y a que lui.

- Pauvre Georges, dit Germain.

A la libération de Brévigneux, Suzanne de la Motte, la mère de Georges, s'est suicidée. Elle était la maîtresse du général allemand qui commandait la place de Bellance ; il était mort en Normandie. Gilbert, le père de Georges, s'était tué en 40 dans un accident de voiture.

- Tu sais, dit Monique, que ton frère Laurent espère bien épouser Paulette Guillaume, la fille de la mère Guillaume.

Germain se souvient de la mère Guillaume et de sa fille ; Paulette accompagnait Laurent et Philippe Pons- dans la résistance contre les Allemands. Il y a à peine deux ans, Philippe Pons s'est noyé volontairement.

- Je sais, dit-il. Il l'aime toujours.

Monique ne parle pas d'Annette Gordes que Germain a aimée ; elle est devenue l'amie d'Eddie - mais il est venu sans elle au Maroc -.

- J'ai rencontré Dubosc et Lantérie, dit Calendreau à Germain. Ils ont l'air inquiet.

- Inquiet de quoi ?.

- Des changements prévisibles dans l'administration.

Germain ne répond pas. La grande pièce dans laquelle les convives se retrouvent sert de salle de séjour. L'appartement est un trois pièces, pas très grand. La conversation générale a cessé. La disposition des sièges permet des dialogues en aparté qui n'étaient pas possibles autour de la table, ni sur la terrasse. Tous ceux qui ont échangé des propos - sauf Venucci qui s'est tu - se sont maintenant mis en petits groupes. Ainsi

l'ont voulu les Calendreau. L'apéritif et le dîner sont des moments d'échanges en commun. L'après-dîner est réservé à des paroles plus discrètes, à voix murmurée et à l'abri des oreilles des voisins. Monique a mis Aziz au courant de cette tactique que Pierre et elle ont inventée. Aziz l'utilise à son compte, pour parler avec elle. Seul Germain va se trouver isolé ; il n'ose s'adresser en catimini à Aziz que, par ailleurs, il connaît, de peur d'attirer l'attention sur lui. En revanche, un tête à tête entre Monique et Aziz est admissible ; elle est la maîtresse de maison et il ne peut, comme dit parfois Pierre, que lui rendre ses devoirs. Tandis que les sous-groupes se dispersent dans la salle, Calendreau prend Venucci par le bras et l'entraîne dans un coin.

- Tu n'as guère parlé au dîner, lui dit Pierre. Méfie-toi. Ton silence va faire croire à Aziz que tu as quelque chose à cacher.

- C'est le cas, répond Venucci.

- Ah bon, il y a du nouveau ?

- Du nouveau, non. Mais tu sais que, par mon réseau féminin, j'ai pas mal de renseignements.

- Tiens donc...

- J'ai notamment dans ce réseau la soeur d'Aziz qui est devenue copine avec beaucoup d'Européennes de mes amies.

- Tu ne les comptes plus, dit Pierre en riant.

- Elle ne dit pas grand chose de son frère. Elle a néanmoins laissé échapper qu'il va trois fois par semaine à Rabat. De plus, on ne lui connaît aucune activité régulière à part son poste de conseiller à ton agence bancaire où tu m'as dit qu'on ne le voyait pas souvent. Mais il y a mieux. La soeur d'Aziz connaît Germain.

- Et alors ?

- Ca ne t'étonne pas ? Où l'a-t-il rencontrée ?

- En courant après.

- Germain ne court pas.

- Tu sais, il est curieux, murmure Calendreau. Il a peut-être voulu mieux connaître les milieux marocains. C'est vrai qu'il n'a pas nos idées. Il ne s'en cache pas. Mais je doute qu'il aide les Arabes. Il n'est pas courageux.

Dans un autre coin de la salle, à distance l'un de l'autre, avec, sur leurs traits, un air de politesse réciproque, loin des indiscrets, Monique et Aziz parlent ensemble. Ils ont acquis depuis longtemps cette maîtrise dans leur maintien qui les rend insoupçonnables. Lorsque, pour conquérir et garder Aziz, elle a décidé de mentir, Monique s'est souvenue de l'attitude qu'elle avait prise quand les Allemands l'avaient fait venir, pendant la guerre, à la mairie de Savoignes ; ils voulaient lui faire reconnaître les

corps de deux jeunes du village qu'ils avaient tués. Elle savait qu'en reconnaissant ces corps, elle aurait mis en danger la vie de beaucoup de jeunes dans le pays. Elle parvint à faire croire aux Allemands qu'elle ne les avait jamais vus. C'est cette dissimulation qu'elle pratique, mais, cette fois, non contre des ennemis, plutôt par rapport à ceux - son mari en fait partie - qui peuvent la déranger dans sa liaison avec Aziz. Si cela se savait, elle serait condamnée, non seulement par Pierre, mais aussi par tous ses amis. Non à cause de l'adultère - même Pierre n'y attacherait sans doute pas trop d'importance, ils n'en sont plus là -, mais parce qu'Aziz est arabe. Aziz, lui, a appris à dissimuler dans la lutte que, depuis plusieurs années, il mène, aux côtés des résistants marocains, contre les Français. Lutte armée s'entend, mais qui n'a jamais pris l'ampleur qu'elle peut avoir en Algérie, ni même celle qu'elle a eue en Tunisie. Son habitude de cacher sa pensée, de veiller à la rigidité de ses traits, il s'en sert dans ses amours. Il s'est attaché à cette Européenne qu'il aime, avec qui il souhaiterait vivre. Il sait, pour la protéger, garder vis à vis des autres - de son entourage et du sien - une immobilité de visage que nul ne peut déchiffrer. Mais les paroles prononcées à voix basse démentent les expressions.

- Tu viens demain ?, demande Aziz.

Le vouvoisement a disparu.

- J'essaierai, après le magasin, répond-elle.

Monique est gérante d'un magasin de luxe - bibelots, argenterie, objets chers - dans le centre de la ville.

- Où se retrouve-t-on ?

- Viens ici. Il n'y aura personne. Pierre ne rentre pas avant huit heures. On ne te remarquera pas. En fin d'après-midi, l'immeuble est presque désert.

- C'est risqué. Viens plutôt à mon hôtel.

- Au Dar el Beida, c'est risqué aussi. Je peux être reconnue.

- Munis-toi d'un objet quelconque. Tu pourras dire que tu le livres à un client ou à une cliente.

- On peut toujours faire comme ça. Jusqu'à maintenant, ça a marché, même sans objet, dit Monique en souriant.

- J'ai envie de t'embrasser, dit Aziz.

Monique dit d'une voix forte :

- Mon cher Aziz, vous êtes d'une intolérance avec les femmes...

Dubord et Venucci sont à l'autre bout de la pièce. Ils ne se connaissent que depuis leur arrivée à Mérida. Venucci est venu au Maroc, malgré ses parents ; ils désiraient lui voir reprendre la petite entreprise commerciale qu'ils dirigent à Marseille. Il a vou-

lu échapper aux nombreuses conquêtes féminines qu'il avait faites dans son quartier, en promettant à chacune monts et merveilles. Il reviendra à Marseille quand sa mauvaise réputation sera oubliée. Il pourra alors s'y marier. A Meriza, il a repris sa vie de célibataire coureur, se moquant, dans cette petite ville où il ne compte pas rester, de briser les coeurs. Dubord est inconsolable de l'abandon de la jeune femme qui fut longtemps sa compagne à Paris. Il projetait de l'épouser, de vivre définitivement avec elle. Elle s'est amourachée d'un autre homme, bras droit du leader d'extrême-droite avec qui lui Roger a lié amitié. Plus extrémiste que lui-même, prêt à tous les dangers, l'autre homme a séduit la jeune femme. Soutenu par le leader, Dubord est parti aussitôt au Maroc. Il demeure en rapport avec lui et compte, par ses exploits locaux dûment rapportés, éclipser son rival et reconquérir son amie. Peu enclin aux amours furtives, aux liaisons passagères, il se contente des petites prostituées européennes et marocaines des deux bordels de Meriza. Les deux hommes, Roger et Maurice, s'apprécient. Ils sont tous les deux proches des partis réactionnaires et s'associent dans les mêmes haines : celle des Arabes et celle des communistes auxquels ils mêlent d'ailleurs les socialistes SFIO, voire les radicaux, notamment Mendès. Dans chaque action de résistance des Marocains, ils voient non seulement la main de Moscou - les communistes -, mais celle du Paris rouge - les radicaux et les socialistes -.

- Alors, Roger, l'essence se vend bien ?

- Si tu savais ce que je m'en fous, de la vente de l'essence, répond Roger. Bientôt, on sera tous vidés. Et toi, ton affaire de thé, ça marche ?

- Très bien. Je m'enrichis. Mes revenus ont dépassé ceux de mes parents.

- Dommage. Quand tu seras obligé de partir, tu perdras tout.

- Mais on n'est pas parti, mon cher Roger. On luttera jusqu'au bout. Nous ne pourrons pas éviter l'indépendance, ça c'est sûr. Mais l'indépendance ne veut pas dire que les Marocains seront indépendants.

Roger se met à rire.

- C'est vrai, ce que tu dis. Ils en seront incapables. Nos troupes n'évacueront pas de sitôt. Le Sultan aura besoin de nous pour tenir le pays tranquille.

- Et nous serons là, en particulier toi et moi, pour que le Sultan se tienne lui aussi tranquille, ainsi que ceux qui l'entourent, le brave Oufkir par exemple.

- C'est un nouveau. Y'a pas tellement longtemps qu'il est là. Il peut être dangereux, ajoute-t-il.

Calendreau et Germain sont sortis ensemble sur la terrasse. Depuis longtemps, la nuit est là, ombrant les collines ; elles apparaissent à l'horizon comme de hautes masses noires qu'éclaire la multitude des fenêtres derrière lesquelles des lampes sont allu-

mées. Sur le boulevard qui passe devant l'immeuble, les autos sont rares ; leurs phares se déplacent lentement sur la chaussée, joignent leurs feux aux lumières de la ville. Le ciel est limpide, avec des étoiles lointaines. L'air est tiède. Calendreau ne connaît Germain que depuis un an. Lorsqu'il avait participé à la libération de Brévigneux en tant que résistant, il ne l'avait guère rencontré ; à quatorze ans, Germain avait d'autres préoccupations que les siennes. Très vite, après son mariage avec Monique, il était parti au Maroc. Ils ne s'étaient pas revus. C'est par Eddie qu'il avait su son histoire. Amoureux d'une jeune fille, Régine Ferrières, Germain s'était retrouvé face à son père qu'elle lui avait préféré. Puis c'est lui qui avait repris l'avantage. Désireux de s'éloigner, pour vivre, avec Régine, ailleurs qu'à Rasmès, il s'était ligué avec Eddie, pour lui demander, à lui Calendreau, de leur chercher des emplois au Maroc. Il en avait casé un - Germain - aux Domaines, l'autre - Eddie - aux Impôts. Régine ne rejoindra pas Germain à Meriza. Elle vit avec André Gromier à Rasmès. Pierre s'est décidé à interroger Germain sur ses rapports avec la soeur d'Aziz.

- Dis donc, Germain, tu sors beaucoup à Meriza ?

- Oui. Je me découvre des copains. J'aime bien Aziz. Je le vois souvent ainsi que sa soeur.

- Qu'est-ce qu'elle fait, cette fatma ?.

- Ce n'est pas une fatma. Elle suit une école à Rabat. Elle est habillée à l'européenne. Elle compte travailler professionnellement et elle ne se mariera qu'avec quelqu'un qui acceptera qu'elle travaille.

- Au Maroc, on appelle toutes les femmes des fatmas. Tu connais les amis d'Aziz ?

- Un peu. On bavarde. Je m'intéresse à leurs projets. Ils espèrent l'indépendance. Ils voudraient tous participer de plus près à la marche des affaires politiques, à l'organisation administrative.

- Toi, un philosophe, ça t'intéresse ?

- Oui. Je ne suis pas vraiment un philosophe. J'ai juste la licence. Mais, pour moi, leurs problèmes sont passionnants. Ce sont ceux de la liberté, de l'égalité, de la justice.

- Tu y crois ? .

- Oui. Pas vous ?

- Non. Pas pour eux.

Calendreau et Germain se sont éloignés l'un de l'autre. Eddie qui parlait avec Monique vient vers Pierre. A cause de la différence d'âge, il le vouvoie. Mais, par leurs idées, ils sont de plus en plus proches l'un de l'autre. Il n'a pas connu Calendreau à la fin de la guerre à Brévigneux, comme ce fut le cas de Laurent - le frère de Germain -

et, dans une moindre mesure, de Germain lui-même. Les parents d'Eddie habitaient Bellance, mais ils l'avaient confié à Monique Lebourg, l'institutrice de Puisans. Lorsqu'après la guerre, ils reprirent contact avec les Gromier, ils revirent Monique Lebourg chez eux ; ils furent invités au mariage. Eddie écrivit souvent à Monique au Maroc. Lorsque le couple venait en France aux vacances, il passait à Bellance chez les Rugel. Calendreau et Eddie se lièrent. Avant d'arriver à Meriza, Eddie écrivait aussi bien au mari qu'à l'épouse. Depuis un an, leur amitié s'est renforcée. Ils ont un but commun.

- J'ai parlé avec Dubord et Venucci ainsi qu'avec Monique, dit Eddie à Pierre. Ils ne sont pas trop démoralisés. Certains Européens s'en vont, m'a dit Monique, mais les ventes à son magasin ne diminuent pas. Simplement, ce n'est plus tout à fait la même clientèle. Dubord dit, lui, que l'essence se vend au mieux, et Venucci importe son thé tant et plus.

- La situation économique n'explique pas tout, dit Calendreau. C'est vrai que les affaires marchent. A la banque, les investissements sont en hausse. Mais tout peut changer. Nous partons, qu'est-ce qu'ils vont devenir ?

- Pourquoi partirions-nous ? Ne partent que ceux qui veulent partir.

- Les choses sont plus compliquées. Les Marocains vont remplacer, dans les entreprises et les administrations, les cadres moyens par des Arabes.

- Pour leur apprendre le métier, ils garderont des Européens.

- Pas des masses.

- Plus qu'on ne croit. Et peut-être même en feront-ils venir.

- J'en doute.

- Le problème est de rester suffisamment pour que l'Algérie demeure française. Tant que nous aurons des troupes au Maroc, nous pourrions tenir en Algérie.

- Déjà qu'en Tunisie....

- La Tunisie est perdue à cause de ce salaud de Mendès. Mais ici la situation n'est pas la même. Et, en Tunisie, il nous reste Bizerte.

- J'ai bavardé avec Germain. Il croit à la liberté, à l'égalité, à la justice des Marocains.

- Il est un peu idéaliste. Mais il changera.

- As-tu des nouvelles de ton Annette ?

- Oui, très bonne. Elle continue ses études de Lettres. Elle m'attend.

Dans le centre de Meriza, le magasin "Aux charmes de Paris" occupe, vers le milieu de la rue qui mène au port - dite rue de la République -, une large surface à la base d'un immeuble. Sa devanture s'étale sur les deux côtés, encadre la porte. Dès le début de l'après-midi, la clientèle européenne, surtout féminine, y afflue. On y voit rarement des Marocaines, sauf quelques-unes fort riches et vêtues à l'occidentale. Le magasin s'est spécialisé dans la vente de bibelots, de verrerie et d'argenterie : verres et coupes en cristal, faïences et porcelaines, assiettes et plats. Tous les articles vendus viennent de Paris, sauf ceux - comme les assiettes, les couteaux, les fourchettes et les cuillers - qui ont été commandés directement aux usines. Monique est gérante du magasin. Elle a trois vendeuses sous ses ordres : l'une européenne, deux autres marocaines. Les hauts immeubles qui bordent la rue empêchent le soleil de pénétrer dans l'entresol. L'intérieur du magasin est, tout le jour plongé, dans une lumière tamisée qui vient de tubes opalescents dissimulés derrière des boiseries. Parfois un rayon, venu du ciel, s'égare sur la glace de la devanture. Le sol est couvert d'une moquette feutrée. A

l'arrière de la salle où se font les ventes, une sorte d'entrepôt garni d'étagères recueille les marchandises. Aucun objet marocain n'est mis en vente. Le propriétaire a interdit que des articles autres que ceux venus de la métropole soient vendus. Monique va de la caisse aux comptoirs qui entourent la salle. Elle conseille les clientes, supplée une vendeuse surchargée. L'institutrice - son ancien métier - a disparu. Le mariage l'a convertie au commerce. Elle ne regrette pas l'enseignement, aime les risques que comporte sa nouvelle profession. Pierre Calendreau, son mari, est arrivé avec elle au Maroc juste après la guerre. Ils venaient de se marier ; ils ont aussitôt habité Meriza. Calendreau a d'abord refusé qu'elle travaille. Puis, sur son insistance, il s'est laissé convaincre. Au magasin, elle ne peut pas le surveiller.

Ce jour de fin Novembre, elle a été, dès le matin, comme chaque jour, à son poste. Les vendeuses n'étaient pas encore là; c'est elle qui a remonté le rideau de fer. De dix heures à midi, peu de clientes sont venues. Elle a déjeuné dans un restaurant sur le port. Elle était de retour à deux heures. Depuis le début de l'après-midi, les chalands se succèdent. Monique sait que, de cinq heures à sept heures, elle pourra s'absenter. Elle reviendra sur le soir, pour faire la fermeture. La vendeuse européenne la remplacera. Elle a mis au point depuis quelques mois, prétextant des démarches administratives en ville, cette nouvelle organisation. Si Pierre téléphone, la vendeuse doit répondre qu'elle ne tardera guère à rentrer. Mais il ne téléphone jamais. Depuis qu'elle a pris en gérance le magasin, il y a environ dix ans, les affaires ont augmenté. Auparavant, il s'agissait d'un petit commerce que le propriétaire - un Espagnol - exploitait lui-même. Lorsqu'il a développé sa maison d'importation, il a dû renoncer à vendre directement. Monique s'était présentée au vu d'une annonce dans le journal local, le *Messenger de Meriza*. Elle avait été embauchée sur son allure ; elle était avenante, pleine de vivacité et d'humour. Mais elle n'avait aucune habitude du commerce. Il l'avait formé patiemment pendant plusieurs semaines, tout en lui faisant la cour. Elle avait refusé ses avances, mais noué peu à peu avec lui une bonne camaraderie. Dès qu'elle avait pu travailler seule, il lui avait confié le magasin. Il lui laissait beaucoup d'indépendance pour les approvisionnements, les embauches et la gestion. Sa seule condition était, pour des raisons, selon lui, strictement commerciales, de vendre français et, si possible, parisien. Bien vite, le magasin avait dû s'agrandir. De l'échoppe de jadis ne subsiste plus que l'entrepôt. Le propriétaire avait racheté deux échoppes voisines et créé un vaste espace avec de multiples comptoirs. Le commerce prospère. Européens et Marocains riches lui assurent des ventes constantes. Monique est bien payée, les vendeuses aussi ; elle a des ristournes sur un certain nombre de ventes - les services de faïence et de porcelaine, les collections d'argenterie -. Les Calendreau

n'ont pas de problèmes financiers. Ils ont, en revanche, et depuis le début de leur mariage, quelques problèmes conjugaux. Ils s'étaient connus à Brévigneux, au moment de la libération de la ville. Pierre était le fils du vieux Calendreau tué par les Allemands ; sachant qu'il avait lutté contre eux, trois hommes, avant de se rendre, étaient venus chez lui l'exécuter. Monique était demeurée près de Pierre durant son deuil. Il était plus âgé qu'elle ; ils ne s'étaient guère rencontrés auparavant. Pierre qui travaillait à Bellance dans une administration voyait peu son père - sa mère était morte -. Puis il avait fait la guerre et la résistance. Les deux jeunes bavardèrent, se promènèrent et se plurent. Dans l'année, ils se marièrent, à la grande joie des parents Lebourg ; accusés de collaboration, ils se trouvaient blanchis par l'union de leur fille avec un résistant. Monique ne souhaitait guère demeurer institutrice à Puisans, un hameau perdu dans la campagne autour de Brévigneux. Pierre s'ennuyait ferme dans son administration de Bellance. Ils décidèrent l'expatriation. Ils choisirent le Maroc ou, plutôt, le Maroc les choisit. Pierre trouva, dès 45, du travail à Meriza, dans une succursale du Crédit central. Le soleil, la mer, les maisons blanches, la vie facile, les amis, tout éblouit Monique. Mais, au bout de deux ans, elle déchantait. Pierre s'était fait de nouvelles habitudes. Il la négligeait. Il rentrait souvent au milieu de la nuit, un peu ivre, s'affalait sur le lit, s'endormait aussitôt. Elle se plaignit. Il tenta en vain de revenir en arrière, de redevenir un époux attentif. Le pli était pris. Les commérages des amis apprirent à Monique ses infidélités. De peu d'importance, elles l'humilièrent. Elle ne lui en parla pas. Mais elle était décidée à prendre, elle aussi, la vie du bon côté, celui que lui offrait l'adultère. Elle hésita longtemps à le tromper. Il suffisait à son plaisir ; mais l'alcool et les absences ne le facilitait guère. Pierre amena, un soir, Medhlici à dîner. Monique n'était pas prévenue. Elle s'excusa près de leur hôte de ne lui offrir qu'un repas modeste. Avant de rentrer, Pierre avait bu. Il parlait avec volubilité. Medhlici s'efforçait de lui répondre, entretenait avec Monique une conversation plus aisée. Pierre se retira tôt après la fin du repas, les laissant seuls. Ils discutèrent, sympathisèrent. Medhlici ne cacha pas ses convictions nationalistes, auxquelles Monique se garda de souscrire. Sur le plan politique, elle avait, par insouciance, tendance à suivre les points de vue de son mari. Pour le reste, elle ne tenait guère compte de ce que Pierre appelait l'incontestable différence des races. Non qu'elle n'y crut pas. Elle n'en tirait simplement aucune conséquence. Physiquement, Medhlici lui plaisait. Elle se l'avoua aussitôt. Dès cette soirée, il le comprit, mais, prudent, ne força pas son avantage. La chance les servit. Un dimanche, en l'absence de Pierre, Monique était partie en promenade à travers la ville. Traversant le jardin public, elle rencontra Medhlici. Ils ne se dissimulèrent guère leur joie à se revoir. Il lui proposa de prendre

le thé au bar de son hôtel. C'est elle qui, le thé bu, lui offrit de monter dans sa chambre. Medhlici est amoureux. Elle, plus prosaïque, l'aime d'amitié, mais ne se cache pas le désir qu'elle a de lui. La mise au point d'un emploi du temps quasi journalier leur permet de se voir souvent.

Il est cinq heures. Monique donne les consignes à la vendeuse européenne. Puis elle quitte le magasin. Elle descend la rue de la République vers le port. Un peu avant les quais, elle tourne à droite dans l'avenue de France. Le Dar el Beida est au bord d'un rond-point qui coupe la rue. Avant d'y parvenir, elle s'attarde aux étalages. Elle admire les étoffes, les parfums, les bijoux. Elle repère ce qu'elle a l'intention d'acheter. Au rond-point, elle regarde autour d'elle. Elle ne craint pas d'être suivie, mais plutôt qu'un familier la reconnaisse. Pour déjouer l'attention, elle continue sa promenade. Elle va jusqu'au bout de l'avenue, là où les magasins cessent. Elle est dans le quartier de la caserne, un long bâtiment plat, à deux étages, recouvert d'un toit de tuiles. Une large entrée laisse passer des camions militaires. Sur le côté, une guérite abrite une sentinelle. Monique remonte lentement l'avenue, en empruntant l'autre trottoir. Elle retrouve les magasins. Ce sont des boutiques de vêtements. Elle y voit les robes, les tailleurs, les vestes, les jupes ; de toutes les couleurs, elles sont suspendues derrière les glaces des devantures. Le temps passe lentement. Il est à peine cinq heures et demi. Elle ne verra pas Medhlici avant six heures moins le quart. Il sort de son bureau à cinq heures, mais il a toujours des démarches à faire avant de regagner sa chambre. Plus qu'un quart d'heure, se murmure-t-elle. Leurs rencontres sont, pour l'un et l'autre, un bonheur. Lorsqu'il est avec elle, Medhlici se montre d'humeur égale, ne livre jamais ses soucis. Elle-même, près de lui, se sent apaisée, comme si sa présence la faisait vivre dans un autre monde que celui de son quotidien avec Pierre. Ce n'est pas tant le plaisir physique - bien qu'il compte beaucoup pour eux - qu'ils recherchent, mais la paix qu'ils n'ont guère eue dans la vie.

Monique est de nouveau au croisement de l'avenue de France avec la rue de la République. Là-bas, au ras du port, le soleil s'abîme lentement dans la mer. Assise à la terrasse d'un café, elle boit une orangeade. Il est six heures moins vingt-cinq. Elle tue le temps. Des enfants passent devant elle. Sans doute le refus de Pierre d'en avoir, même un seul, l'a déterminée à se choisir une vie à elle. Lorsqu'elle songe à son métier d'institutrice à Puisans pendant les années de guerre, c'est des enfants qu'elle se souvient. Ils l'écoutaient, les yeux fixés sur elle, comme si elle leur révélait des secrets. Le petit Eddie, que ses parents avaient déclaré trop turbulent, était avec elle un modèle d'obéissance et de sagesse. Il fallait qu'elle le bouscula, pour qu'il osa la quitter. Elle ne regrette pas son mariage. Elle regrette les enfants, ceux d'autrefois et ceux

qu'elle n'aura pas. Elle quitte le café, arrive au rond-point. Elle ne le traverse pas, se dirige directement vers l'hôtel qui est sur sa gauche. C'est une sorte de gratte-ciel - douze étages - dont l'entrée est précédée d'un auvent de toile rouge montée sur des piquets bleus dorés à leurs extrémités. Un portier noir - sans doute originaire du Sud-Marocain - se tient sous cet auvent. Il est vêtu d'un uniforme galonné et coiffé d'une chéchia. Il connaît Monique, la salue.

- Bonjour, madame Calendreau, lui dit-il.

Il feint d'ignorer la raison de sa visite, ne prononce jamais le nom de Medhlici. Monique lui donne de copieux pourboires.

- Alors, Ahmed, la famille va bien ?, lui dit-elle.

- Ma fille a eu la rougeole. Le fils, lui, il pousse.

Ahmed est connu à Meriza, pour avoir été, à vingt ans, l'amant fugace d'une actrice célèbre venue tourner un film au Maroc. Deux décennies plus tard, on le plaisante encore sur son aventure. Monique est entrée dans le salon d'accueil. Il occupe un espace immense et ouvre, à son autre bout, sur un jardin. L'espace lui-même est garni de parterres de fleurs, de corbeilles. Sur ses côtés, des fauteuils sont disposés près de tables rondes. Des dames d'un certain âge et leurs maris sont assis dans les fauteuils et boivent du thé. Elle s'avance vers une sorte de bureau aménagé au bord de la porte. En la voyant, le réceptionniste décroche le téléphone et appelle. On entend longuement la sonnerie dans l'écouteur.

- Il n'est pas dans sa chambre, murmure l'homme.

Monique regarde sa montre. Il est six heures un quart.

- Je vais l'attendre en bas, dit-elle.

Elle va s'asseoir dans l'un des fauteuils. Elle guette la porte. Elle sait que, lorsqu'il entrera, Medhlici ne viendra pas vers elle. Il ne veut pas la compromettre. Il faut donc qu'elle le voit passer. Pierre n'est pas un habitué du Dar el Beida. Il fréquente parfois le bar de l'hôtel qui est au douzième étage - il domine Meriza et la mer -. Comme elle tourne légèrement le dos à l'entrée, Dubord qui traverse le salon, venant de l'ascenseur, n'a pas pu la reconnaître. Il sort, il a l'air pressé. Certaines des clientes de Monique sont assises aux tables. Le salon accueille pour le thé, chaque jour, de nombreuses femmes - mariées ou non -. Elle n'est pas étonnée du retard de Medhlici. Il est souvent retenu, plus qu'il ne le voudrait à cette heure, à l'agence ou ailleurs. Elle aperçoit sa silhouette qui franchit la porte tournante. Elle se retourne pour qu'il la voit. Il la fixe, se dirige vers l'ascenseur. Monique attend cinq minutes, avant de bouger. Elle laisse sur la table sa tasse pleine. Dès qu'elle avait été assise, un serveur avait apporté un plateau. Elle se lève lentement, franchit le salon en saluant d'un signe

de tête ses connaissances. Puis elle sort de l'hôtel, en fait le tour, rentre par la porte du jardin. Il est illuminé par le soleil du soir qui fait briller les roses d'hiver et les bougainvillées. Un péristyle précède la façade Sud. Par une porte sur le côté, elle entre dans un couloir ; il mène à l'un des ascenseurs. Si, dans l'ascenseur, elle rencontre quelqu'un qui la connaît, il saura être discret. S'il s'agit d'une de ses relations féminines, elle le sera encore plus. L'ascenseur monte à grande vitesse. Il stoppe brusquement à l'étage. La double porte s'ouvre. Devant Monique s'étend un long couloir dont le sol est recouvert d'une moquette épaisse. Il est bordé, sur l'un de ses côtés, par un balcon qui surplombe le salon d'accueil. Elle entend le brouhaha des voix qui s'élève jusqu'à elle. Sur l'autre bord, sont alignées les portes des chambres. Celle de Medhlici est au fond, à droite. Lorsqu'elle y parvient, elle perçoit, à travers le bois, un bruit d'eau qui s'écoule.

- Il est déjà sous la douche, se murmure-t-elle.

Elle frappe assez fort, pour couvrir les clapotements. Le bruit s'arrête. Un bref silence suit. Puis la porte s'entrouvre. Aziz apparaît en peignoir, les cheveux mouillés.

- Tu es trempé, dit-elle. Je ne peux même pas t'embrasser.

- Entre, dit-il en riant. Malgré l'automne, je crevais de chaleur. Je me suis rafraîchi.

Elle est dans la chambre. Les fenêtres donnent sur le port. Elle peut voir les cheminées d'un paquebot qui fument. Vers l'Est, le long d'un môle, des bateaux de plaisance, aux voiles repliées, balancent leur mât. La lumière est trop forte. Elle tire le rideau. La chambre est désormais plongée dans une pénombre que des rayons de soleil éclairent encore. Monique enlève calmement ses chaussures. Aziz se sèche vigoureusement les cheveux avec une serviette-éponge.

- Tu peux m'embrasser maintenant, murmure-t-il.

Elle se lève, se pend à son cou, l'embrasse sur les joues et sur la bouche. Il la tient dans ses bras, il la regarde, ébloui.

Il est sept heures et demi. Monique s'apprête à partir. Aziz la contemple avec du regret dans les yeux.

- J'aurais tant aimé passer la soirée avec toi. Et la nuit, murmure-t-il.

- Je suis marié. Je dois rentrer au logis. Tu vois la gueule de Pierre s'il ne me trouvait pas à son arrivée ?

- Il est traditionnel.

- Comme les Marocains.

Aziz sourit.

- Moi, je ne le suis pas tellement., dit-il. J'épouserai volontiers une Européenne.

- Serais-tu heureux ?

- Certainement. Si c'était toi.

Elle rit, l'embrasse au coin de la bouche.

- Il faut que je finisse de me préparer.

Elle se farde devant la glace du lavabo, dans la salle de bain. Aziz est derrière elle ; il suit chacun de ses mouvements. Elle se poudre, passe un peu de rouge sur ses lèvres. Sa robe ajustée, ses bas fins la moulent. Il aime le modelé de son corps ; ce corps, il y à peine une demi heure, il l'avait, nu, contre lui. Elle glisse ses pieds dans ses souliers à talons hauts.

- Quand te reverrais-je ?, dit-il l'air triste.

- Pas demain. J'ai un rendez-vous de clientes entre cinq et sept. Elles viennent acheter de l'argenterie. Il faut que je sois là.

- Après-demain ?

- Peut-être. Je te téléphonerai le matin ici, comme d'habitude.

- C'est dur de vivre ainsi, sans toi.

- Je sais. Mais nous ne pouvons pas faire autrement.

- Pourquoi ne le quittes-tu pas ?

- Pourquoi le quitterais-je ?

- Tu ne l'aimes plus.

- Je ne suis plus amoureuse de lui. Par sa faute. Mais je tiens à lui.

- Il a de la chance.

- Toi aussi, mon cher Aziz. Je me partage entre vous deux. Et tu as la meilleure part, ajoute-t-elle en riant.

Pendant la visite de Monique, le soleil s'est abaissé lentement dans le port. Elle a écarté les rideaux ; ils ne sont plus dans la pénombre, mais presque dans l'obscurité.

- Je viens chaque fois que je peux, dit-elle. Parce que j'ai autant que toi envie de venir. Mais j'ai mon travail. Ne me demande pas plus que je ne peux donner

- Je m'en contentera. Mais je te voudrais là tout le temps.

- Impossible, dit-elle.

Elle court maintenant à travers le rond-point, remonte à grands pas l'avenue de France. Il est sept heures quarante. La vendeuse européenne ferme à huit heures ; elle ne veut pas la retarder. Les lampadaires se sont allumés. Les devantures des magasins sont éclairées. Les enseignes des cinémas brillent en néon rouge et vert. La rue est remplie de couples ou de jeunes hommes qui vont au restaurant ou dans les boîtes où l'on danse. Ils sont joyeux, parlent fort, rient parfois aux éclats. Monique est toute à sa hâte de rejoindre sa boutique, puis de rentrer à la maison pour préparer le repas. Pierre reviendra peut-être à neuf heures, probablement beaucoup plus tard. Il mange

avant de dormir. Et de ronfler. Elle repasse devant le café où elle s'était assise. Puis elle entre dans le labyrinthe des petites rues. Après avoir tourné plusieurs fois, la sienne est à droite. Déjà elle aperçoit l'enseigne, modeste, sans néon. Elle accélère. Le magasin a fermé, pour la clientèle, à sept heures trente. La vendeuse doit faire sa caisse. Il est presque huit heures. Elle frappe à la glace de la porte. Nicole vient lui ouvrir. C'est une jeune femme brune, petite, aux grands yeux rieurs. Elle n'a pas été embauchée par l'Espagnol, mais par Monique elle-même à qui elle a plu. Elle lui en garde une grande reconnaissance. Sans que Monique lui en parle, elle a deviné que ses rendez-vous réguliers, de cinq à sept, n'étaient pas avec son mari. Les raisons données : Je vais faire des courses ou Je vais à la mairie lui ont paru peu plausibles. Elle s'est tue et s'efforce de rester le soir, le plus tard possible, pour lui faciliter la vie. Elle pourrait partir dès sept heures et demi. Mais elle a demandé une demi heure de rallonge. C'est plus pratique pour la caisse, a-t-elle dit. Monique la dédommage en lui payant l'heure en double.

- Alors, Nicole, tout s'est bien passé ?, lance-t-elle à la jeune femme.

- Tout a été parfait, madame. La mère Gronchu a enfin réglé sa facture. L'un de ses petits serveurs - elle les collectionne - est venue l'apporter, avec le chèque.

- Bonne chose. Le patron commençait à s'impatisser. Mon mari a téléphoné ? Je l'ai quitté il y a une heure. Il doit m'attendre à la maison.

Nicole lui répond : Non, madame. Lorsque Pierre est revenu à l'appartement, Monique était rentrée depuis longtemps. Il n'était pas trop éméché. Elle a préparé un repas léger - il n'aime pas les repas abondants - : poissons, quelques fruits et du vin, du bon. Il est de mauvaise humeur. Monique, craignant un coup de colère, se garde de l'interroger. Il se met à parler assez vite, déblatère sur les chaouchs négligents, ses collaborateurs marocains incompetents, et les Arabes en général tous arriérés. Puis il s'enfonce quelques minutes dans le silence. Il dit brusquement :

- Qu'est-ce que tu foutais au Dar el Beida à six heures ? Dubord t'a vue.

- Tu serais jaloux ?, murmure Monique, l'air tout surpris.

- Non..., non..., grommelle-t-il.

- Figure-toi que je prenais le thé.

Elle ne dit pas avec une cliente. De toute évidence, Dubord a de bons yeux.

- Tu n'étais pas au magasin ?

- Je peux quitter le magasin quand je veux. Nicole sait accueillir aussi bien que moi la clientèle et les autres vendeuses font leur boulot.

Pierre n'insiste pas. Il n'a pas réellement de soupçons, juste de l'étonnement.

Au fond de la médina, à l'Ouest, non loin de la mer, malgré l'heure tardive - près de minuit -, le bar des Amis demeure ouvert. Le patron, un Musulman de stricte obédience, sert à boire des jus de fruit et de l'eau gazeuse, la gazouz. Mais il offre aussi à manger à sa clientèle de chaque jour - des ouvriers, des employés ou des hommes de peine sur les chantiers - du poulet, des petits légumes ou du mouton grillé. La première salle, avec quelques tables et des chaises, est déserte. Seul le patron reste derrière son comptoir. La pièce est petite, mal éclairée. Une seconde salle la prolonge, invisible de la première. Une cloison, trouée d'une porte, elle-même barrée d'un rideau de bambous qui cliquète à chaque passage, la sépare de l'autre salle. Le rideau laisse filtrer un peu de lumière. Dans cette deuxième salle, plus grande que la précédente, autour d'une table ronde, sont assis des Marocains et un Européen. Les Marocains sont des amis de Medhlici. Il est là. Mehdi ben Youssef est près de lui. Deux policiers, eux aussi marocains, sont assis à son côté. A sa droite, des policiers et trois ouvriers du bâtiment se serrent les uns contre les autres. Un homme au visage glabre qui n'est pas marocain - il serait libanais - est au bout de la table. Les autres l'appellent Fahrid. L'Européen est Germain Gromier. Medhlici préside la réunion.

- Germain, dit-il à son vis à vis, cette réunion est importante. Elle est aussi secrète. Nous savons que tu es ami avec Calendreau et surtout avec Rugel. Ce sont nos ennemis. Ils ne s'en cachent pas. Nous avons enquêté sur toi en France et ici. C'était nécessaire. Tu as fait de la résistance pendant la guerre.

- Si peu, dit Germain en souriant. J'avais quatorze ans.

- On nous a dit que tu avais été courageux.
 - Qui on ?
 - Des gens qui te connaissent. Une certaine madame Pons et son mari, en qui nous avons confiance. Ils militent au PC.
 - Leur fils Philippe était mon ami. Il est mort.
 - Nous savons. La recommandation des Pons est suffisante. Tu n'es pas de droite, cela nous va. Nous ne cherchons pas forcément des gens d'extrême-gauche. Les socialistes nous aident aussi, et certains radicaux.
 - Mendès ?, murmure Germain.
 - , Mendès. Mais, à notre niveau, nous ne rencontrons pas Mendès. Nous t'acceptons donc parmi nous. Tu seras tenu au courant de nos actions. Nous te demanderons de nous aider, évidemment sans te compromettre. Ce n'est pas notre intérêt.
 - Je ferai ce que je pourrai. Mais je ne tolérerai pas que vous vous en preniez à Eddie ou à Pierre, quelles que soient leurs idées.
 - Ne t'inquiète pas. J'aime beaucoup Pierre et tu sais - je t'ai mis dans la confiance - que j'aime Monique. Avec Eddie, nous entretenons de bons rapports. La situation devient difficile. Nous sommes à la veille de l'indépendance. Les Européens vont partir. Enfin, beaucoup d'entre eux. Ceux qui veulent rester resteront. Il nous faut peu à peu occuper le terrain, être informés.
- Le dialogue entre Medhlici et Germain, d'abord suivi par l'ensemble des présents, est devenu un aparté. Les autres discutent entre eux. Comme ils parlent arabe, Germain ne comprend pas ce qu'ils disent.
- Taisez-vous, dit Medhlici d'un ton d'autorité. Nous n'emploierons l'arabe que lorsque nous serons entre nous. Quand un Français est là, parlons le français.
- La conversation reprend en français.
- Merci, dit Germain à Medhlici.
 - C'est normal, répond-il. Tu es avec nous. Il faut que tu entendes tout ce que nous disons. Ben Youssef, dis-nous ce que tu as pu apprendre.
 - Pas grand chose, répond Mehdi ben Youssef. Des plans concernant les bases militaires au Maroc ont été déposés dans un bâtiment d'une compagnie commerciale, dont le siège est près de Fedala, à la sortie de la ville, le long de la plage. L'un des bureaux, camouflé en service commercial, est tenu par deux militaires français en civil
 - Intéressant. Si nous pouvions avoir communication de ces plans...
 - Un chaouch va essayer de les photographier. Il a l'appareil.
 - Pierre et Eddie sont au courant du lieu de dépôt de ces plans, dit Germain. Ils en ont parlé devant moi.

- Dangereux. Les services français le savent donc comme nous. Ils doivent nous surveiller.

L'un des hommes, un policier, déclare :

- L'armée est partout. Elle cherche l'incident. Les patrouilles circulent dans Rabat, dans Casa, à Marrakech ; elles arrêtent tous les suspects.

- Il y a des négociations avec la France, dit Fahrid. Le moindre incident grave ferait très mauvais effet. On n'en est plus au coup du Marché central.

- Une connerie, dit le policier.

- Eh oui, un groupe que nous ne contrôlions pas, dit un homme. Le terrorisme appelle le terrorisme. On l'a bien vu après, rue Abdesslem.

- A Casa ?, dit Germain qui a reconnu le nom.

- Oui, à Casa, répond l'homme. Au Marché central, à Pâques, il y a deux ans, une bombe a été déposée le long d'un éventaire. Elle a éclaté au moment où des Européennes faisaient leurs courses. Ca a fait plusieurs morts et de nombreux blessés. J'étais de service. Il y avait du sang partout, des lambeaux de chair le long des murs.

- Et rue Abdesslem ?, dit Germain.

- Là c'était une manifestation de Marocains, pour réclamer le retour de notre Sultan. Tu sais qu'il était exilé à Madagascar ?

- Bien sûr, dit Germain.

- L'armée a chargé les manifestants. Des hommes, des femmes ont été renversés. Les Européens de Casa sont intervenus, notamment des femmes. Elles écrasaient sous leurs talons les visages des personnes à terre.

- La vengeance, dit un ouvrier.

- C'est ce qu'il faut éviter, dit Medhlici. Le terrorisme aveugle ne nous apportera rien, ni à eux. Veillez à ce qu'il n'y ait pas d'incidents. Ne répondez pas aux provocations. Bientôt, nous serons libres.

Dans la première pièce, un bruit se fait entendre, celui d'une porte qu'on ouvre.

- C'est l'émissaire du palais, dit Medhlici aux assistants soudain sur le qui-vive. Il m'a dit qu'il viendrait à deux heures du matin. Il ne veut pas être reconnu.

Le rideau de bambous s'écarte. Apparaît un homme corpulent, en veston et cravate sombre, avec un tarbouch sur la tête.

- Ah, c'est toi, dit Medhlici. Je t'attendais.

L'homme s'assied sur une chaise de fer. Il est entouré des policiers et des ouvriers.

- Tu vas leur expliquer ce que le Sultan veut.

Il a de grands yeux bruns surmontés de sourcils charbonneux. Sa figure est épaisse, ses joues gonflées.

- Je suis l'un des secrétaires du prince Hassan, dit-il. Je le vois presque chaque jour. Voici ce que notre Sultan vous ordonne. Il redoute qu'avant l'indépendance qui sera accordée par la France dans moins de trois mois, les Européens restés fidèles au système colonial ne créent des troubles. Avec la guerre en Algérie, cela risquerait pour nous de tout remettre en question. De plus, il craint que certains d'entre vous veuillent hâter les choses, par des affrontements armés, ici ou là. L'indépendance est assurée. Cela ne servira à rien. Il vous demande de surveiller les Européens, surtout l'armée française et ses mouvements. Vous devez rendre compte à Medhlici de ce qui se passe. Nous faisons de même dans toutes les villes du Maroc. Il faut que nous soyons avertis de coups de main possibles de la part des colons. Mais n'agissez pas sans ordres. Nous saurons neutraliser les auteurs de troubles, de quelque bord qu'ils soient.

Il lance un long coup d'oeil qui embrasse la table. Il aperçoit Germain.

- Ah, l'Européen.

- Français, dit Germain.

- Medhlici m'avait signalé votre présence et votre attachement pour notre cause. Soyez le bienvenu. C'est moi qui ait fait enquêter sur vous, Medhlici a du vous en parler.

- Oui, dit Germain.

- Vous pouvez nous être très précieux. Nous avons peu d'informateurs dans les milieux européens. C'est aussi votre intérêt qu'il n'y ait plus de sang. Les Français ont payé autant au Marché central que les Marocains rue Abdesslem. Nous ne vous demanderons pas des informations militaires ou administratives. Tenez-nous au courant de l'état d'esprit. S'il se prépare un mauvais coup, prévenez-nous.

Germain acquiesce de la tête.

- La guerre d'Algérie s'amplifie, poursuit l'homme. Elle est à notre frontière. Nous soutenons la révolte. Mais nous ne voudrions pas qu'à cause de cette aide, l'indépendance soit remise en cause. Soyez discrets sur votre appui aux combattants algériens. Nous pourrions mieux les aider après. Nous aurons nos propres armes et nos propres forces.

Il a cessé de parler. Les questions fusent. Elles viennent des ouvriers. La plupart sont sur les chantiers. A Meriza, ils construisent ou agrandissent des édifices administratifs ou des habitations pour reloger une partie de la population venue du bled.

- Mais nous, dit l'un d'eux, qu'est-ce que nous pouvons faire ? Le contremaître est arabe, comme nous. Mais il travaille avec le Français, le directeur du chantier, le

chef. Il lui obéit, puisque c'est l'autre qui le paie chaque semaine. Il y a encore beaucoup de Marocains qui obéissent aux Français. Faut-il les dénoncer ?

- Non, dit l'homme. Il ne faut dénoncer que les traîtres, ceux qui nuisent directement à la cause marocaine, à l'Istiqlal, à l'indépendance, ajoute-t-il pour Germain. Aussi les Européens dangereux. Mais ceux des nôtres qui travaillent pour des Français - il y en aura encore après l'indépendance - ne sont pas des traîtres. Il faut seulement les surveiller.

- Il y a tout un trafic, dit un ouvrier. De l'argent qui circule. On ne sait même pas où il va. C'est les Français qui mènent, mais des Marocains en profitent. Ils touchent de grosses sommes.

- Nous remettrons de l'ordre dans les affaires quand nous serons au pouvoir, répond l'homme. Pour le moment, nous ne pouvons agir contre ces pratiques malhonnêtes qui insultent notre Coran. Il faut les signaler, nous donner des noms. Ce sera suffisant.

- Mes amis européens parlent beaucoup, dit Germain. Mais je ne crois pas qu'ils agissent. Ils ne vous sont pas favorables, mais je doute qu'ils tentent quoi que ce soit contre vous.

- Vous vous trompez, répond l'homme. Ils font partie d'un service directement relié à un ministère français. La cellule de ce ministère est carrément anti-marocaine. Elle lutte contre l'indépendance. Cela ne met pas en cause la politique de la France à notre égard. Sans doute le ministre ignore-t-il l'existence de ce service et de cette cellule. Ou les tolère-t-il. Nous devons lutter contre vos amis. Ils peuvent nous faire grand mal. Ils sont armés.

- Vous croyez ? , dit Germain étonné.

- Je ne crois pas, répond-il. J'en suis sûr. Ils ont leurs agents qui n'hésiteront pas à tirer. Si vous pouvez nous aider à les neutraliser - sans les détruire, cela va de soi -, vous nous rendriez grand service.

- J'essaierai. Je ne les pensais pas si engagés.

- Ils le sont, dit-il laconiquement.

- Nous, on a des problèmes, dit un policier. On est chargé du maintien de l'ordre. Mais par qui ?

- Que veux-tu dire ? , murmure l'autre.

- Nous recevons des consignes du palais, par des voies parallèles. Des émissaires viennent nous prévenir qu'un tel est menacé, qu'il faut le protéger ou le faire filer ailleurs. Mais, les ordres, nous les recevons de nos supérieurs français. Nous ne pouvons pas leur désobéir. Sinon, nous serons sanctionnés. Or, quand on nous demande d'arrêter quelqu'un dont le seul tort est de militer pour l'indépendance, que faire ?

- Si c'est possible, nous prévenir, répond l'homme. Nous tenterons d'arranger les choses au plus haut niveau. Sinon, il faut exécuter l'ordre. De toute façon, nous serons prévenus. Par les Français. A l'approche du changement de régime - ils savent que le protectorat est fini -, ils ne veulent rien faire d'important sans nous consulter.

- Notre rôle est parfois difficile, dit le policier marocain.

- Je n'en doute pas, dit l'homme. Mais vous devez continuer à protéger tout autant les biens des Européens que ceux des Marocains. Certaines familles françaises s'en vont. Il faut veiller à ce que leurs maisons ne soient pas pillées. Toutes les familles ne vendent pas avant de partir. Certaines espèrent même revenir.

- L'année dernière, dit un autre policier, lors de la manifestation de la rue Abdesslem, on nous a interdit d'intervenir. Les Français d'abord, puis un émissaire du palais, du temps du remplaçant de notre Sultan.

- C'était impossible que vous interveniez, dit l'homme. L'armée française était là. Vous seriez entrés en lutte contre elle, pour protéger les manifestants tous marocains. Un bain de sang, y compris du côté des Français - les nôtres n'ont pas été épargnés -, aurait nui aux négociations. Elles étaient déjà en cours. Maintenant, elles sont prêtes d'aboutir. Un autre incident a eu lieu, sur une route. Une émeute contre une compagnie de légionnaires. Des fellahs ont blessé l'un de leurs types. Les légionnaires ont ramassé tous les paysans du coin, les ont fait ranger de chaque côté de la route et sont passés entre eux en les mitraillant à bout portant. Nous étions au courant. Nous pouvions faire abattre ces légionnaires par des hommes à nous. Nous avons préféré ne pas bouger. Un militaire français mort, ça coûte cher. Plusieurs, encore plus cher. Il fallait se taire. C'était il y a six mois. Maintenant, nous avons quasiment réussi. Après l'indépendance, il faudra maintenir la paix. L'armée française ne partira pas aussitôt. Il faudra éviter les vengeances, d'un côté comme de l'autre.

Le patron du café est entré. Il dépose sur la table un grand plateau. Des gâteaux au miel, des cornes de gazelle, de la kesra s'y entassent dans le désordre. Il revient avec un autre plateau sur lequel il a mis des concombres, des oignons, des condiments divers, du piment. Puis il distribue des verres et apporte le thé à la menthe. Servi à trois heures du matin, il doit galvaniser les ardeurs, aider à supporter la nuit blanche. Les assistants, devenus des convives, commencent à manger. L'homme du palais grignote des gâteaux, boit une gorgée de thé. Il se penche vers Medhlici.

- Le prince t'attend demain.

- A quelle heure .

- A onze heures. Entre par les portes de service. Ne te montre pas trop. Les chaouchs bavardent.

- Je passe en général pour un employé de la gestion ou de la comptabilité. Je suis toujours habillé en noir, avec un chapeau.

L'homme rit.

- Tu es déguisé.

- Pas vraiment. Depuis longtemps, je ne porte plus la djellaba.

- Moi non plus, dit l'homme.

Germain est encadré par les policiers et les ouvriers.

- Alors, petit, dit un vieil ouvrier, ça ne t'affole pas, tous nos trucs ?

- Non. Pas jusqu'à maintenant. J'ai connu pire pendant la guerre. Il y a eu deux morts, deux fusillés.

- Par qui ?

- Par les Allemands. Deux bûcherons que ma grand-mère avait dénoncés. Ils ont été pris. On a tout fait, mon frère, mes copains et moi, et des gens des villages, pour les sauver. Les Allemands les ont exécutés dans la cour de la prison de Bellance.

- Les Français ne sont pas les Allemands, dit le vieil ouvrier. Nous vivons les uns près des autres depuis 1912. Etant enfant, j'ai connu les débuts du protectorat. Ce n'était pas bien terrible.

Les policiers mangent avec avidité les mets servis. Les ouvriers les plus jeunes boivent du thé. On a peur de s'endormir, murmure l'un d'eux. Le patron du café s'est assis parmi ses clients, à côté de l'homme du palais.

- Moi, je l'ai bien connu, le Sultan, quand j'étais jeune. J'étais aux écuries. Chaque matin, il venait chercher son cheval. Je le lui harnachais. Souvent, il me donnait une pièce. C'est grâce à lui que j'ai pu payer ce café.

- Il est notre bienfaiteur, dit l'homme. Il se souvient de toi, il compte sur ton aide. Il sait que nous te voyons.

- Oh, vous pouvez compter sur moi, dit le patron.

La nuit d'automne est humide. Dehors, des rafales de vent venues de la mer s'engouffrent dans la rue étroite.

- Je dois rentrer à Rabat, ce soir, dit l'homme. Deux de tes affidiés vont m'accompagner jusqu'à ma voiture, ajoute-t-il en s'adressant à Medhlici.

Celui-ci fait un signe et deux hommes s'approchent. Il salue d'un geste de la main les convives, donne l'accolade à Medhlici et au patron du café.

- Courage, leur crie-t-il en s'éloignant. Nous arrivons au bout de nos peines. Soyez calmes.

Comme si son départ avait levé une sorte de gêne, les conversations montent d'un ton.

- Lui, il est au palais. Nous, on trime, dit un ouvrier.

- Il prend des risques, dit le patron du café. Il fait du renseignement. S'il était repéré par les Français, ils le supprimeraient.

- Ils ne visent pas si haut, dit un policier. Ils préfèrent liquider le menu fretin.

Medhi ben Youssef, qui est ouvrier, murmure :

- Moi, j'ai bien peur qu'ils m'aient à l'oeil, les Français.

- Pourquoi dis-tu ça ?, demande l'un de ses compagnons.

- Tous les soirs, je suis suivi.

- Par qui ?

- Des Musulmans. Mais on dirait qu'ils me surveillent.

- Tu as été chaouch aux Finances ? , demande un policier.

- Oui, dit Mehdi.

- Ils savent ce que tu connais. Méfie-toi.

- Ils doivent se douter que j'ai filé des documents au palais. Par Medhlici.

- Probable, répond le policier. Evite de sortir seul.

- Souvent, je me fais raccompagner.

- Ca ira mieux d'ici trois mois.

Medhlici qui avait suivi l'homme du palais jusque dans la rue est revenu.

- La réunion reprend, dit-il en s'asseyant.

Le silence se rétablit.

- Faisons un premier bilan. Nous avons besoin des plans de l'armée, ceux qui sont près de Fedala. D'ici six mois. Débrouillez-vous. Qui s'en occupe ?

- Moi, dit un policier. Je rencontre le chaouch qui les photographiera. Six mois, c'est court, murmure-t-il.

- Ce sont les ordres, conclut Medhlici. La situation n'est pas brillante, ajoute-t-il. Toi, Mehdi, tu es brûlé. Les Français t'ont signalé comme un dangereux espion.

Ben Youssef a pâli.

- Ils vont me tuer, murmure-t-il.

- Ils n'iront sans doute pas jusque là. Tiens-toi à l'écart. Ne va plus aux Finances. On t'y a trop vu. Maintenant, t'es ouvrier. Ne quitte pas ton chantier. Le soir, ne rentre pas seul.

- On m'accompagne déjà, dit Mehdi.

- N'aie pas peur, dit Medhlici d'une voix douce. Tu es protégé.

Assis sur sa chaise, Mehdi ben Youssef pleure.

- J'ai une femme et quatre enfants. Si je meure, qui les nourrira ?

- Ne t'inquiète pas pour ça. Le Sultan prendra en charge les familles de tous ceux qui seront morts pour lui. Mais tu n'es pas mort. Fais gaffe. C'est vrai que tu es très direc-

tement menacé, plus que les autres. Les Français ont ton nom, ils savent où tu travailles, ils te pistent. Nous négocierons pour qu'ils ne te descendent pas. Mais ne leur donne pas l'occasion de le faire.

Germain prend alors la parole.

- Je voudrais expliquer pourquoi je suis là. Comme je l'ai dit à certains, j'ai fait un peu de résistance en France pendant la guerre. Il s'agissait de sauver deux bûcherons qui étaient soupçonnés par les Allemands et par le pays d'appartenir au maquis. Le dépôt d'armes qui avait été installé au milieu de la ville de Brévigneux a sauté. Grâce à nous. Mais les deux bûcherons ne nous avaient pas aidés. Ils étaient dans la propriété de ma grand-mère, à quatre kilomètres de là. Mes grand-parents s'étaient compromis avec les Allemands. Ils leur vendaient du bois. C'était un de leurs associés, Jean Darmeuil, qui débitait les planches. Il a été dénoncé par un homme de la résistance, ami des Pons - ceux que le Palais a contactés pour enquêter sur moi -. Les maquisards l'ont tué. A la fin de la guerre, l'ami des Pons a été fusillé par les Allemands. Pour se débarrasser des accusations qui pesaient sur elle, ma grand-mère - pas mon grand-père - a donné à l'ennemi les deux bûcherons, en prétendant qu'ils avaient livré Darmeuil et fait sauter le dépôt. A la Libération, pour sauver leur peau, mes grand-parents sont partis en Espagne. Il y a eu une suite, imprévue. Le fils des Pons, qui était mon ami, l'avait été également, pendant la guerre, de cet homme que les Allemands ont fusillé. Lorsqu'il a su par hasard que son ami avait livré Darmeuil à la résistance, il s'est suicidé. Voilà pourquoi je serai avec vous. Je me battrai pour que d'autres soient épargnés. L'homme du palais a dit qu'il n'y aurait pas d'exécutions ; Medhlici nous le confirme. Je vous fournirai des renseignements sur ce qui peut se préparer de notre côté. Ce ne sera pas facile. Mais je lutterai avec vous.

Les assistants gardent le silence.

- C'est compliqué, ton affaire, dit un policier. Nous, on se bat contre la colonisation. On n'a pas de motifs personnels.

- Je ne me bats pas pour des idées, dit Germain. Seulement pour des gens. Et pour mes amis dans la peine, comme le fils d'un des deux bûcherons. Odette Pons a perdu son fils pour rien. C'est à elle aussi que je pense.

- Bien, petit, dit Medhlici. Chacun ses raisons.

Le chantier s'étale en bordure de la mer. Depuis plusieurs mois, les ouvriers ont creusé au bulldozer les assises des immeubles. Un large rectangle, pris dans un corset de béton, entoure les colonnes qui soutiendront l'ensemble. Pour reloger une centaine de Marocains du bidonville - où ils sont plus de deux mille -, les Travaux Publics font construire cette cité. Elle a déjà un nom : les Mimosas. Les ouvriers s'affairent à recouvrir le rectangle de sa dalle. Déjà, en certains endroits, les fûts des colonnes dépassent ; ils laissent déborder les tiges de métal qui les garnissent. Il est trois heures de l'après-midi. Le soleil donne à plein, brille sur la mer. La réverbération blesse les visages et les yeux. En treillis bleu, le crâne recouvert non d'une casquette ou d'un tarbouch, mais d'une étoffe nouée, les ouvriers marocains travaillent. Des camions entrent par l'un des côtés du chantier. Ils sont chargés du matériau ; il va servir à construire les murs : de lourdes plaques blanches s'emboîteront les unes dans les autres. Parfois un manoeuvre passe, poussant une brouette dans laquelle est entassé un peu de sable. Le chef de chantier est européen, mais non les grutiers, ni les conducteurs de camions. Ceux-ci sont néanmoins considérés par les autres comme supérieurs à eux ; ils leur parlent avec déférence. Dans le préfabriqué qui lui sert de bureau, le chef de chantier règne. Par les fenêtres, il peut voir l'avancement du travail, l'erreur en train de se commettre, ou ceux qui ne vont pas assez vite. Le personnel change souvent. Ayant gagné une petite somme, beaucoup abandonnent. Ils sont aussitôt remplacés par d'autres ; ils attendent, dès le matin, pour l'embauche. Le chef de

chantier s'efforce de maintenir sa réputation de bon justicier, inflexible, mais soucieux des règlements et des hommes. Il est à peu près estimé. Certains le méprisent comme européen, mais lui font confiance. Parce qu'ils sont arabes, lui les méprise tous. Mais il se garde de les rudoyer, se garantissant ainsi leur maintien ou, au pire, leur remplacement. Les fenêtres de son bureau - celles qui ne donnent pas sur le chantier - ouvrent sur la mer. Il voit au loin - trois kilomètres sur sa gauche - dans le port de Meriza les bateaux à l'ancre. Le bruit des machines emplît de son fracas l'air qui brûle. Des volutes de poussière montent ici et là du sable et du plâtre remués.

Entre eux, les ouvriers ne parlent pas arabe, ils préfèrent le français. Les conversations se font deux par deux, quelquefois à trois lorsqu'un ouvrage requiert plus de deux personnes. Elles tournent autour du salaire, mais aussi des conditions de travail.

- Il aurait pu nous faire commencer à quatre heures. On serait resté un peu plus tard. On va crever.

Le il fait allusion au chef de chantier. Bien que l'automne soit là - on est en Novembre -, la chaleur demeure forte.

- Lui, il est à l'abri dans son gourbi. Il ne sort pas beaucoup.

Le chef de chantier crie vers eux, à sa fenêtre :

- Travaillez donc, au lieu de bavasser.

- On travaille, m'sieur, répond l'un d'eux. On ne s'arrête pas. Les paroles, ça empêche pas le boulot.

Lentement le soleil baisse, mais son éclat ne diminue pas. Néanmoins, un peu d'ombre commence à se dessiner au sol, là où est le bureau du chef, là aussi où des blocs de béton ont commencé à s'élever. Au moment de la pause, des ouvriers se rassemblent. Avant de s'asseoir, ils boivent à un robinet vissé sur un tuyau. Parmi ceux qui se reposent, certains ont participé aux réunions du bar des Amis. Ils évitent de se placer l'un près de l'autre. Mehdi ben Youssef est seul. Les ouvriers le savent menacé. On l'a vu se faire suivre dans la rue. Le soir venu, quelques-uns - ceux du café - le raccompagneront. Ils se remettent aux travaux. L'ombre augmente. Le rythme s'accélère. Le chef de chantier est sorti de son abri, il donne des ordres, veille sur les cadences. La noria des camions est devenue beaucoup plus rapide. Ceux qui les déchargent se hâtent. Le va et vient des grues ne cesse pas. Là-bas, vers Meriza, des bateaux ont quitté le port et avancent sur la mer. Ils se profilent à l'horizon avec leurs hautes voiles. Une brise se lève, rafraîchit les fronts en sueur. Mehdi ben Youssef lance à son voisin - ami du café - :

- Il va falloir que je rentre.

- T'inquiète pas, lui répond l'autre. Je serai avec toi et d'autres seront là.

- Tous les soirs, c'est pareil.
- Ils ne te descendront pas. A quoi bon ?
- J'en sais trop, dit ben Youssef.

Au centre de Meriza, sur l'avenue de France, un bar, le Cintra, sert de lieu de rendez-vous aux Européens engagés dans la lutte contre l'indépendance. L'usage est de s'y retrouver à quatre heures et demi après le travail. Calendreau a quitté son bureau à quatre heures, ayant à régler des problèmes à l'extérieur. Ses démarches faites, il arrive au Cintra en avance. Accoudé au comptoir, il boit un whisky. Le barman est un Européen qui participe lui-même aux actions contre les Marocains.

- Tout est prêt, dit-il.
- Il fallait bien en finir, dit Calendreau d'un ton résigné.
- Vous savez, m'sieur Calendreau, dit l'homme, un de plus, un de moins...
- N'exagérons pas. Je regrette ce genre d'expédient. Mais nous ne pouvons pas faire autrement. Il est réellement dangereux.

Dubord entre dans le bar. Il affiche une mine épanouie.

- C'est comme si c'était fait, dit-il. Hein, Marcel..., lance-t-il au barman.
- J'ai prévenu monsieur Calendreau, répond l'autre.

Venucci, suivi de trois collègues de bureau, entre à son tour. Les six hommes vont s'asseoir au fond de la salle autour d'une table ronde. Le barman répond aux commandes, dépose les verres. Parfois Calendreau l'appelle, pour le consulter.

- L'homme chargé du contrat s'appelle Omar, dit Dubord. Il est mêlé à pas mal de trafics. S'il nous emmerde, on le tient. Je lui ai versé la moitié de la somme. Il est sûr, m'a-t-on dit. Il fera le boulot.

- Il ne doit être vu de personne, dit Calendreau. Si jamais il est repéré par les Marocains, ils le choperont et le feront parler. Ils savent comment s'y prendre. Nous aussi d'ailleurs.

- Il retrouvera son type, dit Dubord. Il a l'adresse où il habite. Il le guettera.
- Attention, dit Venucci, Ben Youssef est raccompagné. Non seulement des copains l'encadrent, mais, à distance, des hommes le surveillent.
- Ca prouve qu'ils tiennent à lui, dit Calendreau. Raison de plus...
- On ne peut pas le louper, dit Dubord. Depuis trois mois, on prépare le coup.
- Il suffit d'un imprévu, dit Calendreau.
- Ce soir, Ben Youssef sera mort, dit à voix basse Dubord.
- Espérons-le, dit Calendreau. Buvons à notre réussite.

Ils lèvent leur verres, boivent leur whisky.

- Le premier au courant prévient les autres. Surtout, ne téléphonez pas, dit Calendreau.

Ils sortent. Dubord quitte le groupe, se dirige vers le port. Il est cinq heures ; le chantier ferme à six heures. Sur l'avenue qui mène vers les darses, il rencontre Germain. Les deux hommes se serrent la main.

- Quoi de neuf ?, dit Germain.

- On va se faire un bicot.

Germain le regarde, feint l'étonnement. Par Medhlici, il sait Dubord capable de tout.

- Quoi ?, murmure-t-il.

- Ben oui, il devient trop dangereux.

Germain repère aussitôt de qui il s'agit. Sans avoir l'air d'y prendre intérêt, il questionne :

- C'est toi qui t'en charges ? Tu y vas tout de suite ?

- Mais non. On a des hommes pour ça. Ils le flingueront ce soir.

Après la fermeture du chantier, songe Germain. Ils se serrent de nouveau la main, s'éloignent. Dubord arrive au port. Des cahutes de dockers sont dispersés le long des quais ; ils y déposent leur casse-croûte, leur veste, leur vélo. A cette heure, les cahutes sont vides. Il marche vers celle qui est le plus loin de l'entrée, à l'extrémité du quai de droite. Un homme y est assis. Il fume une pipe de kif.

- Tu m'attendais ?, dit Dubord.

- Ben oui, répond l'homme.

- Tout est préparé ?

- Tout. L'arme a un silencieux.

Il sort de sa poche un pistolet de petite taille.

- Tu as les balles ?

- Il n'est pas chargé. J'ai mis les balles ailleurs, dans une de mes poches.

- Tu es prévenu pour la surveillance ?

- Oui, dit-il.

- Dès que ce sera fait, tu reviens ici. Je te donnerai le reste de l'argent.

- Venez au rendez-vous, murmure-t-il en le regardant avec cruauté.

- Je te connais, Omar, répond-il d'un ton railleur. Tu ne me ferais pas de cadeau. Tu es sans pitié. C'est pour ça qu'on t'a pris.

- Je ne suis pas pire que les autres. Eux aussi, ils tuent.

- Pas pour le fric.

- Je veux quitter le port, m'acheter un taxi.

- D'accord. Tu l'auras, ton taxi. Contre la peau de l'autre.

- Je ne l'ai vu qu'une fois.

- Tu le reverras ce soir, à la sortie de son travail. Ce sera la dernière.

Omar sourit. Au bar des Amis, à cinq heures et demi, Madhlici et quelques compagnons vont s'asseoir dans la seconde salle. Il les a rassemblés à la hâte, grâce à un chaouch qui a couru aux bureaux ou aux permanences des uns et des autres.

- Y'a du nouveau, dit-il.

- Quoi ? dit l'un d'eux.

- On m'a apporté, il y a une demi-heure, à ma société, un message de Germain. Gromier. Vous le connaissez ?

- Oui, disent-ils tous.

- D'après lui, Ben Youssef, notre camarade, doit être exécuté ce soir. Il l'a su par l'un des commanditaires de l'opération, Maurice Dubord.

- Merde, dit un homme.

- Le chantier de Ben Youssef ferme à six heures. A vous de jouer.

- Mais qu'est-ce qu'on peut faire ?, dit un jeune - il est employé aux Finances -. — —

- Mehdi sera encadré comme d'habitude par quelques-uns de ses collègues du chantier. Ils le raccompagneront jusqu'à sa porte. Il habite 26 rue des Cytises, dans un immeuble neuf, du logement ouvrier, au bout de l'avenue de France, près de la caserne.

- Et alors ?, questionne le jeune.

- Ses collègues ne suffisent pas à le protéger. Si l'un d'eux s'écarte, Mehdi peut être exposé à la balle de son meurtrier.

- Qu'est-ce qu'on y peut ?, dit tristement un autre jeune.

- Laisse-moi finir. Déjà des surveillants raccompagneront, comme tous les soirs, Ben Youssef jusque chez lui. Ils seront trois ou quatre mêlés aux passants.

- Ils sont sûrs ?, dit un homme âgé, chaouch aux Impôts.

- Absolument. Mais ils ne sont pas assez nombreux. Vous autres, vous allez redoubler les surveillants. Patrouillez large, y compris dans les rues adjacentes. Essayez de trouver l'homme.

- Mais comment ?

- Il tentera sans cesse de s'approcher de Ben Youssef. Pour le descendre. Dès que vous l'aurez vu, surveillez-le jusqu'au domicile de Mehdi.

- Pas facile, dit l'homme âgé.

- A mon avis, il ne s'exposera pas. Il n'abattrà Mehdi que s'il est sûr de son coup. Si vous le prenez, il sait ce qui l'attend.

- On fera ce qu'on pourra, disent les hommes.

- Peut-être que toute cette surveillance va le dissuader d'agir, dit l'un des jeunes.
- Peut-être. Courage, les gars.

Neuf personnes, plus ses compagnons habituels, vont protéger Mehdi ben Youssef. Trois personnes sortiront avec lui. Trois d'entre ceux qui avaient été désignés en premier par Medhlici se rendent jusqu'au chantier. Revenant en arrière, ils se placent en des lieux qu'ils jugent stratégiques : une partie du front de mer où, derrière un rocher, peut se dissimuler le tueur ; l'entrée du port où la foule des passants devient plus dense. Les hommes s'alignent, le dernier au début du boulevard. Dès que Ben Youssef apparaîtra, ils marcheront. Les cinq autres ont une tâche beaucoup plus difficile. Il s'agit, en pleine ville, de ne pas perdre de vue Mehdi jusqu'au bout de l'avenue de France, là où se dresse son immeuble. L'un d'eux est sur le trottoir Ouest de la place de France, au carrefour où débouche le boulevard qui vient du port. Un second se met au début de l'avenue. Dès que Ben Youssef aura traversé la place, il prendra le relais. Un troisième arpente l'avenue, de la partie qui commence à la place jusqu'au rond-point où s'élève le Dar el Beida. Le périmètre le plus difficile commence au rond-point. De nombreuses rue rejoignent l'avenue. C'est là que, selon le conseil de Medhlici, il faut patrouiller. Trois des hommes doivent suivre ces rues, prenant tantôt l'une, tantôt l'autre, en évitant de se rencontrer. Dans ces petites rues, des entrepôts contiennent des ballots d'étoffes, des sacs de blé et de semoule, des bidons d'huile comestible, des produits de grossistes vendus peu à peu dans les bazars. Chaque homme n'hésite pas à entrer dans un entrepôt, à guetter les physionomies, à tenter de reconnaître des hommes de main déjà rencontrés. A cette heure, ces rues sont quasiment vides. Les surveillants doivent se donner l'allure de clients. Certains achètent même des bricoles. Six heures approchent. Medhlici est lui-même allé jusqu'au chantier. Il a aperçu Ben Youssef travaillant à un terrassement. Puis il est revenu lentement vers la ville. Des sifflements lui ont indiqué discrètement la présence des guetteurs ; ceux-ci ont eu quelque mal à se signaler. L'importance des effectifs mobilisés le rassure. Jamais un homme ne pourra, sans être vu, s'approcher de Ben Youssef. S'il est vu, il sera suivi et embarqué. A six heures, une cloche remuée par le chef de chantier annonce la fin du travail. Les ouvriers vont ranger leurs outils dans les apprentis sur le bord du terrain. La grue s'arrête. Les marteaux-piqueurs cessent leur bruit. De petits groupes se sont reformés. Avant de partir, ils discutent. Le chef de chantier va de groupe en groupe.

- J'ai besoin d'hommes, dit-il. Ca n'avance pas assez vite.
- On n'y peut rien, répondent des ouvriers.

- Je suis prêt à embaucher. Essayez de me trouver des types capables que je pourrai mettre aussitôt sur un poste.

- On essaiera, répondent-ils.

- Qu'ils viennent dès demain huit heures au bureau. Ils peuvent venir aussi dans la semaine.

- Ils veulent leur cité rapidement, les Européens, dit un homme lorsque le chef de chantier s'est éloigné. Ca rapporte.

- Oh, les loyers ne seront pas chers, dit un autre, mais c'est loin de la ville.

- Moi, j'y habiterais bien, dit un troisième. C'est agréable pour les enfants.

- Y'a la mer, dit un jeune. On peut courir sur la plage et se baigner.

Les ouvriers vont chercher leurs vélos enchaînés le long du grillage. Beaucoup repartent à pied. Leurs treillis s'égrènent sur la route, le long du rivage ; sur le bleu-gris de la mer, ils font des taches plus foncées. Le soleil est au ras de l'eau. A sept heures, il fera nuit. Quatre ouvriers encadrent Ben Youssef. Le brun de sa figure est mêlée d'une sorte de pâleur qui la rend grisâtre. Mehdi a peur. Ses compagnons le rassurent.

- Tu ne risques rien, on est là.

- On ne peut tout de même pas te survoler par avion, dit un autre en riant.

Il reprend sa couleur, s'avance vers la sortie. Il fait quelques pas sur la route, accélère peu à peu son allure. Ses amis ne le quittent pas.

- Ici, il n'y a aucun danger, dit l'un de ses compagnons. C'est trop en vue.

- Ce rocher là-bas.... Quelqu'un peut être caché derrière.

- Il est trop loin. Même avec un fusil à lunette...

Il se laisse parfois distraire, regarde les vagues qui s'immobilisent sur la plage ; le port se rapproche de lui, avec ses voiliers à l'ancre, ses bateaux de pêche. Les rayons décroissants du soleil éclairent les darses, font briller les fenêtres des bâtiments qui entourent les môles.

- Bientôt la nuit, dit-il

- Tout à l'heure, tu seras à l'abri chez toi, dit un homme. Avec ta femme et les enfants. Dès six heures, Omar a quitté sa baraque au bout des quais. Il est venu dans Meriza. Il se sait non repérable. Rien, ni dans ses vêtements, ni dans son maintien, ne peut révéler qu'il s'apprête à commettre un meurtre. L'acte lui coûte peu. Et lui rapportera beaucoup. Il travaille comme docker, un boulot harassant dont il est depuis longtemps dégoûté. Il a quelque peu volé, participé à des fraudes dont les Européens se sont aperçus. Dubord, averti, l'a convoqué.

- On passe l'éponge, lui a-t-il dit. Mais tu travailles pour nous. Sans nous dénoncer. Ou on te descend. D'accord ?

- Je serai payé ?, a répondu l'homme.

- Très cher.

L'homme a déjà tué, fort habilement et sans se faire voir, quelques Marocains suspects. La police a retrouvé les corps dans des rues écartées, au petit matin. La tâche qu'on vient de lui assigner est plus délicate. Ben Youssef est surveillé, il est sans cesse sous protection. Il l'aura. Il a imaginé une ruse. Tout est prêt pour qu'à sept heures, il soit abattu.

L'entrée dans la ville effraie la cohorte. Les hommes se sont resserrés autour de Mehdi. Ils savent que des surveillants sont postés, mais ils ignorent où. Lorsqu'ils atteignent le port, il est six heures et demi. Dans moins d'une demi heure, il fera nuit. A Meriza, il fait grand jour et brusquement c'est le noir. Les compagnons de Ben Youssef redoutent d'être surpris par l'obscurité.

- Plus vite, dit l'un d'eux. Il faut qu'on soit chez toi avant sept heures.

- Oui, dit Mehdi. Sinon, on ne verra plus rien.

Ils traversent le port, longent le bassin qui forme un grand carré. Ils sont au début du boulevard qui mène à la place de France.

- Là, faut faire attention, dit un homme. On va être réellement en ville. Il y a des guetteurs. Nous, on ne doit pas s'éloigner.

Ils sont sur le trottoir de l'avenue. Au milieu,, les autos défilent. La cohorte constitue une sorte de mur qui enferme complètement Mehdi. D'une voiture pourrait partir un coup de feu. Les surveillants ont bougé. Celui qui était caché derrière le rocher a avancé le long de la mer, mêlé à des ouvriers qui revenaient du chantier. Il rejoint celui qui se trouve au port. Ils attendent le passage de Ben Youssef. Lorsqu'ils le voient, ils se séparent. L'un d'eux retrouve son compagnon ; il est au début du boulevard qui va vers la place de France. L'autre, dans le flot des passants, ne quitte pas des yeux ceux qui entourent Mehdi et ses amis. A la place de France, le relais est pris. Dès que Ben Youssef est passé, le surveillant quitte la place et s'engage, non loin de lui, sur l'avenue de France. Perdus dans la foule des passants, cinq hommes veillent sur Mehdi et ses compagnons. L'ombre a déjà lentement envahi les façades des immeubles. L'avenue baigne dans une lueur dorée qui n'éclaire plus que le centre de la chaussée. La cohorte avance, doublée de celle des suiveurs. Qui les remarquerait ? La bigarrure des vêtements, la multitude des hommes et des femmes qui montent et descendent, revenant chez eux ou allant dans les cafés autour du port, ne permettent guère de les distinguer. Arrivés au rond-point où s'élève le Dar el Beida, les hommes renforcent leur surveillance. Les compagnons de Ben Youssef forment autour de lui une masse encore plus compacte qu'auparavant. Ils sont tout yeux, guettent la moindre personne

débouchant des petites rues. Ben Youssef et ses amis marchent maintenant à grande enjambée. Ils ont hâte d'être rendus à l'immeuble. La nuit est presque là. La mêlée des passants s'est éclaircie. L'avenue devient peu à peu déserte. Les réverbères s'allument, mais leur clarté n'atteint pas les coins d'ombre. Les petites rues demeurent sombres, sans éclairage. Là-bas, l'immeuble se profile ; il est placé en face d'un autre, identique ; ils sont de chaque côté de l'avenue, à l'entrée du faubourg, juste avant la caserne.

- On est sauvé, dit un homme de la cohorte.

- On y est, murmure pour lui-même un surveillant.

Les patrouilleurs s'activent dans l'une des rues. Un ou deux Marocains sont sortis des entrepôts, ils ont gagné leur voiture garée sur l'avenue. Rien à craindre. Les derniers mètres vont être franchis.

Omar ne s'est pas risqué au centre de la ville. Partant du port, il a fait un grand détour, pour venir aux abords de la place de France. Il a attendu près d'une heure, assis dans un café réservé aux Marocains, l'arrivée de Ben Youssef. Il l'a vu traverser la place, entouré de ses suiveurs. Il se doute que d'autres surveillent aux alentours. Il se garde de se montrer. Lorsque le groupe a dépassé la place, il sort du café et part en sens inverse au delà des bâtiments qui la bordent. Puis il tourne à droite, marche vite, tourne de nouveau, mais à gauche, et aborde l'arrière d'un immeuble. Il entre par une porte de service, celle qu'empruntent les concierges pour mettre dehors les poubelles. Il monte au premier étage, non par l'ascenseur, mais par un petit escalier secondaire. Il sort une clé de sa poche, ouvre la porte d'un appartement. Il l'a loué quelques jours plus tôt. Son balcon est juste en face de l'immeuble de Ben Youssef. Il se met sur le balcon, regarde l'avenue. Au loin il aperçoit un petit groupe qui s'avance. Parmi les visages, il reconnaît celui de Mehdi. Les hommes sont maintenant au pied de l'immeuble. Il s'est accroupi. Il entend les voix.

- Tu es rendu, dit un homme. Te voilà en sécurité.

- Oui. Pour ce soir.

- A chaque jour suffit sa peine, dit un autre.

- Merci, les gars. Et vous remercieriez aussi ceux que je ne vois pas.

Omar s'est légèrement relevé. Il tient son arme à la main. Les hommes s'écartent lentement de Ben Youssef qui s'apprête à entrer. Omar se dresse, tire à bout portant. Ben Youssef pousse un cri, s'écroule, les bras en croix, sur le seuil.

- Où il est ?, hurlent suiveurs et surveillants soudain rassemblés.

Ils ont levé la tête vers le balcon. Il est vide. Omar descend l'escalier secondaire, sort par la porte de service.

Ben Khaled traverse la place des Municipaux. Avec sa djellaba trouée, son tarbouch de travers, ses sandales éculées, il est bien connu de tous ceux qui travaillent dans les administrations : employés européens et marocains, chaouchs, etc. Le début de l'après-midi chasse de l'esplanade les derniers passants qui s'y attardaient ; frappés par le soleil, les murs blancs les aveuglent. Seul Ben Khaled s'y aventure, apparemment indifférent à la chaleur et à la lumière. Chaque semaine, le même jour et à cette heure, il vient aux Domaines. Tout autour de la place, des figures se montrent aux fenêtres grillagées. Aux Impôts, aux Municipaux, la venue de Ben Khaled est la distraction hebdomadaire. Les chaouchs, chapitrés par leurs supérieurs, ne doivent pas le laisser entrer. Mais il réagit vivement à ce refus et il finit en général par forcer le barrage. Ben Khaled est un homme d'une soixantaine d'années, aux cheveux gris, grand de taille, au visage marqué de longs sillons, comme si un souci le travaillait. Un tic remue ses yeux et sa mâchoire. Par instant, son corps tremble et il s'arrête de marcher. Il s'approche précautionneusement de l'entrée du bâtiment.

- Pas par là, Ben Khaled, lui crie une voix qui vient des Impôts - une voix européenne -. C'est gardé.

Pour corser leur distraction, des employés s'amusent à guider l'homme vers les issues qui ne sont pas surveillées . Le conservateur en chef des Domaines se plaint, chaque semaine, au directeur des Impôts de cette intrusion illicite dans le travail de certains de ses subordonnés.

- Que voulez-vous, mon cher collègue, répond l'autre, ça fait trente ans que ça dure, sinon plus. Il y en a qui disent qu'il était déjà là du temps de Lyautey. Je ne peux pas faire cesser de telles habitudes. C'est devenu une coutume.

- Mais cet homme est fou. Pourquoi n'est-il pas interné ?

- Demandez à la police, aux hôpitaux, pas à moi.

- Au moins pourriez-vous exiger que vos employés restent à leur travail.

- Je l'ai fait. J'ai même pris des sanctions, plusieurs fois, contre un ou deux que j'ai surpris aux fenêtres. Rien à faire. Même un blâme ou une suspension de prime ne les arrête pas.

La discussion dure déjà depuis plusieurs années. Elle se renouvelle tous les trois mois. Elle est devenue, elle aussi, coutumière. Quelques employés européens qui le connaissent depuis longtemps - les Marocains, se taisent, n'interviennent jamais - le plaignent.

- Pauvre diable, dit un chef du service des Finances. Il crève la faim, c'est visible. Il devient de plus en plus maigre. Il ne peut plus travailler. Il ne vit plus que d'aumônes.

- Les vieux Marocains, répond son adjoint qui connaît aussi Ben Khaled, n'ont rien compris à la colonisation. Beaucoup sont morts. Ils ne se sont pas adaptés. Celui-là persiste.

Devant la porte des Domaines, en haut du perron, deux chaouchs montent la garde. Ben Khaled s'avance vers eux.

- C'est interdit, dit l'un des deux. Tu peux pas entrer.

- Je viens chaque semaine, répond-il.

- C'est interdit. Toutes les semaines.

- J'entre chaque fois.

- Cette fois, tu n'entres pas. Le conservateur, il l'a dit.

- Tu me dis ça tous les huit jours. J'entre quand même. Laisse-moi entrer tout de suite.

- Si tu entres, je te cogne, dit l'autre chaouch.

- Une fois, on m'a cogné, dit-il. Je me suis plaint au juge. On m'a donné de l'argent.

- C'était pas encore moi le chaouch, dit l'autre.

- Avec toi, ce sera pareil. Tu me donneras de l'argent.

- Va-t-en, dit le premier.

Il s'éloigne de quelques pas. Il les regarde fixement. Il murmure quelques imprécations en arabe. Les deux autres baissent les yeux, tournent les talons et s'enfuient. Il entre dans le couloir. Il entend la voix du conservateur qui hurle :

- Vous l'avez encore laissé entrer.

- Il nous a maudit, disent les deux chaouchs. C'est un chibani.

- Foutez-le dehors, crie le conservateur.

- On ne peut pas, monsieur le Conservateur. S'il nous maudit encore, Allah nous punira.

- Cet Allah..., gémit leur chef. Retournez balayer, bandes de nouilles.

Il quitte son bureau qui est au premier étage, descend l'escalier, va à la rencontre de Ben Khaled ; il vient de passer la porte.

- Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Je t'ai dit vingt fois de ne pas entrer. Tu gênes le service, tu mobilises du monde, tu déranges les employés, tu les empêches de travailler.

- Oui, monsieur, dit l'homme.

- Sors et ne reviens pas.

Il ne répond pas. Il pleure.

- Mais, nom de Dieu, dit le conservateur, moi je n'y peux rien.

- Laisse-moi voir tes employés, murmure-t-il. Encore une fois.

- Ecoute, ça fait dix ans que c'est la dernière fois. Et tu reviens toujours.

- Comment vivre, autrement ?

- Ce n'est pas ça qui te fait vivre, quand même.

- Si, dit-il. L'espoir.

Le conservateur remonte l'escalier.

- Je ne t'ai pas vu, lui lance-t-il.

Ben Khaled prend le couloir ; il traverse le rez-de-chaussée Il traîne ses sandales sur le sol dallé, marche à petits pas, courbé, les yeux presque fermés. Un chaouch le croise.

- Le conservateur m'a permis d'entrer, dit-il.

- On sait, on sait, répond l'autre.

Il va jusqu'au bout du couloir. Il veut dire aux deux qui lui ont barré le passage qu'il est là. Ils sont au milieu d'un groupe de chaouchs. La discussion est vive.

- Il nous a maudit, répète les deux.

- C'est pas valable, dit un troisième.

- Si. Les chibanis ont toujours raison.

- Pas lui, dit un autre. Il est fou.

- Pas complètement, dit le premier. Ce qu'il réclame, on lui doit.

Un long silence suit cette déclaration.

- Le voilà, dit un chaouch.

Ils le voient, silhouette mince, avec ses vêtements en loques, marchant avec peine.

- Il ne mange plus beaucoup, dit l'un d'eux.

- Il n'a plus rien, dit un autre.

- Il mendie vers la place de France.
 - Les riches s'en vont. Il n'aura plus rien.
 - Il est malade, dit un troisième. Il va bientôt mourir.
 - Il n'est pas si vieux, dit son voisin.
- Il les accoste. Il lève la main, s'adresse aux deux qui l'avaient arrêtés.
- Je lève ma malédiction, leur dit-il.
- Ils viennent vers lui, baisent sa main.
- Ce sera comme les autres fois, dit un chaouch. Tu n'auras rien.
 - Qui sait ?, dit-il.
 - C'est sûr, dit le chaouch. Il n'y a pas de papier.
 - Il y a un papier, mais ils le cachent.
 - Il n'y a pas de papier, répète le chaouch.
 - Mes enfants, Allah m'a puni. J'avais commis l'adultère - j'étais jeune - avec la femme de Mustapha. Allah m'a puni.
- Les chaouchs entendent chaque semaine l'histoire ; ils se mettent à rire.
- Allah ne protège pas tous les maris cocus, dit l'un d'eux.
 - Il a protégé Mustapha ; c'était un saint homme. Depuis trente-cinq ans, poursuit-il, je demande le pardon. Allah va venir à mon secours. Déjà il m'a aidé à découvrir où était le papier.
 - Il n'y a pas de papier, disent en chœur les chaouchs.
 - Alors, pourquoi Allah me conduirait-il chaque semaine ici ? Depuis vingt-cinq ans, je viens.
 - C'est toi qui veut venir, c'est pas Allah qui te pousse.
 - Impie, lui crie-t-il.
- L'autre murmure une prière. Il le bénit.
- Le premier bureau, celui des employés marocains, donne sur le côté droit du couloir. Sa porte est marqué d'un numéro : le 12. Il entre directement, sans frapper, comme il l'a vu faire, depuis qu'il y vient, par la clientèle des Domaines. A l'intérieur du bureau sont assis quatre employés. Devant chacun d'eux est posé un verre de thé à la menthe. Près du verre, quelques dossiers, sur lesquels ils sont penchés, semblent retenir toute leur attention. Avant d'entrer, il avait perçu le bruit d'une conversation. Cette soudaine attention des employés est destinée à lui donner le change.
- On ne peut plus travailler, dit un employé. N'importe qui entre.
 - Qu'est-ce que tu veux ?, dit un autre employé.
 - Vous savez ce que je veux. Allez me chercher le papier, vous les jeunes.

Ils avaient déjà refusé et il les avait maudits. Mais sa malédiction n'avait eu sur eux aucun effet. Il ne la renouvellera pas. Les quatre employés ont tous moins de trente ans. Lorsqu'ils étaient arrivés, un an plus tôt, aux Domaines, il se crut sauvé. Il pensait qu'ils l'aideraient à arranger son affaire. Mais ils se montrèrent encore plus durs que les Européens. Il insiste.

- Allez me chercher le papier. Vous savez où il est.

- Ecoute, chibani, dit l'un d'eux, on ne sait rien du tout. Et même si on savait, on ne te le dirait pas.

- Honte à vous. Est-ce ainsi que vos parents vous ont appris à respecter les vieillards ?

- Nous, dit un autre employé, on n'est pas du bled. Ca fait longtemps que nos familles sont en ville. Ton histoire de champs, personne n'y comprend rien, pas même les Européens. T'es de l'ancien temps, où il n'y avait que des bergers, le Makhzen et le Sultan. Maintenant, il y a les villes. Ton papier, il est perdu.

- Il ne peut pas être perdu. Les Européens écrivent tout.

- Pas quand ils sont arrivés. Les Domaines n'existait pas.

- Quand j'ai perdu ma terre, les Domaines était déjà là.

- Il faut que tu renonces, dit un troisième. Bientôt, on sera indépendants. Comment veux-tu qu'avec des gens comme toi, on fasse un pays moderne ?

- C'est la justice. Les Européens et les nouveaux Marocains, ils ont aussi la justice.

- Ce n'est pas la même, dit un quatrième employé. C'est la justice moderne. Il n'y a plus de cadi.

- Ici la justice, elle est pour tous, pour les Européens et les Marocains. Ma terre, elle est marquée sur un papier, dans la cave. Va me chercher le papier.

Tous se sont détournés. Ils se sont remis au travail. Il quitte la pièce. Il va dans le bureau à côté, y entre, toujours sans frapper. Il se trouve en face du chef de service et de sa secrétaire. L'homme rit aux éclats, tandis que la femme lui caresse les cheveux et l'embrasse dans le cou. Il ne semble pas choqué par l'intrusion de Ben Khaled. Il l'a connu au début du protectorat. Agé de plus de cinquante ans, il a fait ses classes aux Domaines. Ben Khaled y venait déjà. La secrétaire est une jeune femme d'une vingtaine d'années.

- Tu vois, dit l'homme, c'est ma petite amie. Tu ne le diras pas à ma femme.- Ben Khaled ne connaît pas la femme du chef de service -. Elle est zouina, hein ?

- Très jolie, dit-il avec un bref sourire.

La jeune fille s'est assise à une petite table, devant sa machine à écrire. Elle tape.

- Alors, mon vieux, dit le chef de service - Européen, ayant vécu le Maroc de

Lyautey, il sait les tenants et aboutissants de l'affaire - Tu viens toujours ?

- Eh oui.

- Et je te dis toujours : ce n'est pas la peine.

- Tu ne dis pas la vérité.

- Je mens depuis plus de vingt ans.

- Tu ne mens pas. Tu ne dis pas la vérité.

- Je te l'ai dite, la vérité. Ta terre, elle n'existe plus.

- Il y a une route qui passe dessus. Mais la terre en dessous, elle est quand même à moi.

- Tu veux enlever la route ?

- Non. On peut juste la détourner, pour que j'occupe ma terre.

- C'est impossible, dit l'homme.

- Tout est possible, si le Sultan le veut, et les Français.

- Ni le Sultan, ni les Français ne peuvent détourner une route.

- Si je prouve que la terre en dessous elle est à moi, ils détourneront la route.

- Tu ne le prouveras pas.

- Le papier est à la cave. Ils ne veulent pas me le donner. Ordonne. Ils me le donneront.

- On a fait des recherches. Ce qui est prouvé, c'est que tu as perdu ta terre.

- Elle est toujours là.

- Juridiquement, je veux dire. Je t'ai expliqué.

- On me l'a volé.

- Non, dit le chef de service.

- Un autre, un Européen, me l'a prise.

- Oui et non, répond l'homme. C'est toi, en tout cas, qui l'a perdue. Va aux Archives. Ils te le rediront.

- Bon, j'y vais.

- Tiens, voilà un mot pour y entrer.

Son autorisation à la main, il reprend le couloir, se dirige vers son milieu. Une grille est devant lui. Il appuie sur une sonnette fixée à l'un des barreaux. Un jeune employé se présente. Il n'a jamais vu Ben Khaled ; il n'est pas descendu, depuis plusieurs années, aux Archives. Il prend l'autorisation, la lit. Puis il ouvre la grille. Ben Khaled le suit dans un nouveau couloir ; il mène au bord d'un escalier. Fortement éclairé, cet escalier conduit à des caves.

- Tu n'as pas peur ?, demande le jeune employé marocain.

- Non, je suis déjà venu.

Lorsqu'il arrive dans la première cave, il en voit d'autres en enfilade qui prolongent celle où il est. Leur construction est plus récente que celle de la première ; elle était autrefois, il s'en souvient, l'unique lieu des archives. L'archiviste le regarde longuement. Il est là depuis longtemps. Assis derrière son bureau, il scrute son visage, tente de se rappeler son cas. Ses vêtements salis et troués le préviennent contre lui. Ce n'est pas un riche propriétaire, songe-t-il. A force de tirer les dossiers, de les lire avant de les transmettre aux chefs de bureau ou au conservateur lui-même, il sait repérer son monde. Les clients viennent souvent. Il a appris à mettre des figures sur les documents. Celui-là, sa figure ne lui dit rien. Et pourtant il est déjà venu. Soudain, sa mémoire lui livre un homme vociférant, réclamant à cor et à cri un papier sur lequel sa terre serait marquée. Après vérification, il n'avait rien retrouvé. Aidé de deux chaouchs qu'il avait appelés, il l'avait fichu à la porte. C'était il y a plus de dix ans, peut-être quinze. Il a du mal à restituer au vieil homme son allure d'antan : larges épaules, haute chevelure bouclée, yeux brillants. Dans ce mendiant maigre, couvert de chiffons, il ne ressaisit pas le regard fier, la bouche serrée, l'aspect crispé.

- Bon dieu, crie-t-il, tu ne vas pas m'emmerder comme tu l'as fait la première fois.

- Non. Depuis, je me suis calmé. A l'époque, je travaillais sur le port. Je vivais. Maintenant, je suis pauvre. Allah seul me nourrit. Je le remercie. Je ne menace plus.

L'archiviste se souvient d'avoir sorti un dossier qui relevait des services du protectorat. Il était dans la section Communications. Il va le chercher, l'ouvre, étale un plan.

- Regarde, dit-il. Où elle est, ta terre ?

Il nomme les villages marqués sur la plan. A un nom Ben Khaled pointe un doigt, dit :

- C'est là.

- Il y a une route, répond l'archiviste.

- La terre en dessous, elle est à moi.

- On va bien voir. Je vais chercher le dossier de l'ancien propriétaire. Si c'est toi, c'est que tu as été exproprié pour cause d'utilité publique.

- Pour quoi ?

- Ben pour faire la route, répond l'autre.

Il part, revient avec un nouveau dossier. Il le feuillette, s'arrête à une page, murmure :

- Le nom n'est pas le tien.

Ben Khaled se penche, fixe un nom inconnu.

- La terre est pourtant à moi, dit-il.

- Non., Elle n'a jamais été à toi. La preuve.

- Elle est à moi, crie Ben khaled.

- Ne commence pas à t'énerver. J'ai fait ce que j'ai pu pour toi. Si tu n'es pas satisfait, va voir le chef du service Contrats.

- J'y vais.

Il quitte les Archives. Le chef de service qu'il doit voir est Dubosc dont l'adjoint est Lantérie. Germain Gromier travaille dans leur bureau. Il entre dans la pièce où les trois hommes sont assis chacun à leur table. Germain voit son aspect misérable. Dubosc et Lantérie se sont levés d'un bond et hurlent ensemble :

- Fous le camp.

- Mais....

- La dernière fois, tu es resté au moins une heure, dit Lantérie. Tu t'es assis par terre, tu ne voulais plus partir. Il a fallu appeler le conservateur.

- Fous le camp, répète Dubosc avec moins de conviction.

L'algarade se répète souvent. Depuis plus de vingt ans, Dubosc et Lantérie se sont habitués à ses visites et à ses esclandres. Ils crient pour la forme. Ben Khaled le sait, ne s'en va pas.

- C'est les Archives qui m'envoient. Sur le papier, il y a le nom d'un autre propriétaire. Mais la terre est à moi.

- Ca recommence, dit Lantérie. La terre, elle n'a jamais été à toi. Tu la veux quand même.

- Elle est à moi, j'te le jure.

- Alors, pourquoi y'a le nom d'un autre ?

- Je sais pas. C'est les Français.

- Mais enfin, les Français, ils t'ont pas volé ta terre. Tu l'as vendue et tu as dépensé l'argent avec les filles. T'étais jeune.

- Non. J'ai jamais vendu. Où j'aurais emmené le mouton ? Après, quand ma terre elle est partie, j'ai vendu les moutons. A Mustapha. Qu'Allah le protège...

- Il n'a pas protégé sa femme, dit Lantérie en riant.

Ben Khaled baisse les yeux d'un air coupable.

- Je te l'ai dit, Allah m'a puni.

- On ne peut rien faire pour toi, dit Dubosc qui s'était tu.

- Il faut faire une enquête. Demande à la police.

- Tu es fou, dit Lantérie. Une enquête contre qui ? Contre l'ancien propriétaire, celui d'avant la route?

- Oui. Il m'a volé.

- Certainement pas, dit Dubosc. Les pièces sont là, tu les a vues. Elles sont parfaitement légales.

- Comment c'est possible ? C'est les Français. Ils font ce qu'ils veulent.

Dubosc garde le silence. Ben Khaled semble accablé.

- J'y crois plus, dit-il. Je la retrouverai jamais.

- Non, dit Dubosc.

Le vieux sort. Germain le suit dans le couloir. Il ne sait que lui dire, pose la main sur son épaule.

- Tu comprends,, petit, cette terre, c'est là où je suis né. Mes parents y ont vécu, et mes grand-parents, et beaucoup d'autres avant nous. Maintenant, ils disent qu'elle ne m'appartient plus, qu'elle a disparu, qu'elle est une route. Comment veux-tu que je les crois ?

- Mais c'est vrai, dit Germain. Dubosc connaît le droit et Lantérie aussi. Ils ne vous mentent pas. Ils vous disent ce qu'ils savent.

- Moi je peux te dire qu'un matin, il y a bien trente ans, un homme, un musulman comme moi, que je ne connaissais pas, est venu sur ma terre et m'a dit : Tu peux t'en aller. Cette terre est à moi. Il m'a montré un papier sur lequel c'était soi-disant marqué. Je n'ai pas voulu partir. Alors, des mois après, les gendarmes sont venus. Ils m'ont chassé de ma terre. ils en ont chassé les moutons. Je n'avais plus où les faire paître. Les terres communes n'existaient plus. Je les ai vendues à Mustapha. Et je suis venu à Meriza.

- Il faut vérifier tout cela, dit Germain. peut-être aller à Rabat, au ministère.

- Quel ministère ?

- Celui qui s'occupe des terres, des possessions immobilières.

- C'est ici, c'est les Domaines. A Rabat, ils n'ont rien.

- Ecrivez à l'Administration Foncière. Racontez votre histoire.

Le visage de Ben Khaled s'illumine.

- J'aurais dû y penser plus tôt. Je vais m'adresser au Sultan. L'iman me fera la lettre.

Il bénit Germain, l'embrasse, s'éloigne dans le couloir, gagne la sortie. Dehors, c'est le commencement du soir. La place des Municipaux est traversée de longues ombres, celles des bâtiments qui l'entourent, celle de l'horloge. Pour se protéger du soleil, Ben Khaled a rabattu sur son tarbouch le haut de sa djellaba. Il quitte la place, rejoint l'avenue de France. Puis il marche. Il va vers les confins de Meriza à l'Ouest, tourne le dos à la mer. Il rejoint le petit bidonville où il a sa baraque. Des enfants jouent sur les seuils. Ils le saluent. Il répond d'un geste, entre dans sa bicoque. Il s'allonge sur une paille et s'endort.

Aussitôt après son départ, Germain est retourné dans le bureau à sa table. Dubosc se plaint d'un surcroît de travail. Lantérie l'écoute, tente de le calmer.

- Ca ne durera pas, lui dit-il. C'est juste un supplément pour aujourd'hui et demain, t'inquiète pas.

- On pouvait le filer à d'autres.

- Y'a que toi qui sache.

Dubosc est flatté, mais l'augmentation de travail continue à lui peser.

- Moi j'approche de la retraite. Place aux jeunes.

- Ils ne peuvent pas faire ce que tu fais.

A cinq heures, ils s'apprêtent à partir. Lorsqu'ils quittent ensemble le bureau, Germain dit à Dubosc:

- Ce Ben Khaled est sincère. Il n'a pas vendu sa terre. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

- On ne sait pas, dit Lantérie.

- Moi je sais, dit Dubosc.

- Pourquoi tu ne lui as jamais dit ?, interroge Lantérie.

- Je ne peux pas. C'était au début, du temps où l'administration coloniale imposait les bornages. Un propriétaire marocain a borné sa propriété, une grande terre à quinze kilomètres de Meriza. Il lui a ajouté celle de Ben Khaled. La superficie bornée a été affichée au village et ici aux Domaines. Le propriétaire - Ben Khaled - avait trois mois francs pour protester. Auquel cas la superficie aurait été rectifiée. Mais Ben Khaled ne sait pas lire. Trois mois plus tard, il était dépossédé. Ce n'est pas arrivé qu'à lui. Mais les autres ont disparu. Il est le dernier.

Un employé marocain qui passait dans le couloir a écouté les paroles de Dubosc.

- Ces vieux Marocains, conclut-il, heureusement qu'ils s'en vont.

A Meriza, le samedi, les bureaux, sont fermés, mais les magasins et la plupart des cafés demeurent ouverts. Ce samedi de Décembre, comme en Europe, les vitrines sont garnies de sapins de Noël et de cadeaux pour les enfants. Aux carrefours et sur les places, des arbres commencent à être dressés, décoration destinée non aux Arabes, mais aux Français. Au Premier de l'An, des bouteilles d'alcool seront déposées par les passants européens aux pieds des agents de la circulation - qu'ils soient musulmans ne buvant pas d'alcool ou chrétiens -. A voir, au matin, par sa fenêtre, la rue, avec, au coin, un magasin orné de guirlandes et de lampions, et, au bout, presque sur l'avenue, l'arbre constellé, Germain pourrait se croire à Rasmes, la ville où habitent ses parents, une veille de Noël. Mais le ciel est bleu, d'un bleu éclatant, déjà, à neuf heures, le soleil chauffe. à midi, il brûlera. Il a pris son petit déjeuner devant sa fenêtre ouverte. Les effluves des fleurs dans les jardins - des roses d'hiver poussant en pleine terre - montent vers lui. La permanence du beau temps dément l'approche de Noël. Il se souvient de son dernier Noël à Rasmes, il y a deux ans. Il ne voyait plus guère ses amis, ni Annette, ni Eddie - qui devait l'emmener au Maroc -. Il était avec Régine dans un petit restaurant au bord du fleuve. Ils avaient mangé des charcuteries, puis - pour se changer de la dinde - des parts de gigot servies avec un Gris-Meunier d'une bonne année. Ses parents réveillaient rue aux Herbes dans leur vieille maison, sans doute avec des amis. Il ne s'en était guère soucié. Sa montre marque plus de neuf heures et demi. Il va se préparer lentement. Puis il ira se promener. Par Calendreau qu'il a rencontré la veille, il sait qu'Eddie veut le voir. Sa toilette est longue. Il s'apprête, comme si, par hasard - il y croit encore - Régine allait débarquer et lui sauter au cou. Il s'imbibe d'une lotion après rasage, d'un déodorant, arrondit ses ongles. Il se

murmure : Elle ne reviendra pas. Il pleure. Puis il se sèche les yeux, les lave. Il est prêt à partir. L'avenue doit être belle, avec ses eucalyptus frémissants. Il sort.

A l'autre bout de la ville, Calendreau et Monique, sur la terrasse, prennent, à dix heures, leur petit déjeuner. La veille, Pierre n'avait pas trop bu. Le petit matin a été heureux. Dans leur enlacement, Monique a ressuscité le Pierre de leurs jeunes années. Elle en a quelque peu oublié Aziz. Calendreau est détendu, à demi allongé sur un transat avec un coussin sous la tête. Il a servi le thé et les toasts. Selon leurs conventions, lorsque l'ivresse du soir ne le contraint pas à rester au lit jusqu'à midi, c'est lui qui prépare le breakfast. La terrasse ne donne pas sur la mer. Seul le couloir en balcon qui borde l'immeuble ouvre vers la médina et le port. Ils ont devant eux les hauts de Meriza, de belles villas qui surplombent la ville. Dans leurs jardins, les flamboyants, les oliviers et les eucalyptus sont couverts de feuilles. Des plaques de soleil font reluire les murs blancs.

- On est quand même bien, dit Monique. En France, il pleut.

- Oui,. Ils ont dit ça à la Météo. Y'a même eu un peu de neige à Paris. Tu te rends compte, dès Décembre ?

- On est vernis, dit Monique en riant.

- Eh oui, ma petite. J'ai eu du nez en t'emmenant.

Monique a parfois le mal du pays. Elle ne retourne à Brévigneux que tous les trois ans, pour voir ses parents, son frère. Pierre l'accompagne, mais, comme il n'a plus de famille, il va chez les Leboux - les parents de Monique -.

- Dis donc, lance-t-il brusquement, j'ai rencontré Venucci. Il a été chargé par Eddie d'avertir Germain qu'il voulait absolument le voir. Bizarre, non ? Et Dubord, que j'ai vu au Cintra, a reçu aussi la même commission.

- Peut-être qu'ils ne se sont pas vus depuis longtemps.

- Mais non. Il paraît qu'ils ont dîné ensemble il y a deux jours.

- Qu'est-ce qu'il peut avoir de si important à lui dire ?

- Je n'en sais rien. Finalement, Eddie est beaucoup plus mystérieux que Germain. Alors qu'il est d'accord avec nous.

- Ca ne veut rien dire. Il ne faut pas mêler la politique aux sentiments. Il est d'accord avec nous du point de vue politique, mais il est beaucoup plus lié d'amitié avec Germain qu'avec toi ou moi.

- Il nous aime beaucoup.

- Oui, mais il aime Germain.

- Autant que Germain aime Régine ?, dit Pierre en souriant.

- Presque.

- Bref, il a un secret pour nous, qui ne le sera pas pour Germain.
- Nous le saurons après. Il veut que Germain soit le premier à le connaître.
- Ces jeunes.... Ils sont compliqués.
- Ils ont raison. Il ne faut pas trop simplifier.
- C'est un reproche ?.
- Tu n'es pas si simple.

Germain est parti de chez lui, avec l'intention de rôder autour du bar des Amis. Il espère rencontrer dans ses alentours des membres du réseau de Medhlici. Il a quitté sa rue - son immeuble est le deuxième sur le côté droit -, s'est retrouvé sur la grande avenue qui traverse en longueur Meriza, passant près de la place des Municipaux. La brise de mer, malgré la chaleur qui monte, fait trembler les feuilles des arbres et rafraîchit les visages. Européens et Marocains le croisent, des jeunes hommes, des jeunes filles, des adultes hommes et femmes, quelques vieillards des deux sexes - il n'y en a pas beaucoup à Meriza, la plupart restent dans le bidonville -. Le souvenir de Régine et, en surimpression, celui de Ben Youssef assassiné atténuent le plaisir de sa promenade. Mais il ne peut que sourire à l'air heureux des jeunes qui, eux aussi, se promènent. Ce soir, il verra Eddie. Leurs rencontres sont toujours de bons moments où ils parlent du passé et du présent, de Régine, d'Annette que Germain a aimée et qu'Eddie aime encore. Ils n'ont plus d'attirance l'un vers l'autre, n'ont jamais renouvelé une brève alliance pendant une nuit à Mareilles. Mais la complicité née de cette courte entente les rend proches. Germain est près d'atteindre le bar des Amis, à l'entrée de la médina. Il a abandonné l'avenue, pris la rue d'Alsace qui mène à la place de France. Il s'éloigne de cette place, entre dans les ruelles. Soudain, il se trouve face à face avec Medhlici. Après le meurtre de Ben Youssef, ils ne se sont pas revus. Aziz vient vers lui et l'embrasse. Depuis plus d'un an, Germain fréquente son réseau et ils sont devenus amis. Germain redoute les conséquences de la liaison de Monique et d'Aziz. Il connaît Monique. Si elle est menacée, par exemple par son mari ou par des Européens de Meriza, elle lâchera. Aziz est pris. Il souffrira, comme lui Germain souffre.

- On a tout fait pour sauver Ben Youssef. C'était impossible. Le type était malin. Il nous a doublé.
- Vous ne l'avez jamais retrouvé ?.
- Jamais.
- Dubord le connaît.

- Il ne livrera pas ses hommes. On a su quand même qu'un docker avait renoncé au métier, pour s'acheter un taxi. Où a-t-il trouvé les fonds ? On enquête dans les quelques agences bancaires de la ville. Si on ne trouve rien, on l'interrogera.

- Doucement.

- Ben Youssef est mort. Il avait une femme et quatre gosses. Si Omar, le chauffeur de taxi, nous donne l'origine des fonds, on vérifiera et on n'insistera pas.

- Figure-toi, dit Germain sans transition, qu'Eddie veut me voir. Il passera chez moi ce soir. Est-ce que tu l'as vu récemment ?

- Non, je fréquente peu Eddie. J'ai de la sympathie pour lui, mais ce n'est pas un copain.

- Bonne journée.

Installés en plein air devant le Cintra, Dubord et Venucci discutent.

- Ecoute, Maurice, ça ne peut pas durer comme avant.

- Avant quoi ?

- Avant l'indépendance.

- Mais elle n'est pas faite.

- C'est tout comme.

- Nos réseaux contrôlent les villes, moins bien le bled. Ici, nous avons abattu Ben Youssef qui pouvait parler. Pour le moment, de l'autre côté, il n'y a pas eu de réaction. En un mois, ils n'ont rien fait.

- Bon. Mais où allons-nous ?

- Comme tu l'as dit, vers l'indépendance. Il y aura, comme ailleurs, un gouvernement, des ministres, sous la haute autorité du Sultan. Le prince Hassan y jouera sans doute un rôle important. Il est instruit, il a fait Sciences Po, ajoute-t-il en riant.

- Ah, Sciences Po, dit Dubord. Nous, à la Fac de Droit, nous méprisions la rue Saint Guillaume. On n'était pas nombreux à y aller. Le vieil ami qui me protège - notre chef bien-aimé - n'a jamais voulu y mettre les pieds. Il disait que c'était des pédés.

Venucci - qui ne vénère pas le chef de Dubord - murmure :

- Il ne prône pas la fraternité virile ?

- Ce n'est pas la même chose.

- Qu'est-ce que tu penses de Germain ?

- Un petit salaud. L'autre jour, je l'ai rencontré sur le port. Je lui ai dit qu'on allait descendre un bicot. Il a du faire des recoupements. Bref, Medhlici a été prévenu, sans doute par lui. La surveillance autour de Ben Youssef a été doublée. On a eu le plus grand mal à le tuer.

- On va l'éliminer, ce pauvre Germain ?

- Mais, enfin, Maurice, on n'élimine pas nos compatriotes. Non, il faudra seulement l'avoir à l'oeil, savoir ce qu'il fait.

- Et surtout ne pas trop parler devant lui. Pierre et moi, on prend déjà depuis longtemps nos précautions. Toi, Roger, tu as été léger. Surtout pour une affaire aussi grave.

- Je ne le savais pas aussi impliqué dans la bande à Medhlici. Mais, remarque, je n'ai pas de preuve. Je le soupçonne, c'est tout.

- Il est sensible, il a voulu éviter une mort.

- Y'en a peut-être d'autres qu'il n'évitera pas, y compris de notre côté.

A midi, Calendreau arrive au Cintra, pour prendre l'apéro. Il vient s'asseoir à la table de ses amis. La conversation reprend à trois.

- On parlait de Germain, dit Roger.

- Qu'est-ce qu'il a fait ? , dit Pierre.

- Je le soupçonne d'avoir prévenu Aziz de notre intention d'abattre Ben Youssef.

- Comment s'en doutait-il ?.

- Je lui avait dit qu'on allait descendre un bicot.

- C'était imprudent. Enfin, Ben Youssef a été descendu et rien ne prouve que Germain ait compris qu'il s'agissait de lui.

- Il était sacrément protégé. Le double d'effectifs par rapport aux autres jours.

- Ca ne veut pas dire que c'était à cause de Germain, Mais laissons-le, il ne m'inquiète guère. Il a peur des violences. Or, il y en aura. Il vaut mieux le tenir à l'écart. Il est déjà assez malheureux. Celui qui me tracasse, c'est Eddie.

- Ah bon, disent Roger et Maurice étonnés.

- Eh oui, répond Pierre.

- Eddie marche de plus en plus avec nous, dit Maurice. Il ne cache pas son adhésion à l'Algérie française. Ici, il a participé depuis un an à plusieurs opérations de recueil de renseignements. Il nous a rendu grand service aux Impôts en pistant les Marocains et les Français déloyaux, prêts à tout pour l'indépendance.

- Il veut voir Germain et seulement Germain. A mon avis, il nous cache quelque chose, dit Pierre.

- Mais quoi ?, dit Roger.

- Va donc savoir. Il est lunatique. Il peut changer d'avis comme de chemise. Il aime beaucoup Germain, mais ne partage pas son idée d'aide aux Marocains. Il peut néanmoins se rapprocher de lui. Ce serait ennuyeux pour nous.

- Certainement, dit Maurice. On compte vraiment sur lui. C'est un excellent élément.

- Il faut s'attendre à tout dans cette galère, dit Pierre.

- Même au pire, ajoute Maurice.

- Pas la peine de se casser la nénette. Dès qu'on le verra, on lui demandera ce qu'il a dans la tête.

- S'il veut bien causer.

- Il nous a quand même à la bonne.

Eddie est dans l'unique pièce de son habitation ; elle est située à l'Est du port. Il s'apprête à descendre pour aller déjeuner dans un restaurant de dockers où il a ses habitudes. On y mange le couscous, mais aussi le tajin et les légumes coupés en cubes. Debout devant sa fenêtre, il regarde la mer. Quelques nuages à l'horizon s'élèvent au dessus des vagues, viennent vers la côte. Là-bas, au Nord, ses parents vivent à Rasmès. Y vit aussi son amie Annette. Eddie a choisi l'exil ; il avait envie d'aventure. Il hésitait. La nécessité pour Germain de s'éloigner de Rasmès après sa liaison avec la maîtresse de son père lui avait donné une raison. Mais, ici, à Meriza, est-ce l'aventure ? Aller aux Impôts chaque matin, en revenir, rencontrer Germain, les Calendreau, quelques amis ne le changent guère de la vie d'étudiant qu'il menait à Rasmès. Lui apporte du nouveau sa participation au réseau qui lutte contre l'indépendance marocaine. Mais ses tâches demeurent modestes. Il verra Germain, lui dira ses intentions. Il ne veut pas en parler à qui que ce soit auparavant. Rien n'est encore fixé. Mais une idée le hante. Il refuse de s'appesantir sur elle. Il la laisse scintiller dans son esprit comme une espérance. Mais peut-être se trompe-t-il. Après avoir vu Germain, il en parlera à Calendreau, à Monique, à Dubord et à Venucci. Il sort de son logement, descend l'escalier. Sur le port, en cet après-midi de samedi où les dockers ne travaillent pas, la foule grouille. Des couples avec leurs enfants viennent voir les bateaux ; certains sont des cargos de fort tonnage qui transportent des marchandises et quelques voyageurs. Malgré l'heure avancée, il va s'asseoir dans son restaurant habituel. Le patron lui sert un poulet aux légumes et des verres de thé à la menthe. Il est sur la terrasse. Il savoure l'air salé de la mer, le tiède soleil de cette journée de Décembre. Il lorgne les filles. Les deux bordels de Meriza l'accueillent chaque semaine. Par amour pour Annette, il ne veut pas se lier. Après avoir mangé une tranche fraîche de pastèque, il boit un café épais. Il ira au Cintra. Puis il passera voir Monique. Quand il arrive au bar, Calendreau est seul à la table ; Dubord et Venucci sont partis.

- Te voilà, toi, dit Pierre. Roger et Maurice viennent de s'en aller. Tu ne les a pas rencontrés ?

- Non, dit Eddie.

- Ils vont revenir. Moi, je dois m'absenter jusqu'à ce soir. Des gens à contacter. J'ai un petit moment. Assied-toi. Qu'est-ce que tu bois ?

- Je sors de table.
 - A cette heure ? Il est plus de trois heures.
 - Oh, ça m'arrive. Surtout le samedi.
 - Je déjeune rarement. Je bois un verre, ça me suffit. Qu'est-ce que tu deviens ?
 - Rien de bien neuf. Je me rase un peu.
 - Ici ?. Ce n'est pourtant pas le travail qui manque.
 - Toujours le même.
 - Les choses vont se compliquer, ne te fais aucune illusion. L'indépendance est toute proche. Il faudra ensuite se battre au coup par coup, pour qu'elle ne devienne pas une réalité, pour qu'elle soit un chiffon de papier.
 - Drôle d'expression. Ca se dit pour un traité.
 - Ben justement. Evitons que ce traité là se fasse ailleurs que dans les chancelleries.
 - Vous êtes optimiste, mon cher Pierre. L'évolution normale, c'est l'indépendance réelle pour le Maroc, puis pour l'Algérie. La Tunisie l'a quasiment déjà. Ceux qui n'en veulent pas, comme moi, n'ont qu'une manière de s'y opposer - et avec très peu de chances de réussite -: la guerre.
 - Mais c'est ce que nous faisons. N'oublie pas que, dans nos épreuves de force, nous risquons nos vies.
 - Vous avez gardé les habitudes de la résistance, Pierre : l'attentat, le train qui déraile, etc. Mais vous ne pouvez pas lutter contre l'Islam, des centaines de millions d'hommes, comme vous luttiez contre les Allemands.
 - Bon, qu'est-ce que tu proposes ?
 - Mais je ne propose pas. C'est déjà fait. Nous menons la guerre d'Algérie.
 - T'appelle ça une guerre ? Tout au plus, une opération de gendarmerie.
 - Vous rigolez. Vous oubliez les rappelés, ceux qui ont déjà fait leur service militaire et qui retournent là-bas. Vous oubliez que notre ministère débloque des crédits.
 - L'Algérie, ce sont des départements français. On ne peut parler de guerre. C'est l'ordre public qui y est à garantir.
 - Vous jugez mal les événements, Pierre. L'essentiel se jouera entre Oran et la frontière tunisienne. C'est plus qu'une guerre, une croisade.
- Calendreau a quitté le bar. Dubord et Venucci y reviennent.
- Tiens, le bel Eddie, lance Dubord.
- Il vient s'asseoir à la place vide. L'autre est près de lui.
- Comment allez-vous ?, répond Eddie. J'ai su par Pierre que vous viendriez.

- On passe une bonne partie de nos samedis dans cet antre, au moins jusqu'à huit heures ; puis nous rejoignons d'autres lieux plus enchanteurs. Où nous avons parfois la joie de te rencontrer.

- Ah, les filles. Celles des bordels ne posent pas de problèmes.

- C'est bien vrai, dit tristement Roger.

Pas plus que Germain ne se console de la trahison de Régine, Roger ne parvient à oublier son amie restée avec un autre à Paris.

- Tu es toujours aussi actif ?, dit Venucci.

- Toujours. Mais ces activités ne me suffisent plus.

- Tu sais, du renseignement bien fait nous est indispensable. Or tu y excelles.

- J'ai appris, sous vos férules, à prêter attention au moindre texte qui me passe sous les yeux, à écouter la conversation la plus courte et apparemment la plus insignifiante. Je sais maintenant, grâce à vous, décrypter les renseignements recueillis, les transmettre. Et après ?

- Je te le répète, dit Maurice, un tel travail nous est indispensable.

- D'autres peuvent le faire. Moi, ça fait plus d'un an, presque deux, que je m'y consacre. J'ai envie d'autre chose.

- Dommage, dit Roger. On essaiera de t'aiguiller sur du nouveau.

- Non. Je vais quitter le renseignement. Me reconvertir.

- A quoi ?, dit Roger.

- Je ne sais pas encore. Mais ce ne sera plus du mégotage.

- T'appelles ça mégoter ?, dit Maurice sur un ton de colère. Mais on risque tous les jours de se faire descendre.

- Pour des résultats incertains. Quelquefois pour rien. Je ne crois plus qu'à la lutte organisée, en face à face.

- Si tu te découvres, tu es mort.

- Vous ne comprenez pas. J'ai déjà loupé la résistance, parce que j'étais trop jeune. Je ne manquerai pas ce combat ; il aura été celui du XX^e siècle contre un Islam conquérant soutenu par le communisme.

- Ca, faudrait voir, dit Roger. Le communisme au Maroc, tu t'en apercevras, c'est pas grand chose.

- Je ne parle pas que du Maroc. C'est surtout l'Algérie qui m'intéresse.

- On te branchera contre ceux qui, ici, aident les fellous. T'auras du boulot.

- Non. Je ne serai plus là.

Il leur sourit, paie les consommations, quitte le Cintra. En cette fin d'après-midi, l'avenue de France est encore ensoleillée. Il remonte jusqu'à la place, tourne à gauche, va, à l'opposé du port, vers le boulevard central, celui où habitent les Calendreau.

- Pierre n'est pas là, se murmure-t-il. Je verrai Monique seule.

Il arrive au bas de l'immeuble, prend l'ascenseur ; il l'emmène au dernier étage. Il sonne. Monique lui ouvre, rit en le voyant.

- Le petit Eddie qui vient voir sa seconde mère, dit-elle en l'embrassant.

- Monique, vous êtes un peu jeune pour être ma mère. Bien que , pendant la guerre...

- Tu te rappelles, l'école ?.

Avec Eddie seulement, elle peut, à Meriza, évoquer leurs vieux souvenirs, ceux de l'école de Puisans que personne d'autre, dans leur entourage, n'a connue.

- Eh oui, on pourrait presque dire que c'était le bon temps.

- A la fin de la guerre, tu avais dix ans. Et moi vingt-trois.

- Nous étions jeunes, surtout moi.

Il est entré, ils se sont assis.

- Je vais me faire du thé, dit Monique. Toi, tu boiras ce que tu veux.

- Un petit whisky.

- A cinq heures ?, lance Monique d'un air sévère.

- Je ne suis plus un enfant, lui répond-il en souriant.

- Dis-moi tout. Tes amours, tes projets.

- Mon amour, c'est Annette à qui j'écris de longues lettres auxquelles elle répond. Mes amours, ce sont les putains. Quant aux projets, ils ne sont pas encore complètement décidés. Mais je vais quitter Meriza.

- Pour où ?, dit Monique étonnée.

- Je ne sais pas encore.

- Quelle idée..., murmure-t-elle. Tu n'es pas bien avec nous?

- Je suis trop bien. Je m'encroûte. Il me faut de l'action.

- Il me semblait pourtant...

- La guéguerre ? Ce n'est pas de l'action.

- Ne va pas trop loin.

- Si je peux.

- Petit, tu étais courageux. Je t'avais envoyé chez la mère Gordes, Mariette, pour l'avertir que les Allemands arrivaient.

- Je me souviens. Ils sont venus, j'étais là et j'ai eu très peur.

- Ne prends pas de risques.

Vers huit heures, Eddie arrive chez Germain. Celui-ci est rentré de sa promenade. Le coup de sonnette le tire d'une longue réflexion sur la mort de Ben Youssef. Il accueille Eddie en lui frappant sur l'épaule.

- Te voilà enfin. On me dit que tu veux me voir.

Ils s'assied. Germain a apporté une bouteille de vin.

- T'as pas du whisky ?.

- Si, mais mon vin est meilleur.

- On le boira. Mais le whisky comme apéro, c'est bon.

Germain va chercher la bouteille, les verres et la glace.

- Est-ce grave ?, demande-t-il à Eddie.

- Assez.

- Tu n'es pas malade ?

- Ca n'a rien à voir avec un truc de ce genre. Je ne suis pas malade, tout va avec Annette et j'ai de bonnes nouvelles de ma famille. Non. C'est métaphysique.

- Pas possible ?. Toi, de la métaphysique ?

- Ben, après tout, je suis philosophe.

- Moi aussi. Mais je ne fais guère de métaphysique.

- Entendons-nous. J'ai une décision à prendre, elle concerne ma vie, elle va la marquer.

Germain le regarde abasourdi.

- Je vais quitter Meriza, ajoute Eddie.

- Toi ?

- Oui, moi.

- Tu vas où ?

- En Algérie.

- Tu as demandé ta mutation ?

- Non. Je veux m'engager.

- Dans l'armée ?

- Oui, dans l'armée.

- Mais pourquoi ?

- J'en ai marre de la petite guerre, de l'assassinat en douce, des combines, de la fauche de documents. Tout ça m'emmerde. Je veux me battre vraiment.

- Tu as tort. Ce n'est pas une guerre juste.

- Pour moi, si. L'Islam lié au communisme, c'est impossible.

- Il n'y a guère de communisme en pays d'Islam.

- C'est ce que dit Dubord.

- Il a raison.
- Je n'en suis pas si sûr. De toute façon, il vaut mieux prévenir que courir. Une telle alliance, contre nature, détruirait la civilisation européenne.
- Et c'est pour ça que tu t'engagerais ?
- Oui, répond Eddie.
- Tu feras l'erreur de ta vie.
- Pourquoi ?.
- Tu t'engages contre le plus faible. Ton Islam conquérant, tu sais bien que c'est de blague. En réalité, tu vas te battre contre de pauvres zigs révoltés contre les excès de la colonisation.
- Je vais me battre contre ceux qui veulent nous écraser.
- Non, Tu veux être du côté des forts. Laurent me rappelait toujours l'histoire de notre arrière grand-mère Désirée. Elle avait eu un enfant d'un autre homme que son mari. Elle est morte au bout de vingt ans de souffrance.
- Quel rapport avec mon engagement pour l'Algérie ?
- Tu te mets du côté des puissants, pas de celui de Désirée.
- Tu plaisantes.
- Bon. Allons dîner.

Monique porte, sur une chemise de nuit blanche en nylon, une robe de chambre vert pâle dont elle a noué la ceinture. Il est cinq heures trente, c'est la fin de l'après-midi. Elle attend Aziz. Pour la première fois, elle réalise son souhait : le faire venir chez elle, dans l'appartement. Elle s'est peu à peu installée dans la chambre d'Aziz au Dar el Beida. Elle y a apporté des flacons, des peignes, un nécessaire de toilette. Elle y laisse quelques vêtements. Mais son rêve est d'être chez elle, avec lui. Pierre a annoncé, depuis plusieurs jours, son départ pour Marrakech où il doit passer la semaine. Il est parti le matin même. Elle a donné un double de la clé à Aziz. Elle marche dans l'appartement, arrange les fleurs sur une console, dépose un plateau avec deux verres sur une table basse. Les jus de fruit sont au frais. Dans la chambre, le lit est apprêté, draps et couvertures légèrement relevés. Une très discrète odeur de parfum monte de ses cheveux, de son cou. Elle regarde la pendule sur la cheminée : six heures moins le quart. Il ne va pas tarder. Elle s'étonne d'avoir, sans être réellement amoureuse, tant envie de lui. Il lui plaît. Elle garde son amour pour Pierre, mais ne le désire que lors-

qu'il n'a pas bu - ce qui est rare -. Parce qu'elle a Aziz, elle ne lui reproche plus ses infidélités. Elle s'est libérée du magasin, annonçant une visite médicale au milieu de l'après-midi. La vendeuse européenne la remplace. Aziz a du quitter son bureau vers cinq heures. Sans auto, il lui faut une demi heure pour venir. Il est en retard ; bientôt, à la pendule, six heures vont sonner. Avant de la rejoindre, il aura fait une démarche. Il dînera avec elle. Peut-être, si c'est possible, demeurera-t-il pour la nuit. L'absence de Calendreau est miraculeuse. Il est peu fréquent qu'il s'éloigne si longtemps de Meriza - presque huit jours -. Sans doute ses activités parallèles - le renseignement, la lutte - lui prennent-elles de plus en plus de temps. Il est peu probable que Dubord ou Venucci viennent. Ils savent que Pierre n'est pas au logis, redoutent sa jalousie. Elle se regarde une dernière fois dans la glace, se rit à elle-même. Un coup de sonnette la fait sursauter. Ce ne peut être Aziz, il a la clé. Elle va vers la porte, l'entrouvre. Elle a devant elle l'une de ses clientes du magasin, une forte femme qui vient fréquemment acheter. Elle la voit aussi, mais sans lui parler, au Dar el Beida.

- Ma chère enfant, lui dit la visiteuse, puis-je entrer ? Ce que j'ai à vous dire est très...disons...personnel.

- Entrez, dit sans amabilité Monique.

- Vous dormiez ?

Monique est toujours en robe de chambre.

- Je me reposais.

- Ah, ma pauvre petite, je pourrais être votre mère - elle a plus de cinquante ans -. Je m'appelle Maria-Luisa. Et vous ?

- Monique.

- Eh bien, Monique, vous êtes imprudente.

- De quoi voulez-vous parler ?

- Vous le savez bien.

- Si vous ne me le dites pas, murmure Monique, je ne peux rien savoir.

- Vous venez presque chaque jour, vers cinq heures, au Dar el Beida. Aujourd'hui, pour des raisons que j'ignore, vous ne serez pas au rendez-vous.

Monique rougit, dit un peu sèchement :

- En quoi cela vous regarde-t-il ?

- Oh, ça ne me regarde absolument pas. Je veux seulement vous protéger.

- De quoi ?, dit froidement Monique.

- De vous-même. Ma petite, chaque fin d'après-midi, vous avez rendez-vous avec un homme.

Monique ouvre de grands yeux étonnés.

- Quel homme ? , dit-elle.

- Un nommé Aziz Medhlici.

- Ah bon, dit Monique sans ciller. Mais, si c'était vrai, comment pourriez-vous être au courant ?

- Avec un léger backchich, les langues se délient. Celles du petit personnel.

- Du portier ? ,.

- Non, pas du portier. Celui-là se tait.

Monique le bénit intérieurement.

- Ce que vous faites est dangereux. D'abord, comme toujours dans ces affaires-là, votre mari peut l'apprendre.

- Mêlez-vous de vos oignons, crie Monique exaspérée.

- Ensuite, poursuit imperturbablement Maria Luisa, de la part d'une femme distinguée, jamais notre petite communauté européenne n'admettra une telle liaison. Elle est inconcevable.

- Fichez-moi le camp, dit Monique en se levant. Vous m'emmerdez.

- A votre aise. Je vous aurai prévenue.

Elle se soulève, se met péniblement debout - sa corpulence la gêne -, se dirige vers la porte que Monique lui tient ouverte.

- Méfiez-vous, lui lance-t-elle en s'en allant. Votre mari est peut-être déjà prévenu.

Monique referme la porte. Quelle idiote, se murmure-t-elle. Comment Pierre pourrait-il... ? Il ne vient jamais au Dar el Beida, au moins quand j'y suis. Il est six heures trente. La clé tourne dans la serrure. Aziz entre, l'embrasse.

- J'ai attendu caché dans une encoignure du couloir. En arrivant, il y a plus d'un quart d'heure, j'ai entendu une voix chez toi. Je n'ai pas voulu me montrer.

- Tu as bien fait. Une vieille folle est passée me voir, pour me reprocher ma liaison avec toi. Ca indisposerait la communauté européenne.

- Ah bon.

- Ne te fais pas de souci. Elle m'a dit avoir soudoyé le petit personnel, pour savoir qui je rencontrais. C'est une cliente du magasin, pas la meilleure. Je l'ai envoyée au diable; je ne la reverrai pas

Il s'est assis près de Monique sur le divan. Il lui tient les mains.

- Alors, tu m'as enfin chez toi, dans tes meubles. Tu es contente ?

- Oui, très contente. C'est ce que j'espérais depuis longtemps. Et je savais que ça te ferait plaisir. Formidable, non ?, dit-elle en riant. On a toute la place.

- On est bien aussi dans ma chambre et c'est moins risqué.

- Aujourd'hui il n'y a aucun risque. Pierre est parti pour huit jours.

- Tu es sûre qu'il ne sait rien ?
- Rien du tout. La vieille toquée m'a lancé qu'il était peut-être au courant. Mais c'est impossible. La seule qui pourrait l'avoir averti, c'est elle. Comme il ne vient jamais à l'hôtel, elle ne peut pas le connaître.
- Tu n'as pas peur de la communauté européenne ?.
- Non, pas pour le moment.
- Je peux rester cette nuit.
- Ah, dit Monique, et son visage s'anime, je n'osais pas te le demander. Mais j'ai quand même tout acheter pour le dîner, puisque tu m'avais promis de rester le soir.
- Je resterai la nuit, répète Aziz en souriant.
- J'ai les journaux. Tiens...Le Figaro, France-Soir, L'Observateur.
- Un hebdomadaire de la gauche française.
- Pierre l'achète quelquefois, pour en savoir plus long sur ses adversaires, prétend-il.
- C'est pas mal fait.
- Moi, je vais préparer le dîner. Il n'est que sept heures. On a le temps.

Aziz se plonge dans la lecture des journaux. Il demeure dans la grande pièce dont la fenêtre est entrouverte. La nuit est tombée. Sur les collines, les vitres des villas font des carrés de lumière qui bordent le ciel bleu-noir.

- Tu aimes les asperges ?, crie Monique qui est dans la cuisine.
- Je n'en ai jamais mangé.
- Tu goûteras. Je ne te dis pas le plat principal. Celui-là, je sais que tu l'aimes.

Au cours des dîners, elle a relevé ses goûts. La presse française ne parle guère du Maroc, mais beaucoup plus de l'Algérie. La situation politique est embrouillée. Un radical est au pouvoir, il a contribué au règlement du contentieux avec le Sultan. Restera-t-il jusqu'à l'indépendance ? C'est à souhaiter. Tout en lisant, Aziz réfléchit. Il a fait des études de droit à Bordeaux. Il est entré dans le staff qui entoure le prince Hassan. Il doit se tenir au courant. Son activité la plus importante, c'est le renseignement. Sa présence dans une agence bancaire, celle où est aussi Calendreau, n'est qu'un paravent.

- Tu as faim ?, crie Monique.
- Pas encore, répond-il.

Elle lui apporte des jus de fruit et des soucoupes remplies de hors d'oeuvre. Ils vident leur verre. Pour accompagner Aziz, Monique prend aussi du jus de fruit. Elle a allumé dans la chambre. Par la porte ouverte, le rai de lumière vient jusqu'à eux.

- Je te passerai un pyjama de Pierre, murmure-t-elle.
- Je n'en ai pas besoin, répond Aziz en riant.

Monique est retournée à la cuisine. Il est presque huit heures. Elle a mis le couvert dans la grande pièce, sur la table qui sert pour les repas à plusieurs. Elle a rapproché deux assiettes ; elle et Aziz seront côte à côte. Elle a apporté une carafe de vin, du Médoc; elle sait qu'Aziz accepte de boire un peu de vin en mangeant. Dehors, il ne reste plus rien du ciel bleu. Le noir a dominé, troué par la multitude des étoiles.

- Regarde comme c'est beau, dit-il.

Il est sur la terrasse. Monique est venue le rejoindre.

- Oui, c'est beau. En France, le temps est mauvais. Ils ont eu de la neige.

Il a entouré de son bras ses épaules et ils sont rentrés. Ils se sont assis à la table. Ils mangent. Monique se lève pour aller chercher les plats. Il a proposé de l'aider, mais elle a refusé. Le fameux plat principal est composé de deux escalopes à la crème agrémentées de champignons. Il comporte une garniture de riz.

- C'est mon plat préféré, dit Aziz.

- Je l'avais remarqué, répond Monique en riant.

Après le dessert - des gâteaux, des confitures et des compotes -, ils se sont réfugiés sur le divan. Ils bavardent.

- Le magasin n'a jamais si bien marché, dit Monique. Cette année, pour la période de Noël, on a doublé nos bénéfices. Ca ne nous était jamais arrivé.

- Ce sont des Européennes qui achètent ? .

- Surtout. Mais nous avons de plus en plus une clientèle marocaine.

- Après l'indépendance, elle augmentera.

- Et ton agence ?

- Elle prospère. Tu dois le savoir par Pierre. Les affaires demeurent bonnes. Les banques s'enrichissent.

Vers dix heures, ils sont allés se coucher. Ils ont occupé à tour de rôle la salle de bain. Puis ils se sont retrouvés dans le lit. Pour recréer la pénombre de la chambre du Dar el Beida, ils ont laissé une lampe de chevet allumée. Deux heures plus tard, ils se sont écartés l'un de l'autre ; ils se regardent en souriant. Le rêve de Monique, plus que celui d'Aziz, est réalisé.

Elle entend la clé tourner dans la serrure. Quelques secondes plus tard, Pierre est devant eux. Ils sont nus dans le lit. Le torse d'Aziz est découvert. Monique a machinalement remonté le drap. Il les regarde avec un léger sourire.

- Bien joué, hein ?

Il va dans la grande pièce, prend un verre sur la desserte, se sert un whisky. Il le boit lentement en regardant le plafond. Aziz s'est levé le premier. Enveloppé d'un des draps, il passe dans la salle de bain. Puis il revient dans la chambre et s'habille. A son

tour Monique va dans la salle de bain. Elle en sort, mais elle s'est contentée de mettre sa robe de chambre. Elle vient dans la grande pièce. Le fait qu'elle ne soit pas vêtue n'échappe pas à Pierre.

- Tu ne pars pas avec lui ?, murmure-t-il.

Elle ne répond pas.

- Aziz, appelle-t-il.

Aziz qui s'apprêtait à sortir de l'appartement vient vers lui.

- Voulez-vous savoir, dit Pierre, comment j'ai pu vous surprendre ?

Aucun des deux ne répond .

- C'est très simple. J'ai su - il s'adresse à Monique - que tu étais allée, non pas une seule fois, mais presque toutes les fins d'après-midi au Dar el Beida. Par quelques amis, bien sûr. Je n'avais aucune idée de l'homme que tu retrouvais. Je savais seulement, après une brève enquête, que ce n'était ni Dubord, ni Venucci, ni Rugel, ni des gens de l'administration comme Dubosc et Lantérie, avec qui je suis en contact.

- Je ne les connais pas, dit Monique.

- D'accord, poursuit Pierre d'une voix douce. Ce n'était donc pas facile à savoir. mais j'ai eu de la chance. Un après-midi, j'étais assis à l'hôtel, avant l'heure où tu y arrives. Une dame s'est levée, est venue vers moi. Monsieur Calendreau ?, m'a-t-elle dit. Je n'avais pas de raison de cacher mon identité. J'ai répondu oui. Elle s'appelait Maria Luisa. Te soupçonnant du pire, elle avait arrosé des gens de l'hôtel.

- Je sais, dit Monique.

- Ah, fait Calendreau. Bon. C'était le pire. Ce qui restait à faire ne posait pas de problème. Je ne voulais pas vous surprendre au Dar el Beida. J'ai horreur du scandale, surtout dans ces cas là. Je vous ai donc monté un piège, avec l'espoir qu'il réussisse. J'aurais pu trouver l'appartement vide. Et voilà. Comme vous le voyez, je demeure d'un calme olympien. Le cher Aziz a l'air nerveux.

- Non, dit Aziz.

- Tu devrais...tu devrais..., murmure Pierre. Oh, ici tu ne risques rien. Mais ailleurs... Pas par vengeance. On ne se venge pas de vous autres. Mais tu t'intéresses à trop de choses. Tu peux nous nuire sérieusement.

- Moi, je ne cherche pas à vous tuer.

- Non. Tu t'en tiens à me piquer ma femme. Soyons clairs. Si ce n'était pas toi, un gars comme toi, je ne sais pas si je serais intervenu. J'ai des torts vis à vis de Monique. Je petite. Je ne suis pas un mari fidèle. J'aurais souffert. Mais en silence. Dans ton cas, pour un type comme toi, je n'ai pas à souffrir. J'arrête tout, parce que ce n'est pas possible.

- Il ne vous est pas venu à l'idée que, peut-être, j'aimais Monique.

Elle tressaille légèrement, s'apprête à parler.

- Tais-toi, lui dit doucement Pierre. Aimer Monique ?, poursuit-il. Non, mais ça va pas. Où t'as vu ça ? Au Maroc, maintenant, on va aimer qui on veut. Et hop...Quelle honte...

- Je ne vois pas ce qu'il y a de honteux à aimer quelqu'un.

- Chez nous et entre nous, déjà nous faisons attention. Ma mère reprochait à mon père d'inviter n'importe qui, de recevoir ensemble son fermier et le propriétaire voisin. Il était pourtant d'Action Française, mon père. Mais il se croyait tout permis. Moi pas. Et je ne permets pas à certains, même quand je suis chez moi, dans mon pays, n'importe quoi. Je ne me suis pas marié avec la fille d'un fermier. Monique, non plus, n'a pas épousé un vacher. Malheureusement, pour ce qui est de la bagatelle, les femmes ne choisissent pas. Elles prennent qui leur plaît.

- Et les hommes ?.

- Ah, ce n'est pas pareil. Nous, on a le droit. Si je fais un gosse à une fille d'ici, quelle importance...Alors que, si tu fais un gosse à Monique...

- La fille d'ici, ça a de l'importance pour elle.

- On s'en fout. L'Européenne, c'est grave...Elle devra vivre avec l'enfant. Un métis.

- Et alors ?.

- C'est tout à fait regrettable et à éviter.

Aziz regarde Monique. Elle se tient les yeux baissés, elle se tait. Elle m'abandonne, songe-t-il.

- Vous êtes pour la pureté de la race, dit-il brusquement.

- Un peu, répond Pierre. Oh, pas comme Hitler. J'ai combattu le nazisme. J'étais résistant, tu le sais. Mais je pense qu'il y a des mélanges à ne pas faire.

- Des mélanges ?

- Oui. Chacun chez soi.

Aziz grommelle une injure et s'en va. Pierre prend un second verre, apporte un whisky à Monique. Elle a lentement relevé la tête.

- Qu'est-ce qui t'a pris ?.

Elle ne répond pas immédiatement, regarde fixement devant elle.

- Je m'ennuyais, dit-elle enfin.

- Fallait le dire.

- Je te l'ai dit, murmure Monique. Mais tu n'écoutes pas. Tu rentres le soir à moitié bourré, tu ne manges même plus ce que je t'ai préparé. Tu te couches et tu ronfles.

- Les journées sont épuisantes. Le travail à l'agence, les autres activités. Le soir, avec les copains, Dubord, Venucci, Rugel, on fait le point. On boit. Moi, je bois trop.

- Sans compter tes autres fredaines.

- Ne sois pas jalouse, Monique. C'est à toi que je tiens. Les petites jeunes filles, c'est des passades. Ca ne dure jamais. Mais laissons tomber nos infidélités réciproques. Elles comptent peu. Ce qui est très préoccupant, c'est la personne - si on peut parler de personne - que tu as choisie.

- Aziz ?

- Ben oui, Aziz. Tu trouves ça normal ?

- Tant qu'à faire, j'en ai pris un qui m'attirait. Roger et Maurice font un peu ploucs.

- Et Eddie ?, demande Pierre en souriant. Et Germain ?

- Ce sont un peu mes fils, surtout Eddie.

- Eux, ils sont européens. Aziz est marocain, je te le rappelle.

- Ah bon. Mais qu'est-ce que tu veux que ça me fasse qu'il soit marocain ? A ce qu'on dit, tu couches avec des fatmas.

- Ca m'arrive. Mais, je te l'ai dit tout à l'heure, pour un homme ce n'est pas la même chose. Une femme qui se compromet avec un Marocain, autrement dit avec un Arabe, est montrée du doigt. Surtout quand cet Arabe est quelqu'un de suffisamment connu sur la place. Maria-Luisa en a eu conscience. C'est pour cela qu'elle t'a dénoncée. Mais elle m'a juré qu'elle n'en avait parlé qu'à moi.

- Cette punaise..., murmure Monique.

- Tu me liquides cette histoire et en vitesse, dès demain. Dis-lui qu'il ne sera plus reçu ici. C'est dangereux pour toi...et pour tout le monde, ajoute-t-il.

- Pauvre Aziz. Il m'aime.

- Ne t'en fais pas. Il en aimera d'autres, ses congénères.

Il s'approche d'elle.

- Restons entre nous, Monique, lui murmure-t-il.

Le lendemain, vers cinq heures, comme chaque jour, elle quitte le magasin. Elle a confié à la vendeuse européenne la charge des clients jusqu'à sept heures. Le matin, Maria Luisa est venue à la boutique, pour acheter des petites cuillers. Monique l'a vu arriver et a aussitôt disparu dans l'arrière-fond où est la réserve. Maria Luisa a vainement réclamé la patronne. Elle est absente, ont répété à satiété les trois vendeuses. Je voulais qu'elle me dise ce qui est le plus chic. Dépitée, elle n'a rien acheté.

Monique traverse la place de France. Le mois de Janvier est à sa fin. Le temps est plus frais qu'en Novembre, mais le manteau n'est pas nécessaire. Elle est en veste légère. Elle n'a pas eu le courage, au petit déjeuner, de parler avec Pierre. Ils ont mangé

en silence, se sont quittés sur un baiser distrait. Le travail quotidien - comptabilité, vente, rangements - a ensuite envahi sa journée. Par moment l'image d'Aziz lui revenait ; elle l'oubliait bien vite. Les vendeuses réparaient ses nombreuses erreurs. Elle s'arrête à la terrasse de son café habituel, boit une orangeade. Elle est triste. Aziz l'aime, c'est certain. Le pauvre Germain souffre à cause de Régine. Lui, Aziz, ce sera à cause d'elle. Elle est sensible à l'attachement qu'il lui témoigne, à son amour réel. Et pourtant, il faut le quitter. La situation n'est pas tenable. Elle cherche les mots à lui dire, des mots qui ne fassent pas mal. Elle n'a jamais été amoureuse de lui, mais il lui plaît tellement qu'elle ne sait plus où elle en est. Dans cette frange qui est entre l'amitié et l'amour, est-elle plus du côté de l'amour? Ou de l'amitié ? Elle continue sa marche vers le Dar el Beida. Presque trois ans de vie à deux. Elle ne pourra plus que se souvenir de cette embellie dans sa vie. Injustement, c'est Pierre qui gagne. Elle arrive à l'hôtel. Elle sourit au portier, lui glisse un billet. Devant la somme, plus élevée que de coutume, le Merci, madame Calendreau est chaleureux. Au milieu de l'immense salle, elle attend Aziz.

A six heures, il entre, suivi de Maria Luisa - qu'il n'a jamais vue -. Elle se lève, passe au jardin. Pour la dernière fois, elle prend l'ascenseur, remonte le long couloir dont l'un des côtés, ouvert, est en surplomb par rapport à la salle. Elle évite de se pencher. Elle toque timidement à la porte d'Aziz. Le verrou n'est pas mis, crie-t-il. Debout devant la fenêtre, Aziz est habillé - d'ordinaire, il est en tenue d'intérieur -. Il se retourne, vient vers elle. Elle s'assied sur le lit. Chaque jour, sitôt là, elle s'active entre la chambre et la salle de bain, ouvre les armoires, pose des lotions sur la tablette du lavabo, lance des bouts de phrase. Elle aime s'installer. Aujourd'hui, elle est assise et elle se tait. Le store est remonté, elle ne l'abaissera pas.

- Tu m'abandonnes, dit Aziz qui est revenu devant la fenêtre.
- Oui, dit Monique.
- Pourquoi ?, murmure-t-il.
- Aziz, je ne t'ai jamais dit que je t'aimais. C'est Pierre que j'aime.
- Et lui ?
- Lui aussi, à sa manière.
- Tu mérites mieux, Monique.

Elle tord la bouche. La phrase lui déplaît.

- Que veux-tu dire ?

Le ton est sec, Aziz ne s'y trompe pas.

- Il n'est pas avec toi comme il devrait être. Il ne te respecte pas.

Agacée, Monique dit :

- Les Marocains sont mal placés pour donner, sur ce point, des leçons aux Européens. Vous voilez vos femmes, vous les cloîtrez. Tu appelles ça du respect ?
- Moi, je ne te voilerai pas, je ne te cloîtrerais pas. Je respecte ta liberté. lui non.
- Alors, pourquoi essaies-tu de me retenir ?
- Parce que je t'aime.

Fugitivement lui reviennent en mémoire les moments heureux ; elle les chasse.

- Aziz, je ne suis pas une héroïne. J'aurais tout Meriza contre moi. Et puis, après tout, nous ne sommes pas du même monde.
- Fous-le camp, dit-il entre ses dents.

Elle prend son sac, referme soigneusement la porte. La grande salle s'est vidée, il ne reste que quelques consommateurs. Arrivée en bas, elle lève la tête. Elle voit des vêtements, du linge voleter doucement au dessus d'elle et se poser sur les tables. Aziz est à la balustrade. Elle sort. A un passant elle dit en riant :

- Hein, ces Arabes...

A huit heures du matin, le port de Meriza est calme. Quelques dockers se présentent pour le travail. D'autres, en petit nombre, attendent au bureau d'embauche. En ce tout début de Mars, le soleil brille sur la mer, un soleil pris dans les brumes, mais que son échauffement progressif va rendre, d'heure en heure, plus resplendissant. Habitué à le voir, les dockers ne le regardent pas. Comme chaque jour, Omar range son taxi devant les quais. Ses camarades l'envient. En moins de six mois, il est parvenu du statut de docker à celui de propriétaire de deux taxis. L'un est conduit par un chauffeur qu'il a choisi, l'autre par lui-même. Nul ne sait les raisons de sa promotion. Certains s'interrogent. On a vu, autour de lui, des Européens en costume et cravate, là-bas, près du cabanon au bout du port. A ceux qui l'interrogent Omar répond qu'il a gagné beaucoup d'argent, en plus de son salaire, en achetant et revendant des cigarettes. Le trafic à la petite semaine de la plupart des dockers est connu ; il ne leur rapporte pas tant. Personne ne croit Omar. Ce matin, il attend le chaland. Il préfère transporter le client pressé qui débarque d'un cargo ou parfois d'un paquebot accostant à Meriza, ou l'homme d'affaire venu sur le port qu'il faut ramener au centre-ville. Tôt le matin, il est là, attendant le long des darses celui ou celle qui le hélèra. Son taxi est une voiture de petite taille, à quatre places, qui se faufile dans les encombrements du centre. Sur le port, le travail ne reprend que lentement.

- Il n'y a pas de client aujourd'hui, se dit Omar avec étonnement.

Non loin du taxi d'Omar, un grand type dégingandé remonte l'avenue. Mais il ne va pas vers la mer. Il se dirige à pas lents vers la place de France.

- C'est Ben Khaled, murmure un passant.

Ben Khaled est le fou de la ville. Comme il est inoffensif, on ne songe pas à l'inquiéter. Il fait partie du paysage de Meriza. Mais il est rare qu'à huit heures du matin, il soit dans le centre. Sa présence à cette heure surprend. Plus surprenante encore est l'absence des Européens dans les rues. Aucun ne se rend, comme ils le font quotidiennement, à son travail. Les avenues s'étendent, sans voitures ; elles ont quitté les lieux de stationnement. La place de France est déserte. Aux fenêtres des immeubles, la plupart des stores demeurent abaissés.

- Qu'est-ce qui se passe ?, murmure Germain en ouvrant sa fenêtre.

Le silence le sidère. A cette même heure, les autres jours, il entend les cris des petits vendeurs, le ronflement des voitures, le hennissement des brelles et les sirènes des navires. Pourquoi la ville ne s'éveille-t-elle pas ? A huit heures et demi, les administrations ne sont pas ouvertes. Lorsque Germain se présente aux Domaines, les portes sont closes. Tout autour de la place des Municipaux, les grilles des bureaux ne s'écartent pas.

- Qu'est-ce qui leur prend ?, murmure Germain.

Il se décide à aller chez les Calendreau, aux nouvelles. De la place jusqu'à l'immeuble sur le boulevard, il ne rencontre pas trois personnes. Une voiture isolée remonte vers le port.

- Bon dieu, mais qu'est-ce qu'il y a ?, se répète Germain.

Il arrive au bas de l'immeuble, s'engouffre dans l'ascenseur, monte jusqu'au dernier étage. A neuf heures, il entre chez les Calendreau. Leur pièce de séjour et la terrasse qui la borde sont pleines. Plus de dix personnes sont rassemblées là, que, pour la plupart, Germain reconnaît. Eddie Rugel prend son petit déjeuner. En face de lui, Monique lui fait la conversation. Roger Dubord, debout, parle avec Calendreau. Maurice Venucci, encadré de deux Européens que Germain ne connaît pas, boit un verre, assis dans un coin de la pièce. Près de Calendreau, deux autres Européens, également inconnus de Germain, discutent entre eux. Quand il a sonné, Monique lui a ouvert. Elle l'a embrassé, puis elle est allée s'asseoir. Le large store est abaissé et empêche de voir la rue. Tous se sont tournés vers le nouvel arrivant.

- Alors ?, lui crient-ils.

- Alors quoi ?, répond Germain d'un air ahuri.

- J'espère que tu es venu en taxi, lui dit Pierre.

- Non, je suis venu à pied, comme d'habitude.

- Mais tu es dingue, hurle Calendreau. Tu risquais de te faire descendre.

- Par qui ?, dit Germain. Il n'y a pas un chat dans les rues. Et pas une voiture. Toutes les administrations sont bouclées.

Ils le regardent tous comme s'il débarquait d'une autre planète.

"Et qu'est-ce que vous faites ici à neuf heures ?" ajoute Germain, aussi stupéfait qu'eux.

- T'es pas au courant ?, dit Monique.

- Non, répond Germain. Au courant de quoi ?

- T'as pas deviné ?, dit Pierre.

- Ben non, répond Germain. Y'a quelque chose à deviner ? Le Sultan est mort ?

- Ah non, il est bien vivant, le bougre, dit Roger, et il a réussi son coup.

- Quel coup ?, dit Germain.

- L'indépendance est proclamée, dit Eddie. Depuis hier. Les radios l'ont annoncée. Jour chômé dans tout le Maroc. Avec prolongation probable.

- Ca ne bouge pas beaucoup, dit Germain.

- Attends, répond Eddie.

On sonne à la porte. Le silence se fait. Monique s'est levée, Pierre la suit. Ils ouvrent le battant. Un jeune chaouch leur tend un papier. Puis il s'éloigne. Calendreau le déplie. Il lit : Nous sommes inquiets. Des individus rôdent autour de nos villas. Nous avons évacué femmes et enfants chez des amis. Pouvez-vous nous accueillir pour la journée ? Nous préférons être cambriolés qu'assassinés. Figurent les deux signatures : Dubosc et Lantérie. Le chaouch réapparaît. Il était au bout du balcon.

- Dis-leur qu'ils peuvent venir, lui dit Calendreau.

Monique et Pierre rentrent dans l'appartement.

- Dubosc et Lantérie sont menacés, dit Pierre. Ils demandent à nous rejoindre.

- Menacés par qui ?, interroge Dubord. Ils ne font pas de politique.

- Ils ont l'air de craindre de se faire descendre, au cours d'un cambriolage.

- Ca, c'est possible, dit Maurice. Avec l'indépendance, beaucoup n'hésiteront pas. Ils vont flinguer pour voler.

- Mais, si on s'en va, on risque de tout perdre, dit Eddie.

- Oui, répond Roger. Mais, si tu ne t'en vas pas, tu perds ta peau.

De nouveau, la sonnette vibre.

- C'est eux, dit Monique.

Elle leur ouvre. Les deux hommes entrent. Ils portent de petites valises. Ils sont pâles.

- Nos villas sont côte à côte, dit Dubosc, là-haut sur les collines. Une vingtaine de types se sont mis à tourner autour. Je ne sais s'ils étaient armés. En passant derrière les bordures, Lantérie m'a rejoint. Nos femmes étaient parties hier, avec son fils et ma fille. Tous sont à l'abri, dans la montagne. Il valait mieux s'en aller. On s'est tiré discrètement, en laissant nos voitures.

- Buvez un coup, dit Pierre.
- Un peu de café seulement, dit Lanterie. T'es là, toi, ajoute-t-il en voyant Germain.
- Puisque vous n'êtes pas au bureau..., répond Germain en riant.
- Ben dis donc, reprend Dubosc, c'était pas un risque à courir. On pouvait se faire massacrer.
- Pourvu qu'ils n'envahissent pas les immeubles..., dit un Européen.
- N'exagérons rien, dit Germain.

Au bar des Amis sont réunis des ouvriers, des employés, des policiers, un responsable administratif venu de Rabat et Medhlici. La première salle où se trouve le comptoir accueille les clients habituels : quelques Européens qui boivent l'anisette, beaucoup de Marocains qui, eux, boivent du thé. Dans la deuxième salle, depuis neuf heures trente, s'entassent Medhlici et ses compagnons.

- Nous avons la preuve qu'Omar a tué Ben Youssef, dit-il. Nous avons fait fouiller son cabanon et retrouvé l'arme. Les balles tirées proviennent de cette arme. Mais les choses sont plus compliquées. C'est par l'intermédiaire d'un nommé Dubord qu' Omar a pu se procurer ce pistolet. Dubord est un ami de Calendreau. Un exécutant dans son réseau. Mais c'est Calendreau qui commande. Malgré ce que nous avons dit à Germain, il va falloir se débarrasser de lui.

- Un gros gibier, dit un homme.
- Et Omar ?, lance un policier.
- Je vous le laisse, dit Medhlici. Faites-en ce que vous voulez. Ben Youssef était votre ami. Si vous avez envie de le venger, ça vous regarde.
- Toi, dit le responsable administratif, tu veux te venger de Calendreau ?
- J'ai une rancune personnelle contre lui, répond Medhlici. Mais elle ne compte guère. Ca ne suffit pas pour faire tuer un homme. Et, après tout, il a été longtemps un copain. Je mangeais chez lui. Non, ce que je crains c'est d'abord qu'il me fasse tuer et ensuite qu'il désorganise notre réseau. C'est un homme habile. Il n'hésitera pas à nous épingler. Autant agir avant lui.
- Explique comment s'y prendre, répond le responsable.
- Il faut, si c'est possible, camoufler le meurtre en accident.
- Pas facile si on lui tire dessus, murmure un ouvrier.
- Il ne faut pas lui tirer dessus, dit Medhlici, ni l'attaquer à l'arme blanche.
- Qu'est-ce qui reste ?, dit un employé.
- Je te l'ai dit, l'accident. Il nous faut un bon conducteur.

Un ouvrier lance :

- J'ai été autrefois chauffeur d'un colon. On faisait le Moyen-Atlas, sur les routes en lacets et les chemins non goudronnées.

- Lantérie, qui travaille aux Domaines - tu vois de qui il s'agit - a abandonné sa voiture dans le jardin de sa villa. Tu la prends. A toi de jouer.

Dans l'appartement des Calendreau, attirés par le bruit, ceux et celle qui sont là se sont rassemblés sur la terrasse. Elle domine l'avenue qui traverse la ville. Le bruit est celui de centaines de moteurs ; les moteurs sont ceux de camions chargés de paysans ; du bled ils descendent au bord de la mer, à Meriza. Les quelques Européens réunis voient le long serpent ; il sinue sur la crête des collines, s'engage dans les rues qui s'étagent contre leurs pentes ; il atteint par le Nord le boulevard. Les camions se ressemblent, sans doute du matériel vendu par l'armée, verdâtre, avec la bâche de même couleur ; chacun contient une quinzaine d'hommes. Des terres les plus lointaines la population du district vient en ville, pour célébrer l'indépendance.

- Si ce sont des paysans, il y a moins de risque, dit Calendreau. Ils ne nous haïssent pas.

Il redoute les populations mal contrôlées des villes. Pour lui, les émeutes, même en Afrique du Nord, sont toujours urbaines. Il oublie les révoltes de paysans. A l'autre bout du boulevard, les phares du premier camion brillent dans le soleil ; il va vers la place de France.

- Ils ne viennent pas par ici, dit Dubord.

Un temps, les camions roulent vers la place. Puis ils entrent dans la partie du boulevard orientée au Sud ; ils passent au bas de l'immeuble. Les amis de Calendreau se sont approchés du bord de la terrasse et se penchent à la rambarde. La tête de la colonne arrive au dessous d'eux. Les camions sont couverts de drapeaux, rouges et verts avec le Croissant. Les bas-côtés et la cabine sont entourés de feuilles, des branches d'eucalyptus qui remuent au vent. Les bâches ont été relevées. Sur les camions, des hommes et des femmes, tous en djellabas, lèvent les bras et poussent des cris. Les youyous des femmes trouent de leur stridence le tintamarre. Les trottoirs du boulevard sont déserts. Personne, dans l'immeuble habité par des Européens, ne se met aux fenêtres. Commencé à dix heures, le défilé n'est pas achevé à midi. Les camions font le tour de la ville et vont se ranger sur le port. L'un après l'autre, Calendreau et ses amis quittent la terrasse. Seul Germain reste accoudé à la balustrade.

- Quelle horreur..., dit Venucci. Pourvu qu'ils gardent leur calme ...

- Il y en a des milliers, dit Calendreau.

- Disons des centaines, rectifie Dubord.

- C'est déjà trop, lance Dubosc.

Monique vide ses placards des provisions qu'elle y a rangées peu à peu en faisant chaque jour ses courses : du riz, des pâtes, des boîtes de conserve. Aucun des présents n'a le courage de rechercher un épicier ; celui qui est en bas de l'immeuble n'a pas décroché ses volets. Elle parvient à organiser un repas pour une dizaine de personnes où manque le pain, mais où abonde le vin - Calendreau a, au sous-sol, sa bonne cave -. Le repas est animé. Les conversations sur l'actualité se poursuivent, assorties d'apartés sur les vacances, les maladies bénignes et la scolarité des enfants. Eddie annonce son départ prochain - dans moins de deux jours - pour l'Algérie.

- Ma formation militaire est terminée. Je partirai comme sous-lieutenant. J'ai deux jours de permission pour régler mes affaires ici.

Beaucoup admirent son courage, son audace. D'autres, Germain par exemple, le mettent en garde contre sa tendance à la témérité.

- N'oublie pas qu'à trop en faire tu peux être tué, lui dit-il.

- T'es souvent casse-cou, ajoute Monique.

- Laissez-le, dit Pierre. Il a l'habitude du danger.

- Ce ne sera plus le même, dit Monique.

Après le déjeuner, Calendreau se décide à aller faire un tour dans les faubourgs et sur les collines. Il refuse que quiconque l'accompagne.

- Si je me fais buter, autant que je sois seul.

- Je peux venir avec toi, dit Dubord.

- Moi aussi, dit Venucci.

Germain se tait. Il sait que Pierre va surveiller ses agents. Ils sont répartis un peu partout aux confins de la ville et le long des villas sur les coteaux. Ils guettent les déplacements de petits groupes qui ne sont pas allés sur la place de France.

Pierre quitte ses amis. Il longe le balcon extérieur, regarde le port ; il n'y aura pas de départs aujourd'hui. L'ascenseur le dépose au rez-de-chaussée. Il rejoint sa voiture qui est garée à quelques mètres le long du trottoir. L'avenue est de nouveau déserte, mais Pierre entend des rumeurs qui montent du centre. Il s'assied au volant, démarre. Il roule à petite vitesse, tourne aussitôt dans une rue. Toutes les échoppes sont fermées. Les dépôts ont tiré leur rideau de fer. Par le Nord, il atteint un boulevard, le suit, s'enfonce dans le labyrinthe de ruelles qui le mènent au bout de l'avenue de France. Là s'étend, au delà de la caserne, un vaste faubourg où il a posté des hommes. Il s'arrête en différents points, ne descend pas de voiture. A chaque fois, un Européen, dont le visage est dissimulé, s'approche de la portière et lui parle. Dans ce faubourg, le plus proche de la place, les renseignements recueillis sont bons. Les camions l'ont traversé, sans stationner. Quelques individus vagabondent, sans doute des types de Medhli-

ci, mais ils ne semblent pas chercher le mauvais coup. Calendreau va dans un second faubourg, à l'Ouest, non loin des collines. Ses guetteurs y sont moins nombreux : cinq ou six. Certains sont plantés aux coins des quatre rues qui le traversent. Les camions, disent-ils, ne sont pas passés par là. Ont été aperçus des Marocains qui se glissaient le long des maisons, mais il ne s'agissait visiblement pas de voleurs. Aucune émeute ne se prépare, aucune attaque n'est préméditée contre les Européens. La fête, dont, de toutes les parties de la ville, on perçoit le bruit, suffit à occuper les gens de Meriza et ceux du bled. Il s'apprête à gravir les collines. Dernière précaution : il longera le boulevard des Crêtes, pour inspecter les villas. Ce boulevard est à l'Est de la ville, sur la hauteur ; il redescend des deux côtés, au Nord et au Sud, coupe le boulevard central et rejoint à la fois la mer et la place de France. Sur l'un de ses bord s'alignent les villas, sur l'autre s'étalent en contre-bas la ville et le port. Remontant le côté Sud, Calendreau parvient sur les hauts qu'il longe lentement. Rien à signaler. Il est à mi-parcours. Derrière lui, à quelque distance, une voiture roule à grande allure. Elle arrive sur lui, cogne son pare-choc arrière. Il est légèrement déporté vers la gauche contre le remblai qui surplombe le vide. Il s'arrête, ouvre la portière pour descendre. L'autre voiture a reculé. Elle va s'arrêter, murmure-t-il. Ça peut s'entendre à l'amiable. Elle ne s'arrête pas, heurte de nouveau son pare-choc. L'avant pique vers le remblai. Calendreau ferme sa portière, démarre en trombe. La voiture tente de le rattraper ; augmentant au maximum la vitesse, il la distancie. Il voit, dans le rétroviseur, les visages de ses poursuivants : deux Marocains apparemment non armés. L'un d'eux, le nez collé au pare-brise, s'adresse à l'autre. Ils accélèrent, le doublent sur la droite, le repoussent vers le bas-côté. Il est heurté de plein fouet par leur aile gauche, met les gaz et s'engage dans la descente. Ils le suivent de loin, sans parvenir à le rejoindre. Il se retrouve sur l'avenue de France. Au bout de l'avenue, il aperçoit une foule ; elle barre de sa masse toute la place. Il la voit s'agiter, sans comprendre le sens de ses mouvements.

Sur le soir, les Européens qui ont bivouaqué, toute la journée, chez Pierre et Monique, se dirigent vers le centre. Calendreau a raconté son aventure, la poursuite sur les hauts de Meriza. On me cherchait, on voulait l'accident, conclut-il. Ce ne peut être que Medhlici. Monique est blanche, et Germain plus encore qu'elle. Pierre lance à sa femme un regard de reproche mêlé d'un peu de malice : elle essuie une larme. La pâleur de Germain n'attire pas l'attention ; pourtant elle marque son visage, déforme ses traits. Medhlici lui avait promis qu'il ne toucherait ni à Pierre ni à ses amis. Sa collaboration était à ce prix ; l'autre y avait consenti. Certes l'assassinat de Ben Youssef a changé la donne. Mais c'est Dubord qui peut être suspecté, non Calendreau. Pourquoi

Medhlici a-t-il rompu le pacte ? Pierre a fait part ensuite de son étonnement, en voyant, de loin, les Marocains rassemblés sur la place de France. Que faisaient-ils ? Ils bougeaient, mais on ne pouvait savoir ni comment, ni pourquoi. Ils ne sont pas dangereux, a-t-il dit. Il a proposé d'y aller. La troupe arrive aux abords de la place.

- Ils sont nombreux, dit Lantérie.

S'approchant de plus près, trois d'entre eux se trouvent devant la foule. Ils appellent les autres. Tous comprennent alors ce qui, de loin, avait étonné Calendreau. Les Marocains dansent. Il ne s'agit pas d'une danse entre hommes et femmes avec des pas. Chaque personne danse pour elle-même, mais tous dansent de la même manière. Ils se tiennent sur la pointe des pieds, la tête levée, le visage tendu vers le ciel. Ils psalmodient. Le murmure donne le rythme. C'est sur ce rythme que les pieds se déplacent, non en dessinant des figures, mais de bas en haut, inlassablement. Le mouvement individuel s'uniformise, devient une danse collective.

- Ils sont fous, dit Calendreau.

- C'est leur façon d'être contents, dit Germain.

- Drôle de façon, dit Dubord. Tu nous vois, à la Libération, faisant ça...

- On a dansé, dit Eddie.

- Normalement, répond Venucci.

Calendreau croise un groupe au milieu duquel Medhlici s'entretient avec son voisin. Il n'a pas vu Pierre. Celui-ci l'interpelle.

- Mon cher ami, comment allez-vous ?

L'autre le regarde, surpris par le vouvoiement.

- Je n'oserais plus vous tutoyer. On ne tutoie pas l'amant de sa femme. Ni non plus celui qui a tenté de vous tuer.

Medhlici sort du groupe, s'approche de Pierre. Les autres s'écartent.

- Tu veux me descendre, murmure Pierre fou de rage lorsqu'ils se retrouvent face à face.

- Mes hommes veulent te descendre, oui. Tes copains ne comptent guère, mais toi, tu sais monter les coups. Malheureusement, mon réseau t'a raté. Le prochain mort risque donc d'être...

- Toi, dit Pierre sur un ton radouci. Mais moi, je ne te louperai pas. Ce n'est pas par rancune, ajoute-t-il en le fixant. Laissons Monique hors de nos bagarres. Mais, moi aussi, je te crains.

Dès que Pierre a rejoint son groupe, Germain marche vers Medhlici.

- Salut, Germain, lui dit-il sur un ton enjoué.

- Tu m'avais promis, dit Germain d'une voix glacée, que tu ne menacerais pas mes amis. C'était notre contrat. Tu as manqué à ta promesse.

- Ecoute, Germain, je ne pouvais pas faire autrement. Maintenant, c'est lui qui va me flinguer.

- Ca m'étonnerait, dit Germain.

- Tu le prends pour un ange ? Mon petit, nous sommes dans une lutte de réseau, lui pour que l'influence française demeure, y compris avec la présence des forces armées et de la police, avec le contrôle de la politique étrangère, moi pour que le Maroc soit réellement indépendant. Indépendant, ça veut dire que les Français doivent retirer leur armée, leur police et ne plus se mêler de nos relations diplomatiques. Tu vois l'enjeu ?

- Oui, dit Germain.

- Calendreau est un bon chef de réseau. Il fera tout pour avoir ma peau, comme j'ai essayé d'avoir la sienne.

- Vous ne pouvez pas épargner les vies ? , dit Germain.. Ca ne vaut pas une mort.

- Il y en aura d'autres, dit Medhlici.

Rassurés par les danses sur la place, les amis de Calendreau se sont séparés. Chacun est rentré chez soi. La fête continue. Le long de la médina - elle est bordée d'un mur de planches percé de trous par où passent ceux et celles qui y vont - , Omar danse avec les autres. Depuis la mort de Ben Youssef, il se sent poursuivi. On rôde autour de lui. Pour ne pas se faire remarquer, il a voulu participer à la fête. S'il est attaqué, il pourra s'échapper par l'un des trous dans le mur. Il danse sans entrain, ses pieds remuent à peine. Il attend le bon moment pour s'en aller. Près de lui, les danseurs, extasiés, ne le voient pas. Il s'apprête à quitter la place. Il marche vers l'un des trous. Depuis longtemps, la nuit est tombée. La place est illuminée par des réverbères. Venue d'en haut, leur lumière éclaire les têtes. De l'autre côté du trou, c'est la nuit. Comme tous les Marocains de Meriza, Omar est persuadé qu'il ne peut rien lui arriver en médina. Même s'il n'y habite pas, il y est chez lui. A peine a-t-il franchi le trou, des bras l'empoignent et paralysent les siens. Il est traîné malgré lui. Un baillon étouffe ses cris. Dans une ruelle, à quelques dizaines de mètres de la place, une main prend à poignée ses cheveux et lui rejette la tête en arrière. Un poignard lui tranche la gorge. Sur la place, le murmure s'est amplifié. Dans la nuit, des habitants de Meriza et d'autres venus du bidonville ont rejoint ceux qui dansent. La cohue est telle que chacun n'a que le morceau de macadam où est son corps pour danser. Au milieu, un vieil homme se démène. A ses voisins il lance parfois :

- Je vais retrouver ma terre.

Ou encore :

- Les Français vont partir. Je vais rentrer au pays.

Beaucoup le connaissent, lui sourient. L'un d'eux murmure à son voisin :

- Sa terre, elle appartient aujourd'hui à l'Etat.

Ben Khaled lance ses bras vers le ciel, fait tourner sa tête. Ses pieds trépignent sur le sol.

- J'aurai mes brebis. J'aurai le troupeau.

Il se balance de droite et de gauche, entrecoupe ses paroles de chants, récite des versets du Coran. A l'instant où le soleil se lève, il s'effondre. Au matin, les chaouchs qui balayent le retrouvent mort le long du mur.

Medhlici s'assied au bar des Amis. Le mois de Mars est proche de la saison des pluies ; elles ne sont pas encore là ; à partir du début d'Avril, viendront des averses. Le commencement de la journée - il est neuf heures - est ensoleillé. Seuls quelques nuages flottent sur le port. Le bar des Amis est dans une ruelle, au delà de l'avenue de France, loin de la mer. Un rayon de soleil éclaire le comptoir et le patron devant ses bouteilles. Medhlici est dans la première salle. En face de lui, un homme du réseau le regarde avec tristesse.

- Je finirai comme Ben Youssef, dit-il. Peut-être aujourd'hui.

- Ce n'est pas parce que nous avons manqué la surveillance de Ben Youssef que ça doit se reproduire avec toi, dit l'homme. Nos hommes te suivent jour et nuit. On sait toujours où tu es. Pourquoi t'inquiètes-tu ?

- Calendreau me hait. Que je lui ai pris sa femme, ça, à la rigueur, il me le pardonnerait. Mais je suis un Arabe qui lutte contre lui, contre son réseau.

- Ce n'est pas de la haine, dit l'homme, mais la lutte armée. Quand il t'a rencontré le 2 Mars sur la place de France, il te l'a dit. C'est toi qui nous l'a raconté..Contre ses attaques, nous pouvons répondre, le descendre avant qu'il ne te tue.

- Impossible. Depuis notre dernière tentative, il se protège. Mieux que moi. Il ne sort que pour aller travailler, toujours accompagné de trois ou quatre hommes. Il rentre tôt, avant la fin du jour. Il se terre chez lui.

- C'est vrai qu'en ce moment il est difficile à atteindre, répond l'homme. Mais, s'il est chez lui, les hommes de son réseau auront du mal à t'approcher.

- Je ne peux pas rester chez moi. Nous ne disposons pas des sommes dont les services secrets abreuvent les Français. Comparées aux finances du ministère de l'Intérieur à Paris, celles du palais sont misérables. Tu le sais, il faut s'occuper de tout.

Ils se sont séparés. Par l'arrière du café, Medhlici est sorti dans une cour qu'il a traversée. Puis il a franchi un entrepôt et est ressorti dans la ruelle qui le bordait. Il

s'engage à pas prudents sur la chaussée. Sur le trottoir, deux ou trois hommes, la main dans la poche, le suivent. Il ira à l'agence bancaire dont il est le conseiller. Il tentera de négocier avec Calendreau. Depuis le 2 Mars, il se pose la question : leurs morts en valent-elles la peine ? Le but de sa négociation sera la vie de Calendreau en échange de la sienne. Il pense à Monique. Il ne l'imagine pas veuve, songe à lui éviter la solitude. Après tout, elle aime son mari. Pourquoi le lui tuer ? Il est vrai que Calendreau a fait du dégât dans le réseau des Marocains. Mais celui qui le remplacera en fera autant, peut-être pire. Calendreau n'est pas cruel ; Rugel et Venucci le sont. Il est parvenu jusqu'au port. Il regarde les bateaux. L'un d'eux est prêt à partir. Fuir...Retourner en France... Il vivrait de nouveau à Bordeaux, continuerait ses études, entreprendrait une thèse de droit. L'action l'a pris trop tôt, aussitôt après sa licence. Il ne pouvait refuser au prince Hassan le soutien que celui-ci lui demandait. Depuis l'exil du Sultan jusqu'à aujourd'hui, il lutte. Sa disparition serait dramatique. Il tient d'autant plus à sa vie qu'elle le lie à une cause : celle de l'indépendance, la vraie.

Pour l'obtenir, il faut que, chaque jour, il puisse être sur le créneau, surveiller les Français, les empêcher de saboter la lente mise en place de la nouvelle administration, des nouvelles structures. Beaucoup de Français du Maroc veulent coopérer, mais les vieux et les très jeunes s'opposent.

Dans le bureau de l'agence bancaire, Medhlici et Calendreau se retrouvent. Lorsque Medhlici est entré, Calendreau a levé les yeux du texte qu'il était en train de lire.

- Là, tout à l'heure, dans la rue, je pensais à toi, dit Medhlici.

Calendreau ne répond pas.

- Je me disais qu'au Maroc de nombreux Français veulent coopérer. C'est avec eux qu'il faut travailler.

- Je n'en doute pas, dit Calendreau d'un ton bref.

- Mais si, tu en doutes. Tu veux nous faire la guerre.

- L'indépendance est là. J'en tiens compte. Mon but est de garantir les intérêts de nos ressortissants et de garder, malgré l'alliance objective entre le Maroc et les fellaghas, l'Algérie française.

Medhlici regarde, par la fenêtre, un gros oiseau de mer - ce n'est pas une mouette - se poser sur le rebord d'un balcon.

- Il est drôle, cet oiseau, dit-il sans répondre à ce que vient de lui dire Calendreau.

Celui-ci se penche.

- Il vient du port, dit-il. Il a du s'égarer.

Medhlici demeure assis sans parler. Calendreau a repris sa lecture.

- Pierre, dit Medhlici, pourquoi s'entre-tuer ?

- Pourquoi pas ?, répond Calendreau en souriant.

- J'ai aimé Monique, poursuit Medhlici, je ne veux pas faire son malheur.

Calendreau sursaute.

- Laisse Monique, veux-tu. Elle n'est pas en litige entre nous.

Medhlici sait ce que ces mots veulent dire. Non que Pierre n'est pas jaloux, mais qu'il refuse de prendre en compte une relation d'égal à égal avec un Arabe.

- Tu cherches à me tuer, parce que je cherche à te tuer. Et si j'y renonçais ?

- Tu as peur, dit Calendreau en ricanant. Je croyais les Arabes courageux. La tradition se perd.

- Crois-tu que j'ai peur ?

- A vrai dire non. Je ne comprends pas ce que tu me proposes.

- Je t'offre un marché : tu ne me tues pas, je ne te tue pas. Nous en sommes là. J'ai pris la première initiative. Si tu ne prends pas la seconde, la partie est terminée.

- Trop simple. Tu oublies que nous ne sommes pas des joueurs. Ce n'est pas nous qui sommes en cause, Medhlici ou Calendreau. Ce sont des intérêts, des politiques et, plus profondément encore, deux races.

- Deux races ?, murmure Medhlici.

- Mais oui deux races. Pourquoi le nier ? Les Arabes ne feront pas la loi aux Blancs. Pas plus que les Noirs, ou les Juifs, ou les Jaunes.

- Et les Rouges ?.

- Y'en a plus beaucoup paraît-il. C'était les Indiens.

- Hitler ne disait-il pas la même chose ?, lance Medhlici.

- Non, il voulait l'extermination, surtout celle des Juifs. Nous, nous nous battons pour que chacun reste à sa place.

- Vous au dessus, et nous au dessous.

- Voilà.

- C'est parce que je refuse une telle idée que tu veux me tuer ?

- Exactement. Et aussi parce que tu as tenté de me descendre. Tu me crains, Tu sais que j'irai jusqu'au bout. Et moi je te redoute pour la même raison. Il faut que l'un des deux disparaisse.

- Et Monique ?

- Laisse Monique. Moi, je ne te parle pas de tes proches. Nous n'agissons pas en pensant à nos familles. Sinon nous ne ferions rien.

Medhlici quitte l'agence bancaire. Il va regagner le Dar el Beida. Il y sera à l'abri. Calendreau veut le tuer. Absolument. Sans doute ne tardera-t-il guère. Les hommes qui protègent Medhlici font les cent pas devant l'agence. Il les rejoint sur le seuil. Il est

dix heures. Par le boulevard, il va vers la rue qui mène à la place de France, puis remonte l'avenue de France jusqu'à l'hôtel. Lorsqu'il est dans sa chambre, sa peur lentement disparaît. Il s'assied et commence à lire les journaux. Le téléphone sonne.

- Deux personnes, deux hommes vous demandent, dit le réceptionniste.

- Je descends, répond Medhlici.

Qui est-ce ?, se dit-il aussitôt. A dix heures et demi du matin, on ne lui rend guère de visites. A cette heure, d'ordinaire il n'est pas là. Dans le hall, il reconnaît Dubord et Venucci.

- Une petite visite matinale ?, leur lance-t-il en souriant.

- Mon cher Medhlici, dit Maurice, pouvons-nous bavarder quelques minutes avec toi ?

- Venez vous asseoir, dit Medhlici.

Il les entraîne dans le vaste salon presque désert.

- Je commande des whiskys ?"

- Volontiers, dit Roger.

Un serveur apporte deux whiskys et un jus de fruit.

- Tu ne bois pas avec nous ?, dit Maurice.

- Seulement un jus de fruit. Je ne bois pas d'alcool, surtout le matin.

- Nous si, dit Roger. Dès l'aube. Mon cher Medhlici, nous sommes venus te prévenir que nous allons te tuer.

- Je le sais déjà. Calendreau a fait son travail. J'ai tenté de négocier avec lui nos deux vies, la sienne contre la mienne. Il ne veut pas.

- Tu comptes le tuer avant qu'il ne te tue ? , dit Dubord.

- Non. Il est inabordable.

- Toi, tu es difficile à approcher. Mais nous y parviendrons. Ce sera plus dur que pour Ben Youssef.

- Pauvre Ben Youssef, dit Medhlici, le regard mélancolique.

- Il en savait trop, dit Maurice.

- Si peu, murmure Medhlici.

- C'était trop pour nous, dit Roger. Toi, nous ne craignons pas ce que tu sais. Nous avons peur de toi. Tu es intelligent. Ton réseau fonctionne admirablement. Tu n'auras pas de remplaçant, au moins te valant. Ca vaut le coup que tu disparaisses.

- Merci, dit-il.

Il se lève, les quitte brusquement.

A onze heures, dans sa chambre, le téléphone sonne de nouveau.

- Un monsieur Gromier demande à vous voir.

- Qu'il monte, répond Medhlici.

Germain frappe. Il lui ouvre.

- Tu ne m'en veux pas ?, dit Germain.

- La preuve, répond-il en riant.

- J'étais furieux que tu te sois attaqué à Pierre. Mais maintenant il clame partout qu'il va te descendre. Monique est affolée. Elle m'a dit de venir te voir. Pour te mettre en garde.

- Calendreau et ses amis ont fait ce qu'il fallait. Je suis au courant. C'est de bonne guerre, ajoute-t-il. Il se protège. Moi aussi, mais moins que lui. Il risque de m'avoir.

- Eddie est parti. Il doit être rendu en Algérie. Il se réjouissait de n'avoir pas à te traquer. Malgré ses idées idiotes, il t'appréciait.

- Je l'aimais bien.

- Tu ne veux pas venir habiter chez moi ?, dit Germain.

- Non. Je ne peux pas. Il faut que je continue à me battre.

Pour leur second apéritif, vers onze heures trente, Dubord et Venucci sont assis au Cintra.

- C'est une grosse opération, dit Roger à Maurice. Il nous faut des Marocains et deux voitures, des armes, des surveillants arabes et français. Il nous faut également déjouer le guet des policiers.

- C'est fait, dit Maurice. Les policiers français nous couvrent. Les policiers marocains seront tenus à l'écart. C'est encore nous qui commandons. Pour peu de temps.

Le whisky est remplacé par l'anisette accompagnée de kémie. Le serveur - Marcel, un de leurs agents - est dans le coup. C'est un pied-noir. Il ne connaît pas Medhlici, mais le méprise d'emblée - comme Arabe -. Il apporte les boissons.

- Vous avez besoin de moi, ce soir ? Je ne travaille pas de six à huit.

- Bien sûr, dit Dubord. On le fera abattre par des tueurs genre Omar ; on en trouve tant qu'on veut. Mais, pour surveiller, on manque de monde. Il faudrait que tu sois devant le Dar el Beida dès six heures. L'idée est, dès qu'il entre ou sort de l'hôtel, de ne pas le perdre de vue. On ne le suivra pas dans les rues. C'est trop long. Ses hommes ne le quittent pas des yeux. Devant l'hôtel, ce sera plus facile.

- D'accord, dit le serveur en s'éloignant.

Calendreau entre dans le bar. Il vient vers eux, s'assied.

- Monique pleure à chaudes larmes. Elle a appris par Germain - qui, décidément, sait tout - que Medhlici était menacé. Elle m'a supplié de l'épargner. Elle se figure que je lui en veux de m'avoir fait cocu, que je me venge. Je lui ai juré que non - ce qui est vrai -. Elle ne le croit pas dangereux.

- Les femmes..., dit Roger d'un ton railleur.

- Ecoutez-moi, dit Pierre. On ne peut pas se permettre de le rater. Sinon, on est cuit. Il ameutera contre nous le nouveau gouvernement. Pour le moment, il ne peut s'agiter ; on ne lui a rien fait. Si on le descend, on pourra continuer notre boulot. Ses copains, des minables, ne sont guère capables de nous contrer. Tout est prêt. D'une fenêtre du Dar el Beida, toi, Roger, tu donneras l'ordre de tirer. La fenêtre est au dessus de celle de Medhlici. J'ai loué la chambre. Tout le périmètre autour de l'hôtel est, dès maintenant, encerclé de guetteurs qui surveillent les allées et venues de notre homme. Dès l'affaire réglée, les Marocains nous remettront les armes et disparaîtront. Il y aura une longue enquête, mais ils ne trouveront rien.

- Qui sont les tueurs ?

- Des jeunes recrutés dans le bled. Des mecs au service de colons. Ils étaient contre l'indépendance. Ils ont déjà fait le coup de feu à Meriza, mais rarement. Sitôt qu'ils ont fini, ils retournent chez eux. La police ne les a pas dans ses fichiers.

- Et pour les voitures ?

- Ce sont des autos que des Européens nous ont prêtées. On a maquillé les plaques. Elles seront rendues, avec leurs plaques normales, à leurs propriétaires.

- D'où peut venir l'imprévu ?, dit Roger.

- Le seul imprévu, c'est que Medhlici, ce soir, ne rentre pas dans l'hôtel ou n'en sorte pas. Ce ne serait que partie remise.

Vers midi, Medhlici a quitté le Dar el Beida et s'est dirigé vers la mer. Il a remonté l'avenue de France, au milieu de la foule des employés qui sortaient des bureaux. Parmi eux, il y avait peu de Marocains.

- Vivement la mise en place de l'indépendance, a-t-il murmuré.

Puis il a traversé la place de France. Les terrasses des cafés étaient emplies de clients prenant l'apéritif. Perdues au milieu d'eux, quelques femmes. Descendant l'avenue qui mène au port, il s'est retrouvé sur la darse principale, celle qui fait face au large. Il a regardé longuement la baie, au loin l'horizon. Tournant à gauche, il s'est éloigné du port et il a pris la route qui longe la côte. Il y marche lentement, se chauffant au soleil demeuré vif malgré les quelques nuages qui le voilent. La côte est bordée de restaurants qui s'alignent le long de la plage. Les uns ont été construits directement sur la dune. Les autres sont de l'autre côté de la route. Il a convoqué son réseau - ceux qui peuvent venir - dans une kissaria, le bar de la Corniche. Elle est auprès d'une jetée. Au bout de cette jetée, la nuit une balise éclaire la mer. Lorsqu'il arrive dans la kissaria, ses amis y sont déjà. Ils lui font place à la table. L'un d'eux sert du thé à la

menthe, apporte du poulet bouilli avec de petits légumes. Il mange sans parler. A la fin du repas, il prend la parole.

- C'est aujourd'hui que je vais mourir, leur dit-il.

Tous - le policier, les ouvriers, quelques employés, des chaouchs - le regardent avec tristesse.

- Pourtant, on surveille, murmure l'un d'eux.

- Ces sacrés Français ont décidé de m'avoir, Calendreau surtout. Comment leur échapper ?

- Va à Rabat, dit le policier.

- Ils m'y suivront. Ils ont leurs hommes là-bas. Ce sera pour eux un jeu d'enfant, encore plus aisément que par ici.

- Il n'est pas sûr qu'ils réussissent.

- Ils doivent avoir tout prévu, tout préparé. Ils m'auront. Continuez à vous battre, même sans moi. Tant que le réseau de Calendreau fonctionnera, vous ne serez assurés de rien. Meriza est l'un des bastions du vieux colonialisme. Ils tiendront le plus longtemps possible. Essayez d'être les plus forts.

- Tu nous aideras, dit un chaouch.

- Je ne serai plus là, murmure-t-il

Après le repas, il s'est retiré dans l'arrière-cour de la kissaria. Elle est entourée de hauts murs blancs que surmonte le ciel bleu. Le sol cimenté est tiède. Depuis plusieurs nuits, il a mal dormi; ses rêves étaient des cauchemars.. Il s'est allongé à même la pierre. Il s'endort. Lorsqu'il se réveille, le ciel s'est obscurci. A sa montre, il est près de six heures.

- J'ai dormi tout ce temps, murmure-t-il.

Il s'ébroue, se lave longuement le visage, revient dans la salle. Le patron - l'un des membres de son réseau - lui sert un thé. Il le boit lentement. Derrière la porte, le soleil se couche. Quand il sort, le crépuscule est commencé. La mer est constellée de scintillements qui renvoient vers le ciel leurs mille lumières. Sur la plage, les vagues clapotent.

- Bientôt la nuit, dit le patron de la kissaria.

Il vient vers lui. Ils restent quelques instants enlacés.

- Adieu, dit-il.

Il s'en va rapidement sur la route, tandis que l'autre le regarde partir. Il ne rentrera pas par le port. Il veut revoir la médina. Ce n'est pas celle où il est né - il est de Fès -. Elle lui, rappellera son enfance. La balise clignote, mais son éclat ne se voit pas en-

core. Il lui tourne le dos, va vers la ville. Il arrive devant les premières maisons de la médina ; elles bordent la route. Une dernière fois il s'est retourné, a regardé la mer.

L'ombre fraîche envahit la rue. Il y a peu d'échoppes, ce n'est pas une rue commerçante. Les portes basses des maisons sont fermées, elles s'ouvrent à l'intérieur sur des cours carrées - des patios -. Au milieu, une fontaine disperse l'eau. Tout autour et en hauteur, dans les pièces, on mange et on dort. Il fait sombre. Medhlici ne craint rien. La médina est interdite aux Français ; ils risquent de s'y faire descendre. Jamais un Marocain n'y tuerait - sauf l'exception, celle d'Omar - un autre Marocain. Il se ferait tuer lui-même. Il avance tranquillement dans la pénombre. Il débouchera bientôt sur la place de France, retrouvera sans les voir les hommes qui le surveillent.

D'autres hommes - ceux du réseau de Calendreau - se disposent autour du Dar el Beida. Calendreau est lui-même sur le rond-point. Pour ne pas être reconnu par des clients de l'hôtel, il s'est dissimulé dans sa voiture contre un trottoir à quelques mètres de l'entrée. Parfois, il sort de l'auto, se glisse le long des murs et va donner des ordres à ses hommes. Ils sont au moins dix ; ils gardent les issues des ruelles, encadrent la porte centrale. Personne ne peut les remarquer ; ce sont des Marocains. Les Français - Dubord, Venucci et quelques autres - sont, comme Calendreau, chacun dans leur voiture. Puis Dubord quitte la sienne, va vers l'hôtel, y entre et disparaît dans les étages. Deux autos sont venues se ranger, de l'autre côté de la rue, juste en face de l'entrée. Leurs occupants en descendent, vont vers les ruelles. Dans chacune, un homme est demeuré allongé sur la banquette arrière. Ces deux hommes semblent dormir. De l'extérieur, on ne les voit pas. La nuit tombe doucement sur l'avenue de France, ombre le blanc des murs. Les réverbères, un à un, s'allument. Calendreau est aux aguets. Medhlici peut sortir ou rentrer tôt. Nul ne sait s'il est à l'intérieur ou à l'extérieur de l'hôtel. L'attente se prolonge. Pierre finit par se demander s'il ne s'est pas enfui à Rabat ou ailleurs.

- On le retrouvera, se murmure-t-il.

De nouveau, il fait une ronde. A Venucci il lance à voix basse, penché vers la portière :

- Je ne sais si on le verra ce soir. Continuons quand même.

L'avenue s'assombrit. Le ciel bleu-turquoise s'éteint lentement. Aucun homme du réseau Medhlici n'a été vu dans les parages. C'est mauvais signe, se dit Dubord. A sa fenêtre, il guette la chaussée. Le soir a chassé les passants. Sur cette partie de l'avenue n'apparaissent que quelques rares promeneurs, ceux qui rentrent au Dar el Beida, quelques militaires - français - qui retournent à leur caserne. Les autos roulent vers les faubourgs ; elles ne sont pas nombreuses, comme si l'arrivée de la nuit faisait peur

aux citadins, les poussait à s'enfermer dans leurs appartements ou dans leurs villas. Calendreau inspecte une dernière fois sa troupe. Chacun est à son poste. Si Medhlici vient, il pénétrera sans le savoir dans une nasse. Mais viendra-t-il ?

Sur la place de France, à la sortie de la médina, l'autre réseau attend son homme. Medhlici sort d'une rue. Il contourne le mur de planches qui sépare la place de la médina. Il arrive sur le terre-plein. Aussitôt, sans se faire voir, les hommes de surveillance l'entourent. Ils tiennent leur arme. Il traverse la place éclairée ; de gros lampadaires y diffusent une clarté dorée qui tranche sur le bleu sombre du ciel. Là-bas, au bout du boulevard qui descend vers le port, il revoit brièvement la baie et la mer. Puis il entre dans l'avenue de France. Dans cette partie de l'avenue débouchent des rues ; y brillent les enseignes de cinémas, de restaurants et de boîtes de nuit ; lieux interdits aux Marocains. Seuls quelques notables y viennent . Les autres se font jeter dehors par les videurs. Il eut aimé aller dans ces cinémas et pas seulement dans ceux des faubourgs. Il eut aimé manger à une table de ces restaurants réservés aux Européens. Il eut voulu aller danser dans une boîte, avec des Marocaines, mais aussi avec des Européennes. Il eut voulu revoir Monique. En deux mois, l'indépendance n'a rien changé. Il y faudra du temps et de la peine. Peut-être la coopération facilitera-t-elle les liens. Il remonte l'avenue de France dans la lumière des réverbères. Les vitrines des magasins lancent leur éclat sur le macadam, le colorent. De beaux objets s'étalent : des robes, des bijoux, des meubles. Comme dans la boutique de Monique, tout ce que produit le Maroc y est banni. Puis les vitrines se raréfient ; sur les côtés, les entrées de ruelles se multiplient ; les réverbères s'espacent. Au loin, les murs de la caserne font de grands rectangles blancs. Un mât porte un drapeau aux couleurs invisibles. La caserne est française ; le drapeau n'y est pas encore chérifien. Mais déjà Medhlici est entré dans la nasse. Ses hommes l'accompagnent. A la fenêtre, Dubord le suit des yeux ; il est devant le Dar el Beida ; il franchit le rond-point, se dirige vers l'entrée. Dubord a donné le signal. Les deux hommes couchés dans les voitures se dressent. Ils ont vu, par la vitre, le bras levé de Dubord. Ils pointent leur arme sur Medhlici, tirent. Il tombe, la tête en avant, aux pieds du portier

Aux Domaines, ce matin de Juin, les bureaux sont en effervescence. Trois mois d'indépendance ont précipité les choix. Les embauches de Marocains se sont multipliées, obligeant les Français à travailler avec eux ou à partir. Beaucoup d'employés européens ont demandé leur retour en métropole. Dans le bureau de Dubosc et de Lantérie, des dactylos, des chefs de service, des chefs de bureau se sont réunis. Tous français, ils sont décidés à retourner au pays.

- Y'en a marre, on s'en va, dit une dactylo. Moi, je suis titulaire, j'ai vingt ans de métier, je serai recasée dans une conservation d'hypothèques.

- Moi aussi, dit une autre. J'ai réclamé ma mutation dans le Midi, à Toulouse. J'y ai une bonne partie de ma famille. Maintenant qu'ils commandent, je ne veux pas rester ici.

- De toute façon, pour certains, ça ne change pas grand chose, dit Dubosc, ceux qui partent à la retraite. C'est mon cas. Protectorat ou indépendance, j'aurais quitté ce mois-ci. Je m'en vais dans quinze jours.

- Ah, monsieur Dubosc, dit la dactylo, on vous regrettera.

- T'aurais pu le dire plus tôt, murmure Dubosc, on aurait pu s'arranger.

- Mais vous ne pensez qu'à ça..., répond la dactylo. A votre âge...

- Ben oui, dit Dubosc, c'est ce qu'il y a de meilleur.

- Ils m'ont demandé, dit une autre dactylo, de venir à Rabat pour travailler dans les services du palais. Ils m'augmentaient sérieusement. J'ai refusé. Je ne veux pas travailler pour eux. Ils me dégoûtent. Je rentre en Octobre.

- Pourquoi vous avez refusé, madame Ramirez ?, dit Germain qui écoute les conversations. C'était l'avenir, pour vous, votre mari, vos enfants. La Coopération va commencer.

- Les conseillers ne sont pas les payeurs, répond-elle d'une voix acide.

Germain a mauvaise réputation. On le soupçonne d'être pro-arabe. Des ragots circulent sur son compte : ses liens avec Medhlici, ses rencontres, avant l'indépendance, avec des opposants au protectorat. Sa jeunesse, l'amitié de Dubosc et de Lantérie le protègent.

- C'est la fin d'une époque, dit Lantérie. Moi, tant qu'ils ne me vident pas, je reste. J'ai encore dix ans à tirer. Je préférerais les passer ici. Je ne suis pas sûr qu'ils me gardent.

- Pourquoi ?, questionne Germain.

- J'étais socialiste étant jeune. Je militais contre le colonialisme. Puis j'ai viré. Ils ne me le pardonneront pas.

La silhouette du conservateur se profile dans les couloirs. Chacun retourne à sa place. Dans le bureau, Dubosc et Lantérie continuent la discussion.

- Pourquoi ne fais-tu pas dès maintenant ta demande de rapatriement ? , dit Dubosc à Lantérie.

- On est bien ici. Ma femme s'y plaît, moi aussi. On a la villa. Les Marocains ne sont plus dangereux. Ma fille va rentrer en France, pour finir ses études. Elle fera son droit à Aix. Nous, tant que ça tient...

- Tout le monde va partir. Tu seras seul.

- D'autres viendront.

- Pour le moment, dit Germain, les Marocains veulent garder les Français. Ils en ont besoin, pour former leurs administrateurs. Ils vont même en accepter qui viendront de France.

- Toi, le jeunot, lui dit Dubosc, tu vois tout en rose. Tu oublies ce qu'on a vu, nous : le Marché central, la rue Abdesslem. Tu ne veux pas croire que les Marocains nous détestent.

- Non, dit Germain, ils ne nous détestent pas. Ce qu'ils détestent, c'est le colonialisme.

- Tu parles. C'est les communistes qui disent ça.

- Je ne suis pas communiste, dit Germain.

- On le sait. Mais tu dis des bêtises.

- Eddie pensait comme vous. Je n'ai jamais été de son avis.

- Qu'est-ce qu'il est devenu, le petit Rugel ?, dit Lantérie.

- Il s'est engagé pour l'Algérie, répond Germain. Il y est parti, en Mars dernier.

- Ca, c'est courageux, dit Dubosc.

- Oui,. L'Algérie doit rester française.

- Je ne le crois pas, dit Germain.

- Arrête, dit Dubosc en riant. Tu répètes ce qui se dit en France, sans savoir ce que, ici, ça signifie.

Germain ne répond pas. Il s'entend bien avec Dubosc et Lantérie. Mais leur credo colonial date de l'avant-guerre. Ils ne veulent pas y toucher. Ils lisent peu, seulement le journal local, le Messenger de Meriza ; malgré l'indépendance, sa prose n'a pas changé.

- Quand prends-tu tes vacances ?, lui demande Dubosc.

- En Juillet, répond Germain. Je vais visiter le Sud.

- Tu cours des risques, dit Lantérie.

- Y'en a pas plus qu'à Meriza.

- Les Forces Armées Royales vont faire la loi, dit Dubosc. Leurs soldats tireront sans sommation.

A midi, Germain entre au bar des Amis. Il a prétexté une course à faire, pour quitter le bureau. On l'accueille avec de grands éclats de voix, des bourrades. Il est celui qui a tenté de sauver Ben Youssef. Tous se mettent à parler en français.

- Ne vous faites pas d'illusion, dit Fahrid. Des mouvements se préparent. Notre syndicat, l'Union Marocaine des Travailleurs, s'active. Il présentera sous peu des revendications. Le palais aura à y répondre. La plupart des sociétés commerciales demeurent tenues par des Français. C'est à eux qu'il faudra s'adresser.

- Vous aurez du mal, dit Germain. Dans ces holding, il n'y a pas que des Français. Les parts de marché sont répartis entre plusieurs pays.

- Nous ne nous en prendrons pas à la boîte, mais à ceux qui la dirigent, pas aux propriétaires, mais aux gérants.

- Pourquoi ?

- La nationalité des propriétaires nous importe peu. Nous voulons que les profits reviennent, au moins en grande partie, aux Marocains. Ce qui n'est pas le cas. Par exemple le chantier, à l'entrée de Meriza, où travaillait Ben Youssef. Les salaires y sont très bas.

- Nous revendiquerons, disent en riant les hommes.

A midi, Calendreau revient chez lui, pour déjeuner avec Monique. C'est une habitude qu'il a prise depuis trois mois, pour compenser, se dit-il, l'épreuve qu'a subie sa femme. Sa présence la rassure, lui fait trouver le temps moins long. Elle a préparé rapidement un repas, avec les courses qu'elle a faites en rentrant. Elle a quitté le magasin à midi et demi et doit y être revenue à deux heures; horaire qui est d'ailleurs celui de tous les commerces et bureaux à Meriza. Des côtelettes grillent dans la poêle posée sur la cuisinière à gaz. Des haricots chauffent dans une casserole. Calendreau entre, tout guilleret.

- On a été augmenté, annonce-t-il. Et pas qu'un peu. Le directeur a dit que les bénéfices sont bons et que, du coup, il remonte les salaires. Pour les cadres, cela représente plus de 5%. On va pouvoir faire la bamboula.

Monique sourit.

- Mets-toi à table, lui dit-elle, et bois un apéro. J'arrive.

Pierre s'assied et se sert une anisette. Monique lui apporte un ravier de calamars.

- Moi, je ne bois pas, dit-elle. Ca me tourne la tête. L'après-midi, je n'arrive pas à travailler. J'ai envie de dormir.

Ils ont commencé à manger. Depuis la tentative d'attentat contre Pierre et la mort de Medhlici, leurs relations ont changé. Ils se sont rapprochés. Pierre boit moins, rentre plus tôt à la maison, vient déjeuner. La proximité du danger, mais aussi la conscience commune que la bonne vie est finie, qu'il faut tuer ou être tué, a resserré leur couple. Un peu de l'ancienne intimité a reparu. La nuit, le plaisir précède de nouveau le sommeil. Le petit matin les retrouve enlacés. Mais Monique surmonte mal la disparition de Medhlici. Elle s'en accuse. Elle l'a plus aimé, se dit-elle, qu'elle ne l'imaginait. Elle tenait à lui. Lorsqu'elle y pense, des larmes lui viennent aux yeux, au souvenir de leur bonheur, de la paix qu'il lui apportait.

- Il y a trois mois, Medhlici est mort, dit-elle entre deux bouchées.

- Oublie-le, dit Pierre. C'était fou. Si ce fut bon pour toi, ajoute-t-il, tant mieux. On a tous comme ça des moments dans la vie qui furent heureux, presque malgré nous. Moi, je t'aime, tu le sais. je l'ai fait tuer, parce qu'il le fallait. Pas à cause de toi. Paix à ses cendres.

- La seule paix qui lui reste, se murmure Monique.

- Qu'est-ce que tu dis ?, questionne Pierre.

- Oh, rien.

Elle se lève, dessert la table. Pierre s'assied sur la terrasse, fume un petit cigare, boit son café. A une heure et demi, elle s'en va. Elle retourne au magasin.. Elle a embrassé Pierre, quitté en quelques secondes l'appartement. A deux heures, il se prépare. Sa serviette est dans l'entrée, posée sur une chaise. Il se lave les mains, se coiffe. Puis il ouvre la porte et sort. Du balcon qui borde le couloir, il voit le port. Les fumées des petits vapeurs qui vont de Meriza à Fedala montent dans l'air bleu. Une rumeur faite de grincements de poulies, de brefs coups de sirène, d'ordres criés, de roulements de grues se mêle à celle de la rue. Il hume le peu de brise qui vient de la mer. Elle a l'odeur du poisson, des algues et du varech. Elle glisse sur les toits de la médina, remue le linge qui sèche sur les terrasses des immeubles le long de la mer. Elle vient jusqu'à lui. S'éloignant avec regret du balcon, il entre dans l'ascenseur. La cabine descend au rez-de-chaussée. Il arrive devant la rangée de boîtes aux lettres, passe sans s'arrêter. Il se retourne, aperçoit, dans sa boîte, une lettre qui dépasse légèrement.

- Tiens, murmure-t-il, j'ai pourtant pris le courrier à midi. Elle n'a pas pu être déposée à cette heure-ci. Une fois de plus, le facteur s'est trompé et a mis l'une de mes lettres dans une autre boîte. Un Arabe. Il ne sait pas lire.

Il a lâché la porte d'entrée qui s'est refermée. Il s'avance vers la boîte, sort sa clé et l'ouvre. Il prend la lettre. La suscription est à son nom. Au dos, il lit Anne-Marie Rugel.

- Pourquoi m'écrit-elle ? On ne correspond guère qu'au Nouvel An.

Il décachète l'enveloppe, tire le pli et le lit. Mon cher Pierre, ma chère Monique, nous savons combien vous aimiez notre Eddie. Il vient d'être tué en Algérie. C'était le semaine dernière. On a pu avoir quelques détails par son chef de section. Les hommes rampaient vers un petit bois. Eddie s'est trop avancé. Il a reçu une rafale de mitraille et est mort sur le coup. Paul et moi n'arrivons pas à y croire. Pupp et Stany sont tristes, ne jouent plus. Pensez à nous. Anne-Marie. Les yeux de Pierre se mouillent. Il laisse couler ses larmes. J'attendrai ce soir pour prévenir, songe-t-il. D'abord Monique. Puis Germain. Plus tard, les autres.

Germain a décidé d'occuper le temps du déjeuner à une promenade dans Meriza. Le beau soleil ne le pousse guère à s'enfermer avec ses collègues dans un restaurant. Il quitte la place des Municipaux au moment où l'horloge, sur la tour qui domine la ville, sonne midi. Il se dirige vers la place de France. Son circuit est tracé : il ira jusqu'au port, puis, par les petites rues, il reviendra jusqu'au boulevard. Meriza est déjà, pour lui, un lieu de souvenirs. Descendant vers le port, c'est Eddie qui lui revient en mémoire, avec qui, souvent, il arpentait les rues, en discutant. Il revoit la fête de l'indépendance. Ce n'est pas vieux, Mars, mais c'est déjà du passé : ces hommes et ces femmes dansant sur la pointe des pieds, pendant des heures, le visage levé. La Libération en 44, dans la petite ville où il habitait - Brévigneux -, s'était manifestée par des cris, des applaudissements, de la musique, un bal. Ici, avec l'Islam, la fête devient une prière. Sur le port, il se rappelle ses promenades avec Pierre, grand amateur de bateaux. Désormais, ils sortent rarement ensemble. Pierre abondait en explications sur la manière dont le moindre rafiote avait été construit, ou sur le gréement des voiliers, le degré de courbure de leur coque. Il parlait de la mer, de la marine. Depuis l'indépendance, Meriza a changé. Les maisons, les immeubles, eux, sont immuables ; les petits taxis continuent de sillonner les rues. Mais, à des détails qui se multiplient, Germain peut voir que la ville s'éloigne de ce qu'elle a été. L'avenue du port est devenue avenue des Forces Armées Royales. Des drapeaux, qui ne sont plus bleu, blanc, rouge, surmontent la plupart des édifices administratifs ; ils sont aux couleurs chérifiennes, avec le Croissant. Les enseignes des magasins commencent à se modifier ; au français s'ajoute l'arabe. La nouveauté c'est surtout, comme il l'avait rêvé, la présence de Marocains aux terrasses des cafés, dans les restaurants dits européens, dans les magasins autrefois réservés à la clientèle métropolitaine. Des hommes, des femmes

osent entrer, s'asseoir. Dans les petites rues par lesquelles Germain revient vers le boulevard et vers son bureau, rien n'a bougé. Les entrepôts, regorgeant de marchandises, déversent sur le trottoir sacs de semoule, de blé dur, fruits et légumes. Les marchands s'interpellent, les enfants courent pour porter les messages, les fatmas voilées traversent à pas lents la chaussée.

Quand il arrive aux Domaines, dès l'entrée il est arrêté par un chaouch. Nos copains du bureau 12 veulent te voir, lui murmure l'homme. Il va d'abord prévenir Dubosc et Lantérie qu'il ne se remet pas aussitôt au travail.

- Ah bon, tu vas voir les bicots ?, lui lance Dubosc.

- Belle fréquentation, ajoute Lantérie.

- Qu'est-ce qu'ils te veulent ?, reprend Dubosc.

- Je ne sais pas.

- Vas-y vite, dit Lantérie. Ce sont eux les maîtres maintenant. On est bien obligé de leur obéir.

Il quitte le bureau, remonte le couloir, se plante devant la porte du 12. Avant même d'entrer, il entend des bruits de voix. Il pousse le vantail. Devant lui, autour d'une table, une dizaine de Marocains, de jeunes employés, sont rassemblés, debout, penchés sur des papiers.

- Ah le voilà, dit l'un d'eux.

Depuis qu'il est leur collègue, il bavarde avec eux à la sortie des bureaux. Mais surtout, ils savent qu'il était l'ami de Medhlici. L'un d'eux fait partie du réseau.

- Salut, dit-il.

Hamid, l'employé qui l'a rencontré avec Medhlici, vient vers lui .

- Assied-toi. On veut te parler.

- Allez-y.

- On a décidé, dit Hamid, que, le 5 Juillet, jour-anniversaire de la prise d'Alger - comme tu sais -, nous ferions une grève. Nous protesterons contre la guerre d'Algérie. Le 5 Juillet à deux heures. Grève symbolique, là, sur la place. Elle durera une demi-heure. Veux-tu être des nôtres ? On comprendra si tu dis non. C'est difficile pour toi de te désolidariser des Européens. Du point de vue administratif, il n'y a pas grand risque. L'administration chérifienne se met en place. Elle te protégera. C'est à toi de voir.

- Je suis contre la guerre. Je suis pour l'indépendance, une indépendance négociée.

- Nous aussi, disent les Marocains en riant.

- C'est plutôt, dit Hamid, que tu auras, si tu viens avec nous, beaucoup de mal à être accepté ensuite par tes amis français. Ta vie risque de ne plus être gaie.

- Je serai avec vous.

Au magasin, Monique, vers le milieu de l'après-midi, s'assied derrière les comptoirs. Depuis le début de la matinée, elle a vendu à des Européennes, mais aussi à des Marocaines, des bibelots parisiens.

- Fatiguée, madame Calendreau ?, lui dit Nicole, l'autre vendeuse française.

- Un peu, répond Monique.

- Allez faire un tour.

Monique la regarde en souriant tristement.

- Je ne me promène plus, dit-elle.

Depuis sa mort, elle pense à Medhlici beaucoup plus qu'avant de le quitter. Elle rêve de lui, de leur entente. Elle tient encore à Pierre, mais avec la tendresse d'une déjà longue vie commune - une dizaine d'années -. Medhlici, c'était le mystère, l'inconnu, et, en même temps, la fragilité, aussi l'amitié, la confiance. Elle se sent abandonnée, malgré le retour de Pierre à ses côtés, malgré sa présence maintenant fréquente. Il boit peu, il ne la trompe plus avec les dactylos et les serveuses dans les bars. Elle regrette presque l'ancienne époque, celle où chacun d'eux était libre. Elle se sent seule, comme avant Medhlici. Elle le désire près d'elle. Mais il est mort. Pendant la guerre, des jeunes de Savoignes, un village près de Brévigneux, avaient été tués par les Allemands. Ils étaient résistants. La kommandantur lui avait ordonné d'aller reconnaître les corps, à elle l'institutrice de Puisans, en l'absence du maire de Savoignes. Elle se souvient de ces corps rigides qu'elle avait connu vivants. Elle n'avait pas pleuré. Elle s'était tue. Elle l'imagine immobile dans sa mort. Elle l'a eu vivant contre elle. C'était hier. Elle retient ses larmes. Nicole qui passe l'embrasse.

Une cliente entre, demande des petites cuillers. Monique se déplace, ouvre les boîtes. La cliente regarde plusieurs modèles, choisit le plus cher, l'achète. C'est une amie de Maria-Luisa, Monique les voyait souvent ensemble au Dar el Beida. Mais l'autre ne semble pas savoir qui elle est. Maria-Luisa, pour une fois, a tenu sa langue.

Elle s'est assise de nouveau. Elle se remémore Brévigneux, des souvenirs de la guerre. Ses parents collaboraient. Ils avaient vendu, dès la fin des hostilités en 40, le plus clair des stocks de leur quincaillerie aux Allemands et à des prix exorbitants. Les Allemands les faisaient approvisionner, mais les gens de Brévigneux n'en profitaient pas. A la Libération, sa mère avait été tondu. Ils étaient restés. Ils s'apprêtent aujourd'hui à laisser le commerce à son frère.

Nicole accueille une nouvelle cliente qui recherche des couverts à dessert. Monique, se lève, fait l'article. La cliente se décide, achète à un bon prix un service de douze couverts. Elle part, son paquet sous le bras. Il est plus de cinq heures, mais le soleil

demeure encore haut. Nicole range le magasin. Il n'y aura plus grand monde avant sept heures. A cinq heures et demi, Pierre arrive, dit à voix basse à Monique :

- Eddie est mort.

Ils se tiennent par le bras, Monique s'accrochant à Pierre pour ne pas tomber. Une sorte de douleur tenace, acérée, lui envahit le corps et la tête, se vrille dans son estomac. Ses yeux demeurent secs, mais elle se sent pleurer à l'intérieur sans pouvoir s'arrêter. Ils remontent le boulevard vers la petite rue où habite Germain.

- Il n'est peut-être pas encore rentré, dit Pierre.

- Il doit être là, dit Monique. Il est presque six heures.

Sur le boulevard, le soleil inonde les eucalyptus, reluit sur chacune de leurs feuilles. Au pied des arbres, l'ombre se morcelle en minuscules lamelles fendues par un pli de lumière. Mais les Calendreau ne voient plus rien. Ils avancent, obsédés par cette annonce à faire, par le chagrin de Germain, par la mort d'Eddie. Ils marchent à petits pas. Ils retardent le moment où ils devront monter l'escalier, sonner, entendre la porte s'ouvrir. Ils redoutent l'instant où ils devront parler.

- Si on buvait un pot..., dit Pierre.

Ils s'assied à une terrasse sur la rue, commandent à boire : Pierre un cognac, Monique une bénédictine. Ils avalent d'un coup, pour se donner du courage. Pierre paie. Puis ils retournent dans la rue. Ils sont arrivés devant l'immeuble. La porte est ouverte. Ils entrent, traversent l'entrée, montent l'escalier.

- Comment lui dire ça ?, murmure Pierre.

- Comme tu me l'as dit, répond Monique. Il n'y a pas trente-six manières.

Ils sont devant l'appartement de Germain. Ils sonnent. Germain est là. Il vient leur ouvrir. Il est heureux de les voir, de les accueillir. Il est rare qu'ils viennent chez lui.

- Entrez. Asseyez-vous. J'ai du whisky.

La petite pièce où ils sont est meublée d'une table, de quelques chaises et d'un canapé. Dans un coin, le bureau est couvert de livres. Il apporte l'eau glacée, le whisky et les verres. Pierre et Monique demeurent courbés, silencieux.

- Vous n'avez pas l'air en forme, dit Germain.

- Non, dit Pierre.

- Nous sommes tristes, dit Monique.

- Pourquoi ?.

- Eddie est mort, murmure Pierre.

Germain s'effondre aussitôt, plié en deux, hoquetant.

- Je te laisse, dit Pierre à Monique.

Elle prend Germain dans ses bras, l'emmène doucement vers le divan.

Le 5 Juillet, la place des Municipaux a son aspect habituel. Il est dix heures du matin. La double rangée d'eucalyptus qui, devant les bâtiments, la bordent fait de l'ombre sur le sable. La chaleur est déjà forte. Les autos se sont garées dans les rues alentour. Dubosc et Lantérie regardent par la fenêtre de leur bureau l'esplanade déserte. L'approche des vacances - pour Dubosc, de la retraite - les rendent joyeux. Derrière sa machine à écrire, Germain tape les actes de vente, les bordereaux d'achat, rectifie, pour des parcelles qui ont changé de propriétaire, les pièces des dossiers. Il n'a pas dit à ses collègues qu'à deux heures il irait rejoindre, pour la grève, ses amis marocains sur la place. Il redoute leurs critiques, voire pire, des procédés dilatoires pour l'empêcher de sortir. La décision de grève est restée secrète, au moins pour les Européens. Elle ne sera proclamée qu'au dernier moment, à la sortie des bureaux pour le déjeuner. Ni le conservateur, ni ses adjoints ne savent ce qui se prépare. Il n'y a jamais eu de grève au Maroc, sauf chez les Français. Les Marocains ne s'y risquaient pas, par peur de perdre leur emploi. Vers le Sud, dans les mines de phosphate, parfois des réclamations prenaient de l'ampleur. Les ouvriers se plaignaient des conditions de vie, du salaire. Les menaces suffisaient à remettre de l'ordre. Germain espère que d'autres Européens venus des administrations voisines participeront avec lui à cette grève. S'il est seul, il ne sait pas quelles seront les conséquences de son geste. Ses amis exagèrent peut-être, en lui assurant une quasi impunité.

Lantérie écrit à la ronde des en-tête pour des documents destinés à des compagnies immobilières. Il s'applique comme un écolier. Germain s'attend presque à lui voir tirer la langue. Une jeune fille entre, jolie, parfumée.

- La Christine, dit Lantérie.

Lâchant son travail, il se précipite vers elle, la pelote légèrement.

- Arrête, vieux cochon, lui dit la fille, en lui tapant sur les doigts.

Elle se penche vers Germain qui lui sourit. Elle a des cheveux et des yeux noirs. Sa robe de couleur lui va.

- On va à la plage, dimanche ?

- Non, dit Germain. Mon copain est mort.

- Quel copain ?, dit la fille.

- Tu ne l'as jamais vu, répond Germain. Il s'appelait Eddie Rugel.

- Mai si, je l'ai vu, dit la fille. On avait eu un truc, tous les deux. Pas longtemps. Il était chouette.

Brusquement, elle a l'air malheureux.

- Il est mort en Algérie, dit Dubosc. Il a été tué.

- Ah oui, il m'en avait parlé, répond-elle. Je lui avais dit de ne pas y aller.

A midi, les bureaux se vident. Dubosc et Lantérie vont vers le port. Les employés marocains s'éloignent vers les entrepôts. Germain rentre chez lui. Depuis la mort d'Eddie, il ne se plaît plus dans les restaurants, dans les lieux publics. Il ne va plus qu'au bar des Amis, le soir, pour savoir par Fahrid et les gens du réseau ou pour donner lui-même les dernières nouvelles. Il a prévenu de sa participation à la grève. Il a apporté de la cuisine dans sa pièce de séjour des tomates, des concombres, des calamars. Il assaisonne, mange lentement ces aliments dont la fraîcheur le désaltère tout autant que l'eau glacée qu'il boit à grandes lampées. Il ne regarde pas le divan. Il ne veut pas se rappeler la nuit où, veillé par Monique, il y est demeuré étendu, sanglotant, terrassé par sa peine. C'était il y a quinze jours. Il avait reçu, deux jours plus tard, une lettre d'Annette, une litanie : "Eddie est mort. Je croyais qu'il reviendrait, j'avais confiance, mais il ne reviendra plus, il est mort...". Deux heures approchent. Il ira directement aux Municipaux - le lieu du rendez-vous -. Pourvu que la manifestation rassemble du monde... Elle n'aura pas d'effets sur la politique française, mais elle peut en avoir du point de vue international. Surtout si d'autres rassemblements ont lieu, en même temps, dans toutes les villes du Maroc. Il s'est allongé. Il a sommeillé. Il se lave le visage au robinet du lavabo. Ce soir, il sortira avec ses amis.

Deux coups sonnent à l'horloge des Municipaux. Comme chaque jour, les employés européens se dirigent vers les bureaux. Ils remontent du port ou des cafés du centre ; à l'abri des eucalyptus, ils regagnent à pas lents leur administration. Dubosc et Lantérie ont mangé dans leur restaurant le long des quais. Ils ont bu l'anisette et le vin lourd des vignes du pays meknassi. Ils ont dégusté le poisson grillé, achevé leur repas par des oranges. Lorsqu'ils arrivent sur la place, ils s'étonnent d'y trouver, assemblés en petits groupes, des Marocains. Ce ne sont pas seulement des employés, mais aussi des chaouchs, des chauffeurs de taxis, de petits vendeurs.

- Ben bon dieu, dit Dubosc stupéfait, qu'est-ce qu'ils foutent là ?

- Je vais te dire, répond Lantérie. Y'a eu un vol de sauterelles. Venues du désert, elles sont épuisées. Elles crèvent sur le sol des rues et des places. Ce n'est pas nouveau. Mais, ces idiots, ça les fascine.

Ils remarquent certains groupes réunis en rond et fixant le sol. S'approchant, ils voient les bêtes remuant à terre.

- C'est pour ça que vous ne rentrez pas, dit Lantérie à un employé.

- On est en grève, répond l'autre.

- Grève de quoi ?.

- En grève contre la guerre d'Algérie, dit le Marocain.

- Merde, dit Dubosc qui a entendu.

La foule s'amasse, uniformément brune, où les tarbouchs et les djellabas font une grande tache claire. Personne ne parle. Il n'y a pas de femmes. Des cohortes débouchent des rues devant les Municipaux et prennent place sur la vaste esplanade sablée. Les sauterelles ne retiennent plus l'attention. Elles sont broyées par les sandales, les pas font craquer leurs élytres. L'espace est plein, quelques centaines de personnes dans un carré, celui bordé par le perron du bâtiment municipal ; y montent les représentants syndicaux. Au premier rang, Germain se tient près du groupe de ses collègues marocains. Par les fenêtres des bureaux, Dubosc, Lantérie, des employés français, des dactylos le fixent.

- Il n'aurait pas fait ça y'a trois mois, avant l'indépendance, dit Lantérie. Maintenant, il peut.

Des collègues entrent dans le bureau.

- Vous avez vu le petit Gromier ?, dit l'un d'eux.

- Il a pas honte, dit une dactylo. Avec son copain qui est mort...

La manifestation se déroule selon les rythmes que les représentants syndicaux - copiant les rituels appris en France - lui donnent. L'un après l'autre, ils prononcent un discours. Le président local de l'UMT - qui, à Meriza, comporte déjà plusieurs sections dans l'administration, le bâtiment, les banques - s'élève contre la guerre qui tue les frères algériens, rappelle d'autres manifestations, pour certaines plus importantes, à Rabat, à Casa, dans presque toutes les villes marocaines. Il conclut en proclamant sa foi dans le Maroc indépendant et dans son Sultan. Le second orateur - le vice-président de l'UMT locale - traduit en français le discours dit en arabe par son président. Puis, dans son propre discours, il exalte la valeur des combattants algériens, condamne la guerre et la colonisation française, achève par une prière à Allah, pour qu'il donne la victoire aux fellaghas. Les troisième, quatrième et cinquième discours sont faits par des présidents de section qui disent leur confiance dans le destin de l'Algérie, leur volonté de soutenir son peuple en lutte, leur désir de voir les Français quitter le Maghreb. Entre deux phrases, la foule applaudit. L'indépendance est évoquée de nouveau et la grandeur du Sultan. Le petit groupe de communistes qui est

venu sur la place pour participer à la grève est fustigé par les orateurs. "Ils ne sont pas des nôtres. Nous, nous sommes l'Islam". Chacun des discours est traduit en français, sans doute en l'honneur de Germain. La manifestation se termine par la répétition des slogans. Le président de l'UMT fait redire trois fois par la foule chacun d'eux. La signification en français n'en est pas donnée. Environné par le bruit, par les paroles des slogans - dont il ne comprend plus le sens -, Germain demande à ses amis la traduction. Tout en hurlant, les amis traduisent. Certains slogans sont insultants pour la France et pour les Français. Germain proteste. Aussitôt, ce qu'il dit est transmis au président de l'UMT qui rectifie, fait des excuses, exclut des injures ceux des Français qui soutiennent la paix. Après un dernier hommage au Sultan, les manifestants commencent à se disperser. Les chaouchs rentrent dans les bâtiments, les chauffeurs de taxis reprennent leur véhicule qu'ils avaient laissé dans des rues proches, les ouvriers retournent au chantier. Germain et ses amis se dirigent vers les Domaines. La place s'étend sous le soleil, marquée ici et là de tas noirs - les sauterelles -, tandis qu'entre ces monticules brillants le vent soulève de légères nappes de poussière. L'horloge des Municipaux sonne trois heures. Les employés s'attardent sur les marches qui précèdent l'entrée des Domaines. Ils sont une quinzaine, autour de Germain. Ils le remercient d'être venu ; il était l'unique Européen. Il redit ses motifs, ceux qu'il avait fournis, il y a près d'un an, devant Medhlici et les gens du réseau, au bar des Amis. Il ne se bat pas seulement pour que l'Algérie soit indépendante. Il se bat parce que des individus, des petits groupes, non engagés dans le conflit, en font les frais. Toujours il se souvient des deux bûcherons pendant la guerre, accusés, après dénonciation par ses grands-parents, les Garantier., d'être des terroristes, fusillés, alors qu'ils ne s'occupaient ni de résistance, ni de collaboration. Il se souvient aussi, leur dit-il, de son ami Philippe ; il découvrit, sept ans après la guerre, qu'un de ses copains avait dénoncé à la résistance le gérant d'une scierie qui appartenait à ses grand-parents, les Garantier ; il vendait du bois aux Allemands. Philippe n'avait pas supporté cette révélation et s'était suicidé. Enfin, ajoute-t-il, Eddie vient de mourir, persuadé qu'il fallait défendre la France et l'Algérie contre l'Islam et le communisme. Lui a choisi, mais il a été tué pour de faux idéaux, devenus peu à peu les siens.

- On te comprend, lui dit l'un des employés. Chacun se bat pour ce qui lui tient à coeur. Nous crions Istiqlal, mais ce que nous voulons maintenant c'est notre propre indépendance, et pas seulement politique. Le Sultan va nous la donner.

- Tu crois ?, dit Germain d'un air dubitatif.

- Oui, je le crois. Il est le Commandeur des croyants. Il protégera son peuple.

- Ca c'est la religion. Mais le reste...

- J'ai déjà emprunté sur mon salaire, dit un employé. Comme j'ai du travail, je me suis acheté une voiture. Je la paierai à tempérament. C'est grâce au Sultan.

- Tu penses que tous les Marocains auront leur indépendance matérielle, dit Germain, enfin tous ceux qui la veulent ?

- Oui. Tous. Le Maroc est riche. On partagera.

Ils se décident à rentrer. Chacun regagne son bureau. Dubosc et Lantérie sont plongés dans la lecture de dossiers. Lorsque Germain entre, ils ne lèvent pas la tête. Il découvre sa machine à écrire, se met à taper.

- Tu as pris du retard, lui dit Dubosc. Faudra le rattraper.

- Du retard par rapport à quoi ?, dit Germain. Ce n'est pas du travail urgent.

- Ne discute pas. Dépêche-toi.

Le silence est retombé, pesant. Pour marquer son humeur, Dubosc a joué au chef de service. Parfois des Français viennent dans le bureau. Ils parlent à Dubosc et à Lantérie, évitent de se tourner vers Germain. En revanche, quand il s'agit de Marocains, ils s'adressent d'abord à Germain, ensuite aux deux autres. C'est Lantérie qui prend l'initiative de l'interroger.

- A la fin, pourquoi t'as fait ça ?

- J'ai agi comme j'estimais devoir le faire, dit sèchement Germain.

- Et tu te crois assez au courant pour savoir ce que tu dois faire ? Mon petit, nous ça fait plus de quarante ans qu'on est ici. Moi, j'y suis arrivé gosse. Dubosc, lui, avait dix-huit ans. On le connaît, le Maroc. On les connaît, les Arabes. Faire la grève avec eux, non mais tu ne te rends pas compte de ce que ça veut dire ?

- Ben si. Ca veut dire que je suis d'accord avec eux.

- Pour qu'ils nous tuent ?

- Au contraire. Pour que personne ne tue personne. Ce n'est pas en les méprisant qu'on arrangera les choses, NI ici, ni en Algérie.

- Moi je le parle, l'arabe. Je peux discuter avec eux. J'ai été élevé avec eux. Tu ne veux pas admettre qu'ils ne sont pas comme nous.

- On s'est battu contre les Allemands pendant la guerre. Eux se battent maintenant contre nous. Pour la même raison : être indépendants.

- L'indépendance, dit Dubosc, ils ne savent même pas ce que c'est. Quand ils vont s'apercevoir que c'était mieux auparavant, ils voudront revenir avec nous. Mais c'est trop tard.

- Ils ne le voudront jamais.

- Moi, j'ai lutté pour eux, avec eux, avant la guerre, dit Lantérie. Pour qu'ils soient plus libres, moins colonisés. C'est de la blague. Regarde de près, tu verras. On est dans un pays de sauvages.

- Ils ont leurs coutumes. Ce ne sont pas les nôtres. Certaines sont condamnables de notre point de vue. Est-ce une raison pour ne pas les considérer, les rejeter sans discussion ?

- Oui, dit Dubosc. Nous sommes des civilisés. Eux, ils n'ont pas évolué.

Un chaouch descend le grand escalier qui relie le premier étage au rez-de-chaussée. Il rencontre un autre chaouch.

- Y'a du nouveau, lui dit-il.

Il lui parle bas à l'oreille. L'autre va rejoindre ses collègues ; ils sont alignés le long d'un mur, seau et serpillère à leurs pieds. Il leur murmure des mots. Quelques-uns s'égaillent dans les bureaux. L'un d'eux se penche vers Christine - la dactylo qui avait connu Eddie -, lui dit quelques mots. Elle sursaute, se lève, entre dans le bureau voisin. Ainsi la rumeur circule d'un bureau à l'autre, sans être dite à voix haute. Des conciliabules se font, non seulement entre chaouchs, mais aussi entre Européens. La manière d'accueillir la nouvelle - car c'en est une - varie selon celles et ceux qui la reçoivent. Sans le savoir, Germain - c'est lui qui est concerné - a suscité les amours et les haines. Son dernier acte fait lever des approbations, des refus, des condamnations.

- Il a exagéré, dit une dactylo. On ne va pas avec des gens comme ça.

- Mais, madame Ramirez, répond une autre, il a agi selon ses idées. Et puis, c'est un jeune.

- La jeunesse n'excuse pas tout, dit d'une voix rogue un chef de bureau.

- Moi, dit un autre, je le renverrais en France. Ici, il ne peut faire que du dégât.

- Nous le soutenons à bloc, dit un employé marocain. il nous aide, il nous comprend.

- Il vient d'arriver au Maroc, dit une autre dactylo. Comment veux-tu qu'il vous comprenne ?

Dans un autre bureau, la désapprobation vis à vis de Germain est unanime.

- Quel petit con, dit un chef de service.

- Quel gros con, tu veux dire, répond son adjoint. Ces jeunes de la métropole, ils font n'importe quoi ; ils se croient tout permis.

Le chaouch a achevé son périple. Il est allé dans tous les bureaux. Il est même allé aux Archives, où la discussion, depuis son passage, bat son plein. Il est devant la porte du bureau de Dubosc. Il hésite à entrer. Puis il se décide. Il ouvre la porte, entre. Dans la pièce, le silence est depuis longtemps revenu. Il s'approche de Germain, dit à mi-voix :

- Le conservateur veut te voir.

Germain continue à taper sur sa machine à écrire. Au bout de quelques minutes, Dubosc dit :

- Faut que tu y ailles, Germain.

- Non, répond-il.

Le bruit de la machine recommence, avec de rares interruptions.

- Cinq heures approchent, dit Lantérie. Faut que tu y ailles avant.

Il ne répond pas, poursuit son travail. Dubosc s'est levé. Il est venu vers le bureau de Germain, il s'est appuyé sur le rebord de la table en face de lui.

- Ecoute. Tu es en train de faire une connerie. Participer à la grève, c'était une erreur. Maintenant que le Maroc est indépendant, ça ne peut pas aller chercher loin comme sanction. Mais refuser de se rendre à une convocation du conservateur, c'est une faute professionnelle. Tu piges ?

- Je n'ai jamais rien compris à l'administration et je m'en fous. Je n'irai pas voir ce bonhomme pour une bonne raison : je n'éprouve aucun plaisir à me faire engueuler.

- Tu te mets dans ton tort, reprend Dubosc. Tu seras tout simplement renvoyé et personne ne pourra rien faire pour toi, pas même les Marocains. Alors que, si tu y vas, ça s'arrangera.

Vissé sur sa chaise, Germain s'acharne sur son clavier. Lantérie lui dit :

- Etant jeune, j'étais comme toi. J'ai failli ne pas être titularisé, parce que je refusais de faire des excuses à mon chef de service. Je l'avais remis en place parce qu'il m'avait traité de "jeune sot". Heureusement, mon chef de bureau était brave. Il m'a convaincu d'y aller. On n'en a plus reparlé. Crois-moi, Germain. Il y a des moments où il faut savoir mettre les pouces. Cela n'a rien d'humiliant. C'est ton supérieur hiérarchique. Il te convoque. Tu réponds. Un point c'est tout.

- C'est à cause de ma participation à la grève qu'il me fait appeler. Or c'est mon droit de faire grève. Je n'ai pas de compte à lui rendre.

- C'est son droit, et même sans doute son obligation, de te faire venir, dit Dubosc. Va lui expliquer ce que tu viens de nous dire. Ca ira mieux après. Allez, ferme-moi cette machine, remets ta cravate et ta veste - il est comme les deux autres en chemise et en col ouvert - Et surtout ne t'énerve pas. On t'attend pour la sortie.

Il ferme lentement sa machine à écrire. Il quitte la table, en repoussant sa chaise contre le mur. Je suis contraint d'obéir, grince-t-il, entre ses dents. Les deux autres le regardent nouer sa cravate, enfiler sa veste. Ils sourient. Il ouvre la porte, se retrouve dans le couloir. A cette heure proche de la fin du travail, il est bordé, sur presque toute sa longueur, par les chaouchs ; pour nettoyer, ils attendent que le bâtiment soit vide.

Certains sont accroupis, d'autres debout. Au fur et à mesure qu'il avance, les faces s'éclairent. Le sourire de Dubosc et de Lantérie est devenu chez eux complicité et accord. Les yeux brillent en le fixant, l'encouragent. Les mains sont levées ; par ce geste chacun indique qu'on prie Moulana pour lui. Sur un seul côté du couloir, vingt chaouchs sont ainsi alignés. Mais ici et là, la file s'interrompt ; c'est la porte d'un bureau ; comme les employés s'apprêtent à partir, elle demeure ouverte. Dans chaque bureau, les têtes se tournent, les yeux le suivent progressant dans le couloir. Lorsqu'il s'agit d'un Européen, la tête se détourne. Mais il a le temps de voir le mépris sur le visage. Les employés marocains, eux, se sont spontanément rassemblés sur les seuils. Ils n'osent parler trop fort, craignent les interventions des chefs de service. Mais leur visage témoigne de leur contentement.

- Tiens bon, lui crie l'un d'eux.

Ils tapent sur son épaule. Il dit à voix basse : J'ai la trouille. Il est devant le bureau suivant, celui d'Européens, puis replonge dans un petit groupe qui doucement le pousse vers l'escalier. Il monte les marches à pas lents, il n'est pas pressé d'arriver. Il rencontre un dernier chaouch qui descend et qui, furtivement, lui pose sa main sur la joue. Au premier étage, d'autres bureaux encadrent un couloir ; il mène à la pièce où le conservateur se tient et reçoit. Toutes les portes sont ouvertes. A cet étage, ont été réunies les dactylos ; les hommes sont au rez-de-chaussée ; lorsqu'ils veulent dicter une lettre, ils appellent une employée. Elles sont toutes européennes, les Domaines recrutent peu de femmes marocaines. Lorsque il passe, elles feignent de l'ignorer. Certaines, par curiosité, jettent un coup d'oeil sur lui. Madame Ramirez lui présente une figure sévère. Seule l'amie d'Eddie - Christine - est sortie. Elle lui fait un sourire. Sur la porte en face de lui, il lit : Le Conservateur en chef. Il frappe. Un Entrez sec lui répond. Les trois fenêtres de la pièce donnent sur la place des Municipaux. Par l'une d'elles, la tour et son horloge se profilent. Derrière la table, un store est tiré sur la troisième fenêtre. Le conservateur, derrière cette table, demeure dans l'ombre. L'homme paraît petit. Ses lunettes sont cerclées d'or. Sa bouche est plissée. Il a des yeux d'un gris métallique qui demeurent sans expression. Germain le voit chaque matin et lui serre la main. Mais il n'a jamais eu aucun rapport avec lui. Légèrement chauve, vêtu d'un costume gris-noir, le conservateur reste assis. Il ne l'invite pas à s'asseoir. Il le regarde longuement. Germain ne se détourne pas. Il sait que l'autre s'en ira bientôt, retournera en France. Sans doute cette convocation est-elle pour lui de routine et n'y met-il pas grand enjeu. Il n'est pas considéré par le personnel comme particulièrement répressif. Germain est pâle. La situation qui se prolonge - cette intimidation sans masque - l'exaspère. Il prend brusquement l'initiative de la parole.

- Vous vouliez me voir, monsieur le Conservateur ?

Pour parler, il a retrouvé le ton feutré, poli, mais néanmoins distant qui est, lorsqu'on le dérange, celui de son père. Le conservateur ne s'y trompe pas, répond aussitôt :

- C'est à vous d'attendre que je vous interroge. Je vous ai fait venir pour vous rappeler qu'en aucun cas, sauf permission expresse de ma part, vous ne devez vous engager dans un mouvement de grève. Votre présence sur la place à deux heures était inadmissible.

- Pourquoi ?, dit naïvement Germain.

- D'abord parce que c'est interdit. Ensuite, parce que vous êtes français.

- La grève était faite pour protester contre la guerre d'Algérie.

- Cela ne vous concerne pas.

- Mais pourquoi ?, répète Germain.

- Parce que vous n'êtes pas arabe, répond le conservateur d'un ton incisif. Cessez de discuter, ajoute-t-il de la même voix. Vous avez commis une faute, elle sera sanctionnée. Vous en serez averti en temps utile.

Germain devient plus pâle, il recule. Ses mains tremblent. Il s'apprête à répliquer.

- Ce n'est pas une faute de service, conclut le conservateur en adoucissant sa voix. La prochaine fois, faites attention.

Sur le port, le petit matin pose des nuées grises qui dissimulent les mâts des bateaux de plaisance et les substructures des paquebots. Là-bas, au ras de la mer, des lambeaux de nuit s'effilochent, tandis qu'un soleil voilé monte à l'horizon. Il fait presque froid. Octobre venu, le chaleur augmente au cours de la journée, mais les heures depuis l'aube sont fraîches. Au loin, vers l'Est, sur le littoral, se détachent les échafaudages et les premiers murs sur le chantier des Mimosas ; longue traînée blanche qui tranche sur les rochers noirs. Sur les darses du port, les petits taxis roulent à faible allure, amenant des passagers. Un navire des Messageries maritimes est à l'ancre ; à l'entrée de sa passerelle, les voyageurs s'accumulent. Tous les départs sont retardés de plusieurs heures. Les dockers ne sont pas là. Ils ne viendront pas. Depuis deux jours, une grève a été déclenchée à Meriza et aux environs. Les chantiers, dont celui des Mimosas, ont arrêté le travail. Les administrations sont bloquées. L'UMT soutient les grévistes. A huit heures, à part ceux qui y embarquent, personne ne vient sur le port. Les guichets de la gare maritime sont vides. Les cabines des grues demeurent inoccupées ; leur aileron métallique est suspendu dans le ciel. La grève est dirigée contre le gouvernement marocain, mais elle vise surtout les grandes compagnies immobilières dont la plupart appartiennent encore aux Français. Pour faire nombre, les administratifs marocains ont suivi, désorganisant le travail et obligeant les Européens à chômer. Cette grève n'est pas populaire. Elle menace, sans le vouloir, le commerce, le bazar ; effrayés, les clients ne viennent plus dans les petites rues. Elle couvait depuis longtemps. Sur les chantiers, les ouvriers sont exaspérés par la modicité des salaires, alors que, tous le savent, les profits sont énormes. Dans les bureaux du privé, les employés protestent depuis plusieurs mois contre leurs salaires beaucoup moins élevés que ceux des employés européens.

La matinée s'écoule, sans que la ville s'anime. Une manifestation est prévue pour midi, sur l'avenue de France. Au matin, beaucoup dorment, se reposant des meetings et des réunions de la veille. Le Café de France, sur la place du même nom, accueille, vers dix heures, quelques clients. Les livreurs remontent les rues du centre, approvisionnent les magasins et, parmi eux, celui de Monique. Des passantes font leurs courses, le cabas à la main. Sur la place des Municipaux, les grilles des bâtiments sont fermées. Le mouvement a commencé deux jours plus tôt. L'UMT a envoyé des employés, l'avant-veille dès les premières heures, sur les chantiers. Ils ont lancé le

mot d'ordre de grève et les ouvriers ont aussitôt débrayé. Germain s'est proposé pour accompagner les employés. Le président local de l'UMT a refusé.

- Je suis intouchable, a dit Germain.

- Raison de plus pour ne pas en abuser, a répondu l'autre.

Après sa visite au conservateur, Germain avait reçu, quelques jours plus tard, un papier de l'administration centrale, celle de Rabat ; elle lui infligeait un blâme ; il ne s'était pas présenté aux heures requises à son poste de travail. Au début du mois suivant, lui était parvenu, par la voie officielle, toujours signé de l'administration centrale - même signature -, un second papier annulant le premier. Pour vice de forme, précisait le commentaire. Le conservateur n'avait pas renouvelé sa demande.

Pendant le mois de Juillet, il a pris ses vacances. Sa mère l'invitait à l'Ormée, sa propriété ; depuis sa séparation d'avec son mari - André, le père de Germain, qui vit maintenant avec Régine à Rasmès -, elle y réside. Il a choisi de rester au Maroc. Il est allé vers le Sud, à Marrakech, à Agadir, puis il a gagné vers le Sud-Est le désert. Il est revenu début Août, portant en lui des images nouvelles : les oasis sous le soleil, avec leur ciel entre les palmiers, strié d'oiseaux ; le lever du soleil sur le Haut-Atlas, les premiers rayons atteignant les roches rouges de la plaine, rosissant la neige sur les cimes. Aux Domaines, dans la chaleur moite du plein été, le travail a repris. Dubosc et Lantérie, sont partis en France, le premier définitivement, le second pour ses vacances. Seul dans le bureau, avec parfois la visite d'un Marocain, jamais d'un Européen, il a trouvé le temps long. A son départ, Dubosc lui a longuement serré la main. Depuis son retour, Lantérie le traite comme auparavant, avec amitié. Le déclenchement de la grève a, de nouveau, relancé les discussions. Malgré l'arrêt obligé du travail, beaucoup d'Européens viennent aux Domaines. Ils condamnent le mouvement, cherchent les moyens de le contrecarrer. Dans le calme de son studio, ce matin d'Octobre à neuf heures, Germain dort encore.

Les commerces du centre ne sont pas fermés. Monique s'est rendue, comme chaque matin, au magasin. Les clients sont moins nombreux que les autres jours, mais ils achètent. La banque de Calendreau est fermée ; allongé sur son lit, il parcourt le journal de la veille.

A onze heures, le bar du Cintra est rempli d'Européens. Ils se sont assis au comptoir. Les tables de la petite salle, sont, elles aussi, toutes occupées. Dubord s'inquiète pour l'avenir.

- Comment la grève s'achèvera-t-elle ?, dit-il.

- Ces imbéciles sont incapables de mener une grève jusqu'au bout, répond Venucci. On leur promettra, mais ils n'obtiendront rien. Dieu merci, le gouvernement marocain nous aide.
 - Ils ont l'air remonté. Avec eux, on ne sait jamais.
 - Allons donc. Tu te tracasses pour rien. Je te le dis, ils sont incapables de rien foutre. Si nous ne leur avons pas donné l'indépendance, ils ne l'auraient jamais prise.
 - Oui, mais maintenant ils l'ont. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent. Ils ne vont sans doute pas s'en priver. Ils risquent de piller, de détruire, ou même pire.
 - De violer ?, dit Venucci en riant. Y' en a, parmi nos chères amies, qui ne s'en plaindraient pas.
 - Sauf s'ils les tuent.
 - Arrête ton cirque. Ils ne feront rien. Dans deux jours, la grève sera finie. Calendreau entre dans le bar. Les voyant, il vient s'asseoir auprès d'eux.
 - On n'a plus besoin du réseau, dit-il aux deux autres. Le gouvernement marocain nous remplace.
 - C'est à lui que les revendications s'adressent, dit Venucci.
 - Tu rigoles...A la banque, l'UMT nous a envoyé une liste de personnes à augmenter. Même chose aux Domaines. Aux chantiers, c'est tout le personnel qui, toujours selon l'UMT, doit bénéficier d'un accroissement de salaire.
 - Ils n'auront rien, dit Venucci.
 - Oh, pas grand chose, dit Calendreau. Le Sultan et Hassan vont les mettre au pas. Personne n'a envie qu'ici ce soit le bordel. Sauf le syndicat.
 - Il n'est pas encore très puissant, dit Dubord.
 - Ah, tu crois ça...Tu es au courant pour Germain ?
 - Oui, dit Dubord. Il a participé à la grève du 5 Juillet. On pouvait s'y attendre.
 - Il y a eu une suite. L'administration centrale lui a collé un blâme. L'UMT l'a fait rapporter.
 - Non ?, dit Dubord stupéfait.
 - Eh oui, c'est comme ça, poursuit Calendreau. Aujourd'hui, un employé peut agir comme bon lui semble. Il n'y a plus de sanction.
 - C'est Germain qui te l'a raconté ?, dit Venucci.
 - Pas lui. Ses collègues européens des Domaines.
- Fahrid et son réseau sont rassemblés, comme d'habitude, au bar des Amis. Ils se sont assis dans la petite salle derrière le rideau de bambous.

- Germain va venir nous rejoindre, dit Fahrid. Par lui on aura peut-être quelques nouvelles, mais pas des Européens. Calendreau, sa femme, Dubord et Venucci ne le voient pratiquement plus.

- Dommage, dit un homme. On ne saura plus ce qui se prépare.

- Il est brûlé, comme on dit en français. Il nous est quand même utile. Sa présence dans l'administration des Domaines nous permet de savoir un peu ce qui se passe.

- Pour les chantiers, dit un homme - un ouvrier en grève -, la situation ne s'améliore pas. Les directions refusent toute transaction sur les salaires. Du coup, nous on s'énerve. Sans compter que les chefs de travaux - tous des Européens - ne se gênent pas, quand ils nous rencontrent, pour nous insulter.

- Faites gaffe aux provocations, dit Fahrid. Elles peuvent vous entraîner plus loin que vous ne voudriez aller.

- Oh, on est sur nos gardes, dit l'ouvrier.

- Aux Mimosas, dit un autre - lui-même ouvrier -, il y a un rassemblement prévu pour deux heures et demi. J'y serai.

- Essaie de calmer les hommes, dit Fahrid. Il paraît que le chef est correct.

- Oui, répond l'autre, mais très méprisant.

Germain entre dans la salle.

- Assied-toi, lui dit Fahrid.

Le patron du bar lui apporte un verre de thé à la menthe.

- Comment ça va aux Domaines ?, questionne Fahrid.

- Je n'ai pas pu savoir grand chose. La plupart des collègues - sauf les Marocains - ne me parlent plus. Par Lantérie, j'ai su que l'UMT négociait avec Rabat pour la hausse des salaires. D'après lui, elle ne concernerait pas seulement les Marocains, mais tous les employés y compris français.

- Le gouvernement ne voudra pas, dit Fahrid. Ils sont fauchés.

- L'UMT est décidée à maintenir ses exigences, dit Germain, mais seulement pour les Marocains. Les Français râlent, surtout dans les petits postes.

- A midi, nous allons défiler, dit Fahrid, employés et ouvriers confondus. Nous remonterons l'avenue de France, nous ferons une pause sur la place. Puis nous irons au port. On sera des centaines.

- Crois-tu que ça impressionnera les Européens ?, dit un homme.

- Les directions de boîtes françaises craignent la désorganisation économique, dit Fahrid.

- Elles n'auraient plus leurs profits, dit un ouvrier.

- Notre intérêt est que le travail continue, poursuit Fahrid, mais pas à n'importe quel prix.

A midi, aux confins de la ville, des groupes se forment. Ils restent à l'entrée des rues. Des hommes sont venus du bidonville à l'Ouest, d'autres des premières cités ouvrières construites au delà des coteaux. A chaque groupe, au bout de chaque rue, s'adjoint un délégué de l'UMT qui donne les consignes. Pour éviter de se faire voir par la police - qui a l'ordre de s'opposer à la grève -, chaque petit groupe doit, en formation dispersée, descendre la rue en face de laquelle il se trouve. Un point de ralliement est fixé pour tous les groupes : le port. Il est désert. Ouvriers et employés pourront se réunir sur les darses. La marche commence. Seuls des hommes y participent ; les femmes en sont exclues. Ils avancent sur les trottoirs, les uns vêtus de leur djellaba avec le tarbouch sur la tête, les autres en bleu de travail, d'autres encore en costume européen. Mêlés à la foule des promeneurs - ils sont nombreux à cette heure -, ils ne ressemblent pas à de futurs manifestants. Ils quittent la rue, bifurquent, reprennent une autre rue et vont tous vers le même lieu, celui qui leur a été indiqué. A midi et demi, les premiers groupes débouchent sur les darses. Des délégués de l'UMT les accueillent. Du matériel a été entreposé sous les hangars et dans les bicoques où les dockers rangent leurs outils. Des hommes viennent le chercher. Cinq minutes plus tard, ils brandissent banderoles et drapeaux. A une heure, les darses sont couvertes d'une foule dense ; elle est surmontée d'une inscription "Augmentez nos salaires" écrite en arabe et en français ; à l'inscription s'ajoutent les couleurs rouge et verte marquées du Croissant. Avec en tête le président local de l'UMT et les délégués, le défilé se dirige vers la place de France. Lorsqu'il y arrive, les derniers manifestants n'ont pas quitté le port. Dès que la place est pleine, les délégués lancent les slogans ; ils sont plusieurs fois répétés. Les Européens qui buvaient leur apéritif à la terrasse du Café de France se replient à l'intérieur. La masse des manifestants déborde sur le trottoir jusqu'à la porte. Puis le défilé repart, remonte l'avenue de France, tourne au rond-point devant le Dar el Beida, rejoint les avenues du centre où il se déploie. A chaque arrêt, les slogans reprennent. La dernière pause est sur la place des Municipaux. Le président fait une brève allocution. La manifestation se disperse.

Comme prévu, les ouvriers des Mimosas sont, à deux heures et demi, devant la baraque du chef de chantier. Malgré le soleil d'Octobre, la chaleur est lourde. Devant eux la mer brille. Il fait trop chaud pour pêcher ; aucun bateau ne quitte le port. Le but de la réunion est de demander directement au chef de chantier une augmentation de salaire ; non le jour même ; les ouvriers veulent le rencontrer pour discuter avec lui. Il servira de médiateur entre eux et la compagnie immobilière. Trente à quarante

ouvriers sont présents. Il n'y a pas de délégué de l'UMT. La discussion se déroule librement à l'ombre de la baraque. Beaucoup de ces ouvriers sont d'anciens copains de Ben Youssef et certains font partie du réseau.

- Ca fait trop longtemps, dit l'un d'eux, qu'on travaille pour un salaire de misère. Il suffit qu'ils nous augmentent un peu. D'ailleurs les prix ont monté.

- D'accord, dit un autre. Mais comment l'obtenir ?

- Faut y aller doucement, dit un troisième. Déjà la grève va peser et les décidera. La manifestation de ce matin, où il y avait du monde, peut aussi avoir de l'effet.

- On est trop peu nombreux, dit un homme.

- Oui, mais tous les autres, sur les chantiers, nous aident. On n'est pas les seuls à réclamer. Et on est soutenu par l'UMT.

- C'est vrai, répond un autre. Mais, ici, sur le chantier, si on s'adresse au chef, on n'est pas assez. Sur cinquante ouvriers, on est à peine trente à bouger.

- Quand ils verront que ça marche, les autres vont peut-être se rallier, dit le premier.

- J'en doute, répond son compagnon. Je crois qu'on a fait le plein. Ils ont peur.

- Peur de qui ?, dit l'un des copains de Ben Youssef.

- Peur des Européens et aussi du gouvernement à Rabat. Il n'est pas favorable à la grève.

- Il devrait comprendre qu'on meurt de faim, qu'on a des femmes et des enfants. Il devrait être pour nous, dit un homme d'une quarantaine d'années.

- Ben oui, dit un jeune. Mais, pour le moment, ça continue comme avant. Ils font du profit, sans s'occuper de nous.

- T'inquiète pas, ça ne durera pas longtemps. On saura se battre, réagir, dit un autre jeune. Nous, on ne veut pas de la vie que les vieux ont eue. C'est fini. Il faut que les Européens l'admettent.

Au moment où le groupe s'apprête à s'en aller, une auto stoppe devant l'entrée des Mimosas. Puis elle amorce son tournant et vient se ranger devant la baraque. C'est l'auto du chef de chantier. Il est venu vérifier si tout est en bon état. Il craint, en ce temps de grève, les déprédations, les vols d'outils, voire la destruction de bâtiments déjà commencés. Il fait, chaque jour, sa visite. La veille, il n'y avait personne. Il descend prudemment, sans regarder les ouvriers, se dirige vers son bureau, monte les quelques marches qui mènent à la porte. Les ouvriers l'ont suivi. Il ne s'est pas retourné, ne s'est adressé à aucun d'entre eux. Il introduit la clé dans la serrure. Un ouvrier s'approche de lui.

- Patron, on voudrait vous parler, murmure-t-il.

- Pas aujourd'hui, répond le chef sans lever la tête.

- C'est pressé, dit l'ouvrier.
 - Pas aujourd'hui, je t'ai dit, répond l'autre. D'abord, c'est au sujet de quoi ?
 - Des salaires, répond l'ouvrier.
 - Quels salaires ?
 - Ben, ce qu'on touche toutes les semaines.
 - Et alors, vous ne l'avez pas eu, votre argent, cette semaine, pour les jours que vous avez faits ?
 - Bien sûr, patron, dit l'ouvrier. Mais on voudrait une augmentation.
 - Une augmentation...., répond le chef, mais t'es malade ? Vous voudriez une augmentation ? Pour le peu que vous fournissez ? Et en plus, sans aucune qualification. C'est déjà beau qu'on vous embauche.
 - Mais, patron, si vous nous embauchiez pas, le travail, y serait pas fait.
 - Que si. On devrait prendre des ouvriers en France et les amener ici. Ca coûterait plus cher, mais au moins on aurait du bon boulot. Avec vous autres, c'est toujours du gâchis.
 - Patron, vous devez nous aider à obtenir près de la direction une augmentation de salaire. Jusqu'ici, vous nous avez bien traité, on ne se plaint pas.
 - Aujourd'hui, c'est foutu, dit le chef de chantier. Vous avez fait la grève, vous m'avez collé dans la merde. Allez tous vous faire foutre, ajoute-t-il en haussant la voix.
- Les ouvriers qui sont en bas, silencieux, avancent tous vers le perron.
- Barre-toi, crie-t-il à l'ouvrier qui est près de lui.
- Il lève la main, comme s'il voulait le frapper. L'autre recule. Ceux qui sont derrière lui commencent à monter les marches. Le chef de chantier ouvre sa porte, entre rapidement et s'enferme à clé. Les hommes demeurent immobiles, attendent qu'il sorte. Il les voit par la fenêtre qui domine le chantier.
- Comment faire ? , murmure-t-il. Ces cons vont m'écharper.
- Il tergiverse. La meilleure solution serait apparemment d'appeler les flics. Mais ils ne sont plus sûrs ; beaucoup sont marocains ; ils soutiendront les ouvriers. L'idée lui vient que ses protecteurs naturels, ce sont les soldats. L'armée française, elle, le défendra. Mais comment joindre la caserne ? Il consulte un annuaire, découvre un numéro intitulé Surveillance où l'on peut appeler ; il figure dans une liste de tous les numéros se rapportant localement à l'armée. Il décroche, obtient un correspondant, expose son cas. Il doit patienter. Le standard le renvoie d'un service à l'autre. Enfin, il a au bout du fil un responsable qui lui dit simplement: On arrive. Il repose le combiné, s'assied, la tête dans ses mains. Les hommes ne parlent pas. Ils restent là, impas-

sibles. Lorsque les soldats arrivent, un Marocain, celui qui est le plus près de l'entrée, crie :

- Voilà l'armée.

Le camion - un GMC - n'est pas entré dans le chantier. Il s'est garé sur l'un des bas-côtés de la route. En sont descendus une douzaine de soldats en battle-dress, casqués. Un sergent-chef les commande. Ils se rangent sur la chaussée, leurs armes braquées. Puis ils marchent lentement vers le chantier. Les ouvriers se sont cachés derrière les premières constructions ou contre les cabanes à outils. Pour les intimider, le sergent-chef ordonne de tirer sur un mur au delà d'un échafaudage. Un homme est blessé à l'épaule il s'écroule en hurlant. Plusieurs lui portent secours. Les soldats se mettent en ligne le long de la baraque, leurs armes levées.

- Vous pouvez sortir, crie le sous-officier.

Le chef apparaît en haut des marches. Dès qu'il les a descendues, il va, entre les soldats, jusqu'au camion. La troupe se replie, s'entasse dans le GMC qui repart. Les ouvriers sont sortis de leur cachette et entourent l'homme blessé.

- Il faut l'emmener à l'hôpital, dit l'un d'eux. Il perd son sang.

Trois hommes montent jusqu'à la porte de la baraque, la défoncent. Celui qui sait le mieux lire cherche le numéro des Urgences. Dix minutes plus tard, les ululements de la sirène d'une ambulance se font entendre sur la route.

Depuis le matin, Calendreau n'a pas quitté le Cintra. A l'heure du déjeuner, il s'est mis sur le pas de la porte, pour voir défiler les manifestants. Aussitôt rentré, il a mangé avec Dubord et Venucci des hot dogs et bu de la bière. Toute la journée, jusqu'au soir, des Européens sont venus, repartis, revenus. Le Cintra était un carrefour où s'échangeaient les nouvelles, où, selon les rencontres, se calmaient ou s'aiguisaient les peurs. Un téléphone d'un de ses agents a averti Calendreau de l'incident aux Mimosas. Il a reposé l'écouteur, a regardé autour de lui, l'air soucieux.

- Des ennuis ?, a demandé le serveur, celui qui est affidé à son réseau.

- Un Marocain a été blessé, répond-il à voix basse. Au chantier des Mimosas.

- Bon dieu, murmure l'autre. Mais par qui ?

- Par l'armée...française.

- Merde, dit le serveur.

Calendreau décroche le téléphone, appelle l'hôpital, s'enquiert des nouvelles de l'homme. L'infirmière répond :

- Qui êtes vous ?

Il parvient à la convaincre de le renseigner et apprend que la blessure est légère. Lorsqu'il raccroche, son visage a repris sa sérénité.

- Il est hors de danger, murmure-t-il au serveur.

Il raconte les faits à Dubord et à Venucci.

- C'est quand même pas bon, dit Dubord. Les Marocains vont grossir l'histoire, s'en servir contre nous, accuser.

- Tu crois ? Pour une égratignure ?

- Les esprits sont montés. N'importe qui peut faire dégénérer la grève en émeute.

- Pas pour si peu.

Il est bientôt cinq heures. D'après les renseignements recueillis près de ceux qui viennent, la ville est calme. Aux Mimosas, un petit groupe est resté. Il discute, sans s'agiter. L'armée est rentrée à la caserne.

- Faut se distraire, dit Calendreau.

Il appelle Monique à son magasin, lui propose de dîner en ville. Elle accepte. Revenu à sa table, il continue sa conversation avec Dubord et Venucci.

- Les militaires sont des idiots. Ils feraient mieux de se mêler de leurs affaires. Ce n'est pas à eux de mener des opérations policières. Les flics y auraient suffi.

- Oui, dit Dubord. Mais les Marocains n'ont pas confiance dans les flics, ni les Français.

- Le chef de chantier aurait du se fier à eux, dit Venucci. Ils n'auraient pas tiré.

- Certainement pas, dit Calendreau.

Au chantier, le groupe des trente hommes est d'abord resté sur place. Puis, en passant par l'arrière des constructions, quelques Marocains se sont éloignés. Ils ont dit aux autres : On va revenir. Jusqu'à quatre heures, le groupe les a attendus, en délibérant.

- Qu'est-ce qu'on fait ?, a dit un ouvrier.

- On doit manifester, a répondu un autre.

- Mais on est à peine trente. Les Européens vont rire.

- D'autres se joindront à nous. On crierà : On a tué notre frère.

- Il n'est peut-être pas mort, dit un ouvrier.

- Bon. On crierà : On veut tuer nos frères.

- Ca ne servira pas à grand chose, dit un troisième.

Ils hésitent sur la route à suivre. La traversée de la place de France s'impose.

- Sur le soir, le Café de France est plein. Rien que des Européens. Ils nous verront.

Les absents sont revenus. Leur djellaba est gonflée.

- Qu'est-ce que vous cachez ?, dit un homme.

- On ne se laissera pas descendre à bout portant, dit l'un d'eux.

Leur est annoncé qu'une manifestation a été décidée. Ils acquiescent. Le groupe se met en marche, longe la mer. Dès l'entrée dans la ville par le port, tous crient l'unique

slogan : On veut tuer nos frères. Quelques dockers qui traînent se joignent à eux. Quand ils s'engagent dans l'avenue vers la place de France, des enfants les suivent. Les petits taxis se rangent pour les laisser passer. Ils arrivent sur la place. La terrasse du Café de France est couverte de consommateurs qui boivent l'apéro. Il est six heures. Au premier rang, Pierre et Monique occupent une table. Lorsque le slogan retentit, les consommateurs se lèvent et s'avancent au bord du trottoir. Ils regardent, en riant, le petit groupe qui défile : peut-être quarante personnes, suivies par quelques enfants.

- C'est vrai qu'on pourrait vous tuer, leur crie Calendreau. Vous n'êtes pas nombreux.
- Ou seulement vous casser la gueule, hurle un autre. Nous, on fait le poids.
- Bande de cons, lance un autre.
- Abrutis, dit une femme.
- On les attaque ?, vocifère Calendreau.

Deux djellabas s'écartent, des fusils sortent. Les consommateurs refluent en désordre. Les coups tuent au hasard, mais d'abord ceux qui sont le plus en avant. Monique et Pierre gisent morts sous les tables.

LES SOLDATS DE KERBES

Les personnages :

Germain et Laurent Gromler : les deux frères sont militaires, dans des casernes différentes.

Groupe de la caserne d'Aumale : Terril, Rastel, Vanberghe, Mandingue; Pelin, Cheffol, Laurent Gromier

Groupe de la caserne Bugeaud : Martin, Bonnier, Rivaud, Plessis, Sanglès, Poirier, Germain Gromier.

Le colonel Doubleau : commande le régiment stationné à Keebès

La capitaine Jamin : commande une compagnie stationnée à Kerbès

Le lieutenant Sanguin, rappelé : commande une section cantonnée à Kerbès

Désirée Dubarry : arrière grand-mère de Laurent et Germain Gromier.

La matinée de Novembre ressemble à un jour d'été. Sur les montagnes, derrière la ville, dans la plaine qui s'étend jusqu'aux sommets de l'anti-Atlas,, le soleil d'automne ruisselle, aussi brillant qu'à la belle saison en Europe. Le ciel d'un bleu outre-mer domine un paysage vert et Kerbès une cité rose. Dans la plaine, la ligne de chemin de fer trace un sillon noir, bordé par le même en gris, celui de la route qui longe la voie. Deux fois par jour, un train passe le matin dans le sens Alger-Oran, le soir dans l'autre sens. A l'Ouest, sur les premières pentes, une forêt s'étale. Au dessus d'elle, des corbeaux et des éperviers planent. Ils plongent parfois, remontent avec un morceau de chair dans le bec.

La caserne Bugeaud dresse ses vieux bâtiments datant du début du siècle sur les contreforts qui surplombent la plaine ; ils renforcent le promontoire rocheux sur lequel Kerbès est construit. L'avant de la ville est cette caserne et sa grande cour qui a vue sur les champs et, là-bas, sur les monts. Une deuxième caserne, celle d'Aumale, s'est établie à l'arrière de la ville, au bas de l'escarpement, là où les pentes de la première ligne de montagne commencent. Elle est plus récente que l'autre, avec des bâtiments plus hauts, blancs, à toits d'ardoise, alors que ceux de la vieille caserne sont gris et couverts de tuile. Grand carré dont le porche ouvre sur l'une des rues de la ville - la rue principale dite rue Affre -, elle n'a aucune vue sur la plaine. Mais le ciel bleu et le soleil font de ses constructions une enceinte lumineuse dans laquelle des soldats en uniforme déambulent.

Dans l'autre caserne, à dix heures, c'est la pause. Des petits groupes traversent la cour ensoleillée, se dirigent vers la buvette. Les hommes des deux casernes se connaissent. Ils se rencontrent aux patrouilles et à la garde, parfois aussi, certains d'entre eux, pour les fêtes. Mais chaque caserne a sa particularité. La vieille caserne abrite des fantasins - l'Infanterie de Marine -, la caserne neuve des artilleurs.

Dans l'une et l'autre, des groupes d'amis se sont constitués. Comme chaque matin, ils vont boire. A d'Aumale, Terril, Vanberghe, Rastel, Mandingue qui sont caporaux marchent près de Pelin, Cheffol et Gromier que l'on appelle par son prénom Laurent pour le distinguer de son frère, Geramin, qui, dans l'autre caserne, est fantassin. Martin, Bonnier, Rivaud, un sergent et deux caporaux, accompagnent, dans l'ancienne caserne, Plessis, Sanglès, Poirier et Germain Gromier.

Aujourd'hui, à la caserne d'Aumale, on est triste. Dès le matin, la nouvelle s'est répandue : le prochain week-end, les permissions sont suspendues. Germain Gromier, Terril et Rastel projetaient d'aller à Alger. Germain avait reçu un mandat de son père qui, s'ajoutant à son pécule, l'assurait, lui et ses copains, d'une bonne journée.

- Les festivités sont remises, murmure-t-il.

- Et pour longtemps, répond Rastel. Pour les fesses, comme tu dis, on repassera.

Malgré sa déception, Germain sourit.

- Tu confonds fête et fesses.

- Pour moi, c'est la même chose.

Germain est plus âgé que son compagnon. Au moment de son incorporation, il était sursitaire. Rastel a vingt et un an, lui vingt-six. L'écart d'âge est le même avec Terril et Pelin, Cheffol et les caporaux Vanberghe et Mandingue.

La buvette de la caserne d'Aumale est moderne: percolateur étincelant, long bar en bois verni, hauts tabourets, murs peints de couleurs claires, tables rondes, banquettes où les petits groupes vont s'asseoir. Les six copains commandent au serveur - un deuxième classe comme quatre d'entre eux - de gros sandwiches à la charcuterie et des canettes de bière. Ils vont s'asseoir à l'une des tables. Ils ont un quart d'heure pour parler.

- Ca ne va pas fo't, dit Mandingue. On c'aint une attaque su' la ville.

Mandingue est africain de l'Ouest. En 1956, sans travail, il s'est engagé dans l'armée française. Il ignorait la guerre d'Algérie. En 59, au début de l'année, il a été envoyé à Kerbès. Il est musulman, il n'a rien contre les Arabes et regrette de devoir les tuer. Il lui reste beaucoup de temps avant la fin de son contrat. Tous les autres, dans le groupe, sont des appelés. Ils vivent la guerre comme une corvée, pour laquelle ils ne sont pas faits. Elle n'était pas prévue au programme, mais le contingent a été engagé. Comme le conflit se passe dans des départements français, les soldats sont tenus de l'appeler pacification. Autour de la table, la conversation est familière. Depuis presque un an, les six hommes vivent ensemble.

- On n'a plus que le BMC, dit Rastel.

- Et les deux bordels de Favreville, ajoute Germain.

Favreville est la ville de la plaine où, certains dimanches, des camions les emmènent.

- Ils sont aussi bien que ceux d'Alger, dit Terril. Les filles sont même quelquefois plus jolies.

- C'est la bouffe qui n'est pas bonne, à Favreville, dit Vanberghe. A Alger, il y a de bons restaurants et pas chers.

- Celui sous la Grande Mosquée, quel régal..., dit Pelin.

- Et ceux de la petite rue qui descend au port, vachement bons, dit Cheffol.

Le quart d'heure est passé. Rastel retourne aux cuisines, Vanberghe et Mandingue aux magasins d'habillement, Terril à l'armurerie, Pelin, Cheffol et Germain Gromier au bureau du comptable.

Les caporaux occupent des postes de responsabilité. Terril doit veiller tout particulièrement sur les armes : fusils, Mat 49, mitraillettes, pistolets. Vanberghe et Mandingue sont plus à l'aise avec les vêtements ; une veste, une chemise déchirée sont aussitôt remplacées. Les trois autres, sans occupation une bonne partie du mois - ils ne s'activent sur les chiffres qu'en dernière semaine - demeurent immobiles derrière leur table, lisant en douce le journal ou un livre, surveillés par le sous-lieutenant trésorier tout aussi inoccupé mais qui se croit néanmoins obligé de les rappeler à l'ordre. Quant à Rastel, sous-chef des cuisines, il ne chôme guère. Il fait son ancien métier : cuistot.

Comme la plupart des soldats de la caserne, Vanberghe vient du Nord de la France. Il est né près de Lille, y a fait ses études primaires et secondaires jusqu'à la troisième. Puis il a bifurqué vers le technique. Il a une formation de postier. Rastel et Terril sont du Sud-Ouest, tous les deux originaires du Languedoc, mais pas du même village. Ils vantent Toulouse et les filles du pays. Pelin et Cheffol sont bretons et entendent le faire savoir. La comptabilité les ennuie ; ils rêvent de pêche au large. L'Algérie est, pour eux, trop colorée ; ils aiment les brumes. La Méditerranée, qu'ils voient parfois à Alger, est une mer étroite qui ne convient guère à leur habitude de l'océan. Germain Gromier - et son frère - sont de l'Ouest. Ils sont nés à Bellance et souhaitent bientôt y revenir.

Lorsque Pelin, Cheffol et Germain arrivent au bureau, les hommes présents se lèvent, quittent la pièce et se rendent à leur tour à la buvette. L'attente jusqu'au repas, à midi trente, commence. Des calculatrices sont disposées sur les tables, mais, comme, au début du mois, il n'y a rien à calculer, personne ne les utilise. Le sous-lieutenant trésorier sort de son bureau qui est dans le prolongement de celui qu'occupent les hommes. Il jette un coup d'oeil circulaire pour voir si ceux qui sont de retour ont repris leur place. Puis il disparaît.

- Que faire ?, murmure Cheffol.

- Rien, dit Pelin. Il n'y a rien à faire. On s'est levé ce matin à six heures un quart, pour ne rien foutre. Notre seule occupation, c'est la garde. Peut-être ce sera un jour de nous défendre contre les fellaghas. En attendant, rien.

Pelin et Cheffol ont suivi l'école primaire, chacun dans leur village de Bretagne sur le littoral. Ils ont quitté le secondaire à seize ans, à l'âge où cesse l'obligation scolaire. Ils sont devenus marins-pêcheurs sur les bateaux qui ramassent la sardine au large de Douarnenez. Ils ne se connaissaient pas avant le service, mais ils ont fréquenté les

mêmes lieux, navigué dans les mêmes parages. La fin du service - plus que dix mois - est leur seule espérance. Ils retourneront à leur métier.

Germain rêve de Bellance où il n'est pas revenu depuis plusieurs années. Avant son service, il vivait au Maroc à Meriza. Il y a perdu ses amis Pierre et Monique Calendreau au cours d'une émeute, et, auparavant, Eddie Rugel, son vieux pote qui s'était engagé pour l'Algérie où il a été tué. Après la mort de ses amis, Germain est demeuré deux ans à Meriza, avant d'être incorporé et envoyé aussitôt à Kerbès. Il y est depuis un an et demi. Il s'ennuie. Il n'avait pas voulu retrouver Rasmès, la ville de l'Ouest d'où il était parti. Sa mère s'était installée définitivement dans l'ancienne propriété de ses grand-parents devenue quasiment la sienne. Accusés de collaboration criminelle les grand-parents s'étaient enfuis à la Libération et ne pouvaient plus quitter l'Espagne. Son père vivait toujours à Rasmès, mais désormais dans la maison que lui Germain, son frère Laurent et sa mère avaient habité rue aux Herbes. Régine, qui avait été son amie et avec qui il voulait vivre au Maroc, n'était jamais venue le rejoindre. Elle était l'amie de son père.

Les hommes, dans le bureau, parlent à voix basse. Le sous-lieutenant trésorier sort de sa pièce, jette un coup d'oeil.

- Au travail, crie-t-il par habitude.

Il referme sa porte. Ils mettent un papier sur leur table, dessinent des carrés. Puis ils entreprennent à eux tous une longue bataille navale. Leurs chuchotements espacés ne peuvent attirer l'attention du chef plongé lui-même dans une grille de mots croisés.

Aux cuisines, grande bâtisse située derrière les bureaux et les chambres, Rastel transporte les marmites. Le bâtiment n'a pas d'étage. S'y étalent les cuisinières avec leur four où s'engouffrent les plats. Une vingtaine d'hommes se charge de la préparation des repas. Ils circulent entre les tuyaux, lancent dans des bacs la vaisselle sale, vont chercher dans de vastes armoires les réserves de légumes et, dans de grands frigidaires, les lourds morceaux de viande. La corvée de patates - les éplucher - est assurée tous les deux jours par la troupe. Des hommes nombreux sont appelés et l'exécutent en plein air. Pour les autres légumes, les cuisiniers s'en chargent ; ils sont moins abondants que les traditionnelles pommes de terre. Les bouchers, eux, étendent la viande sur des étales, la découpent et la cuisent dans des marmites ou la font rôtir au four. Rastel aide pour le transport. Deux fois par jour, le lieutenant de l'intendance ou un sergent-chef vient goûter les plats. Grâce à eux, la nourriture est mangeable.

- Quand on pense que, dans les bureaux, ils glandent..., dit un homme. Ils feraient mieux de nous les envoyer. Y'aurait du boulot pour tout le monde.

- C'est vrai, dit Rastel. Cheffol m'a dit qu'il n'en foutait pas une rame. Avec les copains, il joue à je ne sais plus quoi.

- Aux morpions, dit l'homme.

- Non, c'est pas ça, dit Rastel.

Il regrette la petite ville du Languedoc, près de son village, où il faisait la cuisine dans un restaurant. Un dimanche sur deux, il retournait au village voir ses parents, ses frères et ses soeurs. Demeurés paysans, ils l'accueillaient à chaque fois comme l'enfant prodigue, espérant secrètement qu'il se lasserait de la ville. Mais Rastel aimait son métier et le restaurant où il travaillait. Un petit restaurant de province, qui fermait le soir ; à midi, il faisait une cinquantaine de couverts. Y venaient des ouvriers de la papeterie - la seule industrie de la ville - et des employés des bureaux voisins. Ils mangeaient vite, avant de reprendre le travail. Rastel était l'homme du coup de feu. A midi pile, lorsque les premiers clients entraient, tout était prêt : hors d'oeuvre sur les étagères, casseroles fumantes sur les deux cuisinières, bouteilles de vin dans leur casier. A midi trente, la salle était pleine. Mais d'autres, dans une heure, quand les premiers seraient partis, allaient arriver. Les deux serveurs se pressaient, tandis que lui, à toute vitesse, préparait les plats et les passait. Le soir et le dimanche mensuel demeuré libre, s'il ne retournait pas à la ferme, il courait les filles. Il avait une chambre en ville, indépendante, en haut d'une maison. Il y emmenait sa dernière conquête, ou, s'il n'avait trouvé personne, l'une des putains du bar des Marronniers. Elles étaient toujours à l'affût d'un passant, surtout jeune.

Au magasin de vêtements, Vanberghe et Mandingue s'entendent, disent-ils, comme larrons en foire. L'un est blanc, l'autre noir. Arrivé directement de Lille à Kerbès, Vanberghe fut d'abord surpris de se retrouver chaque jour au travail avec un noir. A Lille, il n'en connaissait aucun. Très amoureux de l'une de ses collègues de la Poste, mais constamment repoussé, toléré seulement, mais avec beaucoup de défenses, la veille de son départ pour l'armée, Vanberghe abreuve son compagnon de ses confidences. Mandingue, lui-même nostalgique de Dakar et surtout des filles qu'il y fréquentait - bien qu'il aime aussi les bordels de Kerbès, de Favreville et d'Alger - accueille avec compréhension les lamentations de Vanberghe. Leur commun désir de rentrer au pays les unit. Les unit également la fraude. Beaucoup d'Algériens et d'Algériennes des confins de Kerbès ont besoin de vêtements. A la nuit tombée, Vanberghe et Mandingue, par l'arrière de la caserne, font le mur, sautent les barbelés et se rendent discrètement à la médina. Ils vendent pour quelques francs, surtout aux femmes, des chemises et des caleçons usagés, quelquefois des battle dress pleins de trous et devenus irréparables. Ainsi se constituent-ils de petits suppléments qui s'ajoutent à leur pécule. Ce matin, ils trient les chaussettes.

- Quelles guenilles..., dit Vanberghe. Faut vraiment avoir froid aux pieds pour mettre ça.

- Tu l'as dit, répond Mandingue. On pou'ait les emmener aux A'abes.

Mandinque ne prononce jamais les r.

- Allons-y mollo, dit Vanberghe. On risque de se faire piquer.

- Mais non. C'est les femmes qui les po'tent. Tu c'ois qu'elles mettent aussi les caleçons ?

Vanberghe rit.

- Peut-être, dit-il. Va donc savoir. Elles s'habillent en dessous comme des hommes.

Il est devenu songeur. Mandingue n'ose troubler son silence.

- Ah, ma Ninette, c'est pas elle qui aurait mis ces torchons...Toujours habillée, t'aurais vu, du dernier chic : petit corsage, jupe ajustée.

- Et en dessous ?.

- J'ai jamais vu. Mais c'était doux à toucher, un petit slip en nylon. C'est juste le dernier jour qu'elle a accepté que je la pelote un peu plus.

- Qu'est-ce que t'as fait ?.

Il a entendu dix fois la réponse.

- Oh, je l'ai pas baisée. Elle voulait pas. Je lui ai seulement caressé les fesses et, un peu ... Pour une fois, elle s'est laissée faire. A côté, les putains du bordel, ça vaut rien. Je ne la retrouverai pas. Elle va se marier.

- T'en es sûr ?, dit Mandingue sans conviction.

- Oui. Je te l'ai dit. Elle m'a envoyé la lettre de rupture. Ah, il fallait pas partir. Cette guerre, nom de Dieu...

Terril est le maître de l'armurerie. Elle est au dessous du bâtiment central de la caserne. Son entrée est difficilement accessible. Deux portes la précèdent, puis un escalier en colimaçon qui mène à une troisième porte en fer. Il faut se faire reconnaître par Terril lui-même, en criant son nom. S'il n'est pas là, on attend. Il est aidé par deux soldats du contingent choisis parmi les plus sérieux. Ils connaissent le maniement des armes, mais ne peuvent donner d'ordres pour s'en servir. L'armurerie est entourée de hauts râteliers. On y trouve beaucoup de fusils d'une marque ancienne qui sont distribués aux nouvelles recrues. Mais sont en stock, maintenant depuis deux ans, les fameuses Mat 49, livrées d'abord au FLN par les marchands d'armes, puis à l'armée française par les manufactures nationales. Dans des boîtes en carton sont entassées des cartouches. Il y en a de toutes les formes et de toutes les couleurs. L'arme est l'objet précieux par excellence. Elle est déposée à l'armurerie entre chaque opération, entre chaque déplacement et l'on vient l'y chercher quand son port est requis. Elle est entretenue par chaque homme, mais réparée par les armuriers. Terril règne non seulement sur cet amas de fusils, de Mat, mais aussi sur autant de pistolets et de mitraillettes rangées dans les armoires. Les pistolets sont distribués aux officiers et sous-officiers qui les portent à leur ceinturon. Les mitraillettes sont sorties pour les opérations.

Terril est désespéré d'être enfermé dans ce local ; il est éclairé seulement par un soupirail. Il vit tout le jour avec les deux soldats, la lumière allumée. Venu, comme Rastel, d'un village près de Toulouse, il ne l'avait jamais rencontré ; ils ne fréquentaient pas la même petite ville. Il avait fait un CAP de magasinier, ce qui l'avait désigné pour gérer les munitions. Le soleil du Languedoc lui manque. Il dépérit dans son souterrain.

- Té, dit-il aux deux soldats - originaires de Savoie, ils sont accoutumés à la pluie et aux jours assombris -, on est tout le temps dans le noir. Où il est, mon soleil ? Dehors, ça y ressemble, mais on n'y va pas souvent, nous trois.

- Ben, faut garder le magasin, dit l'un des deux Savoyards.

- Y pourraient, des fois, nous remplacer. A part le dimanche, on est tout le temps là.

Grand amateur, lui aussi, de jolies filles comme celles qu'il pouvait rencontrer à Toulouse ou aux environs dans les villages, il doit se contenter des putains du BMC et des bordels. Il choisit de préférence celles qui viennent du Midi. Depuis huit heures du matin, il prépare, avec ses acolytes, des caisses de balles. Une opération va être annoncée. Il ne sait pas quand. Il veut être prêt. Il enlève les chaînes qui attachent chaque arme au râtelier, démonte, remonte. La demi matinée s'est écoulée. Les deux soldats sont allés à la buvette, puis lui-même. L'heure du repas approche.

A 10H 42, un fracas assourdissant emplit la ville. La plupart des vitres, celles des maisons et des casernes, volent en éclats. Des murs de torchis sont fendillés. Des tuiles tombent des toits. Aussitôt après l'explosion, un grand silence lui succède. Puis, peu à peu, un long murmure s'élève. Dans la cour, le clairon appelle au rassemblement. Tous les hommes sortent des bâtiments, Cheffol, Pelin, Germain Gromier de leur bureau, Rastel de ses cuisines, suivi de ses marmitons, Vanberghe et Mandingue du magasin d'habillement. Seuls Terril et ses hommes obéissent aux consignes ; ils restent dans l'armurerie. Les soldats, en rangs au milieu de la cour, piétinent les débris de verre. Le capitaine Jamin apparaît, sortant d'un des bâtiments. Le lieutenant Sanguin n'est pas là, le sergent-chef Marveau et le sergent Pontel accompagnent le capitaine. Ils se sont mis côte à côte devant la troupe.

- Appelez les hommes, dit Jamin à Pontel.

Les noms montent un à un : Cheffol, Bruyer, Tender, Gromier, Pasquier, etc. Presque tous les nommés sont dans les services administratifs, où leur présence n'est pas indispensable. Ils se placent à l'écart. Au total, ils sont une vingtaine. L'appel s'est arrêté. Une jeep entre dans la cour. A son bord, le chauffeur et, près de lui, un sous-lieutenant. Ce dernier saute de la voiture ; elle a stoppé devant le capitaine.

- C'est le train d'Alger à Oran qui a sauté, au moment où il allait entrer en gare de Favreville.

- Gros dégâts ?, interroge le capitaine.

Il veut dire : combien de morts ? combien de blessés ?

- On se prépare aussi, à la caserne Bugeaud, répond le sous-lieutenant. On va, comme vous, envoyer un détachement. Au téléphone, le chef de gare de Favreville nous a dit que plusieurs voitures avaient quitté les rails.

- Merde. Ces cons d'Alger n'avaient pas du mettre la herse.

Une herse à l'avant de la locomotive peut repousser l'engin déposé sur la voie et limiter les effets de la charge.

- Je crains qu'il n'y ait des morts, dit le sous-lieutenant. Mais, pour le moment, on ne sait rien. De la terrasse de la caserne, on voit la locomotive éventrée. Elle est debout sur la voie, l'avant dressé vers le ciel.

- Bon dieu, ça pèse plusieurs tonnes.

- Eh oui. Les fellous n'ont pas ménagé la poudre.

- La dynamite, oui.

Le sergent-chef a dispersé le rassemblement. La plupart des hommes retournent à leur travail. Les balayeurs commencent à nettoyer la cour, tandis que des vitriers, les uns et les autres soldats du contingent, transportent des plaques de verre sorties des réserves et s'apprêtent à les découper pour les mettre aux fenêtres.

- Il n'y en aura jamais assez, dit le sergent-chef Marveau au sergent Pontel.

- On va déjà utiliser celles-là, répond l'autre. On en fera venir d'Alger.

Les vingt hommes de la patrouille demeurent immobiles, au garde à vous. Le capitaine les fait mettre au repos. Il s'avance vers eux.

- Je ne pense pas, dit-il d'un ton familier, amical, qu'il y ait grand risque à descendre jusqu'à la gare. Les GMC seront là dans dix minutes et vous emmèneront. Restez quand même aux aguets. Ce n'est pas une partie de rigolade.

Les hommes le fixent avec appréhension. Dans ces randonnées, ils craignent toujours le pire. Il y a déjà eu des morts. Un caporal-chef fait trois pas, se fige au garde à vous.

- Repos, dit le capitaine. Je t'écoute.

Il aurait du dire : je vous écoute, mais il le connaît, abandonne avec lui le protocole.

- Mon capitaine, vous venez avec nous ?

- Bien sûr que je viens avec vous. Marveau et Pontel aussi. Où veux-tu que j'aille ? C'est moi qui commande.

Les figures se sont détendues. Sur certaines, un sourire se dessine. Le capitaine Jamin et ses deux sous-officiers ont bonne réputation. Ils accompagnent la troupe, font correctement leur métier, prennent des risques. Sont méprisés ceux qui envoient les hommes en avant avec un caporal ou un caporal-chef pour les diriger. On leur reproche de se tenir à l'abri, pendant que les autres trinquent. Deux GMC font leur entrée dans la cour, brinquebalant sur le macadam. Leur capote est relevée. Un command-car les précède, où prendront place Jamin, Marveau et Pontel. Avant de partir, les vingt hommes vont à l'armurerie, pour prendre chacun leur arme. Quelques soldats appelés à la rescousse portent les caisses de munitions. Elles sont déposées dans les GMC le long des ridelles. Chaque homme garde son arme à la bretelle. Le convoi est prêt à partir. Malgré la présence du capitaine et des sous-officiers, au moment du départ les hommes ont peur. Germain Gromier, Cheffol et Pelin sont blancs et se serrent les uns contre les autres. Terril et Rastel se sont rejoints et parlent entre eux à voix basse. Vanberghe et Mandingue ont les larmes aux yeux.

- Un jour, on y restera, dit Vanberghe.

Le convoi, les deux GMC précédés du command-car, franchit la porte de la caserne. La garde présente les armes au capitaine. Les camions et la voiture s'engagent dans la rue Affre. Les soldats ne peuvent rien voir. Seuls ceux qui sont à l'arrière du camion écartent la bâche et regardent les trottoirs. La ville entière est faite d'une pierre rose sur laquelle se détachent les volets verts. Ici ou là, la couleur varie et le volet est bleu. Les maisons sont basses, à un étage, beaucoup donnent sur la Grand-rue. Les autres ouvrent sur de petites rues et, au fur et à mesure que s'éloigne le centre, sur des chemins déjà campagnards. La médina est à la sortie de la ville, avec son propre marché. Vers l'ouest, les dernières maisons avoisinent le plateau avant la forêt. Les quatre soldats à l'arrière voient, sur les trottoirs, celles et ceux qui, à l'approche de midi, font leurs courses. Ce sont surtout des femmes. Elles entrent dans de minuscules boutiques, celles du marchand de vin, du vendeur de légumes, du boucher.

- Regarde celle-là. Putain, les nichons...Ca, on peut dire que c'est du beau...

- Et celle-là... Elle est jeune...Des fesses rondes comme des balles...Ah, les nénétes...

Les autres écoutent, quelques-uns se penchent pour essayer d'entrevoir, y renoncent. Ils sont trop loin. Les GMC et le command-car passent devant la caserne Bugeaud. Au moment où ils tournent devant l'entrée, sortent derrière eux, identiques, deux GMC et un second command-car. A son bord, il y a, outre le chauffeur, le lieutenant Sanguin et le sergent-chef Martel. Les GMC contiennent chacun dix hommes. Le deuxième convoi prend la suite du premier. Le GMC de tête s'engage dans la descente. Une route en lacets dégringole vers la plaine. Sur six ou sept kilomètres, elle déroule ses tournants, tous masqués par des rochers. Elle est le lieu des embuscades. Tous les huit jours, une fusillade part, visant un camion. Parfois, en accélérant, il échappe aux balles ; plus souvent, un homme est blessé, quelquefois tué. Les soldats redoutent ce passage. Enfermés dans les GMC, ils n'ont pas vue sur la campagne et ne peuvent pas détecter le danger. La bâche levée, ils seraient trop exposés. Le voyage se fait au petit bonheur la chance jusqu'à Favreville. Pelin, Cheffol, Germain Gromier, Vanberghe et Mandingue sont entassés au fond du camion. Ils se sont accroupis, les mains sur la tête et ne bougent plus. Dans la même position, les autres soldats les entourent.

- S'ils tirent une rafale, dit Vanberghe, elle passera au dessus.

- Espérons, dit Germain Gromier. La dernière fois, un homme a été bousillé par une balle qui a ricoché.

- C'était le hasard, dit Cheffol. Assis comme ça, ils peuvent moins nous atteindre.

Lorsque les camions arrivent au commencement de la plaine, la pente au dessous d'eux cesse lentement. Les hommes poussent un soupir de soulagement. Les bavardages et les rires reprennent.

- Faudra remonter, dit Pelin.

- C'est encore pire, dit Cheffol. Les GMC roulent lentement. Ils deviennent de vraies cibles.

- Bon, dit Mandingue. Ce coup-ci, on est en bas. On ve'a ap'ès.

- T'as raison, dit Germain. A chaque moment suffit sa peine. On ne peut même plus dire à chaque jour.

Les deux convois avancent maintenant sur la route qui longe la voie ; celle venant de Kerbès la croise. Ceux qui regardent entre les deux côtés de la bâche guettent le train.

- Je vois la locomotive, dit un soldat. Elle est sur le cul, la tête en l'air.

- Ben dis donc, dit un autre, ça a du péter.

- Je vois deux voitures couchées sur les rails, dit un second soldat ; elles sont complètement déglinguées. Ben, les gars, je ne sais pas ce qu'on va trouver.

- Moi, les machabs, j'aime pas, dit Vanberghe.

- Moi non plus, dit Mandingue.

Les autres se taisent. Doucement, le premier convoi ralentit. Les GMC vont se ranger hors de la route dans un champ. Le deuxième convoi y va aussi. Les officiers et sous-officiers ont sauté de leur command-car. Les chauffeurs descendent des GMC et vont se joindre aux hommes. Les quarante se sont formés en groupes de dix, avec, pour les commander, un caporal ou un sergent. Devant eux, le train brisé s'étend sur la voie, sa locomotive dressée comme un monstre gigantesque, brusquement immobilisé, ses voitures traînant comme des jeux d'enfants sur les rails. Une fumée monte de la chaudière. Le train Alger-Oran saute de temps en temps. Mais c'est la première fois que l'attentat a lieu dans la plaine et près d'une ville. La plupart des soldats n'ont jamais vu un déraillement. Les quatre groupes s'avancent vers la voie. Les sirènes des ambulances venues de l'hôpital de Favreville retentissent. Des infirmiers en blanc s'affairent le long des rails. Ils portent des civières. Les soldats s'approchent des vieux compartiments ; le matériel est ancien et guère renouvelé. Cheffol aperçoit une tête renversée d'où le sang coule. Il est encore vivant, murmure-t-il. A plusieurs, ils parviennent à extraire le blessé de l'entremêlement de planches où il est pris. Des véhicules militaires ont apporté des pics et des pelles, des pioches, des scies à métaux ; l'un d'entre eux amène des cercueils. Des infirmiers se sont joints aux soldats, pour leur montrer comment transporter les blessés. Une jeune fille est coincée sous un amas de ferraille. Germain Gromier et Pelin s'acharnent à la dégager. Elle a les yeux grands ouverts et les fixe.

- Elle est morte, dit Germain.

Quand Plessis, Sanglès et Poirier, suivis de Laurent Gromier, sortent du bâtiment où ils ont dormi, le petit jour encore ouaté de brume laisse la caserne dans une demi ombre que le soleil va bientôt effacer. Ils clignent des yeux, mal réveillés malgré le café chaud ; il a été apporté par deux soldats à cinq heures et demi, avec les larges tartines de pain et la boîte de conserve énorme contenant les confitures.

Devant eux s'étend la vallée au pied de l'escarpement sur lequel est construite la caserne. Au Sud, les monts tracent à l'horizon leurs sommets rectilignes, à peine marqués ici ou là d'une dentelure. De là où ils sont, à la porte du bâtiment, ils ne peuvent voir Favreville, une large tache blanche sur la plaine, dans le fond de la vallée, ni la ligne de chemin de fer, encore moins la route d'Oran. Autour d'eux, la caserne Bugaud étale ses vieilles bâtisses datant de la fin du siècle passé, jamais modernisées sinon par le crépi que, tous les dix ans, des soldats peintres en bâtiment et maçons appliquent sur leurs murs. Avec le temps, ces murs ont pris une patine qui les fait ressembler aux maisons des villages dans le Midi de la France. La cour immense est plantée d'arbres, de beaux marronniers, qui, à l'approche de l'hiver, perdent leurs feuilles.

Les trois hommes vont, d'un pas rapide, vers l'armurerie. Ils y retrouvent Bonnier, un caporal, qui, derrière son comptoir, tend à chacun son arme.

- Tiens, on est tous les quatre de patrouille, dit-il. La fine équipe...

Ils sourient. L'un d'eux, Plessis, murmure :

- On préférerait rester ici.

Bonnier leur distribue des cartons plats. Ils déchirent le bord d'un coup de dent. Ils en sortent des balles. Détachant la culasse de leur Mat, ils les enfilent une à une.

- Avec tout ça, y'a de quoi bousiller du fel, dit Sanglès.

- Y pourraient bien nous avoir avant, dit Poirier.

- Putain, Poirier, dit Laurent Gromier, arrête tes conneries. Tu penses toujours au pire. Ils sont allés rejoindre le gros de la patrouille qui est rangé au milieu de la cour. Le sergent-chef Martel est devant les hommes au garde à vous. Il a, comme chaque jour, l'air absent ; du ton dont il dirait "Il fait beau", il crie "Repos". Engagé volontaire, ayant fait l'Indochine, il est lassé de la guerre. Mais il lui reste plusieurs années à faire. Il accomplit strictement ses obligations, rien de plus. Sans crainte, il n'hésite pas à risquer sa propre vie. Il expose peu les hommes. Mais il ne croit plus à ce qu'il fait.

- On prendra le chemin au dessus de la ville. On le suivra jusqu'à la forêt. Vous avez intérêt à vous cacher derrière les buissons et à ne pas vous faire entendre. On emmène le chien, il sent les fellous à trente mètres. Il nous protégera. Vous tirez sans sommation sur tout ce qui bouge. Vous n'attendez pas que j'en donne l'ordre. Garde à vous.

Les hommes se sont raidis de nouveau. Ils quittent la cour, en marchant au pas. Le sergent chef est sur le côté de la colonne de quinze hommes qui s'avance vers le portail. Tandis qu'elle remonte, toujours au pas, la rue Affre, le soldat en sentinelle referme les battants du porche. Les maisons roses encadrent les hommes, font ressortir leur treillis verdâtre sur le fond clair des murs, sur le bleu des fenêtres et des volets et sur celui des boutiques. A cette heure, la rue est déserte. Au clocher de l'église, l'annonce de la messe n'a pas encore sonné. La colonne défile devant le portail de la seconde caserne. Les hommes tournent à gauche, s'engagent sur un chemin, atteignent bientôt les contreforts de la montagne.

Le chien est à l'avant, trotinant, s'arrêtant pour pisser d'abord contre les bornes de la rue, puis sur les touffes d'herbes. Il lève parfois la tête, à l'affût, puis replonge son museau vers le sol, humant la terre froide du matin. A l'approche des premières pentes, les hommes sont prêts à se disperser. Ils savent que, sur un ordre du sergent-chef, la colonne va se découper en tronçons et que chacun aura à assurer sa propre sécurité, en tentant de détecter le danger.

Le soleil franchit, au dessus d'eux, la crête de la montagne, inonde d'une lumière à peine dorée - il fait froid, l'air est translucide - les broussailles le long des pentes. Il vient se poser sur les têtes, celles de Martel le sergent-chef et de ceux qui l'accompagnent. La petite troupe avance encore regroupée. Au bout du chemin, c'est la campagne, les maisons cessent ; il est bordé d'épineux et apparaît entre les rochers. Là-bas, vers l'Ouest, s'étend la forêt, des sapins, des eucalyptus, des chênes. Elle noircit l'horizon, fait une pointe vers la pente.

Deux par deux, les hommes s'éloignent, pénètrent dans les lacis des buissons. Le chien les précède. Rien ne permet à la patrouille de prévoir un risque proche. Le chemin, entre les rochers, ressemble à tous les chemins ruraux, ceux des montagnes cévenoles ou pyrénéennes, avec son ombre fraîche, ses ronds de soleil, le pépiement de plus en plus assourdissant des oiseaux. Qui croirait, dans cet environnement bocager où l'on entend le bruit de l'eau - un ruisseau qui coule vers une fontaine -, à une embuscade possible ?

Le sergent-chef est sur ses gardes. Il marche courbé, la tête protégée, comme les autres hommes, de son casque. Il écoute. Il craint de reconnaître des froissements de branches, des approches furtives, des murmures. Le chien a disparu ; lorsqu'un bruit l'étonne, il revient en courant, gronde. Le sergent-chef s'attend à le voir survenir. Les hommes ne sont pas plus rassurés. Ils ont quitté la sente qui grimpe, ils sinuent derrière les branches, presque aplatis à terre, leur corps resserré se noyant dans le vert. Ils n'osent parler. Parfois certains se collent contre un rocher, stationnent, puis reprennent leur marche. La cloche de l'église sonne les premiers coups pour la messe de six heures et demi. Les sons s'épandent lentement dans l'air, comme ils le feraient en Languedoc. Sanglès sourit.

Avec le sergent-chef, il est à l'avant. Les hommes les suivent de loin. Entre eux deux, lorsqu'ils sont seuls, rien ne subsiste plus de la hiérarchie. Ils sont l'un et l'autre de l'Ariège, de villages peu distants ; avant le service, ils ne se connaissaient pas. Sanglès est resté paysan. Après la fin de l'obligation scolaire, il a fait des stages dans des fermes, pour mieux apprendre le métier. Puis il est revenu à celle de ses parents. Il ne l'a quittée que pour le service militaire. Il y retournera, dès son temps achevé. Martel a renoncé à l'agriculture. Il est allé à la ville, à Foix, y a appris le travail de mécanicien. Puis il est entré comme apprenti dans un garage. Son but est d'avoir sa propre entreprise - lui et trois employés - pas trop loin de son village. Il se mariera et réparera des voitures, notamment celle de Sanglès.

Au détour du sentier apparaissent quelques baraques en planches sur une espace déboisé, à l'abri des rochers.

- On est déjà à la mechta, murmure Martel. Je me demande s'il faut perquisitionner.
- On l'a fait y'a huit jours, dit Sanglès. Il n'y avait rien. Les fellaghas ne se réfugient pas si près de la ville.
- On ne sait jamais, dit Martel.

Ils marchent à pas de loup. Les hommes autour d'eux glissent dans l'herbe ; on les entend à peine. Martel s'avance vers une porte, la pousse du pied. Il a braqué sa Mat.

- Debout là-dedans, crie-t-il.

D'une masse de couvertures s'extraient une jeune femme encore drapée dans ses voiles - elle semble s'être couchée tout habillée - et un homme couvert de sa djellaba. La pièce est pauvre, éclairée par une petite fenêtre taillée dans les planches. Des us-

tensiles de cuisine traînent sur une étagère. A l'autre bout, deux enfants, petits, se mettent à pleurer.

- Il n'y a que nous, dit l'homme.

- Tais-toi, lui répond brutalement Martel.

Il se retourne, crie aux hommes qui sortent des buissons :

- Fouillez les baraques.

Chaque homme pousse une porte, pénètre, arme braquée, dans la pièce. Elle est semblable à celle où se tient le sergent-chef. Le couple se lève ; les enfants le rejoignent, se serrent contre lui, tandis que le soldat retourne le matelas, remue de la pointe de sa Mat le fond d'un coffre, à la recherche d'armes. Le moindre papier est soigneusement lu. Puis le soldat sort. Dans certaines baraques, ils entrent à deux.

- Rien à signaler ?, crient-ils en riant.

Couple et enfants craignent la rafale. Ils connaissent ces perquisitions ; elles se répètent. Une fois, un soldat a tiré ; il avait eu peur d'un geste maladroit de l'homme ; il l'avait abattu. Depuis, la femme et ses gosses sont partis. La baraque est vide. Ils s'éloignent de la mechta. Le sergent-chef et Sanglès sont maintenant à l'arrière. Bonnier et Rivaud marchent à l'avant. Les hommes se sont de nouveau dispersés dans les buissons et avancent penchés, la tête cachée. Bonnier et Rivaud prennent les mêmes précautions ; mais ils se savent plus exposés. Un tir venu de n'importe où peut les atteindre. Ils demeurent les plus visibles.

Les deux hommes sont caporaux. Leur grade les oblige à plus de risques. Souvent les hommes refusent d'être en vue, laissant à ceux qui ont du galon les avant-postes. Depuis près d'un an, date de leur arrivée à Kerbès, ils sont amis. Ils n'ont pas la même fonction. Bonnier est à l'armurerie, Rivaud aux vêtements. Ils se voient à la buvette et aux patrouilles. Ils vont ensemble en permission à Alger. Le soleil est maintenant haut dans le ciel. Depuis plus de trois-quarts d'heure, la patrouille avance vers la forêt. Sa marche ralentie la retarde. Mais, si les hommes se découvraient, ce serait au prix de leur vie.

Bonnier est Alsacien. Il travaille dans un bureau de Postes, celui d'un village près de Strasbourg. Ce n'est pas son village ; il est né près de Colmar. Il est entré, deux ans plus tôt, aux PTT, il a fait le tri, pendant une année, dans les trains postaux. Il se souvient de la dureté du travail de nuit, des bagarres avec les collègues derrière les wagons, quelquefois au couteau. Puis il a été affecté à un bureau de PTT où, avant son service, il est resté un an ; si tout va bien, il y retournera dans quinze mois. Rivaud est Lorrain. Il est né près de Nancy en pays minier. Il était destiné à la mine, comme son père, son grand-père et plusieurs de ses oncles. Sa chance s'est présentée sous la forme de l'instituteur qui, le trouvant doué, a conseillé à ses parents de l'envoyer à la ville pour y devenir employé. Il a passé son brevet, puis fait des stages. Il a été embauché dans une agence du Crédit central où on l'a formé. Pendant son service, son emploi lui est réservé. Bonnier vit à l'armurerie, ne sort dans la semaine que pour les

patrouilles. Rivaud est au magasin de vêtements, ne le quitte guère plus que Bonnier son armurerie. Le grand air et le soleil les ragaillardissent. Dangereuse, la patrouille n'en est pas moins une balade.

Soudain, sur leur droite, ils entendent un bruit, des branches remuées. Ils se couchent à terre, arment silencieusement leur Mat. Ils rampent sur l'herbe, s'aidant des coudes. Derrière eux, les têtes se sont aplaties. L'ombre des buissons cache les creux entre les rochers. Parfois un rai de lumière zèbre une paroi. Le bruit s'est arrêté ; il ne revient pas.

Bonnier et Rivaud se soulèvent. Une course part à un mètre d'eux, rapide, essoufflée. Ils ont braqué leur arme. Ils aperçoivent un pelage gris-fauve qui file entre les arbustes.

- Un chacal, dit Bonnier. Pas la peine de le tuer. On donnerait l'alerte.

Ils se sourient mutuellement, désarment leur Mat. La patrouille se déplace à petits pas, longe les rochers, traverse les broussailles, se glisse entre les arbres. Chaque homme s'est de nouveau replié, a rentré sa tête dans les épaules. Les godillots se posent doucement sur le sol, se relèvent lentement, pour se reposer sans bruit. Tout autour, la nature s'éveille. Le chant des oiseaux s'accompagne, plus haut sur la pente, de cris de bêtes : des renards, des sangliers, quelques chacals égarés comme celui qu'ils ont aperçu. La campagne, sous le soleil de Novembre, grouille encore de vie, comme si on était au printemps ou au début de l'été.

Les hommes, Plessis, Sanglès, Poirier, Laurent Gromier ont tendance à se rapprocher l'un de l'autre. Martel leur fait signe de s'écarter. Deux pas conjugués s'entendent plus qu'un seul. La proximité de l'autre rassure ; on en oublie le danger. Ils ne peuvent voir la plaine ; elle est masquée par les éboulis de rochers et par la végétation qui a poussé entre eux. Ils sont dans une sorte de boyau qui ne leur laisse que le ciel bleu au dessus d'eux et les parois garnies de plantes enchevêtrées. Le boyau est large, recouvert d'une herbe épaisse, bordé de buissons derrière lesquels ils se dissimulent. Les atteignent parfois les bruits venus de Kerbès. Depuis le petit matin, le son des cloches s'est calmé, mais s'élèvent, à intervalles réguliers, les aboiements d'un chien, les meuglements d'une vache, le braiement d'un âne. Plus tôt, des trompettes ont salué la montée des drapeaux. Dans les deux casernes, la cérémonie des couleurs s'est déroulée ; ils n'en ont eu qu'un lointain écho. Ils ont hâte d'être revenus dans leur bâtiment. Ils sont partis depuis plus de deux heures. Ils doivent repérer si les fellaghas ne se massent pas au dessus de Kerbès, dans la montagne. Chaque matin, c'est le but de la patrouille. Ils sont las de cette marche épuisante, où la nécessité de se cacher oblige à des contorsions. Peu à peu, les muscles s'endolorissent.

Brusquement, ils ont devant eux deux hommes sans armes qui avancent sur le chemin. Ils les laissent s'approcher, puis se lèvent tous ensemble et les entourent. Les deux Arabes sont terrifiés. Ils dressent leurs bras, en poussant des cris. Le sergent-chef vient vers eux, les gifle.

- C'est fini, non ? Vous avertissez les copains ?
- Non, murmure l'un d'eux. Ne nous tuez pas.
- Alors taisez-vous. Sinon, on vous abat tout de suite.

Il rit. Les hommes derrière lui s'esclaffent.

- Ce sera pour plus tard, dit l'un d'eux.

Le sergent-chef appelle Martin et Rivaud.

- Fouillez-les, ordonne-t-il.

La fouille commence, méticuleuse. Les Arabes, deux vieux, sont mis quasiment nus, soigneusement examinés. Ils tremblent, murmurent des prières.

- Vous êtes fous de passer par ici, leur dit Martel le sergent-chef.

- On va au marché, répondent-ils.

- Ils n'ont rien, dit Rivaud.

- Allez, foutez le camp.

Ils détalent en courant. Martin sergent et Plessis homme de troupe marchent l'un près de l'autre. Ils ne sont pas de la même région. Martin est Normand, fils d'un fermier de la Manche. Il restera paysan. Il a fait ses études dans une école d'agriculture. Il reprendra la ferme, tandis que ses frères et soeurs sont déjà à la ville, ouvriers des chantiers navals ou vendeuses dans les grands magasins. Plessis est Charentais. Il habite à La Rochelle où il est né. Son père travaille sur le port. Sa mère fait de la couture à domicile. Plessis aime sa ville, guère les champs. Il aime aussi la mer et se destine à devenir marin-pêcheur. Il a déjà fait du cabotage au large, tout en gagnant sa vie comme manoeuvre dans une usine. Dès son retour, il embarquera. N'ayant pas le bac, il a fait, pour le plaisir, une capacité en droit. Le terrien et le navigateur s'entendent. Dès qu'ils se retrouvent, ils bavardent. La rencontre des deux paysans arabes et la grâce que leur a accordée Martel ulcèrent Martin. Tout bas, il dit à Plessis :

- Quel con...Il fallait les abattre.

- Mais pourquoi ?, dit Plessis. Ils n'ont rien fait.

- Qu'est-ce que t'en sais ?

- Ecoute, on ne peut pas abattre ces deux hommes sur des soupçons. Ils n'avaient pas d'arme, aucun papier sur eux.

- Il faut se méfier. Tous ces types sont suspects. Se promener à neuf heures du matin, c'est suspect, surtout quand on est arabe.

- N'exagère pas.

- Moi, avant de venir à Kerbès, j'ai eu des copains qui se sont fait tuer par des hommes qu'ils avaient laissé filer. Deux jours après, c'est ceux-là qui les descendaient.

- A ce compte là, on abat tout le monde. Enfin, tous les basanés.

- En ville, tu peux pas faire ça. Mais, quand t'en rencontres qui rodent, faut pas les louter.

- Moi, je ne tuerai pas un gars, sauf s'il est coupable.

- Ils sont tous coupables ou prêts à l'être. Il faut s'en débarrasser.

Martin et Plessis marchent quelques instants en silence. Martin plisse les lèvres avec une moue de dégoût. Plessis semble quelque peu horrifié.

- Des mecs meurent de ce genre d'humanité, dit Martin. Si ça se trouve, ce soir ces deux là auront tué un des nôtres ou plusieurs, à Favreville ou sur la route. Faut pas prendre de risques. J'en ai trop vu, tu comprends. Dix de nos copains égorgés, avec leurs couilles dans la bouche...Tu imagines...Moi, je l'ai vu.

Il se frotte les yeux.

- N'y pense plus, dit Plessis.

- J'en rêve la nuit. Quel cauchemar...Des mecs proches de la quille...

- Massacrer ne changera rien. Au contraire...

- Au moins, on les aura vengés.

- Sur n'importe qui ?

- On n'a pas le choix.

Plessis rêve de retourner à la caserne et d'astiquer le canon qu'il est chargé d'entretenir. Le régiment cantonné à Bugeaud est celui des fantassins, mais Plessis est envoyé, chaque jour, à d'Aumale. Laurent Gromier et Poirier avancent derrière Plessis et Martin. Poirier est vaguemestre. C'est lui qui va porter le courrier à Favreville et en ramène les lettres. Ses camarades lui font faire leurs courses, dans des magasins plus importants que ceux de Kerbès. Mais, comme tous les autres, il doit participer aux patrouilles. Germain Gromier est à d'Aumale. Depuis près de deux ans, son frère Laurent est à Bugeaud. Plus âgé, Laurent a commencé son service plus tôt. Les hasards des affectations les ont, presque depuis le début, rendus voisins. Ils ne se voient pas souvent, n'ont pas toujours les mêmes week-end de permission. Ils s'aperçoivent lors de patrouilles ou de gardes communes aux deux casernes.

Laurent a su, au jour le jour, les malheurs de Germain, qui furent aussi les siens : la mort d'Eddie Rugel et des Calendreau. Eddie a été tué en opération dans le Sud algérien. Monique et Pierre ont été abattus sur une place de Meriza au Maroc. Ces morts les ont privés d'amis chers. Avant le départ de Germain, Laurent s'était réjoui, pour son frère, de son grand amour pour Régine - auquel celle-ci avait répondu -. Puis il s'était attristé de l'abandon de Régine, de sa présence près de leur père. Après sa licence en droit, Laurent avait quitté Rasmès. Sa mère s'était réfugiée à l'Ormée et ne s'éloignait plus guère de la propriété - qui avait été celle de ses parents, Alice et Félix, exilés définitivement en Espagne -. Laurent ne pouvait plus vivre à Rasmès dans la maison de la rue aux Herbes, où s'était installé le nouveau couple que formait son père et Régine. Les Rugel, parents d'Eddie, l'avaient accueillis. Puis il était parvenu à avoir un travail à Bellance, dans une affaire commerciale. Il y gagnait sa vie, passait ses fins de semaine à l'Ormée. La propriété était gérée non seulement par sa mère, mais par l'un de ses amis, Lucien Vanloup, qu'elle avait retrouvée à Bellance et fait

venir près d'elle. Parfois son père survenait seul. Les deux hommes se connaissaient, se tutoyaient et semblaient s'estimer.

Dans le civil, Poirier est clerc de notaire. Il a fait, comme Laurent Gromier et Plessis, des études de droit et doit reprendre la charge de son père à Dijon. Timide, honnête, opposé aux mesures violentes, il a plu à Laurent.

- Bon dieu, dit-il, comment on traite les gens ici. Des gifles, des mises à poil, des perquisitions au petit matin. Tout cela est illégal. La guerre ne justifie pas tout.

- Pas tout, mais presque, répond Laurent.

Plus sceptique que son camarade, il a pris son parti de ce qu'il voit.

- Que veux-tu faire ? Les fellaghas veulent une victoire à la Pyrrhus, nous aussi. C'est eux qui l'auront. Nous, on partira. En emmenant nos morts.

- Je comprends cette guerre, dit Poirier. Je ne la condamne pas.

- Moi non plus. Elle est nécessaire. Je ne pense pas, comme Germain, qu'on puisse brader nos territoires.

Son frère Germain ne s'était pas caché, dans leurs quelques conversations, de soutenir la cause algérienne et d'avoir travaillé pour l'indépendance marocaine.

- Mais qu'est-ce que tu fous ici ?, lui avait dit Laurent.

- Je n'ai pas voulu désertier. Mais, si je peux, je ne tuerai pas.

- Tu y seras bien obligé, avait répondu Laurent.

La patrouille arrive au bout des rochers, à un endroit de la pente où les arbres et les broussailles cessent. Le versant de la montagne est exposé plein Sud ; à cette heure de la journée, le soleil tape dessus. A deux kilomètres de distance commencent les frondaisons de la forêt.

- On n'y entrera pas, dit Martel à Bonnier. On n'aura plus qu'à revenir. On retrouvera les camions en bas, sur la petite route.

Une bifurcation qui prend sur la route de Favreville à Kerbès suit la pente, en contre-bas, et mène vers des villages. L'espace que les hommes vont traverser est le plus dangereux. Ils seront visibles du haut et du bas. Comme, au dessus de la première pente, les rochers continuent, la menace peut venir de là. D'autres patrouilles se sont déjà fait canarder en s'avançant vers la forêt. Les hommes, le sergent-chef, les caporaux se sont mis à courir. En se déplaçant vite sur l'herbe, ils espèrent échapper, s'ils sont postés au dessus d'eux, aux tirs des fellaghas. Martel, Martin, Bonnier, Rivaud sont en tête. Les hommes courent, à bonne distance les uns des autres. Leur déplacement rapide évite qu'ils ne deviennent des cibles.

- On est presque arrivé, dit Sanglès.

La ligne de la forêt, des sapins, barre leur horizon. Les arbres s'étalent en profondeur sur plusieurs kilomètres. Ils couvrent la moitié de la pente, vers la voie de chemin de fer. Avec la montée du soleil, la chaleur a augmenté. De temps en temps, certains s'essuient le front, puis accélèrent. L'herbe sur laquelle ils passent n'est pas haute. Les moutons viennent, au milieu du jour, la brouter. La campagne est déserte. Pas un

animal ne traverse la vaste étendue, pas une fleur ne se hausse au dessus des brins d'herbe. Il n'y a pas de vent. Le sommet de la montagne, peu élevé, est fait de roches rouges qui brillent au soleil. D'ici on n'entend plus les bruits de Kerbès. On n'entend pas encore ceux des villages, plus loin sur la pente. Là-bas, dans la plaine, vers l'Est, se distinguent les maisons de Favreville, le clocher de son église. Mais les hommes ne se retournent pas. Parfois l'un d'eux fixe au loin les monts, de l'autre côté de la vallée. Il n'y a pas de branches froissées, ni de pas. Aucune alerte. Le chien n'a pas grondé. La campagne demeure immobile sous le soleil.

Lorsque la première rafale part, les hommes sont à mi route, entre les rochers et la forêt. Ils s'attendaient à tout sauf à être visés à cet endroit de leur parcours. Ils se sont aplatis dans l'herbe et rampent sur les coudes aussi vite qu'ils peuvent avancer. Les balles ricochent autour d'eux, remontent, droites, retombent, s'enfoncent dans l'humus. L'une d'elle effleure Rivaud, sans le blesser.

Les caporaux sont calmes, toujours à l'avant. Le sergent-chef Martel avance moins vite que les autres, surveille les alentours. Il craint une attaque en règle, les fellaghas dévalant la pente et les tirant à bout portant. Les rafales viennent de là-haut ; elles se succèdent à intervalles calculés, quelques secondes entre chacune d'elles. Ce sont des fusils mitrailleurs ou des mitrailleuses, songe Martel. Plutôt des mitrailleuses, se précise-t-il à lui-même en entendant une nouvelle rafale. Ils ont du les poser. Ils ont apporté des socles. Ils ne sont pas très nombreux, peut-être deux. Ils ont du mettre le matériel sur le dos d'un âne ou d'une brelle. Il écoute, tente de percevoir un braiment ou un hennissement. La campagne demeure silencieuse. Le seul bruit est celui des rafales périodiques.

- Couvre-toi, lui dit Martin qui l'a rejoint. Tu vas te faire tuer.

Martel s'est mis sur le côté gauche. Il présente aux balles son baudrier et son casque.

- Ils peuvent me trouer le dos, ces salauds, murmure-t-il.

Soudain, il perçoit, à l'extrême-droite, un léger piétinement.

- Ca, c'est une brelle qui se déplace, dit-il à Martin. Tu viens avec moi. On va les surprendre.

Ils parviennent, toujours en rampant, à se glisser le long de l'herbe vers la première ligne de rochers sur les hauts. En bas, les hommes se sont dispersés. Avec leur battle dress et le soleil sur la prairie, ils sont peu discernables. Pourtant les rafales ne s'arrêtent pas. Martel et Martin ont pris pied derrière un rocher. Ils avancent désormais debout. Leurs adversaires, les yeux fixés vers le bas, ne peuvent les voir ; le crépitement des rafales les empêchent d'entendre leur approche. Seule la brelle a levé la tête, humé le vent. Mais personne ne s'en soucie. Ils marchent doucement. Se détachent enfin deux silhouettes et la brelle qui broute les feuilles. Les deux fellaghas ont, chacun, les yeux rivés à l'oculaire de leur mitrailleuse. Les engins, montés sur des socles, sont orientés vers la pente.

Le sergent et le sergent-chef arrivent, sans bruit, à une dizaine de mètres des deux assaillants. Alors la brelle se met à hennir. Etonnés, les deux se retournent, voient près d'eux leurs ennemis. Ils s'aplatissent, arrachent un revolver de leur ceinture et tirent. Mais couchés, avec une arme aussi légère, ils ne parviennent pas à viser. Ils manquent leurs cibles. A moins de cinq mètres, Martin et Martel ont tendu leur Mat vers eux. Les deux ne tirent plus, les regardent fixement. Les Mat crachent ensemble leurs projectiles.

Le sergent-chef et le sergent réapparaissent en haut de la pente, au bord des rochers. Les hommes sont encore allongés dans l'herbe et rampent vers la forêt. Martel crie :

- Vous pouvez vous relever. C'est fini.

Il tient par les cheveux le corps d'un des fellaghas et le traîne derrière lui. Martin le suit, avec l'autre. Les hommes sortent lentement de l'herbe, se soulèvent. Leurs têtes émergent tout au long de la prairie vers la lisière des bois. Puis, voyant les corps que les deux hommes leur montrent, les dressant face à eux, ils se mettent debout. Martel et Martin descendent le bout de pente. Les pieds des deux tués cognent d'abord sur la roche, puis sautent sur l'herbe. Les sandales se sont détachés, la chair des doigts et des talons reste sur la pierre. Lorsqu'ils arrivent devant les hommes rassemblés, le sergent-chef et le sergent étalent devant eux leurs prises. Une acclamation s'élève et l'on se penche avec le sourire vers les deux morts. Seul Poirier se tient à l'écart, révolté.

- On ne traite pas ainsi des ennemis tués, dit-il à voix basse à Laurent Gromier. C'est contraire à la Convention de Genève.

Laurent se met à rire.

- Ils ont failli nous avoir. C'est quand même normal qu'on se réjouisse.

- Les traiter comme des bêtes, tu trouves ça normal ?

- On va tout de même pas les porter.

Une sorte de cortège s'est formé, qui s'achemine vers la forêt. En tête marchent Martin et Martel. Derrière eux, des hommes tirent les deux corps qui rebondissent à chaque pas ; les visages se salissent de terre. Puis vient le gros de la troupe qui bat des mains et hurle des injures à tous les fellaghas d'Algérie.

- Bande d'enculés, on vous aura tous, crie Sanglès.

- On baisera vos femmes, crie Bonnier.

- Sales bicots, à la marmite.

La peur, puis la disparition de la peur ont excité chacun d'eux. Le danger passé, ils se laissent aller, heureux d'en être quitte, cette fois encore. La forêt approche. Les sapins s'alignent devant eux, bordés de hauts buissons. Si le sapin domine, d'autres arbres ont poussé à l'écart des troncs, créant une épaisse futaie sans chemins. Le cortège s'avance, les cris continuent, tandis que, dans le lointain, venant de Favreville ou de Kerbès, des klaxons de voitures, des bêlements, des braiements montent dans l'air. Les soldats ont atteint les arbres. Tous s'arrêtent, sauf Martin et Martel.

- L'enterrement va commencer, disent-ils en riant.

Traînant les corps, ils entrent tous les deux sous les sapins. Ils ne pénètrent pas très avant, incommodés par l'odeur de pourriture qui vient des buissons. Sur un espace dégagé, au pied de quelques sapins, ils se cramponnent aux cheveux, lèvent les morts, les font tournoyer autour d'eux et les lancent dans la broussaille. Puis ils rejoignent la patrouille.

En revenant vers Kerbès, Laurent Gromier se retourne. Au dessus de la forêt, des éperviers font de grands cercles. Puis ils piquent et s'enfoncent entre les arbres.

Bonnier s'éveille aux aurores, dans la grande chambrée, au premier étage de la caserne Bugeaud. Un bruit l'a réveillé ; le clairon n'a pas encore sonné. Tiré de son sommeil par quelques coups légers sur le bois de son garnot, il s'assied dans son lit, regarde ses camarades endormis - quarante dans la même pièce -, puis se recouche et s'endort. Lorsque, deux heures plus tard, le clairon sonne, il émerge à grand peine de son sommeil. Il se souvient du bruit dans la nuit, qui l'a réveillé. A vrai dire, était-ce un bruit ? Ne l'a-t-il pas rêvé ?

Les deux hommes de service apportent les bidons de café, le pain et la grande boîte de confiture. Le pain est taillé en tranches épaisses, le café versé dans les quarts tendus par les quarante mains sortant de quarante pyjamas. Les tartines sont enduites par chacun de leur couche de confiture. On mange sans parler, assis autour des larges tables. La fenêtre les domine, à travers laquelle le jour naissant répand sa lumière.

- J'ai mal dormi, dit Bonnier.

Lorsqu'il se réveille une fois dans la nuit, il estime avoir mal dormi. En l'occurrence, il n'est pas sûr de s'être réveillé.

"J'ai entendu un bruit", ajoute-t-il.

- Quel bruit ?, dit Rivaud.

- Un grattement, des coups sur le bois. Sans doute une bête.

- Y'a pas eu de bruit, dit Plessis. On l'aurait entendu, surtout des coups.

- Bizarre, dit Bonnier. Il m'a bien semblé, pourtant.

- Tu rêvais, dit Laurent Gromier.

Le déjeuner achevé, ils se ruent dans la salle de douche. Elle est entourée de robinets pendus aux murs, au dessus d'un long bassin où se fait l'évacuation. Au plafond, des pommeaux distribuent à volonté l'eau. Tous ont enlevé leur pyjama, mais certains ne prennent pas de douche. Ils préfèrent se laver au robinet. Ils sont nus néanmoins, pour éviter, en restant vêtus, d'être mouillés par les éclaboussures. Les brosses raclent les dents, le dentifrice craché glougloute dans le bassin, tandis qu'au milieu de la salle, l'eau arrose les dos et les têtes.

Rivaud guette Bonnier dont il aime le corps. Parfois, quand il fait beau, ils s'isolent dans un coin retiré, en bordure de la caserne, pour se caresser. Ils préfèrent les filles, mais, faute de mieux...

Ils ont remis le pyjama, ils défilent dans le couloir, le long d'une balustrade qui surplombe la cour, ils reviennent dans la chambre, s'habillent. Puis ils dévalent les escaliers, vont à la levée des couleurs.

Chaque matin, à sept heures, cette cérémonie ouvre la journée. Le mât où va monter le drapeau est au bout de la cour vers l'Est, entre deux marronniers. Déjà des soldats affluent des autres chambres. Ils se sont rangés en carrés et demeurent au repos. Le lieutenant Sanguin arrive, raide dans son uniforme, portant le calot galonné et les épaulettes. Il crie : Garde à vous. Les hommes rectifient la position. Sur un signe de Sanguin, le sergent-chef Martel qui est au bout du rang s'avance vers le mât. Il détache la corde qui entoure le drapeau, la glisse dans ses mains. Le lieutenant crie de nouveau Garde à vous et le drapeau monte, tandis que le porteur du clairon, sur le côté droit, joue Aux couleurs. Sanguin ordonne le repos, passe le long des rangs. Il sourit aux hommes, leur parle.

- Bon, murmure-t-il. Il me faut des mecs pour un transport. Ne vous faites pas d'illusion, il est dangereux. On suivra la route de Kerbès à Teflat. Vous la connaissez ? La plupart des têtes acquiescent.

- On va prendre un GMC et dix hommes. On mettra les caisses de balles au fond, pour les apporter à ceux de Teflat. Ils n'en ont presque plus.

Les visages sont immobiles, les yeux fixes.

- Je ne choisirai pas, dit Sanguin, les types qui ont monté la garde cette nuit, ni ceux de la patrouille de ce matin. D'ailleurs, ils ne sont pas encore revenus.

Quelques faces sourient.

- Je choisis les dix au hasard. Je ne peux pas faire mieux.

Tour à tour, il s'approche de quatre hommes. A chacun il pose la main sur l'épaule. Il ne dit rien, détourne les yeux devant le masque gris de ceux qu'il touche. Il lui reste six hommes à choisir. Il vient successivement près de Plessis, Laurent Gromier, Sanglès, Rivaud, Poirier et Bonnier.

- N'exagérons rien, dit-il, en revenant devant le mât. Il n'y a pas une embuscade à chaque fois. La semaine dernière, nous sommes allés à Teflat et nous en sommes revenus sans problèmes

Les hommes prennent un air dubitatif. Trop souvent aussi, depuis des mois, le camion revient avec un blessé ou un mort. Le lieutenant Sanguin a dispersé les soldats. Il a crié à ceux qu'il a retenu :

- Je vous attends devant l'armurerie.

Poirier a les yeux pleins de larmes.

- Bordel, je suis à deux mois de la quille. Jusqu'à maintenant, j'y avais coupé. Je suis aide-vaguemestre, moi. J'ai pas à combattre.

- Tu préfères que ce soit les copains, lui dit Sanglès.

Il vient néanmoins vers lui, entoure de son bras ses épaules et l'embrasse.

- Arrête de chialer. Tu la reverras, ta nana.

Les hommes sont de nouveau dans la chambrée. Ils enlèvent leur uniforme, enfilent un battle dress, mettent un gros ceinturon avec des poches pour les balles, remplacent le calot rouge par un casque. Puis ils se rendent à l'armurerie. Bonnier s'y tient, derrière une sorte de comptoir bas, sur lequel il posera le haut de la crosse des fusils et des Mat. Le lieu où il est ressemble à une cave, éclairé tout le jour par deux ampoules pendues au plafond. On y accède par un escalier étroit dont les marches sont usées. Parfois, des soldats viennent aider le caporal Bonnier. Ce matin, ils ont été requis pour d'autres tâches. Les armes qui vont être distribuées aux dix sont en état de servir. Chaque arme est personnelle, qu'il s'agisse d'un fusil, d'une Mat ou d'un pistolet. Chaque homme entretient son arme, la nettoie après chaque usage, même s'il n'a pas tiré. Elle est inspectée, au cours de passages en revue, par les sous-officiers.

Bonnier est prêt. Il a son casque sur la tête, il est vêtu d'un battle dress. Son arme l'attend, pendue au râtelier. Aussitôt la distribution faite, il suivra ses camarades. A la porte en haut de l'escalier, une bousculade, des voix annoncent l'arrivée des hommes. Un par un, crie Bonnier. Le premier homme apparaît à la porte du bas. Bonnier décroche une Mat, la lui tend.

- Un flingue aurait suffi, dit l'homme. J'ai astiqué le mien, l'autre jour. La Mat, je l'aime pas trop.

- C'est comme ça, dit Bonnier. Ordre du lieutenant.

Le défilé continue. La plupart des hommes, à l'inverse du premier, se réjouissent de recevoir une Mat.

- Ca tire plus vite, dit l'un d'eux, et c'est plus facile à armer.

A chacun Bonnier remet, en même temps que l'arme, deux boîtes de balles.

- J'espère qu'elles n'iront pas toutes au but, dit Laurent Gromier. Ca ferait du monde par terre.

- Si c'était vrai..., dit Bonnier. Quel gâchis...Vous visez tous comme des enflures.

- Caporal, c'est une insulte, dit Laurent. J'irai au rapport.

- Rapport de mon cul, dit Bonnier en riant.

Sanglès se présente, nerveux, surexcité.

- Je sens qu'on va buter du fellows, dit-il à Bonnier.

- Pourvu qu'on n'en voit aucun..., répond l'autre.

Poirier a les paupières encore rouges. Il prend son arme sans dire un mot.

- On a eu un gros chagrin, lui murmure Bonnier.

- Tous des cons, grince-t-il entre ses dents. C'est honteux. Même les quillards doivent crever.

Plessis, toujours digne, tend la main, reçoit l'arme, dit merci.

- Dis plutôt merde, lui répond Bonnier. Que ça nous porte bonheur.

Plessis se met à rire.

- Si la merde porte bonheur, on est paré, murmure-t-il.

Le lieutenant Sanguin se présente le dernier. Il demande une Mat, un pistolet et des grenades.

- Les grosses ou les petites ?, interroge Bonnier.

- Donne m'en deux grosses. Je les lancerai à distance. Elles font de l'effet. Les petites, ça t'arrache tout au plus un bras.

Les quinze hommes se sont retrouvés devant l'armurerie, tous pourvus de leur armement. Ils ont mis leur casque. Ils suivent Sanguin qui se dirige vers le camion stationné au milieu de la cour. Le chauffeur est déjà à son volant.

- Tu as ton flingue ?, lui demande Sanguin en s'approchant de la cabine.

- Si je conduis un véhicule, j'ai le droit de l'avoir constamment avec moi.

Les dix demeurent encore autour du camion. Il est neuf heures et demi, le moment du départ approche. Les caisses de munitions ont été chargées par des deuxième classes dans le fond du camion : vingt caisses superposées, dont la hauteur ne dépasse pas la moitié de la paroi. Elles ont été arrimées avec des cordes.

- Faut pas qu'elles tombent, dit Rivaud. Sinon, ça peut nous fracasser le crâne.

Ceux qui se rendaient au bistrot pour la pause se sont arrêtées. Ils parlent avec leurs copains.

- On y était, y'a une semaine, dit l'un d'eux. On a été attaqué. Mais il n'y a eu ni blessés, ni morts. Il n'y en a pas à chaque fois.

- Bien sûr que non, dit le lieutenant Sanguin. Faut pas être pessimiste comme Poirier.

- Je suis quillard, dit Poirier. Pourquoi on me fait prendre des risques ?

- C'est sans doute le dernier. Je ne peux pas choisir toujours les mêmes hommes.

- Vous boirez un coup à notre santé, dit Sanglès à ceux qui restent.

- On n'y manquera pas, répond un homme. Et vous en boirez un à la nôtre, quand vous reviendrez.

Le chauffeur a démarré le moteur ; il ronfle. Le tuyau d'échappement, à l'arrière, crache sa fumée.

- Montez, les gars, crie Sanguin.

Les dix soldats se hissent dans l'habitacle. Ils s'assied le long des parois, sur des bancs en métal qui y adhèrent. Quelques-uns demeurent assis directement sur le sol, contre

les caisses de balles. Lorsque le camion est plein, un homme relève le rebord et l'ajuste aux côtés. La bâche a été rabattue.

- Pour l'instant, on n'a pas besoin de voir, dit Rivaud.

Le lieutenant Sanguin est monté devant, à côté du chauffeur. Personne n'envie sa place, ni celle de celui qui conduit. Le camion ne traverse pas la ville. Il quitte la caserne et s'engage sur le chemin qui longe la pente abrupte du côté de Favreville. Le chemin est en mauvais état, creusé de fondrières, semé de pierres qui roulent sous les pneus. Les cahots jettent les soldats les uns sur les autres. Le paysage est celui de la plaine coupée par la route d'Oran et par la voie ferrée, avec, à l'horizon, les montagnes. L'air du début de l'hiver est froid, mais le ciel demeure inaltérablement bleu. La végétation est celle de l'automne ; les feuilles s'en vont et les buissons sont gris. Au milieu de la plaine, Favreville s'étend, surmonté par quelques fumées de cheminées. On aperçoit à l'Est les hangars où l'armée accumule du matériel, vers l'Ouest un parc de véhicules légers - des jeeps - et deux ou trois tanks.

La région n'est pas directement menacée. Les troupes les plus importantes du FLN se tiennent dans les Aurès et dans les défilés vers Constantine. Ici, les fellaghas en petits groupes - deux mille, dit-on - se sont réfugiés dans la montagne du Nord, au dessus de Kerbès, de Teflat et de Favreville. Mais, s'il y a rarement des attaques en règle sur ces villes, en revanche les embuscades sur les routes avoisinantes se répètent.

Sur cette partie de la route qui va à Teflat, face à la plaine, il y a peu de risque. Elle est trop découverte pour que des tireurs puissent y monter un piège. Sur le côté gauche, la raideur de la pente et le rocher nu ne permettent pas de se cacher. Sur le côté droit, aussitôt dépassées les dernières maisons de Kerbès et le quartier arabe, une grande prairie s'étale entre le versant de la montagne et la route. Des tireurs ne peuvent s'y embusquer. Sur ce parcours, les hommes se sentent à l'aise. Ils bavardent entre eux, oublient la suite du voyage et le moment où la route va entrer dans les rochers.

- Fait beau, aujourd'hui, dit Bonnier.

- On irait bien à la plage, dit Sanglès.

- La mer est loin, dit Plessis. Elle est là-bas, de l'autre côté des montagnes.

- Arrêtez de dire des conneries, dit un homme. On n'est pas en vacances.

- Ce que je regrette, dit Plessis toujours sentencieux, c'est que certains tiennent à entretenir une morosité de mauvais aloi, qui ne sied pas à des jeunes comme nous.

- Tu nous emmerdes, dit Rivaud.

Plessis rit.

- Je t'emmerde aussi, conclut-il.

- Bon dieu, dit Bonnier qui a relevé tout un côté de la bâche, t'as vu le veau qui tête sa mère ?

Il s'adresse à Sanglès. Tous ceux qui sont sur ce côté se penchent pour voir le spectacle. D'autres se bousculent derrière eux, pour ne pas le manquer.

- La brave bête, dit Bonnier. Elle ne bouge pas. Il a le temps de picoler.
- Ce n'est pas du vin rouge, dit Plessis.
- C'est peut-être une génisse, dit un homme. Elle a l'air de savoir s'y prendre.

Tous rient.

- T'en voudrais autant, dit Rivaud.
- Boh, fait l'homme.

Depuis longtemps, ils ont quitté le chemin. Ils sont sur la route qui longe en surplomb la plaine. Puis elle tourne. Elle traverse la prairie, grimpe le premier escarpement de la montagne. Elle tourne de nouveau, serpente entre les rocs.

- Pourquoi ils l'ont faite passer par là, cette route?, dit Sanglès. Ils pouvaient la tracer à travers la forêt.

- Il aurait fallu couper les arbres, dit Plessis. Dans ce coin, ils sont rares.

Le camion tressaute sur un macadam usé, crevassé par les chars qui y sont passés, mal entretenu par les Ponts et Chaussées. On est en guerre, les services publics marchent mal.

- Putain, dit Sanglès, je commence à avoir envie de dégueuler.
- Non, non, crient les autres. Tu vas nous gerber en pleine poire. Soulève la bâche et mets-toi à l'air.

En arrivant dans les rochers, la bâche a été rabaissée.

- T'es dingue, non ?, répond Sanglès. je vais me faire tirer comme un lièvre.
- Tiens, étends-toi un peu, lui dit Plessis qui lui cède sa place à terre et prend la sienne sur le banc.

- Faut qu'on surveille, dit un homme. Ces cons peuvent nous flinguer, sans qu'on les ait vu arriver. Les balles, ça traverse la capote.

Les hommes se sont rangés de chaque côté contre les bancs, à demi accroupis. Seul Sanglès reste allongé. Ils ont soulevé le bord de la bâche. De chaque côté, les regards fixent les arbres, les buissons et le creux des roches.

- Rien à signaler, dit Bonnier.
- Si, dit Rivaud. Ca bouge là-haut sur la crête. On voit des branches qui se balancent de trop. Et les feuilles tombent un peu vite. Y'a probablement des mecs qui circulent derrière. Ils sont penchés. C'est impossible de les distinguer.
- Tu ne te montes pas un roman ?, dit Plessis.
- Ca veut dire quoi ?, dit Rivaud en se retournant.
- Que tu inventes.
- Plessis, je ne suis pas un con. J'ai fait les pitons. Je connais ce genre de terrain. Il y a du monde.
- Bon dieu, dit Plessis, on risque de se faire alpagner.
- Vous armez, crie Rivaud aux hommes et vous vous tenez prêts. Appuyez vos canons sur le rebord.

Tous les hommes se sont mis dans la position de tirer, à demi assis sur les talons, l'arme soutenue de la main droite par la crosse, le bout du canon posé sur la ridelle, la main gauche la tenant pour la maintenir immobile.

- Je continue à guetter, dit Bonnier. Si y'en a un qui sort, on le flingue.

- Faudra faire vite, dit Sanglès. Sinon, c'est lui qui peut nous avoir.

- Pas d'énervement, dit Rivaud.

- L'autre de Sanguin à l'avant, il a rien vu, dit Laurent Gromier.

- Je crois que si, dit Rivaud. On a accéléré.

Le camion continue sa route durant plusieurs kilomètres. Sur la montagne, les feuilles ne bougent plus, les buissons sont immobiles. Les hommes restent à l'affût ; d'un côté, Bonnier scrute la pente, de l'autre Rivaud ne quitte pas des yeux les rochers. Le moteur gronde parfois, lorsque la route monte. Dans la campagne, entre les reprises, on entend le chant des oiseaux ou le bêlement d'un mouton.

- Toujours les mêmes trucs..., dit Sanglès. Les bestiaux, y s'arrêtent pas de vivre.

Personne ne lui répond. Le silence retombe. Peu d'entre eux ont connu le feu. Mais tous ont entendu les récits des copains, racontant leur vie dans les Aurès ou dans le Sud. Tous redoutent les attaques brusques des groupes armés de fellaghas, tous craignent par dessus tout d'être pris vivants et torturés, comme sont torturés les fellous pris les armes à la main - avant d'être fusillés -. Un mythe s'est ainsi construit, celui d'une mort certaine dans les pires conditions, si l'un d'eux tombe aux mains de l'ennemi. S'y ajoute, mais dans l'immédiat, la peur d'être tué dans une embuscade, de recevoir la balle destinée à l'un ou à l'autre. Cette peur est motivée. Elle s'alimente de la vue des blessés et, quelquefois, des morts ramenés par les patrouilles. Sur cette route encaissée, creusée au flanc de la montagne, il est impossible de ne pas éprouver le sentiment d'être surveillé, voire cerné. Le soleil est loin là-haut, il n'éclaire que faiblement le bas de la pente, les parois des rochers. Le camion sinue dans ce tunnel à ciel ouvert, roulant aussi vite qu'il le peut, malgré les lacets difficiles à négocier. La vitesse calme les hommes, mais ne les délivre pas de l'angoisse ; elle revient dès que Rivaud leur annonce que les feuilles recommencent à tomber et que les buissons bougent. Au dessus d'eux, un petit avion semble tourner en rond. Ce n'est pas un hélicoptère - ils l'avaient d'abord, à son bruit, détecté comme tel -, mais l'un de ces avions militaires qui font de la surveillance. Il doit voir le camion, mais ne pourra intervenir, tout au plus signaler par radio à Kerbès qu'une attaque s'est déclenchée. A l'avant, le lieutenant Sanguin examine avec soin la route. Lui et le conducteur se taisent. Ils savent que les premières balles peuvent être pour eux. Sanguin est en alerte, les nerfs à fleur de peau, mais garde son sang-froid. Parfois il dit au chauffeur :

- Ne va pas trop vite, petit. Ce n'est pas la peine de se casser la gueule.

Il est dix heures du matin. Plus aucun bruit ne parvient de la plaine, ni de Kerbès, ni de Favreville. Les dix hommes sont enfermés dans leur boîte, en un endroit désert, à l'écart des villages et des villes. La fin du boyau se dessine. Tout au bout, un grand

rond de lumière se détache, où passent des oiseaux et de petits nuages ; Bonnier et Rivaud l'ont tout juste deviné, au moment où le camion amorçait un tournant.

- On est à la fin, crie Rivaud.

- Oui, dit Bonnier. J'ai vu un morceau de pré.

Les épaules se décontractent, les traits des visages abandonnent leur raideur, redeviennent souples, animés. Timidement, la conversation reprend.

- On arrive, dit un homme.

- Non, dit un autre. On est encore à quatre kilomètres de Teflat. Et il y a un autre endroit aussi resserré que celui qu'on vient de traverser.

- Aussi long ?, dit Sanglès.

- Beaucoup moins long, répond un homme. A peine cinq minutes.

- Ca va. On est tiré d'affaire pour ce coup-ci, dit Laurent Gromier.

- Espérons-le, dit Poirier. C'est mon dernier transport.

-Veinard, dit Plessis.

- Dis-donc, mon gars, ça fait deux ans et deux mois que suis là. Je veux dire, en Algérie. Quand t'en auras autant, tu ne diras pas que t'as de la veine.

-Tu vas partir, dit Plessis. Nous, on reste.

- Combien j'en ai vu partir, moi ?, dit Poirier. Des masses et je suis resté.

Le camion s'est rempli d'un murmure. Tous discutent sur l'arrivée du courrier à la caserne, probablement au moment même où ils parlent : des lettres des fiancées, des amis, de la famille, des mandats. Ils ont oublié le danger. Le camion sort du défilé qu'il avait suivi, roule en terrain plat. Réapparaît, sur la droite, la route d'Oran, la voie ferrée et, au fond, la chaîne des montagnes. Sur la gauche, une prairie, de nouveau, s'étale, avec des vaches.

- Restez en position de tir, crie Rivaud. On approche, mais y'a encore du chemin.

- On est sauvé, dit Sanglès.

- Pas tout à fait, dit Bonnier.

Un homme lâche un pet sonore dont le bruit domine, deux secondes, le ronronnement du moteur. Tous éclatent de rire.

- J'ai cru que c'était une bombe, dit Poirier.

- La foudre, renchérit Plessis.

- Ca pue, hurle Laurent Gromier.

A l'Ouest, sur le côté, Rivaud et Bonnier aperçoivent, encore à demi cachés par un amas de rocher, les toits de Teflat. Les tuiles rouges brillent contre le ciel bleu.

- On y est presque, dit Bonnier

- On boira un coup, dit Poirier.

- On l'aura bien mérité, ajoute Plessis.

Quand l'attaque se déclenche, le camion est presque au bout du tunnel. Les premiers tirs transpercent la bâche ; par les trous, les hommes, aplatis sur la tôle, voient des bouts de ciel. Ils se relèvent, dès que les tirs cessent, reprennent leur position le long

des ridelles et déchargent leur Mat. Les fellous ne doivent pas être loin. Dans la cabine, le conducteur et le lieutenant Sanguin se sont allongés sur la banquette. Aucune balle n'a atteint les vitres. Les deux hommes ont ouvert doucement les portes, se sont glissés dehors et ont disparu dans les broussailles. Les hommes restés dans le camion craignent que les fellaghas ne lancent une grenade qui les détruirait tous d'un seul coup. Eux aussi veulent descendre. Le caporal Rivaud dirige la manoeuvre. L'un après l'autre, par l'arrière, ils se laissent tomber sur la route et rampent vers les côtés. Le feu a repris, mais ce sont les armes de Sanguin et du conducteur qui tirent. La bâche demeure accrochée. A l'intérieur, il n'y a plus personne. Les hommes se sont dispersés. Ils guettent. Les fellaghas croient peut-être encore - c'est ce qu'espère Rivaud - que le camion est rempli d'hommes. Les tirs ne se multiplient pas. De temps en temps, une rafale sur la bâche augmente les trous.

- On a bien fait de sortir, dit Sanglès à Laurent Gromier qui est près de lui.

Les hommes ne restent pas sur place. Rivaud a grimpé jusqu'au sommet des rochers. Sanglès et Laurent se déplacent derrière les résineux qui bordent la route et s'avancent, eux aussi, vers la crête. Poirier, Plessis et Bonnier se sont éloignés, ont franchi les hauts et sont redescendus de l'autre côté, pour remonter plus loin. Très vite, les hommes repèrent qu'il y a tout au plus trois fellaghas. En cherchant bien, ils vont les trouver. Les tirs venus d'en face ne partent jamais du même endroit. Il faut donc faire vite, pour éviter d'être vu et, en même temps, ne pas manquer la cible. Rivaud remarque que désormais les tirs se réduisent à deux. L'un des fellous a dû être abattu. De longues accalmies - plusieurs minutes - séparent les fusillades. Ce sont les moments où, des deux côtés, les hommes se déplacent. Sanglès a de la chance ; il se trouve brusquement en face d'un fellous, tire le premier et le descend.

- En principe, dit Plessis, il n'en reste plus qu'un.

Bonnier est dans une anfractuosité de rocher ; il surveille le passage du fellagha.

- Il viendra par là, se murmure-t-il.

Il est seul, à l'écart de ses compagnons. Le lieutenant Sanglès et le conducteur tuent à bout portant le dernier fellagha qui se dissimulait derrière un arbre. Juste avant d'être abattu, il avait tiré une dernière rafale. La campagne revient au silence. De nouveau, on n'entend plus que le bruit du vent dans les branches et, au loin, vers Teflat, l'horloge de l'église qui sonne onze heures. Un à un, les hommes réapparaissent et se rassemblent sur la route. Puis il se mettent à la recherche des corps.

- On ne pourra pas les ramener, dit Sanguin. Il n'y a pas de place. Mais on va les entasser à l'abri et on viendra les prendre ce soir.

Sanglès dégringole d'une roche en faisant sauter derrière lui l'un des tués. Un jeune, vingt ans à peine. Il a un trou dans la tête. Quand ils se sont réunis sur la route, nul ne s'est aperçu que Bonnier n'était pas là. Lorsque les trois corps sont rapportés et mis les uns sur les autres à l'ombre d'un buisson, les hommes regagnent le camion. Au moment où ils vont démarrer, Plessis crie :

- Où est Bonnier ?

- Merde, répond Sanglès, il a du se perdre, ce con. Il n'a pas le sens de l'orientation.

Trois hommes quittent le camion. Les autres attendent.

- Putain, y fait chaud, dit Poirier. Quand on pense qu'on est en hiver...A l'heure qu'il est, on se croirait en Juin.

Le soleil tape sur la bâche. Sous le casque, les hommes transpirent.

- Mon lieutenant, mon lieutenant, crie Sanglès qui descend la pente. Il est blessé.

Sanguin bondit de son siège, monte en courant l'escarpement, précédé de Sanglès qui le guide. Dans le creux de rocher où Bonnier s'était réfugié, ils sont maintenant deux.

Lui allongé sur le sol, et, à son côté, Plessis ; il lui éponge le front d'un grand mouchoir à carreaux et lui parle doucement pour le rassurer. Bonnier a perdu beaucoup de sang. Il a une blessure au ventre ; la dernière rafale du fellagha a été pour lui.

- La civière est contre le toit du camion, dit Sanguin.

Sanglès retourne sur la route, alerte ses camarades. Ils reviennent à plusieurs avec la civière. On soulève Bonnier légèrement, on le pose sur la toile et quatre hommes le transportent avec précautions jusqu'au GMC. Ils l'installent au milieu d'eux. Ils restent debout, tout autour. Ils le regardent. Il ne souffre pas. Ses yeux sont fermés. Il respire faiblement. Parfois, pour lui éviter les cahots, des mains lèvent la civière sur laquelle il est resté couché. Aussitôt arrivé à Teflat, Sanguin mobilise l'ambulance. Bonnier part pour l'hôpital de Favreville. Plessis qui avait emporté sa gourde la tend à l'un des infirmiers.

- C'est pour lui, dit-il. Sur la route.

L'infirmier prend la gourde. Il n'ose dire à Plessis qu'avec une blessure au ventre, Bonnier ne peut pas boire.

La veille de Noël, à quatre heures de l'après-midi, Rivaud, Plessis, Sanglès, Poirier et Laurent Gromier se promènent dans la cour de la caserne Bugeaud. Ce n'est pas souvent qu'ils sont tous ensemble. Ne manquent que Martin, retenu ailleurs, et Bonnier. On ne parle pas de Bonnier. A chaque fois que l'un d'eux prononce, par hasard, son nom, quelques-uns pleurent. Ils ne se sont pas consolés. Il est question entre eux des souvenirs de Noël en France. Ceux-là ne sont pas gênants. Ils ne font pleurer personne. Certains déclenchent des rires : les bougies mal éteintes, qui, chez Sanglès, embrasèrent l'arbre.

La neige n'est pas là. Elle ne viendra jamais. Les cimes des montagnes, des deux côtés de la vallée, demeurent d'un gris rougeâtre que le soleil d'hiver, sans chaleur, éclaire. Il ne fait pas froid pour autant, plutôt un temps d'automne prolongé, avec des pluies rares. Depuis plusieurs jours, aucune goutte d'eau n'est tombée. La terre, dans les bordures en ciment qui longent les murs de la caserne, est sèche, par endroits craquelée. Mais les fleurs - les dernières - y poussent, ainsi que les mauvaises herbes.

Les promeneurs suivent à l'Est les barbelés de la clôture ; ceux-ci bordent la campagne et le commencement des pentes, s'arrêtent à l'escarpement au dessus de la vallée. Puis les hommes remontent le grand mur percé d'une porte qui ouvre sur la ville. Ils arrivent à l'Ouest de la cour, où un nouveau barbelé a été dressé, celui qui les sépare du faubourg et du quartier arabe. Grimpant sur le muret qui soutient le grillage, ils peuvent voir au loin les prairies, les rochers à droite, et le début de la forêt.

Ils quittent vite ce côté Ouest. Il leur rappelle le retour à Kerbès après l'embuscade, leur consternation, le silence dans le camion ; puis les imprécations, les injures contre les fellous et, en général, contre les Arabes.

- Le premier que je rencontre, criait Sanglès, homme, femme ou enfant, je le tue.

Ils étaient rentrés à la caserne, avaient repris le travail du jour. Chacun méditait dans son coin. Rencontrant Martin qui lui demandait des nouvelles, Rivaud murmura : On ne sait rien. Il est salement touché. Il est solide. Il peut s'en sortir.

Ils avaient attendu le soir dans une anxiété telle qu'à l'armurerie Rivaud tremblait en rangeant les armes et que Poirier oubliait les tampons du courrier. Plusieurs fois, Martin, mandaté par les autres, était allé voir à son bureau le lieutenant Sanguin.

- On a téléphoné à l'hôpital, répondait-il à chaque fois. On l'opère. On extraie les balles.

Au réfectoire, à six heures et demi, Sanguin vint, à la fin du repas, annoncer la nouvelle.

- Notre camarade Bonnier est mort, lança-t-il. L'une des balles lui a crevé le foie.

Tous se levèrent, demeurèrent immobiles. Sur beaucoup de visages, les larmes coulaient.

La promenade s'achève le long de la rambarde ; elle surplombe la route de Kerbès à Favreville et la vallée jusqu'aux montagnes vers le Sud. Les six se sont assis sur le rebord et regardent les lumières qui s'allument dans les maisons de Favreville. Il est plus de sept heures, la nuit est tombée. Des autos roulent sur la route d'Oran, leurs phares clignotent. Le train du soir d'Oran à Alger est passé, crachant sa fumée.

Dans la cour, c'est l'agitation des dernières heures. Rien n'est prévu pour la fête ; le lendemain seulement, la troupe bénéficiera d'un repas amélioré. Mais les hommes pourront se coucher à l'heure qu'ils voudront, festoyer en ville ou aller au bordel.

Les six ont décidé de rester ensemble. Ils ont acheté des provisions. Aucun d'eux n'est de garde. Ils pourront manger à minuit, boire et célébrer ainsi Noël. Le BMC n'est pas envisagé. Depuis plusieurs jours, ils ont déterminé le lieu de leurs agapes. Ils ne voulaient pas rester à la caserne. C'est trop triste, avait dit Plessis. L'un d'eux, Rivaud, qui courtise une fille en ville - en vue de l'épouser -, s'est entremis avec son père. Celui-ci a proposé de prêter une sorte de cabane aménagée à la sortie de la ville, avant les postes de garde. Elle comporte un butagar, une grande table, des bancs. Le père l'utilise à la belle saison pour des repas entre hommes.

- Vous n'aurez pas trop chaud, a-t-il dit à Rivaud. Mais, de ce temps, il ne fait pas grand froid.

En possession de la clé, Rivaud a récolté près de ses copains l'argent nécessaire aux courses. Dans une ferme des alentours, on lui a vendu du vin. Le fermier a de nombreux hectares de vignes, qui produisent un vin fort, assez sucré, lourd en alcool. Il est meilleur que celui du réfectoire, apporté de France dans des tonneaux en métal. Dans la même ferme, Rivaud s'est fait donner - le fermier et la fermière n'ont pas voulu qu'il paie - plusieurs kilogs de pommes de terre. A la boucherie de Kerbès, il a acheté, le jour même, deux gros rôtis. Vers huit heures, à la cabane, le boulanger lui livrera les gâteaux. Il a pu se procurer également à la ferme des fromages de brebis et du beurre.

- Tout est entreposé là-bas, dit-il à ses camarades assis sur la rambarde. J'ai fermé à clé. La serrure est solide. On ne risque pas d'être volé.

- Qu'est-ce qu'on va foutre, toute la soirée ?, dit Plessis.

- Y'a tout à préparer, répond Rivaud. J'ai pris du pâté à la charcuterie, pour l'entrée. Mais y'a des patates à peler, la table à mettre, les frites à faire. Il est bientôt sept heures. Dans une heure, on y va.

- On n'a pas du travail pour six personnes, dit Plessis.

- On causera, dit Poirier.

Libérable le quinze Janvier, déjà il est relevé des gardes et des corvées. Il ne fait plus ni les transports, ni les patrouilles. Il a repris sa bonne humeur.

Vers sept heures, ils se sont rassemblés à plusieurs à la buvette. Sont là aussi le sergent Martin, le lieutenant Sanguin et d'autres hommes de la troupe. Les tables ont été alignées et recouvertes de verres. Ils sont plus d'une vingtaine, se connaissant bien, à boire un coup ensemble en l'honneur de Noël. De nouveaux groupes viendront plus tard. Le sergent et le lieutenant devront rester. Ils vont ménager la boisson. L'apéritif consiste en vins cuits : Byrrh, Cinzano et des vins du Midi de la France, prisés par tous ceux qui en sont originaires. Les serveurs de la buvette - des copains - remplissent les verres ; ils boiront ensuite avec tous. Ils auront droit à plusieurs tournées. Ils ne videront pas complètement le gobelet. Dans la buvette, il fait chaud. Des radiateurs électriques rougeoient dans les coins, diffusant leur chaleur le long de la salle. Le vacarme des voix monte en crescendo et celui des rires. Les hommes évoquent leur enfance et les cadeaux.

- Une année, dit Sanglès, j'ai eu un ours. Il était plus grand que moi.

- Un ours des Pyrénées ? , dit le lieutenant en rigolant. Ton sosie ?

Sanglès rit aussi.

- Il me plaisait bien. Je couchais avec.

- T'as changé, dit le sergent. C'est plus le même poil qu'il te faut.

Le silence se fait. Les verres sont pleins. Le lieutenant Sanguin - qui est un rappelé - lève le sien.

- Je bois à la quille, lance-t-il.
- Nous aussi, nous aussi, répondent les hommes en levant chacun leur verre.
- Mon dernier Noël à l'armée, dit Poirier. A la vôtre, les gars.
- A la tienne, mon pote, répondent ses copains.

Ils vident les verres que les serveurs remplissent de nouveau. Sanguin et Martin refusent. On sourit. Le second pot est bu à la santé des familles, surtout des fiancées. La santé est portée avec gravité par le sergent Martin.

- A nos mères, à nos pères, à nos femmes et à nos fiancées, dit-il.
- Santé, répondent-ils simplement.

Puis le vacarme reprend, avec des histoires de pays, la Vendée ou le Roussillon ou le Nord. Chacun y va de la sienne, pas toujours écouté par tous. Mais, autour de ceux qui parlent, se regroupent ceux qui veulent entendre ; l'histoire leur rappelle la leur, quelquefois la même. La salle se désemplit lentement. Les hommes en fête sont remplacés par d'autres - les moins anciens - qui, dans cette nuit de Noël, vont monter la garde. Avant de partir pour la cabane, les six devenus cinq - Martin ne les suit pas - vont dans la chambrée. Depuis la veille et l'avant-veille, les colis affluent. Chacun en reçoit au moins un, certains deux ou trois. La plupart de ces colis ne contiennent pas les objets que, pour les fêtes, l'on s'offre entre soi. Les mères, les pères, les frères et soeurs, les fiancées, les petites amies ont paré au plus pressé, réservant pour le retour de l'absent les belles cravates et les chandails en laine fine. Le plus pressé pour tous, c'est la nourriture et la boisson. A part le vin du réfectoire, mélange douteux de plusieurs vins, voire de plusieurs crus ou cépages, il n'y a rien d'autre à boire à Kerbès que de la bière. Par les fermiers, on peut se procurer, comme l'a fait Rivaud, un peu de vin d'Algérie. Mais les bonnes bouteilles sont inabordables. Les whisky, vermouth, pastis divers sont tout aussi peu accessibles. Il faudrait aller plus souvent à Favreville ou à Oran ou à Alger. Dans les bistrots de Kerbès, on boit surtout, avant chaque repas, l'anisette. Demander un verre de whisky ferait scandale. Tout au plus peut-on se risquer à une telle commande au bar du BMC. Mais elle revient à très cher.

Les familles ont répondu à l'attente de leurs absents, et notamment celles des six. Les lits de Poirier, Sanglès, Rivaud, Plessis, Laurent Gromier se garnissent des colis tirés des garnots. Le contenu est déversé sur les couvertures. En quelques minutes, la chambrée se transforme en épicerie de demi-luxe. Trois des cinq hommes ont reçu des bouteilles de pastis, deux des bouteilles de whisky. Il y a deux pâtés en croûte, des ananas, des boîtes de chocolat, du cognac à gogo, de l'alcool de raisin venu du Midi, de l'alcool de pomme venu de l'Ouest. Les hommes ont préparé des musettes vertes qui leur servent, lorsqu'ils partent en campagne, à emporter des provisions. Ils les bourrent de victuailles - un poulet en gelée, le pâté, un jambonneau -, y ajoutent les bouteilles.

- On a tout ce qu'il nous faut, dit Rivaud. Ce soir, on est sûr de bien bouffer.

Laurent Gromier a reçu de l'Ormée - de sa mère - des fruits frais, de l'alcool, des fromages de chèvre. Elle a joint quelques bouteilles de vin du Bocage, d'un bon millésime. Il espère que son frère Germain, à la caserne d'Aumale, en a eu autant. Ils ne passeront pas Noël ensemble. Chacun doit, en cas de coup dur, rester dans son unité. Rivaud éteint les ampoules de la chambrée. Les hommes sont déjà dans le couloir, le long de la balustrade qui domine la cour. Ils descendent en faisant du bruit, en lançant des débuts de chanson. Vers huit heures, la cour est déserte. La troupe est à la buvette. Le repas du soir, à l'heure habituelle, n'aura pas lieu. Tous se sont agrégés à des groupes qui ripailleront dans la caserne ou dans ses alentours. La cabane n'est pas loin. Elle est protégée. La garde qui veille à l'Est est à moins de cent mètres. Nul ne s'inquiète pour les six qui ne se tracassent pas pour eux-mêmes. Sortant de la caserne, ils ont en face d'eux la rue qui mène à l'autre caserne dite d'Aumale. Leur musette pendant à l'épaule, les cinq hommes avancent au milieu de la chaussée. Les quelques devantures de magasins, la boulangerie, la boucherie, sont encore éclairées, mais des boutiques sont fermées. Au café, des paysans et des commerçants boivent le dernier apéro, avant de rentrer en famille. Les trois réverbères dessinent sur la rue le rond de leurs grosses lampes, dissipent en son centre l'obscurité de la nuit. Tournant à droite, la petite troupe se trouve, soudain, privée de lumière. Mais chacun des hommes connaît le parcours. Ils ont aidé Rivaud, pendant toute la semaine, à porter les provisions à la cabane. Pour éviter de buter sur les pavés inégaux, un ou deux allument une lampe de poche. Les volets des fenêtres, tout le long des murs, sont tirés ; volets pleins qui ne laissent guère filtrer les éclairages des intérieurs. Ils bavardent entre eux, sans se hâter. L'air humide ne porte guère en lui le froid, plutôt un souffle tiède qui est celui du vent venu du Sud. Des fleurs embaument dans les jardins, leur parfum monte, transformant cette nuit de Décembre en une nuit de Mai. On entend parfois des bruits qui sortent des murs, des rires, des éclats de voix d'enfants. Puis la rue cesse et c'est aussitôt la campagne, de l'herbe, un chemin et, à l'horizon, les buissons derrière lesquels des hommes gardent la ville. La cabane est sur la droite, au pied de la première pente de la montagne vers le Nord. Sa forme se confond avec le rocher. Les hommes ont quitté le chemin et marchent sur une sente qui y mène.

Ribaud entre et allume des bougies. L'espace est occupé par une planche posée sur des tréteaux. Contre le mur, une gazinière avec son four et sa bombonne fait ressembler l'endroit à une cuisine dans une maison de village. Les provisions sont étalées sur la table. On discute sur la composition du menu. Il a été arrêté, dans les jours précédents, que le plat préféré de tous était le rôti et les frites. Ils ont, d'un commun accord, renoncé à la dinde ou au gigot, trop longs à cuire. Le rôti - ou plutôt les rôtis, il y en a deux - fera l'affaire. A huit heures quinze, le boulanger livre les gâteaux. On se dispute pour les hors d'oeuvre. Le pâté en croûte est retenu, on le mangera en buvant du vin d'Algérie. Le vin de Laurent sera consommé avec les viandes et les patates. Les vins du Midi seront gardés pour les desserts.

- Il y aura une surprise, dit Rivaud. J'irai la chercher à la fin du repas.

Dans le buffet, il y a des verres, des couverts. Les six hommes - Martin est arrivé - se mettent à l'ouvrage, commencent à éplucher les légumes. On frappe à la porte, deux coups qui n'inquiètent personne. Tout au plus se demande-t-on qui peut bien venir à cette heure. Seuls les six sont prévus au banquet. Martin va ouvrir. Il reconnaît aussitôt deux Algériens qui, chaque jour, fréquentent les casernes. L'autorité militaire - Doubleau, Jamin, Sanguin - accepte qu'ils vendent tous les matins des gâteaux aux buvettes. A la caserne Bugeaud, le gérant de la buvette - un appelé - les a pris en grippe ; il les accueille avec des gifles, avant de leur acheter leur marchandise. Ne voulant pas perdre leur clientèle, les deux hommes n'osent se plaindre et subissent, chaque matin, le même traitement. Pour les protéger, des hommes de troupe se sont souvent interposés - dont Martin qui, pourtant, est réputé ne pas aimer les Arabes -. Lui et quelques autres ont sympathisé avec Mohad et Selim et discutent parfois avec eux, à l'extérieur de la buvette. Les deux vendeurs portent de larges paniers dans lesquels sont entassés les gâteaux.

- Entrez donc, dit Martin.

Ils pénètrent dans la cabane, voient les hommes assis, l'abondance des nourritures. Mohad et Selim sont jeunes, l'âge des six. D'être de la même génération les rapproche. L'injustice du gérant gêne la plupart. Sa brutalité n'est pas acceptée. Elle contribue, au contraire, à les attirer vers ces deux hommes supposés favorables aux Français, puisque l'autorité militaire les laisse entrer dans les bâtiments. Ce sont, dit Martin, les mauvais Arabes ou les Arabes inconnus qu'il faut toujours tuer, car, eux, ils nous louperont pas.

- Asseyez-vous, leur crie Rivaud. Tout à l'heure, on va bouffer vos gâteaux avec l'apé-ro. Combien ça fait ?

Mohad dit un prix, peu élevé.

- Tu dois pas y gagner, dit Rivaud.

- Ca va, dit-il. On n'y perd pas.

Rivaud sort une bourse de sa poche, lui donne l'argent, en arrondissant.

- Merci, dit Mohad.

Selim parle déjà avec Plessis et Poirier.

- Tu sais que je me barre, dit Poirier.

- Où ?

- Ben chez moi. Ca y est, j'ai fini.

- Tu ne seras plus ici ?

- Non, répond Poirier. On me libère.

Selim le fixe, sans sourire.

- Tu ne tueras plus, dit-il.

- Non, répond Poirier.

Mohad est venu s'asseoir près de Selim. Rivaud les a invités. On n'a pas que de l'alcool, a-t-il dit.

- L'autre con vous frappe toujours ?, demande Plessis.

- Hélas, répond Mohad.

- C'est intolérable. Je finirai par le dénoncer.

- Fais pas ça, dit Selim. Il sera viré, mais nous aussi.

L'épluchage des pommes de terre avance. Mohad et Selim ont pris un couteau et aident à les achever.

- On voudrait tous rentrer, dit Martin. On a peur des fellous. C'est des bêtes.

Mohad murmure :

- La guerre, c'est jamais beau.

Les patates sont épluchées. Coupées en fines lamelles, elles vont être plongées dans la friteuse ; sur le butagaz, l'huile commence à bouillir. La table est débarrassée des détritiques et des couteaux. Une grande feuille de papier est déroulée, qui la recouvre entièrement. Poirier et Sanglès y disposent les bouteilles, alignent les verres. Des boîtes de biscuits et les gâteaux vendus par Mohad et Selim sont exposés, prêts à être mangés. Plessis, Martin et Laurent Gromier débouchent les bouteilles. Pour les deux Algériens, des jus de fruit, du sirop ont été ouverts. Des bouteilles d'eau minérale sont apportées. Les préparations ont exigé beaucoup de temps. Il est plus de onze heures du soir.

- On mangera à minuit, dit Rivaud. Pas avant.

Les autres rient.

- T'attends les cadeaux, dit Plessis.

Tous rient de plus belle.

- J'attends rien, dit Rivaud. Mais faut respecter les habitudes.

- C'est pas le premier janvier, dit Sanglès. Celui-là, on le fêtera au bordel.

- L'heure, ça compte, dit Martin. Minuit, c'est minuit.

On porte un toast.

- A la fin de la guerre, crie Sanglès.

- D'accord avec vous, dit Mohad. A la fin de la guerre.

Selim sourit, lève son verre. Le second toast suit aussitôt le premier.

- A la quille, bon dieu, hurle Poirier.

- A la quille, reprennent-ils tous.

- A la quille, disent avec bonne volonté Mohad et Selim en vidant leur verre de jus de fruit.

Les visages s'échauffent. Le troisième et quatrième toast les fait reluire. Les plaisanteries, les histoires grasses et les quolibets partent dans tous les sens.

- Faut mettre le couvert, dit Rivaud. Les deux, vous restez avec nous. Quand y'en a pour six, y'en a pour huit.

- On veut pas vous gêner, dit Selim.

- Vous restez, crient-ils tous ensemble.

Les assiettes, les fourchettes sortent du placard. Les couteaux - lavés à l'eau des bouteilles - réapparaissent. Les verres sont ceux de l'apéritif. Chacun garde le sien. Le pâté en croûte est au milieu de la table, entouré de petits pots qui contiennent des oeufs de lumps, des rillettes, du poisson en gelée. Le pain livré avec les gâteaux par le boulanger est découpé en tranches.

- A table, dit Rivaud.

On s'assied où l'on veut, si possible près de celui avec qui l'on est le plus copain. Mohad et Selim sont côte à côte. Autour de la table, la discussion s'engage sur le sujet de la guerre. Malgré les deux apéritifs et les verres de vin qui se succèdent, elle est calme. Mohad et Selim ne sont pas pris à parti. C'est plutôt entre eux que les six discutent. Ils sont loin d'être d'accord. Ils ne font que reprendre un débat ouvert depuis qu'ils se connaissent. Martin et Rivaud sont jusqu'aboutistes. Il faut gagner la guerre, il faut vaincre les fellaghas. Ils ne défendent pas l'Algérie française, mais ils veulent que leurs compagnons morts soient vengés. Ils ne le seront que si la victoire est acquise. Sanglès, Poirier et Laurent Gromier admettent le principe de la guerre, pensant que, sans qu'elle reste française, l'Algérie doit demeurer liée à la France. Dans l'immédiat, une Algérie indépendante leur paraît impossible. Mais, selon eux, jamais le contingent n'aurait dû être envoyé sur le terrain. Comme en Indochine, ce sont les engagés qui devaient combattre, ils sont payés pour ça. Plessis, seul, est contre la guerre. Il croit en l'indépendance algérienne. Il aurait dû désertier, dit-il, mais n'en a pas eu le courage. Il s'est battu dans les djebels. Il a tué. Il justifie sa position par le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il s'appuie sur une déclaration de l'ancien leader revenu au pouvoir en France : Un peuple qui lutte pour son indépendance mérite de l'obtenir.

- Ecoute, Plessis, lui dit Rivaud, tu ne peux pas admettre que tous ceux que t'as vu mourir sont morts pour rien.

- Si, dit Plessis. Et je voudrais que le massacre s'arrête. Des deux côtés.

- Tu rêves, dit Martin. A part Mohad et Selim, si ça se trouve, ici tous les Arabes nous détestent. Ils nous flingueront. Y'a que les harkis qui ne tueront pas.

Mohad et Selim se taisent. Parfois, dans un silence, l'un des deux dit :

- Les Algériens voudraient demeurer amis avec vous.

- Oui, mais comment ?, dit Martin.

- Après la guerre, répondent-ils ensemble.

- Si vous êtes vaincus, vous ne nous aimerez guère, dit Rivaud.

Le ton des voix s'est abaissé. Entre trois des hommes, la conversation a changé. On parle des fiancées, des amies. Les photos sortent des portefeuilles, circulent.

- Putain, la belle nana, dit Sanglès en voyant la fiancée de Poirier. Tu vas la retrouver dans quinze jours.

- Eh oui, dit Poirier. On va se mettre en ménage.

Laurent Gomier montre la photo de Paulette - un amour qui, de son côté, n'en finit pas -.

- Elle ne veut pas de moi, dit-il brièvement.

- La vache, dit Rivaud. Une belle fille comme ça, se refuser à un beau mec comme toi.

Des commentaires sont faits sur chaque photo.

- Oh, elle est bath. Ca fait combien de temps que tu la connais ?, dit Sanglès à Martin.

- Un an avant le service. On s'écrit tous les jours, répond Martin.

Plessis sort une photo sur laquelle une fille un peu ronde sourit aux anges.

- Un beau sourire, dit Rivaud. Mais, ta copine, faut mieux être dessus que dessous.

Plessis rit, murmure :

- Elle a maigri depuis.

Les conversations ont repris. Certains évoquent leurs amis morts.

- Ah Dutoît, quel bon type, dit Rivaud. On était ensemble dans la Sud, vers la frontière marocaine. On a été souvent attaqué. Tu parles... Un poste en plein désert, de la caillasse, juste un point d'eau. Les fellous nous canardaient, on se faufilait derrière les dunes. Ils ne s'approchaient jamais. Dutoît, il a pris une balle en pleine poire. Un soir. En passant devant la porte.

Rivaud s'est assombri. Il ne parle plus.

- Moi, dit Sanglès, c'est mon pote Vargas qui s'est fait avoir. On se connaissait bien, on était du même coin. C'était près de Constantine, sur un piton. On est sorti à la nuit pour patrouiller. Les fellous ont ouvert le feu. Il y a eu deux tués, dont lui. Il n'est pas mort sur le coup, il a agonisé toute la nuit, avant que les secours arrivent.

Sanglès devient triste, se tait.

- Ce pauvre Bonnier..., dit Martin.

Mohad et Selim l'ont connu. Ils se souviennent de lui.

- Il nous achetait des gâteaux, dit Selim.

- Ben, tes copains ne lui ont pas fait de cadeau, dit Martin. Une balle dans le ventre. Il est mort à l'hôpital.

Les frites sont mangées en silence.

- Bordel, les gars, dit Rivaud, faut qu'on se secoue. C'est jour de Noël.

- Qu'est-ce que tu veux, dit Plessis, on ne peut pas s'empêcher d'y penser.

- Les lettres de sa fiancée ont continué d'arriver pendant deux jours, dit Poirier. Elle n'était pas encore prévenue. Puis ça s'est arrêté. Il a fallu les lui renvoyer.

- Merde, dit Rivaud.

- On ouvre le vin, dit Laurent Gromier. Ca va être bon avec le rôti.

Il ouvre une bouteille, remplit les verres, sauf ceux de Mohad et Selim. Ils boivent.

Les frites craquent sous les dents.

- Elles sont bonnes, dit Plessis.

Le repas s'achève. Pour dissiper la fumée des cigarettes, la porte a été ouverte. Par dessus les broussailles, à l'horizon, des étoiles scintillent dans un ciel sans nuages. Elles éclairent la nuit, l'herbe, les feuilles. Le froid devenu vif rappelle l'hiver. Rivaud sort, passe derrière la cabane, revient avec deux bouteilles de champagne.

- Du bon, dit-il en le posant sur la table. Et il est frais.

Il ferme la porte derrière lui. Bientôt le champagne est bu.

- On a encore soif, dit Sanglès.

Il rassemble les dernières bouteilles de vin blanc, y joint celles qui restent de l'apéritif.

- On ne devrait plus boire, dit Rivaud.

- Mais si, à notre chienne de vie, dit Martin déjà un peu éméché.

Il verse des verres de vin blanc. Par petits groupes - deux par deux -, les convives se racontent des histoires.

- Cette vache, t'aurais vu, impossible de la faire rentrer, dit Sanglès. Je lui tapais sur le cul. Quand elle a enfin passé la porte de l'étable, j'te dis que je lui ai filé une belle dérouillée.

Les hommes se sont mis à chanter. "Qu'il est beau d'avoir notre âge...Qu'il est beau d'avoir vingt ans...". Ils se sont levés, ils tournent autour de la table.

- Tu as amené le casque ?, dit tout bas Martin à Rivaud.

- Il est au fond du placard.

Il va le chercher, enlève les sangles qui le garnissent, le réduit à sa conque de métal.

- Le spectacle va commencer, hurle-t-il.

Il verse dans le nouveau récipient improvisé le contenu de plusieurs bouteilles : il a mélangé des vins cuits du Midi.

- Ca, c'est toujours buvable, dit-il.

Il boit un coup. Puis il passe à son voisin. Les autres chantent : "Il est des nôtres...Il a bu son verres comme les autres...". Le casque circule entre les mains tendues. Chacun boit une gorgée. Le tour se fait rapidement, recommence. A chaque fois, la chanson salue l'exploit. Plessis a profité de l'euphorie pour faire sortir discrètement Mohad et Selim. Au quatrième tour, Martin hurle :

- Mort aux Arabes.

Quelques voix répètent les mots.

- Plus de nerf, les gars, dit Rivaud. Allons-y, à poil les fatmas.

Il a un peu plus de succès que Martin. Déjà certains se sont écroulés sous la table, ivres-mort.

Le dimanche à venir, les troupes seront en permission. La nouvelle est tombée dès le vendredi à la cérémonie des couleurs. Le samedi de quatorze heures à vingt-quatre heures et le dimanche de neuf heures à vingt-deux heures, les hommes sont autorisés à quitter les casernes. Le samedi, la permission se prépare. Durant l'après-midi, la plupart des hommes ne sortent pas. Ils mettent au point leur tenue pour le lendemain. Le soir, un certain nombre d'entre eux iront au bordel. A midi, Cheffol, Pelin, Terril et Germain Gromier se sont réunis. Se sont joints à eux Plessis et Sanglès venus du parc d'artillerie de d'Aumale Il a été décidé que ceux de cette caserne - Martin, Rivaud et Poirier - se retrouveraient, le jour même à neuf heures du soir, avec ceux de la caserne Bugeaud. Laurent Gromier est retenu par la garde. Plessis et Sanglès ont mangé, comme chaque jour, au réfectoire de la caserne Bugeaud. Puis ils sont remontés aussitôt dans la chambrée.

L'après-midi commence. Les quarante hommes sont dans la pièce. Pas un seul d'entre eux n'est sorti. On ne peut pas être habillé n'importe comment. Faut que les tenues soient impeccables. Tel est le refrain qu'entonne chacun d'eux dès que l'un ou l'autre lance : Et si on s'en allait à quatre heures Ce qui leur plaît c'est de répéter les gestes qu'ils ont vu faire dans la vie civile, lorsque, pendant le week-end, ils s'apprêtaient à aller en ville. La plupart n'espère guère, à Kerbès, grâce à leur belle allure, conquérir une fille. Sauf, peut-être, la serveuse du bistrot, mais elle ne s'offre que quand on la paie. Ce n'est donc pas une conquête. Ils souhaitent revivre ce qu'ils ont vécu quand

ils étaient libres. La préparation leur importe autant que la sortie. L'unique table a été recouverte d'une étoffe apportée, dès leur arrivée, il y a quelques mois, à la caserne, par Rastel et Mandingue qui l'avaient subtilisée au magasin de vêtements ; garnie de serviettes, elle sert de molleton. Chaque homme, à tour de rôle, va occuper la table pour y repasser sa tenue : d'abord le pantalon dont les plis doivent être raides et croisés en haut ; puis la chemise dont le dos doit avoir aussi des plis croisés. Chaque repassage dure plus d'un quart d'heure. Mais il faut aussi broser capotes et calots, astiquer les cuivres auxquels sont accrochés des glands, fourbir les chaussures. Chaque opération sera accomplie minutieusement, en prenant son temps. Ainsi, dans les mémoires, pourront être évoquées les longues heures de repassage et de couture des mères et des soeurs quand on était encore à la maison.

- Ma mère, j'ai jamais vu personne repasser aussi bien, dit Cheffol.

Il est devant la table, le fer à la main.

- Et la mienne donc, dit Pelin. T'aurais vu pour les plis, j'te jure que c'était du travail soigné.

- La mienne ne repassait jamais, dit Germain Gromier. Elle cousait, mais, surtout, elle tricotait. Ca n'en finissait pas. Ca lui permettait de remâcher sa mauvaise humeur.

- La mienne, non plus, ne repassait pas, dit Plessis. Elle faisait venir une petite vieille qui lui lissait tout son linge. Elle ne tricotait guère non plus. Ce qu'elle aimait, c'était coudre. Elle faisait de jolies choses.

- On les reverra, nos mères, dit Sanglès, et nos soeurs et nos copines. Peut-être pas la petite amie. Elle en aura pris un autre.

- Pas la mienne, dit Pelin. Elle m'écrit tous les jours. Elle est fidèle.

- Que tu crois, dit Sanglès.

- Enculé, lui crie Pelin.

- Continue comme ça, dit Sanglès, et tu reçois mon poing dans la gueule. J'aime pas qu'on m'insulte.

- Calmez-vous, les gars, dit Plessis. Si ça se trouve, on ne les reverra pas parce qu'on sera tous morts.

Contrairement à l'effet attendu, cette déclaration les fait tous rire.

- Ben putain, tu vas vite, dit Sanglès. Merde, au fond t'as raison. Faut qu'on en profite tant qu'on est là.

Tous les hommes de la chambrée sont en slip et en gilet de corps. L'une après l'autre, les tenues viennent s'aligner sur les lits. Quelques-uns vont aux douches, à côté. On les entend rire sous les jets d'eau. Les va et vient se multiplient. En attendant d'enfiler sa tenue, Plessis a mis son pantalon de tous les jours. Torse nu, il se coiffe devant une petite glace qu'il a accrochée à son garnot.

- C'est demain le grand jour, dit-il. Je vais me faire la serveuse du café.

- T'auras pas de mal, dit Sanglès. Tu paies, tu montes.

- Le patron ne dit rien ?

- Non. Il doit toucher un pourcentage.

- Moi, j'aime mieux les putains, dit Cheffol. La chambre du café, elle est moche. Celles des bordels de Favreville sont superbes.

- C'est pour la chambre que tu montes ?, dit en riant Germain Gromier.

- Je préfère aimer l'endroit où je baise, dit Cheffol. Ca augmente le plaisir.

Toutes les tenues sont prêtes. Les lits ressemblent à des portemanteaux, d'où pendant pantalons et chemises. Dehors, malgré l'hiver, le temps s'est mis au beau. On n'aura pas à se couvrir, dit Pelin.

- Qu'est-ce qui m'avance cent balles ?, dit Cheffol. Mon mandat n'est pas arrivé.

- Moi, dit Plessis. Tu me les rends dans huit jours.

- D'accord, dit Cheffol.

A sept heures, les hommes ont remis leurs vêtements habituels. Ils se dirigent vers le réfectoire. Même les jours de permission, les repas sont ceux de l'ordinaire. Aucune préparation particulière ne les améliore. Venue des chambrées, la troupe afflue à l'entrée de la grande salle ; elle les contient tous. De longues tables en métal recouvertes d'une peinture qui s'écaille s'alignent sur toute son étendue. Le lieu est faiblement éclairé par quelques ampoules à trente watts. Les hommes demeurent dans une demi-ombre. Ils s'installent au hasard autour des tables, serrés les uns contre les autres. Il n'y a pas de verres. Chacun a apporté son quart. Pendant quelques instants, le bruit des chaises remuées est assourdissant. Puis ne survit que le brouhaha des paroles et des rires, parfois des cris. Dans l'assiette vont s'entasser d'abord la soupe, puis le reste. Les cuillers et les fourchettes sont en ruolz, d'aspect grisâtre, légèrement collantes. La fourchette a tendance à se plier, quand on la pique dans la viande. Il n'y a pas de couteaux. Chaque homme utilise le sien. Au bout de la table est posée une boîte de Vache qui rit. La vache est là avec, pendant à ses oreilles, la seconde boîte en miniature. Deux hommes apportent sur les tables une énorme soupière. Sur la soupe flotte l'omelette qui est le deuxième plat. Les cuistots n'avaient pas suffisamment de récipients pour la mettre. Un homme se lève et sert, en basculant à coups de louche l'omelette. Les assiettes sont vidées à grandes lampées. Le pain, une grosse miche ronde, est coupé par l'homme qui est en bout de table. Beaucoup en jettent des morceaux dans le liquide. L'omelette est vite avalée. Il y en a pour chacun une part à peine grande comme une soucoupe. Cheffol, qui compte mal, s' imagine qu'il a droit à une portion entière de Vache qui rit. Comme il se sert, son voisin lui arrache la boîte et récupère une demi-portion dans son assiette.

- Non, mais ça va pas. Tu bouffes la part des copains.

- Y'en a pas une pour chaque ?

- La moitié. On est douze.

- Merde. Mais y'a rien à bouffer.

Ils rient. L'appétit de Cheffol est connu.

- Tu te nourriras d'amour ce soir, lui dit Plessis. Et d'eau fraîche au lavabo.

Pour le groupe formé par Cheffol, Pelin, Germain Gromier, auxquels se sont joints Sanglès et Plessis, le départ est proche. Déjà ils se sont levés et ont quitté le réfectoire. Rapidement, ils sont montés dans la chambrée et se sont habillés et coiffés, tout en s'aspergeant d'eau de toilette.

- Faut qu'on sente bon, dit Cheffol.

Ils redescendent à grande allure, s'arrêtent au bas des escaliers. Ils arrivent dans la cour, jettent un dernier coup d'oeil alentour - pour saluer un copain -, puis se dirigent vers l'entrée. A sept heures quarante-cinq, ils se présentent à la garde. Un homme est devant la porte du poste, une maison en planches peinte en blanc et précédée d'une guérite. Il a son arme à la bretelle. Les six hommes le reconnaissent. Ils entrent avec lui au poste. Derrière une table qui occupe le milieu du mur au fond de la pièce, se tient un caporal-chef. Il ne fait pas partie de leur bande, mais ils ont eu souvent affaire à lui. C'est un engagé réputé pour sa dureté. Etre de garde l'a mis de mauvaise humeur. Il demande sèchement les noms, vérifie s'il ne s'agit pas de punis ou de malades venus de l'infirmerie.

- Allez-y, les branleurs, murmure-t-il entre ses dents.

Ils sortent sans insister. La moindre réponse pouvait leur valoir une suspension de permission. Devant la caserne d'Aumale s'étend la grande rue de Kerbès. Ils ne s'y engagent pas, tournent à gauche, longent la mur d'enceinte et, par un raidillon, commencent à grimper le premier escarpement avant la montagne.

Ils sont allés au bordel. Vers minuit, ils avaient prolongé au café les conversations entre eux. Les dialogues tournaient autour des régions dont ils étaient originaires, ou bien s'orientaient sur les années de la prime jeunesse, voire de l'enfance. Aux récits des frasques, à l'école ou dans les soirées entre jeunes, c'était des éclats de rire. Dans la chambrée, certains se vantent d'avoir eu les faveurs de la serveuse - en payant - et racontent. Ainsi s'échangent en mots crus des discours sur leur plaisir, sans allusion au vrai plaisir qu'ils ont connu, pour la plupart, avant le service. Pelin décrit avec force détail l'art de la turlute.

- La fille, une spécialiste. C'est doux.

- Putain, dit un homme qui s'est contenté de boire au bistrot.

- Formidable, dit Germain Gromier. Pelin a raison. C'est un vrai délice. Elle ne te bouscule pas. Elle prend son temps. Du beau travail.

Sanglès et Plessis sourient.

- Nous, il nous faut du solide, pas des amuse-gueule. Au BMC, on s'est fait, chacun, notre nana.

- C'était bien ?, dit Cheffol.

- Ben, dit Sanglès, j'ai obtenu une rallonge de temps pour le second, sans payer plus.

Tous prennent un air admiratif.

- Faut reconnaître qu'elle ne manifeste pas. Mais c'est bon quand même.

Plessis se met à rire.

- Parce qu'en plus tu voudrais que ça leur plaise ?
- Ben oui, dit Sanglès.
- Tu rêves. Encore heureux qu'elles chialent pas. Elles font ça pour le fric.
- Je sais, dit mélancoliquement Sanglès. Pas la peine de me le rappeler.
- La mienne était experte, dit Plessis. Je monte toujours avec elle. Elle me plaît beaucoup.
- Et tu lui plais ?
- Bien sûr que non. Elle s'en fout.

Tout en parlant, ils se sont déshabillés, ont enfilé le pyjama. Plusieurs d'entre eux sont déjà au lit.

- Demain, on part à neuf heures, dit Germain Gromier.

Le matin, lorsqu'ils se réveillent, il pleut.

- Merde, crie Sanglès. Va falloir marcher sous la pluie.
- On n'ira pas loin, dit Cheffol.

Plessis et Sanglès ont dormi exceptionnellement à la caserne d'Aumale D'ordinaire, ils sont tenus de revenir, chaque nuit, à la caserne Bugeaud. Compte-tenu de leur permission, ils ont été autorisés à découcher. Ceux d'Aumale et ceux de Bugeaud se retrouveront au café. Les hommes sautent de leur lit. Le clairon n'a pas sonné. Il n'y aura pas de lever des couleurs. Ils ont une heure pour se préparer. D'abord ils mangent. Le menu du petit déjeuner ne varie pas : café noir et tartines de confiture. La plupart préféreraient du beurre, mais on n'en sert qu'à Noël. Ils ont envahi la grande salle de douche. Ils gambadent sur les pavés, dressent leur sexe, regrettent les jours d'avant le service et celles qu'ils appellent les vraies filles. Puis, de retour dans la chambre, avec un soin maniaque, ils s'habillent. Linge net, pantalons aux quatre plis, épaulettes et blouson brossés, chacun apparaît miroitant, lisse, sanglé dans l'uniforme kaki qui a remplacé, en Septembre, la tenue d'été - pantalon et chemise de toile brune -. Pelin, Cheffol, Germain Gromier, Sanglès et Plessis se sont réunis autour de la table, près de la fenêtre.

- Où on va ?, dit Plessis.
- On fait une promenade, sans trop s'éloigner du patelin. Vers midi, on va au bistrot, où on récupère les autres.
- Il sera plein, dit Germain Gromier. On n'aura pas de place.
- Pas sûr, beaucoup mangeront à la caserne et iront ensuite au BMC ou se baladeront.
- On a bien fait d'y aller hier, dit Sanglès.

Ils partent. Au poste de garde, les sentinelles ont changé. Ils n'ont aucun problème avec le sergent-chef de faction ; il les laisse passer sans contrôle. Ils montent la pente, avancent dans les broussailles sur un chemin couvert de feuilles mortes.

- On ne peut aller plus haut, dit Cheffol. On pourrait se faire buter.
- C'est malheureux, tout de même, dit Pelin, de ne pas pouvoir se déplacer.
- La guerre, dit Sanglès.

Ils redescendent lentement vers la ville. La pluie s'est arrêtée tôt le matin, mais la terre est encore mouillée. S'en exhale l'odeur des feuilles trempées. Elle leur vient aux narines, comme dans les villages que, naguère, ils traversaient.

- Plus d'un an et demi que je n'ai pas revu ma ferme, dit Sanglès.

- Presque quatre ans que je ne suis pas retourné à Saint Martin du Jeu, dit Germain Gromier.

- La quille bon dieu, hurlent-ils.

Au milieu de la grand' rue de Kerbès, le café Aux drapeaux étale le long du trottoir sa double vitrine ornée de plantes vertes. Depuis l'automne, les chaises de la terrasse ont été rentrées ; il fait trop froid pour rester dehors. Les hommes entrent dans la petite salle, peu large, mais profonde. Des vingt tables qui la garnissent, plusieurs sont encore vides.

- T'avais raison, dit Germain Gromier à Cheffol. On aura de la place.

Le bar occupe le côté gauche ; il s'étend tout au long de la salle. Derrière le comptoir se tiennent le patron, un gros homme au crâne chauve, aux yeux légèrement exorbités, marqués de poches, et la servante, une belle fille d'une trentaine d'année, avenante, mais discrète. Le patron lance un bonjour amical, tandis qu'elle se contente de lever la tête et de sourire. Les convives se sont attablés sous un tube en néon qui barre le plafond. En semaine et tout particulièrement le dimanche, le bistrot offre des repas. C'est une nourriture simple, familiale. La patronne, qu'on voit rarement, la prépare dans sa cuisine. Le patron sert aux tables, tandis que la serveuse, derrière le bar, remplit les verres. Quand la serveuse s'absente, le patron revient au bar et le fils du patron apparaît, apportant les plats. Ce manège a très tôt attiré l'attention des militaires qui viennent au café. Apparemment, lorsque la serveuse disparaît, personne ne la suit. En fait, au bout de cinq minutes, l'un des consommateurs disparaît aussi. Cela peut être l'inverse. Un consommateur s'engage dans l'escalier qui mène au premier étage. Quelques minutes plus tard, la serveuse monte aussi. Les militaires ont compris qu'il suffisait, tout en commandant une consommation, de lui demander une passe pour qu'elle accepte. A la fin du plat principal, Sanglès déclare :

- Je vais demander mon dessert.

Il quitte ses compagnons, va au bar, demande une boisson - un verre de Vichy -. Puis, sans la boire, il se dirige vers l'escalier. On entend brièvement son pas à l'étage.

- Il est allé pisser, dit Cheffol.

- Baiser, oui, répond Plessis. Tiens, regarde...

La serveuse se dirige à son tour vers l'escalier. Le patron vient au bar et le fils du patron sort de la cuisine, des assiettes sur le bras.

- Bon dieu, dit Pelin, il est en train de se la faire.

- Dans un quart d'heure, il sera là, dit Germain Gromier.

- Elle est pas mal, la nana, dit Pelin.

- Si le coeur t'en dit, murmure Plessis.

- Combien ?
- Pas très cher, murmure Plessis, mais plus qu'au BMC.
- Merde, j'ai pas le fric, dit Pelin.
- On te le prête, si tu veux, dit Poirier.
- Non, dit Pelin. Une autre fois.

Durant l'après-midi, ils tournent dans la ville, désoccupés.

- On n'est pas à Alger, dit Cheffol, où, déjà, le dimanche, y'a pas grand chose à foutre, à part les bordels.
- Ceux de la rue Bab'Azoun, dit Martin.
- Oui. C'est quand même mieux que le BMC.
- C'est un peu comme les deux de Favreville, dit Rivaud.
- En plus grand, dit Martin.

Ils sont allés jusqu'en bordure du quartier arabe. Puis ils sont revenus vers le centre. La pluie s'est remise à tomber. Ils décident de revenir au café, puis de prolonger la soirée jusqu'à minuit à la cabane - que ceux de la caserne Bugeaud avaient choisi à Noël -. Sanglès va chercher la clé. Au café, ils se font servir du vin. Puis ils discutent.

- Moi, dit Cheffol, avant d'être ici, j'étais sur un piton dans les Aurès. J'ai eu une jaunisse. On m'a mis à Kerbès pour finir le service. Faut reconnaître qu'on y est plus pei-nard.
- Là-haut, ça devait barder, dit Plessis.
- Et comment ?. J'en ai vu des trucs. Quand on chopait un fellous, je te dis qu'on l'asticotait.
- Qu'est-ce que vous lui faisiez ?.
- Y'en a un, on l'a écorché. On voulait qu'il parle. On avait eu sept copains tués en embuscade.

Plessis pâlit.

- C'était barbare, murmure-t-il.

Cette guerre sans règles lui semble incompréhensible.

- C'était pas tes copains, dit sèchement Cheffol.

Les autres se taisent.

- Là où j'étais, au début, près d'Oran, dit Germain Gromier, dans un camp, chaque matin on faisait partir pour la corvée de bois les harkis dont on disait qu'ils avaient trahi. On ne les revoyait pas.
- Les harkis, dit Sanglès, dans mon camp on ne les tuait pas. Ils ne pouvaient rien faire, ils n'étaient pas armés.
- Si, du renseignement, dit Germain Gromier. C'est ceux-là, quand on les soupçon-nait, qui, lors des corvées de bois, se faisaient abattre. Il y avait un commando qui était chargé d'eux. Il montait dans des camions avec eux. Il partait dans la montagne. Le camion revenait avec seulement le commando.
- Ce ne sont pas les lois de la guerre, dit Plessis.

- Non, celle de la démerde, dit Cheffol. Fallait bien s'en débarrasser.
- Il y a des tribunaux militaires, dit Plessis.
- De toute façon, ils auraient été condamnés à être fusillés, dit Sanglès. Autant régler ça tout de suite.
- Ce qui est triste, dit Pelin, c'est quand on doit asticoter des civils. Ca, j'aime pas. Je me souviens d'une fatma. Le lieutenant a dit : Faut qu'elle parle. On s'y est mis à trois pour qu'elle jase. Elle hurlait. Y'en a deux qui l'ont violée. Moi, j'ai pas voulu. Puis on lui a brûlé les ongles. Elle a parlé. Mais elle devait être cardiaque. Elle est morte le lendemain.

Il est huit heures. Ils ont mangé des sandwichs et bu, après le vin, de la bière. Ils partent lentement pour la cabane. Dans la rue qui va vers l'Est, il fait nuit. Ils avancent en silence, saisis par l'air froid et l'humidité qui les glacent. Les volets des fenêtres ont été tirés, mais on entend derrière les murs les radios qui diffusent les informations. Puis ils quittent la rue, s'engagent dans le chemin qui mène à la cabane. A une trentaine de mètres, ils aperçoivent les deux sentinelles ; elles gardent derrière les buissons. Sanglès ouvre la porte difficilement, la clé et la serrure sont rouillées. Dans l'abri de planches, il fait aussi froid que dehors. Germain Gromier et Cheffol vont vers les buissons, saluent leurs copains en faction, et ramassent du bois, surtout du fagot -- mais il y a quelques branches plus grosses que l'on peut casser en s'aidant du pied -. Ils ramènent leur charge au logis. Le poêle est une sorte de montage de tôles avec un trou pour enfourner les bûches. Il est surmonté d'un tuyau, lui aussi en tôle, qui traverse le toit. Sanglès allume le feu. L'air de la pièce se réchauffe. Ils se sont assis autour des tréteaux qui occupent tout l'espace. Ils n'ont pas enlevé le lourd manteau qu'ils ont mis le matin ; ils se frottent les mains, tapent des pieds. Sanglès ouvre un placard dans un coin, en sort une bouteille de gniôle.

- Je savais qu'elle était là, dit-il. J'apporte un verre. Elle n'est pas fameuse, mais ça se boit.

Le verre va circuler entre eux toute la soirée. Vers dix heures, après que chacun ait raconté son service - ils approchent tous de la fin -, un long silence s'établit que nul n'ose rompre.

- La dernière, dit Pelin. J'étais près de Constantine, dans un genre de bivouac, là-haut dans la montagne. On faisait la chasse aux fellous. Un soir, on en a attrapé un qui était posté derrière un rocher. Il croyait qu'on ne l'avait pas vu, mais un rayon de soleil a fait briller la culasse de sa Mat. On l'a contourné et on est tombé dessus tous ensemble - on était quatre -. On l'a eu vivant. On l'a ramené au bivouac. Il savait ce qui l'attendait, mais il ne savait pas comment. Nous non plus. Dans la nuit, le sergent qui était avec nous a lâché sur lui deux chiens qui nous servaient pour les patrouilles. Ils l'ont égorgé. Alors le sergent lui a coupé la tête et il l'a accrochée au piquet de sa tente. Le matin, quand on est sorti, on a vu la gueule du fellous devant nous. Ce con de sergent ne lui avait même pas fermé les yeux.

Deux ou trois sourient. Germain Gromier, Plessis, Cheffol baissent la tête.

- A quoi on en est arrivé ?, dit Cheffol.

Grise, la caserne Bugeaud s'étale contre la ville. Elle barre de sa masse tout l'avant du promontoire. Aux heures des pauses, l'agitation dans la cour l'anime un peu. Mais, en ce matin de Février, cette cour, avec ses arbres dépouillés, ne reçoit du ciel au dessus et en face d'elle que de faibles rayons de soleil. Les hommes regrettent les matins d'été et d'automne, attendent ceux du printemps. Sanglès et Plessis, qui vivent à la caserne d'Aumale pour s'occuper des canons, la préfèrent à Bugeaud. Même l'hiver, d'Aumale, avec ses murs blancs, rappelle à Sanglès la couleur qui donne à son village du Sud de la France sa beauté.

Une opération avait emmené Martel et Martin loin de Kerbès. Elle est terminée. Ils sont revenus. Ils traversent la cour, avec Poirier, Rivaud et Laurent Gromier, pour aller à la buvette. C'est le milieu de la matinée, dix heures, le bon moment pour manger un sandwich et boire une bière. Depuis longtemps, le café noir du matin et les tartines de confiture sont digérées. Il faut se redonner du tonus, se retrouver entre copains. Martin est allé chercher Martel à son bureau et Rivaud à l'armurerie. Il les ramène, pour boire avec eux.

La journée s'annonce calme. Il n'y a plus aucune prévision de départ en opération. Une permission de deux jours pourrait être donnée, avec autorisation d'aller à Favreville et même à Alger. Déjà les hommes se réjouissent.

- Tu te rends compte, dit Rivaud, c'est autre chose que de rester à Kerbès, avec son BMC minable et sa serveuse de bistrot un peu putasse. Favreville, c'est deux beaux bordels, et Alger c'est quatre ou cinq très beaux bordels.

- Tu ne penses qu'à ça, dit Martin.

- Oui, ainsi qu'à bouffer et à picoler. Qu'est-ce que tu veux faire d'autre dans ce bled ?

- Toute l'Algérie n'est pas un bled. Une ville comme Oran est aussi grande que certaines villes en métropole.

- Peuh.

Martin rit.

- Y'a que le France qui vaut le coup, dit-il. D'accord.

Au milieu de la cour, ils sont rejoints par Poirier et Laurent Gromier.

- Alors, les petits, dit Martin, on va au troquet.

- Comme toi, répond Laurent Gromier. On a faim.

- Le lieutenant m'a convoqué pour onze heures, dit Martel. Faut que j'y sois.

- Il va t'engueuler ?, dit Martin.

- Mais non. C'est pour des trucs de service.

A la buvette, c'est la bousculade des retours d'opération. La présence de Martel et de Martin - ils étaient partis avec ceux d'Aumale - est saluée par des hourras. On demande des nouvelles de Rastel, de Mandingue, de Terril, de Vanberghe.

- Ils s'en sont bien tirés, dit Martin. Pourtant ça pétait de partout.

La salle est remplie de nouvelles recrues qui regardent avec curiosité les anciens ; ceux-ci ne s'occupent pas d'eux, leur lancent parfois des coups d'oeil méprisants.

- Ils vieilliront, ces cons-là, dit Rivaud.

Il n'y a pas grand chose à raconter à ceux qui reviennent et eux préfèrent ne pas trop parler des dangers qu'ils ont courus. C'est, croient-ils, un passé qui porte malheur. Autant l'oublier. Sanguin et Jamin font les frais de la conversation.

- Toujours ensemble, ces deux-là, dit Martin.

- C'est pourtant pas des pédés, dit Martel.

- Faut croire que non. Dès qu'ils en ont l'occasion, ils cavalent les nanas.

- Et Doubleau ?, interroge Rivaud.

- Ben, c'était pas tout bon pour lui. Il ne commandait pas, sauf son régiment. Ca ne lui rapportera pas de galons.

- Il s'est dépensé, faut dire, dit Martel. Au moment des attaques, il était là.

- Il a des couilles, dit Martin.

- C'est un sacré loustic. Il mène bien sa barque.

Beaucoup d'hommes viennent vers le sergent-chef et le sergent pour les saluer. Flatés, les deux hommes serrent des mains, lancent des boutades. La pause est près de sa fin. Lentement, la salle se vide.

- Faut qu'on y aille, disent Rivaud et Poirier.

Laurent Gromier est déjà parti.

- Nous, on a une journée de repos, disent Martel et Martin. C'est pas de trop. On est vanné.

Le chef de la buvette vient s'asseoir à leur table.

- Alors, vous en avez tué beaucoup ?, leur demande-t-il.

- Le moins possible, dit Martel.

- On n'est pas des bouchers, dit Martin.
- Dommage, dit l'autre. Moins y'en aura, mieux ça vaudra.
- Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?, dit Martel.
- Rien. Mais j'aime pas leur gueule. Et c'est à cause d'eux qu'on est ici.

A onze heures, Martel monte à la villa où Sanguin et Jamin ont leur bureau et leur chambre. Jamin n'est pas là, appelé à Alger. En l'absence du capitaine, Sanguin va offrir à boire. Martel pousse la porte de la maison, une porte avec une poignée en fonte ouvragée. La villa est construite dans le style mauresque, sans toit, avec une belle terrasse. Ses fenêtres sont en ogives. Elle appartenait, avant la guerre, à des Français d'Alger qui y venaient en villégiature. L'armée l'a réquisitionnée. Le couloir d'entrée est vaste, encore orné de plantes en pot, des cactus, des figuiers du désert de petite taille qui se développent quasiment sans eau. Martel connaît les lieux. Il frappe à une porte de rez-de-chaussée à droite. Entrez, crie Sanguin d'une voix forte. Je ne suis pas sourd se murmure Martel. Il entre dans une belle pièce qui est l'ancienne salle à manger. Sanguin a placé en travers la table sur laquelle les propriétaires prenaient leur repas. Elle est devenue son bureau. Les ornements sur les murs n'ont pas changé. Il y a deux tableaux, l'un représentant un compotier de poires, l'autre un faisan. Sur une paroi s'étale le vaisselier avec ses assiettes et ses plats. La salle est parquetée. Martel marche doucement vers le bureau, craignant de glisser. Sanguin s'est levé, lui a tendu la main par dessus la table. Depuis longtemps Martel est dispensé par son supérieur de tout salut militaire, de tout garde à vous. Ils sont allés ensemble au feu. La différence entre les deux se marque par un tutoiement unilatéral ; Sanguin tutoie Martel qui le vouvoie.

- On va boire un coup, dit Sanguin.
- Mon lieutenant....
- Pas de protocole. J'ai soif. C'est d'ailleurs, si l'on veut, l'heure de l'apéritif.

Il se dirige vers un placard qui est sous le vaisselier, en sort deux verres et une bouteille d'anisette. Puis il disparaît par une porte au fond de la pièce qui donne sur la cuisine et revient avec une carafe d'eau fraîche. Il remplit les verres. Tout en versant les deux liquides, il parle.

- Ecoute, Martel, y'a une bande de fellous là pas loin dans la montagne. Cinq hommes. Ils m'ont été signalés par un dénonciateur arabe que je paie. Ils sont faciles à avoir. Ils se déplacent peu, paraît-il. Ils sont tapis derrière les rochers. Ils attendent l'occasion de nous descendre. Tu vas me préparer pour ce soir un commando. Dix hommes maximum, des types sûrs que tu connais. Tu vois qui. Vous partirez vers cinq heures et demi, à la nuit. Essayez de les surprendre. Vous les tuez. Ca vaut mieux pour eux. Quand on les ramène vivants, ils sont torturés et meurent quand même.

Martel avale son verre d'un coup.

- On aurait pu trinquer, dit Sanguin.
- Une autre fois, mon lieutenant.

Il est onze heures trente quand Martel quitte le lieutenant Sanguin. La visite a été brève. Il en sort, étourdi, inquiet à l'idée de devoir annoncer à ses copains le projet du lieutenant. Par qui commencer ? D'avance, il sait que Martin, Poirier, Laurent Gromier et Rivaud seront du lot. C'est à eux que Sanguin faisait allusion. Mais il lui en faut encore quatre autres. Ils en discuteront avec Rivaud - qui a remplacé Bonnier -. Il est près de l'armurerie, il se décide à aller le voir en premier.

L'armurerie de la caserne Bugeaud n'est pas, comme celle de la caserne d'Aumale, dans une cave. Elle a été aménagée dans un bâtiment annexe, construit autrefois à cet effet. C'est une salle tout en longueur avec des fenêtres grillagées. Elle est bien éclairée. Les râteliers où sont pendues les armes occupent les murs. Des caisses de munitions sont entassées dans les coins. Rivaud règne sur l'ensemble et sur deux hommes de troupe, ses aides. Lorsqu'il se présente au seuil de la salle qui donne directement sur la cour, Martel ose à peine entrer. La lourde porte à deux serrures qui garnit la paroi n'est pourtant pas fermée de l'intérieur. Il suffit de tourner la poignée. Mais, le seuil passé, il devra parler, dire à Rivaud ce qui l'attend. Il pousse le vantail, entre. Un grand rai de soleil balaie le local, la poussière y danse. Un entablement élevé coupe le fond de la pièce, derrière lequel s'affairent Rivaud et ses deux hommes. Ils étalent des armes à vérifier. Puis ils emportent chacune sur une table - il y a trois tables disposées autour d'eux -, ils les réparent.

- Salut, Rivaud, crie Martel.

- Salut, répond Rivaud.

Les deux hommes esquissent un garde à vous que Martel arrête d'un geste. Rivaud, caporal, tutoie Martel sergent-chef. Ils oublient les grades.

- Qu'est-ce qui t'amène ?, dit Rivaud. Tu veux ton arme?

- Je la prendrai ce soir, dit Martel.

- Tu vas où ?

- J'ai une mauvaise nouvelle. Il faut qu'on fasse un commando, pour aller chasser le fellous dans la montagne.

- Qui a dit ça ?, murmure Rivaud.

- Sanguin.

- Ben, dis-donc, on n'est pas revenu. Y'a des fellous là-haut ?

- Y paraît que oui. Une petite bande.

- Bon, dit Rivaud d'un air résigné.

Martel s'est assis sur l'entablement. Rivaud est devant lui, les paupières baissées, le visage légèrement crispé.

- Il nous faut Martin, Poirier et Laurent Gromier, plus quelques-uns qui feront l'arrière-garde

- Oui, dit Rivaud.

Ils restent silencieux. Derrière eux, les deux hommes de troupe se tiennent à l'écart, poursuivent leur travail. Lorsque Martel reprend la parole, Rivaud a ouvert les yeux.

- Merde, dit-il. Comment expliquer à Poirier ? Il est à quinze jours de la quille.
 - Je ne sais pas, dit Rivaud qui est devenu triste.
 - Dis-moi, supplie Martel, dis-moi ce qu'il faut lui dire. Il va pleurer, il ne comprendra pas.
 - Martin marchera. Il déteste les Arabes.
 - Pas sûr. Il a très peur de se faire tuer. Lui aussi, pour que l'ordre ne soit pas trop difficile à exécuter, il faudra le persuader.
 - Après tout, c'est un ordre.
 - C'est un ordre de Sanguin. Si ça avait été un ordre de Jamin, ça aurait été la même chose. Dans ces cas-là, il faut expliquer. Les hommes leur font confiance, à ces deux-là. Ils les connaissent. Si ça avait été un ordre de Doubleau ou d'un officier quelconque, alors là c'était autre chose.
 - Et Laurent ?
 - Il est bizarre, Laurent. Il a l'air d'avoir accepté pas mal de trucs. Ca ne veut pas dire qu'il est d'accord. La chasse aux fellaghas, ça ne doit pas lui plaire.
 - Il faut pourtant qu'il vienne.
 - C'est un gars courageux, efficace, prudent. Il nous est indispensable. Il m'a raconté qu'étant très jeune, il avait fait un peu de résistance, en 44. Il a pratiqué un genre de guérilla.
 - Nous-même, on n'est pas convaincu.
 - Il faut quand même convaincre les autres, et, surtout, les quatre deuxième-pompes qu'on doit recruter en plus.
 - Tu les a repérés, ceux-là ?
 - Non. Je peux prendre au hasard. Ils n'auront pas grand travail. Juste surveiller.
 - Tu ne risques pas de faire des jaloux, dit Rivaud en souriant.
 - Oh, ça dépend. Y'en a qui rêvent de se battre, d'être au feu. Ca ne leur est jamais arrivé. Ils veulent se mettre en avant.
 - Choisis les plus gonflés, ça les calmera.
 - Pas forcément. Ils ne seront qu'à moitié dans le coup. C'est nous qui allons nous taper le vrai boulot.
- Martel quitte l'armurerie. Il va voir Martin. Il sait où le trouver. Martin s'occupe du magasin de vêtements. Lorsqu'il y entre, le sergent et ses acolytes sont en plein travail. Ils déplient des battle-dress, rangent du linge sur les étagères, nettoient des gourdes que les hommes emportent en opération. L'arrivée de Martel ne le surprend pas. L'autre lui rend souvent visite. Le magasin de vêtements est au rez-de-chaussée de l'un des bâtiments. Une haute fenêtre l'éclaire. L'odeur de naphthaline, d'étoffes longtemps maintenues en armoire y domine. Comme il fait beau, la pièce est gaie. Martin et ses hommes y circulent, en chantonnant.
- Vous avez l'air en forme, dit Martel.
 - Oui, dit Martin. On a presque fini. On s'apprête à aller déjeuner.

- Y'a des frites. J'ai vu l'un des cuistots. Quant à la viande, c'est du congelé, mais, paraît-il, pas trop dégueulasse.

Martin continue à travailler, en accélérant la cadence. Il est pressé de finir. Ses hommes l'aident. Martel leur donne un coup de main, porte les ballots, dépoussière les manteaux, empile les quarts. Le sergent assure la distribution des vêtements, mais aussi celle des cuillers, des fourchettes, des quarts, des gourdes, des gamelles, surtout lorsque les hommes partent en campagne. Il tient les inventaires, note les objets perdus. Midi sonne. Les rangements sont terminés. Les hommes vont se laver les mains à un lavabo dans un coin. Puis ils se couvrent de leur épaisse capote en drap et quittent un à un la pièce. Martel marche dans la cour près de Martin. Avant d'être arrivé au mess, il doit parler. Etonné de son silence, Martin lui dit :

- Ben, qu'est-ce que t'as, aujourd'hui ? Toi qui causes tout le temps ?

Martel tousse, pour s'éclaircir la voix.

- Je suis envoyé par Sanguin.

- Ah, fait Martin sur le qui-vive.

Martel ralentit un peu, prend Martin par la manche. Il le regarde, les yeux dans les siens.

- J'ai besoin de toi, pour un commando.

- J'ai la trouille.

A Martel il ne peut rien cacher.

- Bien sûr, si tu refuses on en prendra un autre. Tu es sergent. Mais, sans toi, ça risque de louper.

- Je sens qu'ils vont me flinguer.

- On prévoit toujours mal. Ça ne se passe jamais comme on croit.

- C'est pour quand ?

- Ce soir. On part à cinq heures et demi. Dans la montagne. Rivaud vient. Je vais demander aux autres.

Martin sait qui sont les autres.

- D'accord, murmure-t-il.

Après le déjeuner, Martel et Martin profitent de la pause d'une demi-heure, pour rencontrer dans la cour Laurent Gromier et Poirier. Ils les entraînent à l'écart le long de la balustrade. Poirier est détendu, souriant. Il a fini son temps, ne repartira pas en opération. Jamin et Sanguin le lui ont promis. L'air mystérieux de Martel et de Martin intrigue les deux hommes.

- Vous avez des têtes de conspirateurs, dit Laurent Gromier. Vous pensez peut-être à sauter le mur, cette nuit, pour aller au bordel. Dites-le et on vous suit.

- Pas du tout, dit Martel.

- Vous allez faire venir en douce la nana du café, pour qu'on se la fasse, dit Poirier. Y paraît que des mecs l'ont déjà amené à la caserne.

- C'est pas ça, dit Martin.

- C'est moins gai, dit Martel. On part, ce soir, en commando dans la montagne.
 - Qui on ?, dit Poirier.
 - Toi, moi, Martin, Rivaud et Laurent, avec quatre hommes de troupe qui restent à choisir. On part à cinq heures et demie. Ordre de Sanguin.
- Poirier s'est assis sur la balustrade, la tête dans ses mains. Il sanglote sans retenue.
- Merde, merde, hurle-t-il.
 - Arrête, dit Martel. N'exagère pas. On n'est pas tué à chaque fois.
 - Il suffit d'une fois, dit Laurent Gromier sans rire.
 - A la dernière opération, répond Poirier, j'ai failli me faire toper. La balle m'a rasé la tempe. Ce coup-ci, c'est le bon. La quille, ça ne sera pas pour moi.
- Il se remet à pleurer. Laurent Gromier dit simplement :
- Ils nous font chier.
 - Ce sont les ordres, dit Martel. Vous ne pouvez pas vous débiter. Seul Martin peut demander à être remplacé. Il ne le fera pas. Il vient.
 - Oui, dit Martin.
 - Putain, dit Laurent Gromier, faire la chasse à des mecs, c'est à devenir fou.
 - Rendez-vous à l'heure dite, devant l'armurerie, conclut Martel.

Sur le soir, les neuf hommes se réunissent. Rivaud est sorti le premier de sa cambuse ; il a distribué les armes. Outre la sienne, Poirier a accroché deux grenades à sa ceinture et a demandé un pistolet. Laurent Gromier s'est contenté d'une Mat. C'est souple et très maniable, a-t-il dit. Le sergent et le sergent-chef ont, eux aussi, chacun une Mat, tandis que Rivaud et les quatre hommes de troupe portent à l'épaule un fusil. Lorsque la demie de cinq heures sonne au clocher de l'église de Kerbès, ils s'éloignent de l'armurerie, se présentent au poste, celui à l'Ouest, loin de l'entrée. Les quatre hommes de troupe ont été recrutés sans peine par Martel dans une chambrée, pendant la pause de midi. Il a lancé l'annonce :

- Il me faut quatre mecs pour un commando. Qui est volontaire ?

Six hommes se sont aussitôt avancés vers lui. Il a choisi les quatre nécessaires parmi les plus expérimentés.

A l'heure précise où ils s'en vont, le départ des neuf hommes est inscrit sur un registre. Quand ils reviendront, l'heure d'arrivée sera également notée. Ils contournent les murs de la caserne, prennent la rue centrale de Kerbès, en marchant séparément sur les trottoirs. Ils ont l'allure de soldats qui vont monter la garde. Ils passent devant la caserne d'Aumale, puis grimpent le premier escarpement. Ils voient sur leur droite d'abord la tente qui sert pour le sommeil des sentinelles entre deux gardes, puis les villas éclairées, celle du capitaine et du lieutenant, celle du colonel. Ils entrent dans un sous-bois, continuent à gravir la pente. Au bout de dix minutes, ils sont entre des rochers, en pleine montagne. Ils marchent sans bruit, évitent de faire craquer les branches ; ça et là, elles jonchent le sol. Les hommes de troupe les suivent. Aguerri

par des exercices, ils sont aussi silencieux que les vieux routiers qui leur ouvrent le chemin. Martel murmure à Martin :

- Sanguin m'a dit que les cinq types repérés n'étaient pas loin, qu'ils devaient camper dans une grotte, en attendant de tendre une embuscade sur la route qui mène à Favreville.

- Faut les trouver, dit Martin. Ca va pas être facile. Y'a trois grottes par ici. Ils doivent se douter qu'on les connaît. Ils sont ailleurs.

- Y'en a une quatrième, une petite. Une fois, en prospection, je l'avais découverte. Son entrée était derrière des buissons. Elle était vide. C'est peut-être là qu'ils se sont fourrés.

- Tu nous guides..

Martel avance courbé.

- C'est plus haut, dit-il. On en a pour une heure avant d'y être. C'est vers le sommet. On a intérêt à faire un long détour. Ils doivent guetter. S'ils nous voient approcher, on est mort.

Ils se dirigent vers l'Ouest, s'écartent apparemment de leur but. Ils se sont redressés. Dans cette direction, il n'y a pas de grotte ; il est peu probable que des fellaghas restent à découvert. Au bout de quelques kilomètres, ils tournent et grimpent encore une partie de l'escarpement. Puis ils reprennent leur chemin dans le sens inverse de celui qu'ils viennent de suivre. De là ils surplombent la vallée, mais ils ne la voient pas ; elle est cachée par la nuit et par des amas de rochers.

- Voici ce qu'on va faire, dit Martel. Quand on sera au dessus de la grotte, toi, Laurent, tu sauteras, pour te trouver juste devant l'entrée. Et tu tireras aussitôt. Nous, on sautera après toi, l'un derrière l'autre. Celui qui a sauté tire. Y'a peu de chance que l'un d'entre nous se fasse trouer. Ils n'auront même pas le temps de nous voir.

- Moi, je peux me faire flinguer, dit Laurent Gromier. Je serai le premier. Mais, ajoute-t-il, il en faut bien un.

- Avec ta Mat, dit Martin, tu vas arroser. Ils seront surpris. Ils n'auront pas le temps de répondre.

- Silence, maintenant, dit Martel, on approche.

Ils ont progressé, veillant à ne faire aucun bruit. Ils vont doucement, posent chacun leurs pieds sans faire rouler les cailloux. Les fellous doivent être à l'affût, bien que, sans doute, là où ils sont, ils ne se sentent pas menacés. Ils sont à l'aplomb d'un rocher. En dessous, à moins d'un mètre de hauteur, se situe, selon Martel, l'entrée de la grotte. Les deux sous-officiers les font ranger en travers du sentier. En tête est placé Laurent Gromier. Martel, Rivaud, Poirier, Martin et les quatre hommes de troupe suivent, l'un derrière l'autre. Laurent Gromier s'est avancé à l'extrême bord du rocher.

- Saute, lui murmure Martel à l'oreille.

Il se lance dans le vide, tombe sur la pointe des pieds devant l'entrée de la grotte, se retourne, décharge sa Mat et se couche, tout en poursuivant son tir. Une rafale passe

au dessus de lui. Mais déjà Martel a sauté. Il tire et s'allonge. Une nouvelle rafale passe au dessus d'eux. Martel et lui ajustent leurs tirs. Près d'eux, il y a maintenant tous les hommes ; ils tirent ensemble. Aucune rafale ne sort plus de la grotte.

- Arrêtez, les gars, dit Martel. Ils sont morts.

Les quatre hommes sont disposés en sentinelle tout autour du rocher. Rivaud, Poirier et Martin se tiennent debout devant l'entrée. Martel et Laurent Gromier, leurs arme braquée, pénètrent lentement à l'intérieur. Ils tiennent chacun à la main une lampe de poche qu'ils avaient pris la précaution d'emporter, sachant qu'au moment de l'attaque - vers sept heures du soir - il ferait nuit. Le jour a disparu à cinq heures. Quand la troupe est partie, il faisait noir. Dans la grotte, les lampes éclairent d'abord les parois. Les balles ont fait sauter de petits morceaux de rocher, creusant des trous rapprochés, à hauteur d'hommes. Puis Martel et Laurent Gromier abaissent leurs lampes. Les rafales ont scié les corps, les coupant en deux au milieu du ventre. Les cinq hommes sont étendus, les bras en arrière, encore cramponnés à leur arme. Celui qui a tiré la dernière rafale était le plus en avant ; il a une balle dans la tête.

- Putain, dit Martel guère ému, ça pue le bicot ici.

- Tais-toi, dit Laurent Gromier. La mort, ça ne sent jamais bon, nulle part.

Martel pousse du pied les corps, ramasse les Mat - les mêmes que celles de ses hommes -. Au fond de la grotte, des sacs sont entassés. Ils contiennent des rations, des surplus américains, vendus au FLN.

- Ils se nourrissaient comme nous en campagne, dit Martel. Ils ne pouvaient pas faire de feu. On aurait vu la fumée.

- On laisse tout, dit Laurent Gromier. Leurs copains viendront pour les enterrer.

- Tu crois ? On pourrait venir les chercher et les mettre dans la forêt, ça serait bon pour les vautours.

- Tais-toi, répète Laurent Gromier.

Faute de place, ils marchent sur les corps. Au bord de la grotte, on ne peut pas se tenir debout. Machinalement, Laurent Gromier examine les visages.

- Regarde, crie-t-il.

En face d'eux, presque sous leurs pieds, Mohad et Selim les fixent. Ils ont encore les yeux ouverts - Laurent Gromier avait baissé quelques paupières -. Ils sont côte à côte.

- Ils ont l'air vivant, dit Martel.

Il s'est penché vers Mohad, il lui ferme les yeux.

- Mohad, murmure-t-il.

Il avait souvent discuté avec lui, de l'après-guerre, de la paix. Malgré sa réprobation vis à vis des Arabes - analogue à celle de Martin - , il avait fini par le considérer un peu comme un pote. Ils plaisantaient, il l'avait invité à Noël. Laurent Gromier et Selim étaient presque amis. Ils ne pensaient pas que cette amitié survivrait à leur rencontre dans la guerre. Elle est finie pour lui, se murmure Laurent, en posant sa main

sur les yeux du mort. Ils se sont accroupis près des deux corps, chacun de son côté. Ils les soulèvent, les portent dans le fond de la grotte. Ils accumulent sur eux les sacs.

- Ils seront à l'abri des bêtes, dit Laurent Gromier.

Autour de Kerbès, c'est le commencement du printemps. Il arrive plus tôt qu'en Europe. Déjà les feuilles des eucalyptus qui bordent la rue centrale se renouvellent. Les arbres qui ornent la cour de la caserne Bugeaud élèvent de plus en plus haut au dessus de la vallée leurs branches verdoyantes. Le beau temps qui, à la fin de Janvier, avait disparu - il avait provoqué auparavant la floraison des mimosas - revient par saccade. En cette fin de Février, se succèdent ciel bleu et pluie. Les jours ont rallongé. Au soir de ce Vendredi, à la caserne d'Aumale, Vanberghe et Mandingue s'en rendent compte. Dans leur magasin de vêtements, à plus de six heures les murs demeurent clairs. Le crépuscule descend sur la plaine, vers Oran, sur les montagnes qui entourent Orléansville. Après la fin du travail, à la caserne Bugeaud, des hommes de troupe, Plessis, Sanglès, Poirier sont devant la balustrade et regardent le soleil décroître, rouge-sang, derrière les sommets. L'air est doux, comme si, du désert, montait un vent chargé de chaleur qui se serait attiédi en atteignant le Nord. Derrière eux, Kerbès s'allume. La ville est entrée dans la nuit. Mais les volets des fenêtres n'ont pas encore été poussés. A la caserne Bugeaud et à la caserne d'Aumale, on s'apprête pour la garde. A Bugeaud, les quinze hommes requis ont parmi eux la grande équipe, les sept copains - autrefois huit avec Bonnier -. Plessis, Sanglès et Poirier ont quitté la balustrade. Ils ont rejoint devant l'armurerie Laurent Gromier. Rivaud arrive, suivi de Martel et de Martin. La surprise est créée par la venue du lieutenant Sanguin. Il sourit aux hommes, bavarde avec eux. Ils se sont réunis autour de lui. Il semble inquiet.

- On nous signale, dit-il, des déplacements de fellaghas autour de Favreville, de Teflat et de Kerbès. Pendant la garde, faites très attention, et demain dans la journée. J'ai remarqué que, bien souvent, vous ne tenez pas suffisamment compte du danger, vous vous baladez à midi à la périphérie, comme s'il n'y avait aucun risque. N'oubliez pas que les fellous peuvent vous guetter. Ici le calme est un faux calme.
- On ne peut pas être toujours à l'affût, dit Martel.
- Non. Mais gare aux imprudences. Or beaucoup d'entre vous en font, y compris les gradés. En tout cas, cette nuit qui vient est dangereuse. J'ai renforcé la garde : quinze hommes au lieu de dix. Le sergent-chef Marveau a fait la même chose à d'Aumale. On a pris les plus exercés, ajoute-t-il en les regardant.

- On aurait pu se passer de moi, dit Poirier. Si j'avais pas été à l'infirmerie, je serais déjà parti. En principe, je suis quillard.

- Tu es encore là, répond doucement Sanguin. On a besoin de toi.

A la caserne d'Aumale, au nombre des requis figure l'autre bande de copains qui parfois retrouve celle de Bugeaud : Marveau, Pontel, Terril, Vanberghe, Rastel, Mandingue, Pelin, Cheffol et Germain Gromier. A six heures, les hommes ont dîné. Puis ceux de la garde se sont rassemblés au milieu de la cour. Jamin n'étant pas là - toujours à Alger -, Marveau le remplace.

Il fait aux sentinelles un petit discours analogue à celui que Sanguin a tenu devant l'armurerie de la caserne Bugeaud. Il reproche à la troupe son insouciance en face d'un danger qu'elle croit inexistant, alors qu'il peut survenir à tout instant. Il demande la plus grande prudence durant la nuit qui vient. Au moindre bruit suspect, il faut donner l'alerte. Lorsqu'il les quitte pour aller chercher son arme, Pelin, Cheffol et Germain Gromier, hommes de troupe, se mettent à rire.

- Ils sont marrants, ces gradés, dit Germain Gromier. Parce qu'ils ont la trouille, nous aussi on doit l'avoir. On va pas passer sa journée à trembler. On deviendrait dingue.

- D'autant que nous, dans nos bureaux, dit Pelin, on aura le temps de le voir arriver, son danger.

- Ben oui, dit Cheffol. On pourra se mettre aux fenêtres pour lui tirer dessus.

- Rigolez pas, les mecs, dit Terril, le caporal. Le jour où ça se produirait, vous seriez pas fiers. Nous, dans les Aurès, on s'est fait surprendre dans une casemate. Il y'a eu quatre morts.

Un reste de lumière dans le ciel plaque ses dorures sur les cailloux de la cour. Debout les uns près des autres, les hommes en sont éclairés. La disparition du froid qui, depuis Décembre, s'abattait chaque soir sur la ville, les rassure. La nuit sera calme, déjà pleine d'odeurs, remuée de frôlements dans les herbes. Marveau est revenu.

- A Bugeaud, ils ont fait comme ici, ils ont augmenté la garde. Ils sont quinze, nous au moins autant. Y'a du risque.

Mandingue sourit.

- Pourquoi tu montres toutes tes dents, toi ?, lui dit Marveau.

- Je vais pas vous manger, chef, répond l'autre.

Tous rient.

- Il a plus faim, dit Rastel. Une chance.

- T'en as déjà mangé, du Blanc ?, lui demande Vanberghe.

- Non, répond Mandingue. Mais ça va commencer. Je vais te bouffer les couilles.

Les rires explosent.

- Nous allons d'abord à la tente, dit Marveau. Moi j'inspecterai tous les postes. Trois hommes m'accompagneront.

Il désigne Pontel - le sergent - et deux caporaux, Terril et Rastel.

- Je viendrai vous chercher, pour vous mettre en place, ajoute-t-il.

Ils sortent de la caserne, se dirigent, en grimpant l'escarpement, vers la tente plantée sur un surplomb. Elle n'est pas trop visible de la montagne et suffisamment abritée du côté de la ville pour qu'on ne la repère pas. Lorsqu'ils arrivent, ceux de Bugeaud sont déjà là. Marveau et Pontel sont contents de voir Martel et Martin. Plessis, Sanglès, Poirier, Rivaud rigolent en tapant dans les dos de Terril, de Vanberghe, de Rastel et de Mandingue. Pelin et Cheffol se joignent aux deux frères Gromier qui, pour une fois, sont réunis. Les quinze hommes sont doublés de quinze autres, huit de la caserne Bugeaud, sept de la caserne d'Aumale. Ils sont tous heureux d'être ensemble, échantant les nouvelles ; l'absence de Jamin, la permission pour bientôt, la nuit supposée dangereuse.

- Poirier est furieux, dit Rivaud. Il devrait être parti.

- Y'a de quoi, dit Poirier. Merde, si j'étais rentré chez moi, cette nuit je ne risquerais rien.

- On boit un coup, dit Sanglès.

Il sort de sa poche deux fiasques de Cognac, les fait circuler. Chacun en boit une petite gorgée.

- Ca fait du bien, dit Laurent Gromier.

Il s'est installé sur le lit proche de celui de Germain. La nuit, pendant la pause, ils pourront peut-être parler à voix basse.

- Je ne vous mettrai pas au même poste, les Gromier, dit Marveau. Au lieu de surveiller, vous discuteriez du pays.

- Hé, on fait le boulot, dit Germain Gromier. C'est pas parce qu'on est frère qu'on en foutrait moins que les autres.

Au bout de la tente, deux hommes de troupe se bagarrent, en riant, à coups de polochons. Quelques-uns arrivent à la rescousse, prennent parti pour l'un ou pour l'autre. Peu à peu la mêlée devient générale. Marveau, Pontel, Martel et Martin y participent, frappant à droite et à gauche. Un polochon a éclaté. Les plumes montent dans la tente, redescendent sur les têtes. Les cris et les rires redoublent. Les hommes qui ne prennent pas la première garde se sont mis en petite tenue et galopent à demi nus entre les lits. Ils montent sur les châlits et tombent à bras raccourcis sur leurs adversaires. La bataille cesse dans l'épuisement de tous. Affalés, ils continuent de rire, en récupérant leur souffle.

- Ca faisait longtemps, dit Cheffol.

- Au moins six mois, dit Rivaud.

- La dernière fois, à Bugeaud, c'était, le même soir, dans trois chambrées, dit Sanglès.

- Nous, dit Mandingue, à d'Aumale, une nuit, on s'y est tous mis. Ca se battait pa'tout. On s'est fendu la pêche.

Marveau, Martel, Pontel, Martin ont repris leurs esprits. Ils organisent les tours de garde, désignent les hommes

- Germain Gromier et Cheffol devant la forêt, Mandingue et Sanglès au dessus de l'escarpement, Rivaud et Terril près du quartier arabe, Plessis et Pelin près de la route. Aussitôt après Marveau, Martel poursuit :

- Laurent Gromier et Poirier à la porte Est, Marveau et Martin le long du chemin qui borde l'aplomb au dessus de la vallée, Pontel, Rastel et moi pour la ronde.

Les hommes partent, deux par deux, pour leur poste. Pontel, Martel et Rastel accompagnent chaque groupe de deux. Un groupe ne part que lorsque le précédent a été mis en place. Le sergent-chef, le sergent et le caporal viennent le chercher.

Germain Gromier et Cheffol sont à un poste qu'ils redoutent. Ils doivent patrouiller devant la forêt dont la masse se dessine, vers l'Ouest, à plusieurs kilomètres. Peut en surgir une bande armée qu'ils n'apercevront pas aussitôt et qui, faisant le tour par la montagne, menacera la ville. Pontel et Martel marchent près d'eux et les rassurent.

- Vous n'avez rien à craindre, dit Martel. D'abord il y aura la ronde, toutes les demi-heures. Ensuite, s'il se passe quoi que ce soit, vous lancez une fusée. On arrivera.

- Mais, dit Germain Gromier, on peut être surpris. Ne pas voir ce qui ne va pas au loin et se retrouver avec les mecs devant nous.

- Mais non, dit Pontel, ça aura bougé avant.

- Ils peuvent venir de la montagne, dit Cheffol, et nous canarder sur le côté.

- N'oubliez pas que la montagne est surveillée, répond Martel.

Les deux hommes arrivent derrière un buisson. C'est la limite de leur garde. Ils ne doivent pas s'avancer à découvert, ni se faire voir.

- De toute façon, on vous relève dans deux heures, dit Pontel.

L'autre poste exposé est celui situé à la porte Est de Kerbès. On appelle porte, chez les militaires stationnés dans la ville, la fin de la rue qui mène à l'Ouest ou à l'Est. Le poste qui barre cette fin de rue est dit "porte Est", pour le distinguer de celui qui occupe l'autre extrémité de l'agglomération où finit également une rue, et dénommé "porte Ouest". L'endroit est encore plus dangereux que la "porte Ouest". Derrière les arbres qui encadrent le bout de la rue, il n'y a pas de dégagement. Il est difficile de voir venir un ou plusieurs hommes. L'obscurité y est plus profonde que de l'autre côté. Laurent, Gromier, Poirier et Rastel - qui a quitté la ronde - s'y rendent à petits pas. Pontel et Martel les poussent à aller plus vite.

- Vous avez la trouille, leur dit Pontel.

- Oui, répond Laurent Gromier, et on n'a pas honte de le dire.

- J'crève de peur, dit Poirier.

- Moi aussi, dit Rastel.

Martel se met à rire.

- Vous en avez connu d'autres, les gars, leur dit-il.

- Oui, mais, ce soir, c'est autre chose, dit Laurent Gromier.

- On passera, on vous soutiendra. On a de la réserve. On a convoqué trente hommes pour la garde.

- Ouais, dit Poirier. Faudra qu'ils arrivent à temps.

- On compte sur toi pour donner l'alerte, dit Pontel. Les quillards, y se laissent pas surprendre.

Les trois hommes s'installent derrière les arbres. Les sous-officiers sont repartis. La nuit de garde est commencée. Pour tous les hommes en faction, elle est marquée par l'annonce du danger. Ils n'ont guère pris au sérieux cette annonce, mais, maintenant, ils sont en poste, dans une obscurité qu'ils ont du mal à percer, au milieu des bruits : le vent qui se lève, les bêtes qui rôdent, l'aboiement lointain d'un chacal. La ville est cernée par eux ; ils constituent son rempart. Trente hommes veillent sur les habitants de Kerbès. Ils veillent aussi sur eux-mêmes. Ils sont assurés de l'aide de la centaine de compagnons qui dorment dans les casernes et sous la tente. Ils savent qu'en cas d'alerte, ils accourront.

Kerbès ne connaît pas la peur. A cette heure - près de neuf heures -, ceux qui y vivent s'apprêtent à se coucher. On entend ici et là le son d'une radio, une chanson qui, malgré les volets et les murs, vient dans les rues. Parfois un pleur d'enfant s'élève, qui s'apaise presque aussitôt. Derrière les hommes qui gardent dans la veille ou ceux déjà dans le sommeil, la vie continue. Celle des copains qui ne sont pas en faction continue aussi, mais avec, peut-être, dans leurs rêves, la crainte d'être réveillés en sursaut, de devoir s'habiller à la hâte et de se précipiter au combat.

Le monde de la guerre rencontre, à Kerbès, celui de la paix. Les sentinelles protègent cette paix. Elles arrêtent, par leur présence, le déferlement possible des fellaghas dans la ville. Elles font face à l'ennemi qu'il faut vaincre sinon il tuera. Comme elles-mêmes ont tué, dans les mechtas, les hommes, les femmes, les enfants, là-bas dans l'Ouarsenis ou dans les Aurès.

La tiédeur de l'air les incite à croire qu'en ces premiers temps de printemps rien ne peut se passer. Les idées ne peuvent être à la lutte. Celle-ci reviendra avec les nouvelles chaleurs, avec le prolongement du jour. Comment imaginer la mort arrivant de cette nuit douce dans la brise ? Pourtant la peur demeure, vissée au creux de chaque estomac.

Martel et Pontel font leur ronde. Ils viennent à chaque poste, s'enquière des moindres détails: un remuement d'herbe à l'Ouest, une agitation de branche à l'Est. Ils plaisantent avec les hommes, leur disent l'heure, comptent ce qui leur reste de temps. Ils parlent à voix très basse. Beaucoup ne leur répondent pas, pris par le guet. Faut-il croire au risque annoncé ? Le temps avance lentement vers la fin de la première heure. La garde ressemble à celle des autres nuits, elle n'angoisse pas plus que les gardes précédentes. Pas moins.

Un rapace vole devant la forêt, au loin, en battant des ailes. Il y entre, disparaît. Germain Gromier et Cheffol font équipe. L'un longe le bord de la prairie scrute, à sa limite, la forêt. L'autre marche vers le haut, surveille la montagne. Cheffol mesure ses pas, dissimule sa silhouette. Il redoute la balle perdue qui pourrait l'atteindre. Il fixe

sur la pente les mouvements des arbustes dont les feuilles à peine nées remuent. Malgré l'obscurité, il parvient à distinguer sur les rochers le glissement d'un lézard. Germain a une vue moins perçante que celle de Cheffol. Méfiant, il ne quitte pas des yeux la lisière de la forêt. Elle se détache, noire, sur le vert clair de l'herbe. Le ciel n'est pas nuageux. La lune est à son dernier quartier. La visibilité demeure suffisante pour qu'il puisse repérer tout ce qui remue.

La forêt est un charnier. Lorsque la chaleur monte, son odeur vient parfois jusqu'à Kerbès ; ce soir, le vent souffle du Sud, il l'emporte vers la montagne.

La distraction des deux hommes est de voir passer, du coin de l'oeil, sur la route, les voitures qui vont d'Alger à Oran et d'Oran à Alger. Cheffol s'efforce de reconnaître les marques. Germain suit jusqu'à l'horizon le sillon lumineux des phares.

L'ennui, à la garde, est un ennui particulier. Il est fait du lent écoulement du temps, sans occupation définie, sinon regarder. Il est attente de la fin des deux heures, espoir du lit et du sommeil. Sa particularité vient de ce qu'il est mêlé de peur, une peur qui ne désennuie pas.

Un avion passe dans le ciel, un coucou, sans doute un appareil de reconnaissance, avec des ailes carrées au bout et une carlingue qui paraît minuscule. Il ronronne, demeure à hauteur moyenne. Il se dirige vers Alger.

Cheffol et Germain ne peuvent pas parler. Toute conversation, à la garde, est interdite, même à voix basse. Seuls les sous-officiers de la ronde se risquent à murmurer quelques mots. Un lapin détale au pied d'un rocher, traverse la prairie. Les deux hommes voient ses oreilles au dessus de l'herbe verte. Un garenne, murmure Germain.

La première heure est écoulée. Pontel et Martel arrivent à pas lents, ils viennent du fond de la rue. Cheffol et Germain se sont rejoints.

- Ca va-t-y ?, lance Pontel.

- Y'a du gibier, répond Cheffol. Un lapin. Ce n'est pas dangereux.

Il fixe de nouveau la montagne. Germain susurre :

- Il fait encore froid. Mais moins qu'il y a huit jours.

- La chaleur va venir, dit Martel.

- Ton flingue est bien moche, dit Pontel.

- Y'en a pas d'autres, dit Germain. La Mat est à réviser.

Il s'éloigne, surveille la forêt.

- C'est pas par là qu'ils s'amèneront, dit Martel. Plutôt de la montagne.

La deuxième heure est déjà largement écoulée lorsque Cheffol aperçoit des ombres au Nord de la forêt.

- Encore des mecs qui sont allés enterrer leurs morts, se dit-il.

Mais les ombres continuent de se déplacer, marchant vers Kerbès. Cheffol rejoint Germain, lui murmure :

- Y'a des types qui sont sortis de la forêt. Ils sont dans la pente.

Germain accompagne Cheffol jusqu'à l'endroit où il monte la garde. De là où il est, on voit la première pente au Nord, près de la forêt. Mais les ombres ont disparu.

- C'est peut-être un peu tôt pour donner l'alerte, dit Germain. A une garde, cet hiver, ça s'était déjà produit. On n'a jamais revu les fellous.

- Reste ici, dit Cheffol. je vais m'avancer un peu. Ils peuvent difficilement aller de l'autre côté de la crête. Ce serait trop long. Des heures et des heures de marche. S'ils viennent par ici, en s'approchant on doit les voir.

Il quitte Germain, va lentement en se cachant derrière les buissons - il peut être visible de là-haut -. Il parvient au bord de l'escarpement, lève les yeux. Vers l'Ouest, il aperçoit, sur un sentier étroit abrité par des rochers, mais dont le tracé se détache lorsqu'on le regarde de biais, une file d'hommes ; ils avancent courbés, à petits pas, sans doute pour éviter de faire rouler des pierres ou craquer des branches. Ils sont encore loin, mais ils se dirigent vers la ville. Cheffol, courbé lui aussi, rase le sol, pour retourner à son poste et retrouver Germain. Il ne court pas, craignant qu'on le voit, il avance néanmoins aussi vite que possible.

- Les mecs arrivent, dit-il à Germain. Je les ai vus. Ils ne sont pas tout près. Ils en ont pour une petite heure, mais, c'est sûr, ils viennent vers Kerbès.

- Merde, dit Germain. Ce coup-ci, on est bon pour l'attaque.

- Qu'est-ce qu'on fait ?.

- Il faut avertir Martel et Pontel. Eux préviendront Sanguin et Doubleau, puisque Jamin n'est pas là. Faut faire vite, pour qu'on aie le temps de mettre en place le dispositif.

- Tu ne lances pas la fusée ?

- Certainement pas. Ils risqueraient de s'enfuir. Si on ne les arrête pas aujourd'hui, ils reviendront toutes les nuits. La garde deviendra épuisante. On a vu ça ailleurs.

- Bon, dit Cheffol, je reste ici. Essaie de voir Martel et Pontel. Ils font les rondes.

- Plus maintenant. Ils doivent aller à la tente. Je vais les choper sur le chemin.

Germain part, s'enfonce dans la ville par une longue rue qui rejoint la rue Affre. Les réverbères, distants les uns des autres, éclairent peu. Il tourne à gauche, grimpe jusqu'à la caserne d'Aumale qu'il dépasse. Enfin il voit la tente sur le côté, au dessus des deux villas. Martel et Pontel y arrivent, venant de l'Est.

Aussitôt les sous-officiers prévenus, la défense de Kerbès s'organise. Doubleau, le colonel, et Sanguin, le lieutenant, sont eux-mêmes avertis par Martel et Pontel. Mais, déjà, dans la tente, Martel a réveillé ceux qui dormaient. Il en envoie un vers la caserne d'Aumale et un autre vers la caserne Bugeaud. D'Aumale est provisoirement sous les ordres de Marveau. Terril est revenu de la garde et occupe l'armurerie. Discrètement, les hommes dans les chambrées ont été réveillés par deux troupiers que Marveau est allé secouer dans leur lit. Il les a chargés d'en faire autant pour les copains. L'ordre est donné et exécuté. On se harnache et on prend ses armes. Dans la tente, c'est le branle-bas de combat. Debout, les hommes s'apprêtent à sortir.

A la queue leu leu, les soldats se déploient autour de Kerbès. Ceux d'Aumale sont à l'Ouest, ceux de Bugeaud à l'Est. Cheffol voit arriver quarante hommes commandés par Sanguin - que Martel et Martin secondent -, tandis que Laurent Gromier, Rastel et Poirier assistent à l'encadrement du secteur par le même nombre d'hommes ; ceux-là sont commandés, en l'absence de Jamin, par Marveau et Pontel. Les casernes sont désertes. Tous les hommes sortent et prennent place soit aux anciens postes de garde qui deviennent des positions avancées, soit le long de la ville et dans tous les endroits à protéger. Une escouade se risque même sur la route qui descend à Favreville, guettant, sur ses côtés, le groupe de ceux qui, détachés, de celui de la montagne, pourrait les tourner.

- Ca va tabasser dur, dit Martel à Sanguin.
- Calme-toi. Ca ne tabassera que s'ils attaquent.
- Ils attaqueront, mon lieutenant.
- On verra, dit Sanguin.

Lorsque la mise en place des troupes est faite, la porte de la villa où habite le colonel Doubleau s'ouvre. Il est en battle-dress, avec son calot sur lequel brillent ses galons d'argent. On dirait qu'il part en promenade. Il va inspecter ses troupes, voir si les consignes données depuis longtemps ont été suivies. Il descend l'escarpement, se dirige vers l'Ouest, à l'endroit qu'au téléphone Sanguin lui a indiqué comme le plus exposé. Lorsqu'il arrive devant eux, les hommes, Cheffol, Germain Gromier se mettent au garde à vous. Il murmure à peine Repos, vient vers eux, vérifie les armes.

- Pas fameuse, la vôtre, dit-il à Germain.
- Rien d'autre pour le moment, mon colonel, répond Germain.

Doubleau continue sa route. La nuit est si tranquille que les hommes se demandent si les fellaghas n'ont pas dépassé la ville, allant ailleurs. Mais Doubleau et les sous-officiers maintiennent le dispositif. Poirier, Rastel et Laurent Gromier ont repris leur garde à l'Est. Seul Rastel y était resté, au moment où les trois avaient été avertis d'une attaque imminente sur Kerbès. Les hommes de troupe bordant le pourtour suffisaient provisoirement à garantir de ce côté la sécurité. Quand Poirier et Laurent Gromier qui sont allés chercher à l'armurerie des grenades en reviennent, Rastel leur dit :

- Vous n'en aurez pas besoin.
- Pas sûr, répond Poirier.
- Ils sont tout près, dit Laurent Gromier. On nous les a signalés juste au dessus des villas.

Ce sont encore des ombres que certains ont vues, non des hommes en chair et en os auxquels ils puissent s'affronter. La peur n'en est que plus grande. Rastel tremble ; il n'a jamais vu le feu. Ce que tous craignent, c'est une attaque brusque qui, sur un point, fasse une trouée dans la défense. La ville risque d'être envahie, dès lors, par l'ennemi qui, du coup, deviendra difficilement repérable. Minuit sonne au clocher de Favreville dans la plaine et à celui de Kerbès.

A minuit et demi, l'attaque se déclenche. Une mitrailleuse postée sur les hauts, au dessus de la caserne d'Aumale, crache régulièrement ses projectiles. Une autre placée vers la porte Est, au delà de la cabane où des hommes avaient réveillé, arrose le poste. Pontel, Poirier et Laurent se sont mis à l'abri d'un muret ; ils entendent avec inquiétude les balles qui sifflent devant eux.

- Pas gai, murmure Pontel qui est devenu tout blanc.

Tout autour de la ville, les détonations se multiplient. Les fusils-mitrailleurs crépitent. Aucune riposte ne vient des Français ; ils évitent, au départ, de révéler leurs positions. Quand des fellaghas commencent à descendre l'escarpement, une grenade est lancée. Ils remontent aussitôt la pente. Une colonne passe, silencieuse, devant Poirier, Rastel et Laurent Gromier. Elle va vers la montagne, effectue un mouvement tournant, pour prendre les fellaghas à revers. Quelques minutes plus tard, les Mat sont en action ; les balles ricochent sur les rochers. Dans Kerbès, les lumières demeurent éteintes. Les habitants craignent qu'une vitre éclairée ne serve de cible aux tireurs.

Une nouvelle rafale rase la porte Est. Laurent s'est couché, tandis que Rastel et Poirier, accroupis, tentent de repérer d'où viennent les tirs.

- Ils sont invisibles, dit Poirier.

Des colonnes grimpent les pentes, fouillent les buissons, vont derrière les rochers. Les coups se répètent, les balles tracent leur orbe au dessus de la tête des hommes ou devant leurs yeux. Mais de fellaghas pas un seul n'est découvert. Les tirs des Français se font au hasard, dans la direction d'où vient le bruit.

L'attaque se prolonge. Les hommes avaient espéré que, découragés de ne pouvoir entrer en ville pour se battre dans les rues, les fellous allaient se retirer. Mais ils sont toujours là, entourant Kerbès, tirant de droite et de gauche et au milieu. Ravitaillés en munitions, ils ne semblent pas prêts à quitter le combat.

Des petits groupes circulent entre les postes et le long des colonnes, apportant aux hommes cartons de balles et grenades. Les tirs s'espacent, mais, dès qu'une rafale vient de la montagne, plusieurs rafales parties de la ville ou de ses abords lui répondent. Personne ne sait quand cessera cette guerre d'escarmouche qui n'aboutit à aucun affrontement direct.

Le colonel Doubleau tourne inlassablement dans la ville et sur ses pourtours. Il est seul. Il a refusé que Sanguin ou des sous-officiers l'accompagnent. Légèrement corpulent, il avance tranquillement, fait son tour en souriant. Lorsqu'il arrive devant Poirier, Rastel et Laurent Gromier, par hasard ils sont debout. Ils ne se mettent pas au garde à vous ; derrière le muret, le geste n'aurait aucun sens.

- Vous allez bien ?, leur demande poliment Doubleau.

- Très bien, jusqu'à maintenant, mon colonel, répond Rastel.

- Votre arme, Gromier, votre arme...Décidément les frères Gromier ont toujours des armes dégueulasses. L'autre est tout aussi mal pourvu.

- On n'y peut rien, mon colonel, répond Laurent. Quand les Mat sont en réparation, les armuriers nous donnent les flingues dont ils disposent.

Les tirs ont repris. Du côté de la montagne, ils sont plus fréquents qu'il y a une demi heure. Ils zigzaguent devant les postes, venus de partout ; certains, à l'intérieur même de la ville, font sauter des tuiles sur les toits. Les fellous resserrent sans doute leur emprise, essaient de pénétrer dans les rues. Mais ils n'osent pas trop s'approcher. La ceinture de soldats les arrête.

Depuis plus d'une heure, la lutte est commencée. Rien ne permet de savoir quand elle s'achèvera. Pour le moment, il n'y a ni blessés, ni morts. Doubleau continue sa ronde, au risque de se faire descendre, même si, se disent les hommes, il se croit invincible. Sanguin veille à l'approvisionnement en munitions. Pour les postes facilement accessibles, il se risque à y aller en jeep, sans phares et avec le minimum de bruit. Soudain la nuit s'éclaire.

- Une fusée, dit Laurent Gromier.

La lueur n'est pas verte, elle est jaune. C'est un vrai feu. Il s'amplifie, là-haut sur l'escarpement, non loin des villas.

- Qu'est-ce qui brûle ?, dit Rastel.

Les flammes dansent sur les hauts, s'élèvent au dessus des buissons et des quelques arbres qui bordent les rochers.

- La tente, murmure Poirier.

La tente brûle, avec son contenu de lits, de draps et de couvertures.

- Heureusement qu'on n'y a rien laissé, dit Rastel.

Les tirs se sont arrêtés.

La saison a avancé. L'été s'annonce. A l'entour de Kerbès, la fin de Mai a achevé de verdir les champs et les arbres. Les patrouilles, malgré les risques, sont redevenues, au petit matin, des promenades. Le chant des oiseaux, les odeurs de terre, d'eau et de feuilles, la lumière d'abord atténuée par des brumes sur la vallée, puis devenant, de midi jusqu'au soir, éclatante font de la campagne et des abords de la ville des lieux non de guerre, mais de paisible vie au grand air et de travaux routiniers. Les soldats des deux casernes sont sensibles à cette uniformisation de la verdure, à la chaleur du soleil, au beau temps, à la reprise d'activités que, venus de la terre, beaucoup d'entre eux connaissent. Dans les temps de pause qui coupent la journée, ils déambulent dans les cours. Dès qu'ils peuvent sortir, c'est aux limites de la ville qu'ils vont, pour respirer les parfums, écouter les bruits qui montent, au loin, de la forêt et, plus près, de la montagne. Ils sont fatigués du long hiver, des corvées de garde dans le froid, des peurs et des attentes, de la répétition des embuscades sur les routes proches. Ils se déplacent à petits pas, à l'abri, pour protéger leur crâne, non plus du vent ni des balles, mais du soleil. Ils ont, dans cette nature, surtout s'ils sont du Sud de la France, la nostalgie de leur pays.

On ne sait pourquoi, dans la semaine, le jeudi à Kerbès est un jour à part. Peut-être parce que les enfants ne vont pas à l'école. Dès le matin, ils envahissent les rues, les occupent de leurs jeux, tournent autour des casernes. Quand ils sont algériens, ils demandent quelques pièces près des soldats. Peut-être aussi parce que les femmes sont dehors, accompagnant les plus jeunes de leurs fils ou de leurs filles, les emmenant au bord de la montagne, sans jamais s'enfoncer dans les chemins.

Ce jeudi, le dernier de Mai, comme à chaque fin de nuit, l'aurore a blanchi la plaine ; le soleil surgissant au dessus de la montagne, à l'Est, l'a éclairée peu à peu la , faisant lever successivement les fermes dispersées dans l'espace, la voie de chemin de fer, la route d'Oran, puis, en fin de parcours, les toits, les clochers des églises et la mosquée de Favreville.

A cinq heures du matin, les hommes dorment encore. A d'Aumale, quelques corvéables de café se sont levés discrètement, sont allés aux cuisines ; ils ont distribué ensuite les petits-déjeuners aux sous-officiers et aux officiers, allant jusqu'aux deux villas sur la pente. Il faut attendre six heures pour que la caserne s'éveille, par l'appel du clairon. Bientôt les chambrées, les couloirs et la cour s'emplissent de voix entremêlées et de cris. La journée ensoleillée sera belle. Malgré la lourde chaleur, ils profiteront du ciel bleu. Assis dans leur lit, s'étirant, Rastel, Germain Gromier, Mandingue et Cheffol sourient.

Dans la villa du colonel Doubleau sont réunis avec lui le lieutenant Sanguin et le capitaine Jamin. Ils sont assis autour d'une table ovale, dans l'ancienne salle à manger devenue salle de réunion. La décoration est restée celle que la famille, autrefois résidente, avait mise sur les murs. Mais le colonel a fait rajouter entre les tableaux des faisceaux de petits drapeaux et des photos de défilés militaires. Les trois hommes discutent. Le colonel demande au deuxième classe qui s'occupe du ménage et de la cuisine d'apporter du café et des tartines beurrées. Ils boivent tout en parlant.

- Ca devient impossible, dit le colonel.

- Ce n'est pas si grave, mon colonel, dit Sanguin. Pour le moment, il n'y a pas eu d'accident.

- S'il y en a un dans la population civile ou sur un homme de troupe, nous ne sommes pas garantis.

- Il ne se passera rien, dit Jamin.

- Mon cher Jamin, il vaut mieux prévoir que courir.

- Vous prévenez tôt, mon colonel.

- Pour ce genre d'opération, minime certes, mais nécessaire, il n'est jamais trop tôt.

- Allons-y, dit Sanguin, ça amusera les hommes. On peut mettre ça au point en huit jours.

- Huit jours, hurle le colonel. Mais vous êtes fou, Sanguin. Dans huit jours, nous serons peut-être dans les djebels. Il sera trop tard. Ce n'est pourtant pas compliqué à organiser. Je veux que tout soit terminé aujourd'hui à midi.

- Mon colonel, dit Jamin, pourquoi se presser ?

- Il y a du risque, Jamin. Et puis, ça va dégourdir les hommes. Y'en a qui n'ont jamais tiré sur une vraie cible.

- Ils auront d'autres occasions, dit Sanguin.

- Celle-là n'est pas dangereuse, dit le colonel.

Il appelle son serviteur: Lebreton, où es-tu?. L'homme entre, se raidit au garde à vous.

- Apporte-moi le plan de Kerbès.

Le plan a été étalé sur la table. Penchés sur lui, les trois hommes suivent le doigt du colonel.

- Ici, aux cuisines, le maximum. Là, au marché arabe, un bon paquet de types. Dans les rues, vous envoyez les soldats deux par deux. En se glissant le long des murs, ils surprendront leur proie.

- D'accord, mon colonel, dit Sanguin.

- On prend combien d'hommes ?, dit Jamin.

- Une trentaine, répond Doubleau. Juste la caserne d'Aumale. Ca suffira.

- Bien, mon colonel.

Comme chaque matin, après les couleurs, chacun va prendre son poste. Le sergent-chef Marveau et le sergent Pontel circulent des cuisines aux bureaux, puis à l'armurerie et au magasin de vêtements, vérifient si chaque homme est là. On les voit passer et repasser dans la cour, disparaître dans les bâtiments, ressortir. Parfois, ils se tournent l'un vers l'autre.

- C'est calme, dit Marveau. Y'a personne à l'infirmerie. Aucun tire-au-flanc.

- Peut y avoir des malades, dit Pontel.

- Des clous. Par ce temps...

- Des hommes peuvent se blesser.

- Ca arrive, dit Marveau, mais c'est rare.

A la buvette, ils boivent une bière que le préposé leur a servie.

- Y'a plus de bicots qui viennent, dit Marveau à l'homme.

- Non, répond-il, depuis que Mohad et Selim ont été tués, ils n'osent plus.

- Tant mieux, dit Pontel.

- Ca manquera pas, dit Marveau.

Ils repartent, continuent leur tournée.

Rastel a entrepris un nettoyage complet des cuisines. Il s'active, aidé par une armée de marmitons, des jeunes récemment arrivés à qui il apprend le maniement du balai-brosse et de la serpillière.

- Grouillez-vous, les mecs, hurle-t-il. Il faut que, dans une heure, tout soit terminé.

On se mettra aux casseroles.

Les jeunes s'agitent en tout sens. Avec des pailles de fer ils grattent les fourneaux.

- Je veux que ce soit nickel, dit Rastel.

Vanberghe et Mandingue ont décidé de trier les vêtements trop usagés. Ils envisagent, une nouvelle fois, de se rendre en douce, à la nuit, dans le quartier arabe.

- Regarde ça, dit Vanberghe à Mandingue, c'est plus mettable. Une chemise au col déchiré...

- Il est pas déchi'é. Un petit acc'oc. Je peux le recoud'e.

- A liquider, dit Vanberghe.

Il la met sur un tas qui monte lentement. Il y a déjà des godillots, des capotes, des pantalons, des mouchoirs. La moindre zébrure suffit à Vanberghe pour déclarer le vêtement hors d'usage.

Terril pend les armes. Ce matin, il n'a personne avec lui. Il devra inspecter, tenir en état. Par le soupirail, il voit le temps clair. Il soupire.

Cheffol et Germain Gromier ont commencé un nouveau jeu. Ils parlent bas, dissimulent sur leurs genoux la feuille qui leur sert à marquer leurs points. Ils redoutent l'arrivée du lieutenant-trésorier qui est dans le bureau voisin.

Soudain le son du clairon monte dans l'air. Il annonce un rassemblement. Il est neuf heures. Dans la caserne, nul ne l'attendait. Seuls, dans leur villa, Sanguin et Jamin sont au courant. Ils s'apprêtent à descendre dans la cour.

- Bon dieu, dit Germain Gromier qui s'est levé de sa chaise, qu'est-ce qui se passe ?

- Encore des corvées, dit Cheffol.

- Ou des emmerdes, dit Pelin.

Le lieutenant-trésorier est sorti de son réduit.

- Pressez-vous, dit-il. Vous devriez déjà être sur place.

Aux cuisines, c'est l'affolement. Rastel fait arrêter le nettoyage. Il contemple d'un air désabusé ses casseroles vides.

- Va falloir cuire la bouffe en vitesse, au retour de leur cirque.

Il craint un défilé impromptu ou une revue d'armes.

Mandingue et Vanberghe cessent aussitôt de trier.

- Ca sera pour demain, dit Vanberghe à voix basse. On n'aura pas le temps de finir. Si ça se trouve, ils vont nous faire crapahuter.

Il redoute une grande manoeuvre improvisée, un exercice. Par cette chaleur, ils finiront épuisés.

Les soldats s'acheminent tous, courant, vers le milieu du terre-plein. Ils se forment en un grand carré devant le mât où flotte le drapeau. Aucun officier ou sous-officier n'étant encore présent, ils demeurent au repos, parlent entre eux.

- Putain, dit Cheffol, j'espère qu'on ne va pas rester là une heure en plein soleil. Les nouveaux, y vont tourner de l'oeil.

Des appelés de la dernière conscription constituent le gros de la troupe. Ils ont l'air étonné. Comme tous les autres, ils ne savent pas pourquoi on les a convoqués. Marveau et Pontel entrent dans le carré, en criant : Restez au repos, mais gardez l'alignement

- On aurait pu être prévenus, dit Marveau. On ne sait rien. On dirait que les sous-off c'est de la merde.

- Ah, pour ça oui, répond Pontel. Bons pour en chier, mais quant à être considérés...

- C'est Doubleau, dit Marveau, qui a du nous concocter un départ en manoeuvre, ou une marche forcée, pour dresser les mecs.

- C'est pas trop son genre, dit Pontel.

Doubleau a la réputation d'un officier exigeant, surtout au moment des opérations. Mais il ne demande pas d'efforts inutiles.

- On va bien voir, dit Marveau.

Sanguin et Jamin, le lieutenant et le capitaine, se présentent au bord du carré. Marveau et Pontel hurlent : Garde à vous.

Les hommes se sont figés tous ensemble, formant un mur à trois pans qui entoure les quatre gradés. Les deux sous-officiers ont aussi une position fixe, mais Jamin, d'un geste, les libère. Les hommes, eux, ne bougent pas. Jamin et Sanguin se sont approchés de Marveau et de Pontel. Un conciliabule s'engage, qui se termine par des rires. Sanguin se tourne vers les rangs, prend la parole.

- Savez-vous ce que c'est que la rage ? C'est une maladie grave à laquelle nul ne peut échapper si des précautions ne sont pas prises, surtout dans ce pays où, du fait des événements, beaucoup d'animaux sont abandonnés. Ce n'est pas les chacals que nous craignons. Ceux-là ne quittent guère leurs bois et, s'ils attaquent, ils sont vite neutralisés; cela s'est déjà produit à la garde. Non, nos ennemis, en ce domaine, ce sont les chiens. Hélas, les chiens. Pas les chiens domestiques qui appartiennent à des familles ; ils ne sont pas dangereux et ont été souvent vaccinés. Mais les chiens en vadrouille, venus d'on ne sait où. J'excepte le chien qui nous accompagne chaque matin, au cours de nos rondes de surveillance. C'est un chien recueilli, mais il a eu ses piqûres. Les chiens à risque, ce sont ceux qui tournent autour des cuisines, sur le marché, ou qui vagabondent dans les rues de Kerbès. Il y en a beaucoup, peut-être une quinzaine. Il faut nous en débarrasser. Le colonel demande que soit constitué une escouade d'une vingtaine d'hommes. Ils feront la chasse aux chiens toute la matinée. L'opération s'arrêtera à une heure. L'armurier distribuera aux vingt hommes retenus des armes légères, des carabines. On ne descend pas un chien à la mitraillette, ni à la Mat 49. Par ailleurs, une dizaine d'hommes seront désignés, pour aller prévenir, maison par maison, les habitants de Kerbès. La chasse dans les rues ne commencera qu'à midi. Repos.

Sanguin a sorti une liste de sa poche et lit des noms. La bande des neuf en fait partie, sauf Terril. Onze appelés, dont quelques-uns viennent d'arriver à la caserne, sont du lot. Ils quittent les rangs et sont aussitôt envoyés à l'armurerie. Terril les accueille, ébahi.

- Qu'est-ce que vous venez foutre ?
- Chercher des carabines, répond Cheffol qui est en tête.
- Tu m'en donnes une en bon état, dit Marveau.
- Elles sont toutes en état, répond Terril indigné.

Les hommes se pressent contre le comptoir.

- Doucement, dit Pontel. Mettez-vous en ligne devant la porte. Vous entrerez un par un.

La distribution commence. Des cartouches accompagnent l'arme.

- On va tirer, dit joyeusement un conscrit.

Pelin, Cheffol et Germain Gromier sont dans un petit groupe de sept appelés. Les vingt se sont divisés en trois unités ; Marveau et Pontel restent avec les plus jeunes,

les caporaux Vanberghe, Rastel et Mandingue s'occupent du second groupe. Le troisième agit seul, sans tutelle.

- Ce sont de vieilles barbes, dit Marveau. Pour leur affaire, ils n'ont pas besoin de gradés.

Le troisième groupe se dirige vers les cuisines. Pontel a donné les consignes.

- Vous approchez prudemment. Vous n'effrayez pas les bêtes, sinon elles vont toutes se barrer.

- Y'a pas de danger, dit Pelin. Ces pauvres chiens, ils nous connaissent tous. Ils viennent nous bouffer dans la main. On pourra les tuer à bout portant. Ce n'est pas une chasse, c'est du massacre.

- Oui, mais si tu en tue d'abord un, les autres ne sont pas si cons. Ils fileront.

- D'accord, dit Cheffol. on tirera en même temps, chacun sur une cible.

La plupart des soldats des cuisines sont revenus à leur poste. Ils rient, en voyant passer les chasseurs de chiens.

- Travaillez, au lieu de vous foutre de nous, leur crie Germain Gromier. Votre caporal est des nôtres. N'en profitez pas pour nous préparer de la merde.

Les hommes longent le bâtiment, vont vers la décharge ; elle se trouve en lisière du mur, recouverte d'un toit en tôle ondulée. Chaque semaine, un camion vient chercher les ordures qui sont ensuite brûlées à l'essence en pleine campagne. Sept chiens sont au bord de la décharge et fouillent de leur museau, à la recherche de bouts de viande ou de poisson, le tas de détritrus. Quand les soldats se sont approchés, ils ne se sont pas retournés. Ces jeunes qu'ils rencontrent chaque jour ne leur font pas peur. A cinq mètres du réduit, les hommes se mettent en place, entourent l'entrée.

- Attention, dit Cheffol aux appelés, accordez-vous d'abord sur celui que vous choisissez. Y'en a trois qui auront le même chien.

Les jeunes se désignent du doigt le chien qu'ils choisissent. Pelin, Cheffol et Gromier prennent le même. Puis, formant une demi-sphère, les hommes s'agenouillent. Ils braquent leurs armes sur les cibles : immobiles, elles continuent à croquer arêtes et os.

- Feu, dit à voix presque basse Pelin.

Les armes ont tiré ensemble. Les sept chiens, visés à la tête, tombent raides morts le long de la décharge. Un seul bouge encore ; Cheffol l'achève.

- On les laisse là, dit Pelin. On les enterrera plus tard.

Ils redescendent dans la cour de la caserne, vont rendre les carabines à l'armurerie.

- C'était pas marrant, dit Pelin. On les a tous es du premier coup.

Ils se dirigent, en bon ordre, vers la buvette.

Rastel, Mandingue et Vanberghe sont du groupe qui va au marché arabe. La plupart des chiens qui s'y trouvent appartiennent à des familles d'Algériens qui habitent aux confins de la ville et dans la mechta. Quelques chiens abandonnés viennent parmi

eux. Les hommes remontent une rue perpendiculaire à la rue Affre, arrivent au bout de Kerbès.

- Qu'est-ce qu'on fait ?, dit Vanberghe. Le marché bat son plein, il n'est pas loin de dix heures. Il va y avoir toutes les fatmas avec leurs bébés. Elles seront affolées.

- On est bien obligé d'exécuter les od'es, dit Mandingue.

- C'est impossible de rester groupés, dit Vanberghe. On n'en trouvera pas un seul de cabot. Il faut les débusquer là où ils sont, sous les éventaires ou derrière les enclos.

- C'est des animaux craintifs, dit Pontel. On va avoir du mal.

- On se sépare, dit Vanberghe. Chacun entre par un côté du marché, on sera en ordre dispersé. On avance doucement. Dès qu'on en voit un, on le bute.

- On l'isque, dit Mandingue, de blesser une fatma ou un gosse.

- On est nombreux, répond Vanberghe. Si tu le manques parce que tu ne peux pas tirer, moi, dès que je le vois, je le rattrape.

- Bonne idée, dit Mandingue.

Les hommes sont aux abords du marché arabe. Ils se divisent en petits groupes de deux ; ils s'écartent l'un de l'autre. Puis, sur un signe de Vanberghe, ils entourent le marché et y pénètrent sur chaque côté. Les vendeurs se figent sur place, arrêtent de vendre. Des femmes avec leurs enfants dans les bras ou près d'elles s'éloignent lentement des étals de viande - du mouton - et des monticules de fruits. Elles marchent vers le bout des allées. Les dix hommes avancent, sans s'occuper d'elles. Quatre chiens sont vite repérés, l'un sous un éventaire de boucher, l'autre rongant un os en bordure du marché, deux autres guettant, le museau levé, les gestes d'un charcutier qui coupe du saucisson ; pour l'heure, il se tient le couteau en l'air, immobile, les yeux des deux chiens fixés sur lui. Un soldat s'est approché de l'un d'eux et parvient à l'abattre. L'autre déguerpit, mais il est cueilli d'une balle en plein cœur par Mandingue qui le voit passer. Celui qui rongait son os a levé la tête. Il le prend dans sa gueule et marche vers l'une des allées. Une décharge l'envoie rouler sur le sol. Le quatrième, caché sous un éventaire, n'a pas bougé. Le museau dans ses pattes, il ne cherche plus les bouts de viande. Trois hommes tentent en vain de l'attirer. Mandingue prend une côtelette parmi les morceaux de mouton étalés et la lui tend sous la planche. Le chien avance la tête pour l'attraper. Il reçoit deux coups de carabine dans le crâne.

- On viendra les enterrer, dit Vanberghe.

Marveau et Pontel ont convoqué, vers onze heures, les huit hommes qui doivent les accompagner. Durant la matinée, des appelés sont allés de porte en porte, avertissant de rentrer les chiens familiers, ceux qui gardent les maisons. Etonnés, les gens de Kerbès ont enfermé les bêtes dans les cours et ont interdit à leurs enfants de sortir.

Les consignes de Marveau et de Pontel sont de prendre chacun une rue, de marcher vers le Sud jusqu'à la limite de l'escarpement, au delà de la caserne Bugeaud ; vers l'Est et vers l'Ouest, les hommes doivent s'arrêter aux buissons avant les prés. Vers le Nord, ils iront jusqu'aux villas, celle du colonel, celle de Sanguin et de Jamin. A midi,

la troupe se disperse dans les rues. Dans chacune d'elles, un homme, la carabine prête à tirer, avance le long du mur de droite, puis revient en arrière et longe celui de gauche. Les neuf chiens restant ne se méfient pas. Bientôt les coups de feu claquent et les cadavres s'étalent au milieu des chaussées.

Marveau n'aime pas les chiens. Il prend plaisir à les tuer. Il y met de l'application. Il a remonté la rue Affre, aperçu un fox-terrier, assis, se chauffant au soleil. Il l'ajuste, l'abat d'un seul coup. Au bout des rues, les chiens rodent le long des arbres ou se couchent à l'ombre derrière les buissons. Les hommes qui vont vers l'Est les surprennent et les descendent à bout portant. A l'Ouest, un grand chien de berger folâtre dans l'herbe. Une balle met fin à ses bonds. Marveau et Pontel se sont retrouvés.

- On boirait bien un coup, dit Marveau.
- Faut surveiller les jeunes, dit Pontel.
- Y'en a combien de tués, des cabots ?
- Presque tous. Il en manque un ou deux.
- On va les chercher, dit Marveau.

Ils partent tous les deux vers le Nord, la carabine pointée. Derrière les villas, non loin de la tente, une étendue de terrain sert parfois de champ de manoeuvre. Des chiens y viennent quand les hommes n'y sont pas, y reniflent des traces.

- Tiens, voilà les deux qu'on avait pas encore, dit Pontel.

Les chiens flairent le sol : un ratier et un épagneul.

- Ils sont beaux, ces bestiaux.
- On s'en fout, répond Marveau.

Ils entrent sur le terrain, vont vers les deux bêtes et leur collent à chacune une balle en pleine tête.

- On a fini, dit Pontel. On enverra des gars pour enterrer tout ça, sinon ça va puer.

Au réfectoire, les appelés qui ont fait, dans la matinée, la chasse aux chiens, se sont mêlés à ceux qui sont restés à leur poste habituel. Sont racontés, par les uns aux autres, avec des mimiques, des descriptions et des rires, les péripéties de l'opération. Les sous-officiers et les caporaux ne sont pas là. Ils ne mangent pas avec les hommes.

- C'était formidable, dit un jeune. Dans une rue, j'ai pisté un petit clebs foireux. Celui-là, je l'avais repéré depuis longtemps, je pouvais pas le blairer. Il s'est pas méfié. Je lui ai filé un pruneau, il a pas fait ouf. Il est enterré là-haut.

- Moi, dit un autre, je supportais pas ce gros chien qu'on voyait toujours passer devant la caserne. A chaque fois qu'y me zieutait, il aboyait. J'te dis que je l'ai pas loupé.

- Y'en a un, à la décharge, dit un troisième, je le regrette. C'était un bon chien. Il venait vers moi, me faisait fête. Je lui gardais des sucres. Il a bien fallu que je le tue.

- Ces pauv' cabots, dit Cheffol. Une honte de les avoir abattus comme ça. On pouvait d'abord les ramasser, les faire voir à un vétérinaire. Si ça se trouve, y'en a aucun qui était malade.

- On pouvait pas prendre de risques, dit Pelin.

- Cheffol a raison, dit Germain Gromier. Ils ont fait tout ça trop vite. Ce n'était pas nécessaire de les tuer, enfin pas tous.

- C'est comme les Arabes, dit un appelé en riant. Faut pas tous les tuer. Faut trier.

- Toi, le bleu, on t'a rien demandé, lui répond Germain. Ferme ta gueule.

Le lieutenant Sanguin entre dans le réfectoire et annonce :

- Tous ceux qui étaient de la chasse aux chiens ont congé cet après-midi. Repos exceptionnel.

Un bref hurra - trente personnes environ - lui répond. Les élus se dirigent, sitôt le repas achevé, vers le lavoir. Il est sur la hauteur, derrière les villas. Les femmes arabes y lavent leur linge. C'est une grande vasque, au pied d'un rocher, alimentée par une source. Un ruisseau s'écoule sur la pente, se perd dans les prés. Quand ils y arrivent, deux femmes rincent des draps, bavardant entre elles. Tous se déshabillent. Certains gardent le slip. La plupart sont nus. Les femmes s'éloignent aussi vite que possible, en criant. Bientôt la vasque est remplie. Les corps se prélassent dans l'eau glacée. Quelques-uns restent assis sur les bords, à l'ombre des arbres qui les protègent du soleil. Puis ils plongent, s'ébrouent, remontent.

Vers le soir, les hommes se rhabillent et vont en ville.

A la caserne Bugeaud, ce soir-là, les hommes attendent la nuit. Il est moins de sept heures, mais, en cette saison, le soleil encore brillant va, en un quart d'heure, s'abaisser derrière les montagnes. L'obscurité envahira la terrasse, dressera comme des ombres, dans la vallée, les clochers de Favreville et, au loin, les sommets des monts. Elle rapprochera les hommes. Assis côte à côte sur les marches des bâtiments ou à même le sol, ils deviseront, jusqu'à ce que le clairon sonne l'extinction des feux. Alors ils bondiront dans les chambrées, se coucheront, tandis que le sergent de semaine et deux caporaux passeront au long de leur lit et s'en iront en éteignant les lumières.

Parce qu'il a fait beau tout le jour, ces jeunes et ces vieux appelés, ces anciens et ces nouveaux ne sont pas tristes. Ils surmontent en commun leur peur de la guerre. Leur conversation ne roule pas sur les événements, ni sur une prochaine opération - toujours possible, Doubleau rêve de devenir général -; elle porte sur le passé immédiat - la France, leur région, leur ville ou leur campagne, leur travail - et sur le présent en vue du futur - la quille, la petite amie au pays, les parents, les copains, ceux du régiment qu'on gardera, ceux qu'on avait avant -. Ce plaisir de parler dans le soir est troublé par des rafales ; elle éclatent brusquement auprès de la forêt et leur crépitement scande de son bruit métallique l'arrivée de la nuit.

- C'est des espions qu'ils fusillent, dit laconiquement Martin.

Il est assis contre Martel, le sergent-chef, et lui murmure de faux mots d'amour. Le jeu entre eux, comme entre d'autres, est habituel. La longue familiarité, la promiscuité créée par la vie militaire ne les ont pas unis physiquement - ils n'aiment l'un et l'autre que les filles -, mais a rendu possible, dérisoire et pourtant consolant un langage emprunté à celui de prétendus amoureux.

- Mon petit chéri, dit Martin à Martel, ta main me chatouille.

- Elle est dans ma poche, répond Martel.

- Petite vicieuse, tu te touches.

- Non, je compte ma monnaie.

Plus loin, Rivaud monte des marches, se penche vers les corps rapprochés, embrasse des joues.

- Chacun sa part, conclut-il.

A Bugeaud comme à d'Aumale, les «pédés» sont méprisés. On ne passe pas à l'acte. On se contente, hors du désir avoué, de singer les attirances, qu'elles soient réelles ou simulées.

Au dessus de l'esplanade plantée de marronniers qui s'étend le long de la balustrade, les étoiles brillent : la Petite Ourse, la Grande Ourse, et, à son angle, l'étoile polaire. Encore solitaire au début de la nuit, Venus est noyée dans la multitude des constellations. A la porte de l'armurerie et au poste à l'entrée, des sentinelles montent la garde. Elles lèvent parfois les yeux vers le ciel illuminé, puis les abaissent sur la terrasse ; elle ressemble, aussi bien le jour que la nuit, aux promenades des petites villes du Midi, où, contre de vieux murs, les arbres se succèdent. Le chien de la patrouille traverse d'heure en heure l'espace vide, comme s'il s'était assigné une tâche : surveiller. Il n'aboie jamais, mais ses crocs peuvent, comme cela s'est produit quelques semaines plus tôt, se planter dans la jambe d'un rôdeur. Les chiens n'aboient pas, surtout dans l'obscurité ; ils risquent de se faire abattre d'une fenêtre de la façade par un officier ou un sous-officier réveillé et mal luné.

Autour de la caserne, la ville dort ; les lumières sont toutes éteintes. Les rues ne sont peuplées que de chats, dont certains miaulent désespérément. Au Sud, le chemin qui passe sous l'esplanade est rempli d'herbes odoriférantes - du thym, de la lavande, de la menthe - ; leur parfum monte jusqu'aux fenêtres ouvertes, pénètre dans les chambrées, lutte contre l'odeur des corps en sueur sur les lits. Deux sentinelles passent et repassent sur le chemin, dans l'attente d'être relevées. A l'Est et à l'Ouest, au delà des murs, c'est déjà la fin des faubourgs et le début de la campagne. Chaque faubourg n'est guère étendu ; il tient au plus près de la ville. C'est sa bordure qui, sur chaque côté, va du mur de la caserne jusqu'à des buissons. Cette bordure est garnie, de part et d'autre, des dernières maisons. Plus loin, ce sont d'un côté des rocaillies, de l'autre des prés. Les prés à l'Ouest roulent sous la brise nocturne jusqu'à la forêt. La puanteur qui s'élève entre les arbres ne parvient pas encore jusqu'à Kerbès. Les bruits se répètent, ceux des voitures sur la route d'Oran, ceux des chacals, celui d'un coq qui, trompé par la clarté, s'égosille.

Au petit matin, une dizaine d'hommes accompagnée d'un sergent se présente à la garde de la grande entrée. Le sergent sort une liste de sa poche et la transmet à son homologue chef de poste. Sur la liste s'alignent des noms algériens : Mohammed Boudief, Haroun Malaoui, Hissen Bekaoui, etc.

- Ce sont des supplétifs ?, dit le chef de poste.

- C'est ça, répond le sergent. On les a rassemblés à Favreville. Ce sont les officiers S.A.S. qui nous les ont envoyés. Ils veulent échapper à l'enrôlement obligatoire chez

les fellaghas. On vous les a annoncé hier, en passant par le capitaine Jamin. Il a donné son accord pour que vous les incorporiez.

- Je téléphone, Une seconde.

Il appelle à la villa le lieutenant Sanguin, se fait confirmer l'ordre. Il raccroche le combiné, murmure :

- Bon. On les prend.

Les dix hommes, des jeunes, sont habillés à l'européenne : short, chemise et sandales. Dans l'air frais du matin, ils grelottent. Le chef de poste choisit l'une des sentinelles et lui ordonne de les conduire jusqu'au bâtiment et de les confier au sergent-chef Martel. La sentinelle les emmène. Ils entrent dans la caserne, s'entassent au rez-de-chaussée, devant l'escalier. Ils se sourient, ils ont moins froid.

- Attendez là, dit la sentinelle.

Réveillé par des coups sur sa porte, Martel se met à jurer.

- Bordel de Dieu, quel est l'enculé qui me...

- Première classe Branchu, chef, répond la sentinelle.

- Entre, hurle Martel.

Branchu entre, se fige au garde à vous.

- Repos. Cause.

Branchu explique l'arrivée des supplétifs, leur attente dans le couloir.

- Putain, dit Martel.

Il émerge de son lit en caleçon et gilet de corps, enfle son pantalon, sa vareuse, se coiffe de son calot. Il descend avec Branchu. Il examine un à un chaque supplétif.

- Foutus soldats, murmure-t-il.

La sentinelle est repartie. Martel les emmène à la porte du magasin de vêtements.

- Vous restez là, dit-il. Le magasinier arrive.

Il va dans l'une des chambrées où dort le sergent Martin. Pour l'éveiller, Il lui remue doucement la tête. L'autre ouvre les yeux, le regarde ébahi.

- Au boulot, mon petit gars, t'as dix mecs en bas.

- C'est urgent ?

- Oui, des supplétifs.

Martin les fait entrer dans le magasin de vêtements.

- Déshabillez-vous, leur dit-il d'un ton peu engageant.

Ils enlèvent la chemise et le short, apparaissent torse nu, avec, entre les cuisses, un morceau d'étoffe qui s'enroule pour tenir autour de la taille.

- Un peu encombrant comme slip, dit Martel. Ce soir, dans la chambrée, ils vont rigoler. Vous feriez bien de vous acheter des slips comme tout le monde.

Ils ont revêtu le battle-dresse, la chemise en toile brune, la vareuse. Martin leur donne à chacun un blouson, des chaussettes, une cuiller, une fourchette et un quart.

- Les perdez pas, surtout. Y'en aura pas d'autres.

Dans la cour, le clairon sonne le réveil.

- Allez au réfectoire, là-haut, dit Martin, en montrant la direction.

Dès qu'ils sont sortis, il décroche le téléphone, appelle le cuistot.

- Je t'envoie des bronzés. La nouvelle troupe. Donne leur à bouffer.

Les dix hommes se dirigent vers le réfectoire. Le cuistot les arrête presque à l'entrée.

- Mettez-vous là, leur dit-il. Y'en a d'autres qui vont venir.

Il les installe à la première table. Les hommes s'assied tout autour.

- Sortez vos quarts.

Les dix posent leur quart sur la table. Un homme arrive, avec un grand pot de café bouillant. Un second porte un pain et une boîte de confiture déjà entamée. Les dix boivent et mangent sans parler, en se regardant étonnés. Le réfectoire est encore désert.

Ils entrent dans la cour. Les oh et les ah fusent. C'est l'heure des couleurs. La troupe se rend devant le mât. Certains, passant près d'eux, s'écartent. Ils ne peuvent participer au lever du drapeau, ignorant encore le repos et le garde à vous. Ils se tiennent massés dans un coin, suivant gênés la brève cérémonie. En repassant devant eux, quelques hommes - Plessis, Rivaud, Laurent Gromier - leur sourient.

Un caporal les appelle et les emmène dans un champ, non loin de la caserne, pour faire l'exercice. Ils n'ont pas d'armes, mais ils ont ramassé des bâtons qui en font office. A la pause, sur les conseils du caporal, ils vont à la buvette. Ils y sont accueillis fraîchement par le préposé aux boissons - celui qui frappait Mohad et Selim -. Il a décidé de ne pas les servir. Plusieurs hommes s'interposent et l'obligent à leur livrer, comme aux autres, ce qu'ils demandent. Plessis et Laurent leur crient :

- Venez par là. Asseyez-vous à ces tables.

Ce sont celles les plus proches de la leur. Ils bavardent.

- Vous venez d'Alger ?, demande Plessis.

- Non, répond l'un d'eux, Omar - il a d'abord dit son nom -, on est du coin. Moi je suis originaire de Teflat, avec mon copain Ahmed - il le montre du doigt -. Les autres sont de villages vers Orléansville.

- Vous n'étiez pas encore incorporés ?, demande Laurent.

- Non, répond Slimane, le voisin d'Omar. On vient de l'être, à notre demande.

- Vous n'aimez pas les fellous ?, dit Rivaud.

- Ils ont tué nos parents, parce qu'ils ne payaient pas la taxe. Si on va vers eux, ils nous tueront aussi.

- Drôle de guerre, dit Plessis.

- Je croyais que c'était celle de 40 ?, dit Laurent.

- Celle-là est pire, répond Plessis.

Le sergent Martin entre dans la buvette, crie :

- Corvée de patates. Il me faut dix hommes. S'il n'y a pas de volontaires, je désigne.

Tous les regards se tournent vers les dix.

- Faut que vous y alliez, murmure Rivaud. C'est les bleus - les nouveaux arrivants - qui font les corvées. Pendant quelques jours. Après, ça s'arrange.

Les dix se lèvent, suivent le sergent Martin.

- Vous revoilà, leur lance-t-il.

Il les envoie aux cuisines. Jusqu'à midi - la pause était à onze heures -, ils épluchent les patates. Puis, sans transition, ils doivent laver les pavés. Le cuistot les interrompt pour qu'ils aillent au réfectoire.

- Vous revenez aussitôt après, leur dit-il.

Le déjeuner pris, ils continuent le lavage des sols. Comme ils achèvent, Martin se présente et leur ordonne d'aller balayer la galerie au premier étage du bâtiment. Il leur indique où sont les balais. La galerie est longue. Elle fait le tour du premier étage. De la boue s'est accrochée aux pavés, que les dix grattent avec leurs ongles. Puis ils évacuent la poussière.

Il est trois heures lorsque le sergent-chef Martel, qu'ils avaient vu le matin, apparaît. A l'exercice, ils ont appris les grades. Tout au long de la galerie, ils se figent au garde à vous. Martel les inspecte un à un, remonte un menton, passe un doigt au bas d'une chevelure trop longue - Dès demain, coiffeur -, secoue une vareuse.

- Bon. Pas trop mal pour un début. Surtout pour des gars comme vous. Je veux dire, qui n'ont jamais été soldats. Rassemblement dans la cour.

Ils descendent en courant, se réunissent en rang et au repos. Viennent se joindre à eux dix autres hommes ; ils reconnaissent Rivaud, Laurent Gromier et Plessis qu'ils ont rencontrés à la buvette et dont ils savent les noms. Les vingt hommes demeurent au repos et discutent. Les dix supplétifs remarquent que les dix hommes qui les ont rejoints sont armés.

- Qu'est-ce qu'ils préparent ?, dit Plessis.

- Peut-être une manoeuvre, dit Sanglès.

- Pourvu que ça ne soit pas une opération de commando, murmure Rivaud.

Les supplétifs écoutent. Ils ignorent ce qu'est une opération de commando. Le sergent-chef Martel survient et tous les hommes en rangs se mettent au garde à vous.

- Repos, crie Martel. Vous, les supplétifs, on ne peut pas vous armer. On n'a pas le droit. Ordre des chefs. Il n'y a pas gros risque. Enfin...On va arrêter l'un des vôtres. Espérons que ses copains ne le défendront pas.

Les supplétifs ont pâli.

- Ben oui, c'est comme ça, dit Martel. Maintenant, vous êtes militaires français.

Les vingt hommes quittent la caserne, marchent vers le quartier arabe.

- Bon dieu, dit Plessis, à qui ils en veulent ?

Sur ordre de Martel les hommes se sont divisés en deux colonnes qui longent les murs. Le sergent-chef a pris la tête d'une des colonnes. Il appelle Rivaud, lui murmure :

- On va arrêter l'épicier.

Rivaud sursaute.

- Mais on le connaît, chef. On va lui acheter de la viande, du mouton, qu'il a à prix réduit près du boucher. On la grille dans la baraque. On a souvent parlé avec lui. Il déteste les fellous. Ils le taxent au maximum. Il est vieux, il ne peut pas combattre.

- Le lieutenant a reçu une lettre anonyme qui le dénonçait, dit Martel. Il aurait caché des fels.

- Lui...Mais où ? Sa maison et son échoppe donnent sur le marché.

- On n'y peut rien, dit Martel.

Ils encerclent la maison de l'épicier, une petite bicoque de deux pièces, avec un jardin derrière. L'échoppe est sur le côté. Martel entre sans frapper. L'épicier, un homme de soixante ans, est assis au milieu de la pièce, sur un tapis. Sa femme s'active dans la cuisine.

- Tu es en état d'arrestation, crie Martel.

Le vieil homme se lève. Sa femme s'est avancée. Il la salue, précède le sergent-chef. Il est ramené à la caserne, dans la cour. Il a traversé la ville, encadré des dix soldats du contingent et des dix supplétifs désarmés. Il se tient debout sur le terre-plein, les yeux cachés par le haut de sa djellaba, sans bouger. Autour de lui, les hommes ont été regroupés en carré. Un GMC arrive sur l'esplanade. Il est vide. Martel monte près du conducteur, un appelé. Deux hommes, Plessis et Rivaud, prennent chacun un bras du vieil homme et le conduisent vers l'arrière du camion. Ils l'aident à monter, le font asseoir au fond. Puis les vingt hommes s'entassent tant bien que mal devant lui, les supplétifs assis à même le sol, les autres assis ou debout tout autour.

- Vous, les supplétifs, dit Plessis, vous ne vous levez pas, quoi qu'il arrive. Si on vous tire dessus, vous ne pourrez pas riposter.

Le camion s'est engagé dans la descente qui mène à Favreville. D'abord, il roule à petite allure, avant d'approcher les rochers. C'est le soir. La journée a été belle. La chaleur n'est pas encore tombée. La nuit ne viendra que tard. La montagne envoie ses odeurs de feuilles et d'herbes séchées qui, malgré les relents d'essence, pénètrent dans l'habitacle. Les hommes ne voient rien du paysage, sauf ceux qui, ayant soulevé la bâche, distinguent des bouts de roche dorée par le crépuscule ou des tiges vert foncé qui se détachent sur les rocs sombres. Le GMC a accéléré. Il enfile les tournants en lacets de la route

`- C'est là que ça peut chauffer, dit Sanglès.

Les supplétifs se sont recroquevillés. On les entend à peine respirer. Le vieux, assis au fond du camion, la tête penchée, sa djellaba lui cachant le visage, semble dormir.

- Il prie, murmure Plessis.

Des sonnaillles s'égrènent dans l'air, sans doute des troupeaux qui rentrent. On ne perçoit pas encore la rumeur de Favreville. Le bruit du camion couvre les sons. Quelques rafales éclatent. Mais elles passent loin. Il n'est pas sûr que le camion soit visé. Pourtant des éclats de rocher sont tombés sur la route. Le GMC prend de plus en plus de

vitesse. Ses roues crissent à chaque virage. Un supplétif vomit. Peu à peu le camion quitte la pente, entre sur le plat.

- On longe la voie, dit Laurent qui regarde sous la bâche. On est près de la gare.

Chacun se redresse. Le supplétif malade a sorti un large mouchoir et essuie son vomissement. Tout un côté de la capote a été soulevé. L'air entre à flot. Le camion débouche sur la place, en fait le tour, se dirige à l'Est vers un faubourg. Au bout d'une rue, il stoppe devant une grande maison bourgeoise, à plusieurs fenêtres.

- C'est là, dit Rivaud.

Martel a sauté de la cabine où le conducteur est resté assis. Les vingt hommes sont descendus. Ils entrent dans le jardin devant la maison. Plessis et Rivaud aident l'épicier à atterrir sur le sol. Ils le mènent jusqu'à la porte qu'ils ouvrent et disparaissent avec lui. Les hommes sont dans le jardin avec Martel. Il a murmuré à Sanglès :

- On attend là. S'il meure, ils nous préviendront.

L'attente se prolonge. Plessis et Rivaud sont revenus.

- On l'a emmené à la cave, dit Rivaud. Enfin, dans une des caves. L'autre était déjà occupée. Ils étaient en plein travail. Ca gueulait.

Plessis a les yeux fixes. Laurent Gromier lui tape doucement les joues, le sort de son hébétément.

- D'ici, on n'entend rien, dit Sanglès.

Les supplétifs se sont réunis entre eux, dans un coin du jardin. Ils ne parlent pas, écoutent.

Les deux jeunes chargés de l'épicier ont été envoyés d'Alger. Tous les deux sont des volontaires payés par l'armée. Ils ont été sélectionnés dans leur régiment, sur dossier. Ce sont des enfants de l'Assistance publique. Ils n'ont aucune haine contre les Arabes. On leur a proposé, s'ils acceptaient de faire le sale boulot, un engagement pour cinq ans après le service. Ils ont accepté. Dans l'autre cave, les exécutants sont aussi des jeunes. Ils sont trois. Eux agissent par vengeance. Ils ont retrouvé des copains suppliciés. Ils sont sans pitié. On leur confie des cas lourds, des combattants pris les armes à la main. Le tout est de faire parler. Pour, dit-on, sauver des vies.

L'épicier a été mis nu, accroché à un pilier qui soutient la voûte de la cave fortement éclairée. Ses yeux clignent. Les deux le frappent systématiquement avec une courroie sur tout le corps. Il hurle. Puis chacun s'empare d'une main, et, avec une pince, arrache, un à un, les ongles. Le vieil homme s'évanouit. Quelques gifles appliquées avec violence le font revenir à lui. L'arrachage des ongles prend du temps. Les doigts sanguinolents se sont recourbés.

- Tu as abrité des fellous, crie l'un des hommes.

- Jamais, dit l'épicier. Je paie la taxe, c'est tout. Je ne peux pas faire autrement.

- Tu mens. On sait que tu en a cachés. On a vu la lettre.

L'un des hommes de la cave à côté entre brusquement.

- Arrêtez, crie-t-il. L'autre mec dont on s'occupe a avoué. Il reconnaît qu'il a recueilli des fellaghas. Pour éviter d'être suspecté, il a accusé ce gars-là.

- C'est qui ?, demande l'un des jeunes.

- Le cordonnier de Teflat. Il se bat pour le FLN. Il déteste l'épicier de Kerbès, va savoir pourquoi.

Ils ont détaché le vieux. Ils l'aident à remettre ses vêtements, son sarouël, puis sa djellaba. Les hommes ont porté le vieil homme dans le camion, l'ont allongé dans le fond. Les supplétifs se tenaient à l'écart. Martel leur a demandé de monter et de l'entourer. Les autres s'assied plus à l'avant, le long de la ridelle. Le camion repart vers Kerbès. Il ne fait pas encore nuit. Il est bientôt sept heures; en ce jour de Juin, le soleil est encore haut. Mais, dans la ville, les réverbères se sont allumés. Ils éclairent les allées d'eucalyptus, les devantures et les filles sur les trottoirs. La bâche est soulevée. Les regards se braquent sur les passants et surtout les passantes.

- Celle-là, elle a de ces jambes...

- Et celle-là, le cul...

Ils se donnent du bon temps, avant d'aborder la route du retour. Ils la savent encore plus dangereuse que celle de l'aller. Le crépuscule est avancé, l'obscurité dans la montagne a du augmenter. S'il y a des hommes planqués derrière les rochers, ils seront à leur merci. Le camion roule lentement, gêné par des voitures et des bicyclettes. Peu expérimenté - le permis de conduire, à l'armée, est vite passé -, le conducteur redoute l'accident.

- Presse-toi un peu, lui dit Martel à son côté.

- J'peux pas, chef. Y'a trop de monde.

Couché contre la paroi, le vieux a regardé longtemps dans les yeux chacun des supplétifs. Ses mains sont aplaties sur son corps, les doigts étalés, d'où le sang suinte. Il dit quelques mots de prière en arabe et tous les supplétifs répondent.

La gare a été dépassée. Le camion ne roule plus le long de la voie. Il avait quitté les rues, mais Sanglès n'avait pas aussitôt rabattu la capote. Maintenant il l'accroche, ne laissant que de brefs interstices pour viser. Aux cahots, les hommes reconnaissent la route. Les tournants commencent. La vitesse est poussée au maximum, mais, avec son chargement et la pente, le gros véhicule ne peut guère accélérer. Il gravit lentement le tracé en courbes, exposé pendant de longues minutes, surtout dans les reprises, à des tirs possibles. Sur une cible mouvante, les chances de viser juste sont faibles. Mais, par instants, lorsqu'elle s'immobilise, le danger est plus grand. De nouveau, le silence règne. Seuls les gémissements du blessé que les secousses font souffrir viennent le rompre. Des deux côtés, les Mat sont braquées sur la campagne. Les supplétifs se sont couchés. A un tournant, deux rafales, perceptibles, font éclater des parcelles de roche. Des morceaux tombent sur la bâche.

- Tant que ce ne sont pas les balles..., dit Plessis.

Laurent Gromier aperçoit, dans l'un des interstices, une ombre qui se profile au bord d'un rocher. Il tire au jugé. Le camion continue de rouler.

- Je ne sais pas si je l'ai eu, murmure-t-il.

Kerbès demeure invisible, perché tout en haut sur le contrefort, loin des sommets. Ils entendent une cloche, puis le bruit d'un klaxon.

- On approche, dit Rivaud.

Ils atteignent une rue.

Le lendemain, Plessis et Rivaud ont été désignés par Martel pour aller voir l'épicier. La veille au soir, les vingt hommes l'avaient ramené chez lui. Le camion avait fait un détour, avant de rejoindre la caserne Bugeaud. Deux hommes avaient transporté le vieil homme dans la salle de sa maison, l'avaient déposé sur le tapis. Sa femme s'était aussitôt occupé de lui, sans un mot, sans un pleur.

Après la cérémonie des couleurs, Martel avait appelé Rivaud et Plessis.

- Débrouillez-vous, avait-il dit. Expliquez à la vieille qu'il a été dénoncé. Dites le lui, s'il est capable d'entendre. Ne dites pas qu'on s'est trompé. Précisez que le cordonnier de Teflat a avoué.

- D'accord, chef, avaient-ils répondu.

Ils sont sortis de la caserne Bugeaud par la porte Ouest. Ils contournent la ville. Ils préfèrent qu'à Kerbès on ne sache pas où ils vont. Des nouvelles de l'épicier ont dû être colportées. Il est connu, trop connu pour être soupçonné. Il est considéré comme un bon Arabe. Il est inutile, après ce qui lui est arrivé, que des militaires soient vus chez lui. Ils n'entrent pas dans le marché. Les fatmas y sont, achètent le mouton et les fruits. La présence d'uniformes ferait peur. Elles aussi sont au courant. L'échoppe de l'épicier est fermée. Nul ne s'en étonne. Elle est à quelque distance des premiers événements. Plessis et Rivaud la dépasse, vont frapper directement à la porte de la maison. La femme de l'épicier leur ouvre. Ils la connaissent depuis longtemps, ont souvent bavardé avec elle et son mari, en buvant du thé à la menthe sur le grand tapis. Elle a pris l'habitude de les embrasser. Aujourd'hui c'est eux qui l'embrassent.

- Comment va-t-il ?, murmure Plessis.

- Ca va mieux. Ses ongles vont repousser. Mais ce sont surtout les coups qui l'ont marqué. Il est couvert de plaies.

- Ecoute, dit Rivaud, on n'y pouvait rien. On a été désigné pour l'emmener. On s'est occupé de lui. Avant et après.

- Il n'avait rien fait, dit la femme.

- Non, rien, dit Plessis. Il avait été dénoncé par le cordonnier de Teflat. Il était accusé de cacher des fellaghas. L'armée voulait qu'il parle. Mais le cordonnier qui, lui, en cachait, a fini par avouer. Se sentant coupable, avant de mourir il a blanchi ton mari.

- Cet Abderrahmane..., dit la femme. Il ne nous a jamais aimés.

- Faut croire, dit Rivaud. Il savait que ton homme pouvait y rester. C'est lui qui est mort. Avant, il a soulagé son âme.

- Il dort ?, demande Plessis.

- Non, il est dans la cour, derrière. Il ne veut pas qu'on le voie. Mais vous deux, allez-y.

Ils trouvent l'épicier au milieu de la cour, assis dans un fauteuil en osier. Il lit. Lorsque les deux s'approchent, il lève les yeux. Le regard est changé. Une tristesse y monte, qui semble venir du fond de son corps.

- Que Dieu vous garde, murmure-t-il.

Ce dimanche de Juillet est pluvieux. A la, caserne d'Aumale, la troupe est désœuvrée. Aux premières heures de la matinée, beaucoup espèrent la fin d'une averse pour aller en ville. Dans leur chambrée, les huit demeurent assis sur leur lit, se demandant ce qu'ils vont bien pouvoir faire. Depuis quinze jours, le canonnier Poirier les a quittés. Détaché à d'Aumale, il vivait quasiment avec eux. Il a eu la quille ; eux l'attendent, dans six mois. C'est une journée morne qui s'annonce. Les camions ne descendront pas à Favreville, pour y conduire les permissionnaires. Il n'y a pas de permission. Les militaires ne sont autorisés à sortir que dans Kerbès.

- Où aller ? , dit Germain Gromier.

- Au BMC, cet après-midi, répond Pelin.

- Peuh, murmure Germain.

- Ca vaut mieux que rien, dit Cheffol.

- Toujours les mêmes nanas, dit Terril.

Le silence est revenu. Autour d'eux, les recrues s'agitent, préparent leurs effets.

- On ne sait pas, dit l'un d'eux. Le temps va peut-être se mettre au beau. On ira se promener.

- T'iras pas loin, dit Rastel.

La pluie bat les vitres. Sa cadence croît et décroît sans s'interrompre. Personne ne s'aventure sur la galerie noyée d'eau.

- Qu'est-ce qu'on va devenir ? , dit Vanberghe.

Mandingue est le plus désarmé. Il avait projeté d'aller s'allonger au soleil le long de la tente et d'y dormir jusqu'à midi. Puis, après le repas, il serait monté jusqu'au BMC.

- J'ai plus le cou'age, dit-il. On ne peut pas mett'e le nez deho's.

Ils se lèvent, tous les huit, commencent à sortir des garnots la tenue, l'apprêtent. Le sergent Pontel entre dans la chambrée.

- Alors, qu'est-ce que vous foutez ? , leur lance-t-il.

- Rien, répond Pelin. On se prépare, mais on ne sait pas pour quoi.

- Quand la pluie s'arrêtera, on pourra aller au bistrot, dit Pontel. On jouera à la belote.

- Une idée, dit Rastel.

- Bon. Dès qu'on peut sortir, je reviens vous chercher, dit Pontel.

Son passage a redonné un peu d'animation à ses compagnons. Ils astiquent les chaussures, brossent les épauettes.

- De toute façon, faudra bien y aller, dit Terril.

A force de réfléchir, ils ont décidé de manger en ville et, si le mauvais temps se maintient, de suivre le conseil de Pontel et de jouer aux cartes.

- Au moins, on se fera pas chier, dit Vanberghe.

- Les perdants paieront la tournée, ajoute Germain.

Ils ont su, par Plessis et Rivaud, l'arrestation de l'épicier. A la caserne d'Aumale, elle a fait scandale. Germain et Cheffol le connaissaient. Dès qu'ils ont été au courant, ils sont retournés chez lui. Il ne leur a rien dit, les a accueillis comme à l'accoutumée. Les huit en ont longuement discuté ensemble. Même ceux qui, comme Pelin, Vanberghe, Terril, disent ne guère aimer les Arabes, ont protesté.

- Pas lui, a dit Vanberghe. C'est un brave type, incapable de rien faire contre nous. Il n'aurait jamais caché de fellaghas. Pendant la dernière guerre, il s'est battu en Italie. Il considère la France comme son propre pays.

Les débats avaient repris sur les excès commis de part et d'autre. La plupart justifiaient les leurs par l'horreur que leur inspiraient les supplices infligés à leurs camarades. Quelques-uns faisaient valoir qu'en se vengeant de la même manière on entretenait une sorte de vendetta qui n'avait plus rien à voir avec la guerre.

- Y'a des circonscriptions militaires où ça ne se produit pas. Dans celle d'Oran par exemple, c'est interdit. Le général a signé un papier, a dit Cheffol.

- C'est à Alger que c'est le pire, a répondu Germain Gromier. Celui qui commande la place couvre tout.

- Ah, je le connais,, a répondu Terril. J'ai été sous ses ordres. C'est un sacré gars. Mais il n'a pas inventé la poudre.

Les autres riaient.

- Pour un militaire..Même pas ça...

Aujourd'hui, réunis dans la chambrée, par ce temps triste ils n'ont guère envie de mettre la conversation sur un tel sujet. C'est plutôt les souvenirs d'avant l'armée qu'ils voudraient évoquer.

- Si ça se trouve, dit Cheffol, dans le Midi de la France il fait beau. En Juillet, c'est rare qu'il y pleuve.

Terril se met à rire.

- Tu exagères. Il pleut plus souvent qu'ici.

- Oui, mais quand il fait beau, y'a la mer. On peut aller se baigner. Ici, dans ces putains de montagnes, qu'est-ce que tu veux foutre ?

- A Lille, dit Vanberghe, avec les potes, tous les dimanches, on sortait. On avait chacun une nénette. Je te dis qu'on s'embêtait pas. On allait danser.

- Les filles, on les reverra pas. Elles seront toutes mariées, dit Pelin.

- Il en restera peut-être quelques-unes, dit Vanberghe.

Un rayon de soleil perce les nuages, éclaire la chambrée. Il est onze heures. Malgré cette brève éclaircie, la pluie continue à tomber. L'apparition du soleil a néanmoins provoqué la joie.

- Le temps s'a'ange, dit Mandingue.

- C'est pas encore tout à fait au point, dit Terril en regardant par la fenêtre.

L'eau ruisselle sur le mur d'en face.

- Bof, à midi ça va se lever, ajoute-t-il.

Une heure plus tard, Terril voit sa prédiction se réaliser. Le temps se met au beau, la pluie s'arrête, les nuages, peu à peu, disparaissent dans le ciel. Dans la chambrée, les cris de contentement, les "ah" de satisfaction explosent. Déjà prêtes depuis longtemps, les recrues se ruent dans la cour, se dirigent les unes vers le café, les autres dans les différentes directions menant vers les portes de la ville. Les huit achèvent de se préparer. Rastel est venu les rejoindre. Selon son habitude, Marveau sort avec Sanguin. Eux ont le droit de descendre à Favreville.

- On mangera pas avant une heure, dit Vanberghe.

- Peut-être nos gars de Bugeaud mangeront avec nous.

- T'es pas allé à la messe, Rastel ?, lui lance Cheffol.

- Impossible de se rendre à l'église, dit Rastel. Il pleuvait trop.

Les calots sont vissés sur les crânes. La tenue d'été, en étoffe et non en drap, chemise et pantalon, sans capote, paraît à tous seyante pour plaire aux filles. Si par hasard... Mais aucun n'y croit. Les garnots mis en ordre, les lits faits au carré, sont impeccables. La chambrée a été balayée. Les huit peuvent partir. Ils se présentent ensemble au poste de garde. Le chef de poste, un vieux sergent-chef, somnole derrière sa table. Il regarde le papier que chacun lui tend, vérifie sur le registre, les laisse passer. Il est une heure moins le quart.

- On va bouffer tout de suite, dit Terril. Sinon, toutes les places seront prises.

Quitter la caserne, descendre la rue, franchir le parvis de l'église, entrer dans la rue Affre prend du temps. D'autant qu'à partir de l'église il y a du monde. Les huit ralentissent le pas, lorgnent autour d'eux. Les jeunes filles de la ville ne sont jamais seules. Soit elles déambulent deux par deux, soit leur mère les accompagne. Quand la mère est aussi belle que la fille, l'admiration des huit, malgré la différence d'âge, se partage. Mais ce sont en définitive les plus jeunes qui les attirent. La jupe-crinoline laisse voir les jambes jusqu'aux genoux. Chaque jupe a sa couleur, bleue, mauve, jaune clair. A voir ces adolescentes marcher devant eux, les hommes n'éprouvent pas tant une bouffée de désir qu'un plaisir diffus venant d'un spectacle de la vie civile, d'un monde familial, celui où ils veulent vivre. Ce ballet de jambes, de mains à la taille, de nuques sous des cheveux relevés les enthousiasme. Puis les groupes se défont. On rentre chez soi pour le déjeuner. Les huit vont vers le bistrot. Lorsqu'ils y entrent, il n'est pas encore plein. Leur table habituelle, au fond de la pièce, est libre. Ils doivent traverser la salle. Aucune des recrues qui étaient avec eux dans la chambrée n'est présente. Elles ont choisi d'autres lieux : sans doute la buvette, ou un pique-nique derrière les villas, avec les provisions envoyées par les familles. Les amis de la caserne Bugeaud ne sont pas là. Les huit connaissent la plupart des hommes qui sont attablés, des anciens

comme eux. Ils ne peuvent passer sans les saluer. On se serre la main. On s'interpelle. Le serrement de main est réservé à ceux qu'on connaît le moins. Terril échange une poignée de mains avec un première classe de la caserne qu'il voit de temps en temps à la buvette. Rastel en fait autant pour un sergent qui n'est pas dans son unité. Les interpellations sont plus fréquentes.

- Tiens, le Rastel, t'es là, toi ?, crie un caporal de Bugeaud. Ca fait des temps qu'on ne t'a vu.

- Ben, y' avait pas de permissions, dit Rastel.

- Un soir, tu devrais venir nous voir. On a un nouveau jeu de cartes.

- Je viendrai la semaine prochaine, dit Rastel.

Terril est copain avec tous les hommes présents dans le bistrot. Il ne serre aucune main, mais tape sur les épaules, embrasse plusieurs joues - "Comment vas-tu, ma mignonne ? " -, sans s'épargner les moustachus. Mandingue feint l'étonnement, roule des yeux blancs, en reconnaissant des visages.

- Boudiou, je c'oyais que t'avais eu la quille, dit-il à un grand maigre.

- Dans six mois, comme toi, répond l'autre.

Vanberghe demeure sur la réserve. Il s'est battu avec deux ou trois des convives, les considère comme des ennemis, refuse de s'approcher d'eux. Il fait des signes de la main à ceux qu'il aime bien, poursuit son chemin vers la table du fond. Germain ne voit pas grand monde. Il ne quitte guère la bande des huit et celle de Bugeaud dont fait partie son frère. Il a serré quelques mains, salué ceux qu'il connaît de vue. Pelin et Cheffol se sont lancés dans une longue conversation sur la dernière garde.

- On a cru qu'ils allaient revenir, dit Cheffol. Ca bougeait de partout, dans les herbes, devant la forêt, derrière les rochers. On a eu une de ces trouilles, hein Pelin ?

- C'était quoi ?, dit un homme.

- On n'a pas su, répond Pelin. Peut-être des fellous qui se déplaçaient. Mais ils faisaient beaucoup de bruit. On a pensé plutôt à des braconniers. De temps en temps, ils vont en maraude.

Les huit parviennent à leur table. Ils s'y installent. Ils n'occupent pas toutes les places, mais réservent des chaises pour leurs amis de Bugeaud, avec l'espoir qu'ils viendront.

- Personne n'a vu ni Martin, ni Plessis ?, demande Cheffol.

- J'ai rencontré Sanglès hier à l'armurerie de sa caserne où j'apportais des pièces de rechange, dit Pontel. Il m'a dit qu'ils avaient tous l'intention de venir manger avec nous.

- On ne les attend pas, dit Cheffol. J'ai trop faim.

- Ils ont peut-être changé d'avis, dit Germain. Comme il fait beau...

- Ils viendront cet après-midi, dit Pelin.

Le patron s'avance vers la table, annonce le menu.

- Du rôti et des saucisses, avec des frites à volonté, ça vous va ?

- Pas de beefsteack ?, demande Rastel.

- J'en ai, si tu veux. Et pour les autres ?

Pontel consulte chacun du regard, puis lance :

- Rôti et frites pour tout le monde, sauf pour Rastel. Mais y'a d'abord l'apéro.

- Martini, Cinzano, Banyuls ?, dévide le patron.

Personne ne répond.

- Anisette ?, poursuit-il.

- Oui, hurlent les huit.

Le patron s'en va. Ce n'est pas lui qui revient, mais la serveuse avec un plateau sur lequel s'alignent des verres.

- Salut, Marité, lui disent les hommes. Toujours en forme ?

Elle sourit, ne répond pas. Après avoir posé un verre devant chaque convive, elle y verse l'apéritif commandé. Puis elle repart, réapparaît avec deux carafes d'eau glacée. Elle retourne au bar.

- J'ai envie de me la faire, dit Rastel.

- Tu es déjà monté avec elle ?, demande Cheffol.

- Non, jamais. Aujourd'hui, elle me botte. Je vais d'abord boire un coup, puis j'aviserai.

- Ca pourra te servir d'entrée, dit Vanberghe.

- C'est le cas de le dire, murmure Pelin.

Ils boivent lentement leur apéro, sans parler. Aux autres tables les discussions vont bon train. Puis le patron apporte les hors d'oeuvre, toujours les mêmes : tomates en salade, avec des pommes de terre et des harengs. Les huit les mangent avec appétit, en puisant dans la corbeille de belles tranches de pain.

- C'est pas mauvais, dit Pelin. Mais ma mère les fait mieux.

- Ta mère, dit Cheffol, tu ne peux pas t'en passer.

- Non, dit Pelin. Ma mère et ma petite copine, c'est toute ma vie.

Rastel s'est levé.

- J'y vais, dit-il.

- Déjà, dit Vanberghe. T'as pas fini ton apéro ?

- Je le boirai après. Ca va me mettre en forme.

Il se dirige vers le bar, se penche vers la serveuse. Puis il prend l'escalier le long du mur de droite, monte à l'étage. Tous les convives du bistrot ont les yeux fixés sur Marité. Elle les regarde, demeure à son poste. Ils se découragent, reviennent à leur assiette. Elle attend encore un peu, puis part vers la cuisine.

- Il y a un autre escalier à l'intérieur, dit Cheffol. Elle est déjà là-haut.

Le patron prend sa place au bar. Le repas continue. Les huit ne commentent guère le départ de Rastel. Ils sont tous occupés à critiquer la dernière mesure prise par le colonel Doubleau : l'interdiction des permissions à Favreville et à Alger.

- Il ne se passe pas grand chose par ici. Les fellous sont calmes. Il pourrait ne pas nous emmerder, dit Terril.

- C'est v'ai, ça, répond Mandingue. On ne so't jamais, on se fait chier dans ce bled.
 - On n'a plus de vie, dit Pelin. Toujours les mêmes nanas, plus de danse, toujours le même bistrot.

- Vous vous croyez où ?, dit Pontel. En congé ?

- Tu peux rigoler, toi, lui dit Vanberghe. Qui c'est qui va au bordel rue Bab Azoun ?

- T'y vas aussi, dit Pontel.

Le patron vient près de leur table, murmure :

- On demande un monsieur Gromier à l'étage.

- Moi ?, dit Germain abasourdi.

Les autres éclatent de rire.

- Tu vas lui donner un coup de main ?, dit Cheffol. Il peut pas tout seul.

Germain grimpe l'escalier, s'engage dans un petit couloir. Il voit une porte ouverte. Dans la chambre, Marité est debout, en slip et en soutien-gorge. Rastel est assis sur le lit, torse nu.

- Prête-moi du pognon, dit-il à Germain. J'en ai pas assez pour une passe complète.

- D'habitude, tu préfères la turlute, dit Germain.

- Pas aujourd'hui, répond Rastel.

Germain sort le billet demandé en rallonge par la fille, le pose sur la table.

- Salut. N'oublie pas de redescendre, dit-il à voix basse.

Il est revenu dans la salle. Les huit l'accueillent avec des questions.

- Y'arrivait pas ?

- T'as du le remplacer ?

Il s'assied, sans répondre. Les huit ont allongé leurs jambes sous la table, se sont accolés aux dossiers des chaises. Le repas est achevé. Ils ont bu le café.

- Qu'est-ce qu'on va foutre, cet après-midi ?, dit Cheffol.

Tous gardent le silence. Il est deux heures. Une longue après-midi s'étend devant eux.

- On peut sortir, dit Rastel qui est revenu.

- Il fait trop chaud, dit Pelin.

- Ceux de Bugeaud ne sont pas venus.

- Non, dit Vanberghe. Pourtant, ils s'étaient annoncés.

- Des lâcheurs, dit Germain.

- Y viendront peut-être.

- Bon. Qu'est-ce qu'on fout ?, répète Cheffol.

- Pas de BMC, dit Terril.

- Non, non, dit Rastel.

- T'en peux plus, dit Pelin.

- J'ai doublé la mise, répond Rastel.

- En un quart d'heure ?, murmure Pontel.

- Question d'habitude, dit Rastel.

La table a été débarrassée.

- Vous voulez les cartes ?, demande le patron.

- Ben voilà, dit Vanberghe. Donnez-nous des cartes. Ca nous occupera.

Ils avaient oublié leur choix dans la chambrée. Avant même de se consulter, ils sont tous d'accord pour la belote. Le bridge est trop compliqué. La première partie s'engage. C'est Cheffol qui bat les cartes, les distribue. La salle s'est vidée. Ils sont seuls. Le patron, son fils, la serveuse ont disparu dans la cuisine ou à l'étage. Le silence est total, coupé d'interjections brusques ou de remuements de pied. Tous sont rodés à ce jeu. Lors des opérations, ils y jouent sous la tente. Beaucoup l'ont appris avant le service. Les cartes s'abattent à toute vitesse sur la table, puis le rythme se calme. A la seconde partie, les perdants de la première reprennent courage.

- On va vous écraser, les mecs, dit Vanberghe.

A la sixième partie - il est plus de trois heures -, ceux qui ont le plus perdu paient à boire. Pendant qu'ils boivent leur bière, le jeu est interrompu.

- Ca m'a donné soif, dit Cheffol.

- C'est la chaleur, répond Pelin.

- Ici, on n'a pas trop chaud, dit Germain.

Ils vident leur verre. Les parties ont repris. Le silence est retombé. De nouveau les cartes se succèdent. Parfois, Vanberghe compte les points. A quatre heures, la porte s'ouvre. Dehors, le beau temps a duré ; une bouffée de chaleur vient vers eux. Entrent Plessis, Rivaud et Laurent Gromier. Le jeu ne s'arrête pas. Les trois arrivants demeurent debout, regardent les coups. A voix basse, ils supputent le résultat. Enfin Pelin abat une tierce. Toutes les cartes s'étalent sur la table.

- Une chance de cocu, dit Cheffol.

Pelin le fixe, en faisant la grimace.

- T'es jaloux ?

- Mais non. Je ne t'envie pas.

Les trois se sont assis aux côtés des huit. Avant de recommencer le jeu, on bavarde.

- On vous attendait à midi, dit Germain Gromier à Plessis.

- C'était prévu qu'on vienne, dit Rivaud. Mais le père Doubleau en a décidé autrement.

- Doubleau ?, dit Germain.

- Eh oui. Notre cher colonel prépare une nouvelle expédition. Parait-il vers le Nord, dans la montagne. Avec une partie de l'artillerie.

- Putain, dit Vanberghe, tu vois les canons monter des pentes pareilles.

- Il dit que c'est possible, répond Rivaud.

- Vous en serez ?, demande Terril.

- Peut-être, répond Plessis. C'est même probable. Dans quinze jours. Le colonel veut réellement ses étoiles. Les fellows de la montagne n'ont rien de menaçants.

- Ils peuvent tuer. Surtout si on les attaque, répond Laurent Gromier. C'est pas ça qui aidera à finir la guerre.

- Oh non, dit Pontel. C'est du travail pour rien.

- Bref, répond Rivaud, on a été convoqué à une heure par Jamin lui-même, Marveau et Sanguin étant absents. Il nous a expliqué les intentions du colonel, sans nous révéler le but et le lieu de la manoeuvre. On sait juste la direction. Il nous demande de préparer le matériel et surtout de soutenir le moral des hommes. On est les anciens. Bon, du coup, ça a duré jusqu'à trois heures. Y'avait des sandwiches et de la bière. On fera ce qu'on pourra.

Le jeu a recommencé. Les cartes sont redistribuées, en tenant compte des nouveaux. Les rivalités entre les deux groupes apparaissent.

- On va vous liquider, dit Vanberghe.

- Tu ne perds rien pour attendre, répond Plessis.

- Plein la gueule qu'on va vous mettre, dit Terril.

Vers cinq heures, Germain, se trompant de carte, fait perdre ceux dont il est solidaire. Cheffol éclate en reproches.

- Merde. Tu pouvais pas faire attention. Tu joues le roi, alors que tu sais que Vanberghe n'a plus sa dame. Tu te fous du monde.

La partie se poursuit. Avant sa fin, nouvelle erreur: Germain joue l'as à la place d'une carte plus faible qui s'imposait.

- Bordel, hurle Cheffol. Avec ce con, on est foutu.

- Mais où tu as la tête ?, dit Pelin. Tu ne vois pas que tu nous fais perdre ?

Volontairement, Germain se retire du jeu. Il se met en bout de table, devant les cendriers. La partie continue sans lui. Les cartes défilent, mais il ne s'en occupe plus. Il est ailleurs. Il se réveille quand Plessis l'interpelle.

- Ca ne va pas ?

Ils le regardent. Il les avait oubliés. Ils sont habitués à ces brusques dépressions, sur le soir, qui saisissent l'un d'entre eux, le plongent dans une détresse dont il a du mal à se sortir. Ils ne se soucient plus des erreurs de Germain, mais surtout de le remonter. Le scénario est toujours le même : le déprimé se met en colère, crache sa bile. Il faut le laisser parler. Après, ça va mieux.

- J'en peux plus de ce pays, de cette chaleur, de tout le reste, dit Germain.

- Bientôt la quille, dit Rastel. On retrouvera les vraies copines.

- Tu ne seras plus obligé de payer, dit Germain presque rageusement.

Rastel rougit.

- Tout est truqué, poursuit Germain. On baise, c'est pas l'amour, c'est le fric. On aide un copain, c'est pas l'amitié, c'est plus rien. La guerre n'est plus la guerre. On pacifie. A coups de flingues, de grenades. Massacrer pour la paix...Au moins, à la fin de la dernière guerre, on savait contre qui on se battait. Y'avait l'ennemi en face. Mais l'épicier, c'est notre ennemi ? Mohad et Selim, c'était nos ennemis ? A côté d'Alger, j'ai vu un camp. T'avais les barbelés, le mirador. Mais les baraquements c'était des tentes. Les types dormaient dans la boue. La sentinelle tirait à bout portant sur tous

ceux qui sortaient. C'est quoi, ça ? Ce serait nous, aujourd'hui, les nazis ? En pire, puisqu'eux, au moins, y construisaient des baraques solides.

Les hommes se sont levés. Ils quittent un à un la table. Ils n'en veulent pas à Germain, lui tapent sur l'épaule en partant. Tout ce qu'il a dit, ils se le sont déjà dits, chacun, à soi-même. Seul Laurent est resté. Il est à l'autre bout. Il s'approche, vient sur le côté.

- J'ai reçu une lettre de l'Ormée, dit-il. La mère a l'air en forme.

- Les affaires marchent ?, dit Germain.

- Elle a obtenu que Pierre, le fermier, s'en aille. Les vieux de l'autre ferme sont morts tous les deux. Les trois fermes vont être transformées en gîtes.

- Avec quel fric ?

- Ben, celui du paternel que, depuis 1952, elle a fait fructifier, et celui de Lucien qui a vendu son magasin d'antiquités.

- Il replace à l'Ormée ?

- Il dit qu'il n'a pas d'héritiers.

- Tant mieux, dit Germain.

- En fait, dit Laurent, elle réalise leur vieux rêve. Autrefois, au temps des parents de Lucien, lui et maman voulaient joindre leurs deux propriétés, les gérer ensemble, en louant des bâtiments. C'était dans les années trente. Elle a épousé papa qui était mieux renté. La grand-mère le souhaitait.

- Ils sont toujours en Espagne, les grand' parents?, dit Germain.

- Toujours. Ils ne peuvent pas revenir.

Jugés par contumace pour la dénonciation de deux de leurs journaliers aux Allemands, les grand-parents n'avaient pas bénéficié de la loi d'amnistie. S'ils revenaient en France, ils seraient rejugés.

- Au fond, dit Germain, l'erreur de Désirée est réparée. L'Ormée repart de plus belle.

L'arrière grand-mère Désirée était celle qui avait fauté, dit-on, avec un ami de son mari et qui en avait eu un fils, le grand-père. Peu de temps après la naissance, elle était tombée malade. Son mari qui l'aimait s'était ruiné pour la sauver, faisant venir les meilleurs médecins. Elle était morte vingt ans après.

- Pauvre Désirée, dit Laurent. Elle a été victime de son nouveau milieu d'hypocrites. Ils l'ont massacrée.

Désirée n'était pas née bourgeoise. Elle s'était mariée, par amour, avec l'arrière grand-père.

- Tu penses souvent à elle, dit Germain.

- Oui, répond Laurent. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être son triste sort.

Le patron est descendu de l'étage. Il a ouvert la porte sur la rue. Un peu de la fraîcheur du soir entre dans le bistrot avec les premiers rayons du soleil couchant.

- On va bientôt fermer, dit-il.

Ils sortent, se séparent à la porte.

Le soir, Favreville cesse de bourdonner. Dans les rues qui se vident, les autos ralentissent, se rangent. Déjà, vers sept heures, les magasins ferment. Ne resteront ouverts jusqu'à huit heures que quelques épiceries et les deux cafés de la place. La journée a été brûlante. Des couples se promènent le long des rues, cherchent la fraîcheur. Ils ne trouvent, sous les feuilles pendantes des eucalyptus, que le peu d'ombre qu'elles dispersent. En ce début d'Août, la nuit ne sera pas là avant dix heures ; il n'est pas sûr qu'avec elle la chaleur diminue.

Favreville s'étend dans la plaine entre les deux chaînes de montagnes, celle qu'on voit au Nord et celle du Sud. Elle est traversée par la route qui va d'Alger à Orléansville et à Oran. Les camions qui circulent dans la ville remontent l'avenue principale, faisant résonner les murs des immeubles bas qui la bordent. Ils sont nombreux, assurant tout au long de la plaine le ravitaillement. Parmi eux, des camions militaires font le transport du matériel et de la troupe. Au nord de la ville, la voie ferrée longe la route. Un train y passe deux fois par jour, dans un sens et dans l'autre, s'arrêtant à la gare. Des trains de marchandises circulent pendant la nuit. Favreville a une garnison importante qui, depuis le début de la guerre, occupe les casernes. Il y en a trois sur les pourtours, celle des fantassins, celle des artilleurs et celle des aviateurs. Y défilent les appelés venus de métropole qui, ensuite, sont répartis au sud de l'Ouarsenis, dans le Constantinois ou dans les Aurès.

Avec la présence des militaires, la population a augmenté. C'est eux qu'on voit le plus, le soir, sur la place, surtout les sous-officiers qui vont boire un dernier verre dans les deux cafés. Les bidasses sont consignés, mais ils apparaîtront sur le tard, à l'heure des patrouilles. Si ce n'est en voyant ces militaires, qui croirait Favreville en guerre ? Elle a l'aspect calme des petites villes de province - environ dix mille habitants -. Au delà de sa place centrale, une esplanade, déserte à cette heure de la soirée, accueille deux fois par semaine le marché. Des commerçants se sont assis sur le pas de leur porte, près de leur magasin. Ils regardent la nuit venir.

Pourtant la ville est menacée. Les autorités militaires ont été averties par leur service de renseignements d'une possible attaque des fellaghas. Ce serait la première, jamais ils ne se sont risqués dans une ville. Parfois, comme ce fut le cas à Kerbès, ils tentent une irruption dans les bourgs. Mais ils préfèrent les embuscades en pleine campagne. Cette menace d'une venue de l'ennemi crée, dans les casernes, une agitation inaccoutumée. Les troupes sont sur le qui-vive. La garde aux postes a été renforcée. Les automitrailleuses sont prêtes à intervenir. Des officiers aux galons scintillants franchissent les cours, vont de bureau en bureau, inspectent les casemates tout à l'entour des bâtiments.

La nuit s'annonce limpide, avec un clair de lune qui l'illuminera constamment. Beaucoup de gradés ne croient guère au danger. Il s'agit, pensent-ils, d'une rumeur lancée

par le colonel commandant la place et par le colonel Doubleau à Kerbès. Deux ambitieux qui veulent maintenir les hommes en alerte, pour des opérations futures.

Des herses reliées par des barbelés ont été dressées aux entrées de la ville, barrant les routes adjacentes à celle d'Alger à Oran. Des sentinelles les surveillent. La grand-route est elle-même soumise à un guet incessant. Tous les véhicules y sont contrôlés. Un petit avion survole les quartiers et l'entour de Favreville, ainsi que les abords de la montagne.

A neuf heures, la menace ne s'est pas précisée. La garde est, comme celle des jours précédents, sans histoires. La nuit n'est pas encore tombée ; au dessus des montagnes vers l'Ouest, il reste un beau crépuscule. Mais de grandes ombres se sont étendues sur la ville, tandis que les réverbères s'allumaient. Des projecteurs placés aux quatre coins du grand carré formé par Favreville et ses deux faubourgs fouillent les pentes qui grimpent vers Kerbès. Ils n'y décèlent aucun mouvement sinon celui des camions qui descendent par la petite route.

Dans la troupe, comme à chaque fois qu'on lui annonce une attaque possible, la peur domine. Ils sont plus de mille à Favreville, mais tous ne sont pas engagés pour la nuit. Les jeunes recrues resteront au cantonnement. Elles le regrettent, elles souhaitent connaître le feu. Les anciens, eux, font tous partie des patrouilles et garnissent les postes de garde. Ils auraient voulu, étant, pour la plupart, proches de la quille, demeurer au repos. Leur expérience se retourne contre eux. On leur fait confiance.

La population de la ville ignore le danger. Personne ne l'a avertie. Depuis plus d'une heure, elle est, comme chaque soir, calfeutrée dans ses foyers. A huit heures et demi, les deux cafés de la place ont fermé et les jeunes qui y ont joué au billard électrique s'en sont allés chez eux. Malgré leur envie de traîner en ville, ils ne tiennent pas à rencontrer les soldats. A dix heures, la nuit survient. Elle est là brusquement. Le crépuscule s'est effacé. La lune monte. Les constellations semblent près de la terre. On y voit comme en plein jour. Seules les pentes, couvertes de rochers, de buissons et d'arbres, sont dans l'ombre.

A Kerbès, ceux de Bugeaud se sont préparés. Depuis six heures du soir, les patrouilles ont été constituées. Elles ne comportent pas seulement les dix hommes habituels, mais, en beaucoup plus grand nombre, des anciens et des recrues. Les officiers de Kerbès n'ont pu, comme ceux de Favreville, privilégier les premiers, épargner, malgré eux, les seconds. Les effectifs ne le permettaient pas. Les trois quart de la troupe ont été embauchés. La bande est là au complet. Le sergent-chef Martel commande la patrouille dont Martin, Rivaud, Plessis, Sanglès, Laurent Gromier font partie. L'ensemble des patrouilles est dirigé par Doubleau lui-même, assisté de Sanguin et de Jamin. Elles ne se fondront pas avec celles de Favreville. Les hommes agiront de concert, mais sans se mêler.

Dans la grande cour de la caserne, les escouades sont rassemblées. Seules resteront à Kerbès celles qui assurent la défense de la ville. Les autres descendent. Chaque es-

couade aura son camion. Une longue file de GMC vient s'aligner sur l'esplanade, entre les arbres. Martel donne l'ordre aux siens de monter dans l'un d'entre eux. C'est le premier camion qui démarre. Auparavant Plessis disait à Laurent :

- Ca va mal. Ils ont vraiment la trouille. Tu te rends compte du monde qu'il leur faut.
- Il paraît qu'à Favreville c'est pareil, dit Laurent.

Lorsque leur camion part, la file ne le suit pas. Ils sont assis au fond de la carlingue, sans bouger : vingt hommes dont ceux de la bande.

- Merde, dit Sanglès. Sur la route, on va être tout seul.
- Ca vaut peut-être mieux, dit Rivaud. En ligne, on formerait des cibles. Y'aurait plus qu'à mitrailler.

Pour autant, ils ne sont pas rassurés. La nuit est là, guère protectrice, avec ses cascades d'étoiles et la lune incandescente.

- Le conducteur peut accélérer ou ralentir à volonté, dit Martin. C'est pas comme s'il avait quelqu'un derrière et devant.

Le camion roule à grande vitesse. Bientôt, ils entendent le vrombissement d'un second camion qui s'engage dans la descente.

- Ils arrivent, dit Martel.

Au dessous d'eux, ils voient Favreville, les lumières de ses réverbères. Les maisons sont dans l'obscurité. Ils voient aussi les phares allumés des GMC qui se déplacent des casernes vers les faubourgs.

- On est nombreux, dit Sanglès.
- Oui, dit Martel. En face, ils doivent l'être aussi.

Derrière la longue file, en apparaît bientôt une autre. Les hommes du premier camion qui ont pris le risque de soulever la bâche la voient là-haut, encore sur le promontoire.

- Ce sont ceux d'Aumale, dit Sanglès.

A d'Aumale, la sélection des patrouilles engagées sur Favreville s'est faite comme à Bugeaud. Les vieux routiers ont été les premiers retenus, complétés largement par des recrues. Rassemblés dans la cour, ils se sont engouffrés dans les GMC rangés devant eux. Dans l'un de ces GMC, il y a le sergent-chef Marveau, le sergent Pontel, Terril, Vanberghe, Rastel, Mandingue les caporaux, Pelin, Cheffol et Germain Gromier. Se sont joints aux neuf recrues.

Les jeunes peu nombreux qui se sont attardés dans les rues de Favreville regardent le long ruban de lumière qui descend la pente. Ils en suivent les torsades se déroulant selon les lacets de la route : d'abord un seul camion à l'avant, puis, non loin, à mi-pente, une série de GMC roulant à vive allure, et, là-haut, fixes comme des yeux, les phares d'une nouvelle file de camions qui abordent la descente.

- Quelle armada, dit l'un d'eux.
- Ca va chauffer, murmure un autre.
- Les fellous vont en prendre plein la gueule, dit un troisième.

Le premier camion a dépassé la gare et prend la rue qui mène à la grand' place. À l'intérieur, les hommes se sont levés. Ils rient, se tapent sur l'épaule.

- On leur a échappé, dit Sanglès.

- Ils n'ont pas osé tirer, dit Plessis.

- Dès qu'on est nombreux, ils ont peur, complète Rivaud.

La file des GMC venus de Bugeaud entre à son tour dans la rue. Les habitants, derrière leur fenêtre, observent la théorie des véhicules qui, tous phares allumés, par sa rue principale traversent l'agglomération. Ils ont le sentiment d'être défendus, ils demeurent impressionnés par ce déploiement militaire.

- Bon dieu, dit un commerçant, si on est attaqué, ça va être par une armée de fellaghas.

- Mais non, lui répond sa femme, les fellaghas n'ont pas d'armée, ils sont incapables d'en avoir une.

Le GMC à l'avant parvient à la place. Il en fait le tour, va se garer dans un angle. Un à un, les camions de la file débouchent sur l'esplanade. Ils viennent stopper derrière le premier arrivant. La cohorte des camions couronne la place. Son centre s'emplit d'une multitude de soldats ; ils sautent l'un après l'autre des GMC et viennent se ranger en carrés. Ils parlent entre eux, attendant l'arrivée du lieutenant Sanguin, du capitaine Jamin et du colonel Doubleau. Les sous-officiers et les caporaux ont, avant le départ de Kerbès, effectué les regroupements. Chacun sait avec qui il est. Les deux casernes Bugeaud et d'Aumale demeurent séparées. Néanmoins elles constitueront en deux groupes une même patrouille qui ira à l'Est vers les entrepôts. Le risque y est grand, les fellaghas, dit-on, se seraient massés sur la pente, juste au dessus de leurs toits.

Marveau et Pontel commandent le premier groupe, celui de d'Aumale. C'est le capitaine Jamin qui contrôlera, mais il ne fera que passer. Les caporaux Terril, Vanberghe, Rastel, Mandingue sont ensemble, encadrant Pelin, Cheffol et Germain Gromier. Le second groupe, plus petit, est commandé par le sergent-chef Martel et le sergent Martin. Rivaud, caporal, encadre Plessis, Sanglès et Laurent Gromier. Des supplétifs - non armés - se sont joints à chacun des groupes ainsi que quelques recrues qui se sont proposées comme volontaires.

Une jeep pénètre sur la place. Elle a à son bord le colonel Doubleau, le capitaine Jamin et le lieutenant Sanguin. Lancés par les sous-officiers, les garde à vous ont claqué. Les hommes se sont raidis, tandis qu'un brusque silence tombait. Les officiers descendent et s'avancent. Le colonel Doubleau marche en avant. Il n'ordonne pas le repos. Les hommes présentent les armes. Il se met à parler.

- Le danger est réel. Nous sommes avertis que les fellaghas s'apprêteraient à attaquer Favreville notamment vers l'Est. Vos camarades cantonnés dans les casernes de la ville sont déjà en position. Ils occupent l'Ouest et le Nord. A vous la zone la plus exposée, celle de l'Est. Je compte sur votre courage. S'il le faut, nous ferons donner

l'artillerie. Soyez prudents. Mais, s'il s'impose de tirer, n'hésitez pas et sans sommations ».

Il sourit, remonte dans sa jeep. Les officiers le suivent. Marveau et Martel ordonnent le repos.

- Du bluff, dit Sanglès.

- Si ça se trouve, y'a personne, dit Plessis.

- Faites pas les cons, dit Rivaud. Doubleau sait de quoi il parle.

- De ses étoiles, oui, dit Rastel. Comme son copain, l'autre colon.

Les camions sont abandonnés. La troupe se met en marche. Les consignes sont de ne rester en aucun cas regroupé. Le premier carré qui se défait se met en ligne, les hommes s'espacent le plus possible, se conformant à la tactique de toutes les patrouilles. Les autres carrés se rompent successivement ; l'intervalle entre chaque départ donne le temps au groupe précédent de pénétrer dans les quartiers. C'est ainsi qu'avaient procédé également les troupes de Favreville, une heure plus tôt. Elles s'étaient rassemblées en carrés sur la place, puis répandues, par petites unités, dans la ville. Chaque homme tient dans ses mains une Mat 49, le canon en l'air. Il suffit de l'abaisser pour tirer. La plupart ont, accrochées à leur taille, des grenades. Ils avancent l'un derrière l'autre, à bonne distance, rasant les murs. Les fellaghas ne doivent pas être alertés par trop d'agitation dans les rues, par des bruits répétés de pas. Le but est de prendre, sans être repéré, position à l'Est.

Les jeunes retardataires de Favreville sont rentrés. Toutes les fenêtres sont éteintes. Rien ne vient troubler le sommeil des habitants. Tout se passe, pour eux, comme s'il n'y avait pas la guerre. Demain, quand ils s'éveilleront, ils sauront que, toute la nuit, ils ont été protégés.

Les deux bandes de Bugeaud et d'Aumale se suivent. Elles ont pris un long itinéraire qui contourne la ville par le Sud et qui doit les conduire aux entrepôts. Les sergents Martin et Pontel, les sergents-chefs Marveau et Martel ont reçu l'ordre de veiller à ce qu'aucune brigade de fellaghas ne s'avise de surprendre Favreville en passant par le Sud. D'où cette circonvolution dans la basse-ville avant de rejoindre leur poste. Ils marchent tous sur la pointe des pieds, craignant que la ferrure de leurs godillots ne révèle leur passage. Tous portent le casque, le baudrier, la ceinture garnie des boules oranges qu'ils pourront lancer si besoin est. L'avion est revenu et les survole. Marveau ordonne une halte. Il les réunit quelques instants. Ils se parlent à voix basse.

- On est où ?, dit Sanglès.

- Pas loin des bordels, répond Martel.

- C'est pas le moment d'y aller, lance Sanglès.

- Hélas, murmure Rivaud.

- Les gars, dit Marveau, on va se séparer. C'est plus prudent. On se retrouvera là-bas. Martel prend son groupe, moi le mien. On va suivre des rues différentes. Ça permettra de mieux surveiller.

- Si on nous tire dessus, dit Rastel, on sera moins pour répondre.
- On ne sera pas moins, répond Martel.

La marche reprend. L'un des groupes, celui de Martel, remonte lentement vers l'Est, en suivant le boulevard qui borde Favreville. L'autre, celui de Marveau, a pris un dédale de rues qui mènent jusqu'à la voie de chemin de fer ; il la longera ensuite jusqu'aux entrepôts.

Comment savoir si les fellaghas sont en face sur les hauteurs ? Martel scrute la perspective du boulevard qui s'ouvre sur la montagne. Pas une lumière ne bouge sur les pentes. Pas une silhouette ne s'y détache. Et pourtant les renseignements sont précis : des groupes de fellaghas ont pris position à l'Est et à l'Ouest au dessus de Favreville. Attaqueront-ils ? Martel en doute. Il est rare qu'ils donnent l'assaut à des villes.

Ses hommes le suivent, toujours à distance les uns des autres. Immédiatement il a derrière lui Martin, Rivaud, Plessis, Sanglès et Laurent Gromier. Un peu plus loin, des recrues et des supplétifs forment l'arrière-garde. Ils arrivent en bordure de la voie, aperçoivent la gare à quelques centaines de mètres derrière eux. Mais c'est de l'autre côté qu'ils vont, vers les entrepôts dont les toits se distinguent, ourlant le ciel. Ils ont hâte d'y être rendus ; là ils seront à l'abri des tirs qui peuvent venir de la montagne. Ils pourront observer et viser, si le moindre bruit ou un léger déplacement se fait autour des rochers.

A leur tour, les hommes de Marveau arrivent le long des rails. Ils voient, à quelque distance d'eux, les hommes de Martel. L'endroit est exposé, très visible des pentes. Les deux patrouilles avancent courbées, chaque homme tentant de se dissimuler derrière les barbelés qui bordent la voie. Le groupe de Martel parvient au premier entrepôt, disparaît dans l'obscurité. Celui de Marveau accélère, évitant de se heurter au grillage. Un train de marchandises passe à grande vitesse. Son grondement étouffe tous les bruits. Les hommes en profitent pour courir, se mettant brièvement, sans risque, à découvert, cachés quelques instants par les wagons. Avant que la fin du convoi n'approche, ils se sont de nouveau courbés. A la bordure de l'entrepôt le plus en avant, ils se redressent. Ils se remettent à courir, pour rejoindre le groupe de Martel. Dès qu'ils se sont rejoints, les deux groupes continuent lentement vers l'Est.

Martin s'est placé au bout de la file. Il inspecte autour de lui. Parfois il allume une lampe : d'où il est sa lumière ne peut se voir. Masquant le faisceau, il fouille du regard le matériel sous des bâches ; du linge, des couvertures, des ustensiles de cuisine, des bidons se sont entassés là depuis le début de la guerre. Il s'apprête à dépasser le second entrepôt, lorsque sa lampe éclaire, le long du mur de tôle, deux formes recroquevillées. Il s'approche, se penche. Une jeune femme et une petite fille lèvent les yeux vers lui. Il se retourne, appelle Martel. Il ne peut crier, il donnerait l'alerte. L'autre est au delà de l'entrepôt, presque à l'aplomb du troisième bâtiment. Il entend le cri étouffé, revient sur ses pas .

La femme et l'enfant se sont levées. Martin les fouille consciencieusement. La femme s'agite un peu lorsqu'il plonge sa main dans le sarouël. La petite fille se laisse faire, rit ; les mains de Martin la chatouillent. Martel est là. Il assiste, sans croire à un résultat.

- Tu es dingue, dit-il. Elles n'ont pas d'arme sur elles. Une fatma et une môme...

- Je ne cherche pas d'arme, dit Martin. Seulement un papier.

- Quel papier ?

La femme fixe Martin. Elle est terrorisée. Il capte son regard, la fouille de nouveau. Puis il recommence pour la petite fille. Au bas de l'étoffe de sa djellaba, il sent, sous ses doigts, quelque chose qui se froisse.

- Ca ce n'est pas le vêtement, dit-il.

Il relève le pan qui est posé sur l'un des pieds, le met à l'envers. Il aperçoit un bout de drap cousu à l'intérieur. Il l'arrache. Un papier plié en long tombe sur le sol.

- C'est un truc de la gosse. Un gri-gri que sa mère a fourré là, dit Martel.

- Tu parles, dit Martin.

Il déplie le papier, tente de le lire.

- C'est en arabe, murmure-t-il. Va chercher un supplétif.

Martel court vers le troisième entrepôt, devant lequel la troupe s'est regroupée ; il appelle l'un des supplétifs qui en fait partie. L'homme le suit. Martin lui tend le papier. Après l'avoir déchiffré, il dit :

- C'est des chiffres. Des indications de positions. Cela concerne Favreville.

- Connus, dit Martin à Martel. Ils se servent des mêmes pour porter les messages. Accompagnés de leur mère, ils n'attirent pas toujours l'attention. Heureusement qu'on a fait gaffe.

Le supplétif est reparti. Avertis, Marveau et Pontel ont rejoint les deux hommes.

- Qu'est-ce qu'on fait ?, dit Martin.

Ils se sont éloignés des deux femmes. Ils parlent à voix basse.

- On ne peut pas les laisser partir. La mère et peut-être la fille ont appris le message par coeur. Elles répéteront.

- La gosse est petite, dit timidement Pontel.

- Si on les garde prisonnières ici, dit Martin, les fellaghas qui les attendent peuvent attaquer. Ils risquent de les récupérer.

- On peut les ramener, sous bonne escorte, à Favreville.

- Et quoi encore ?, dit Martin. On ne va pas diminuer nos forces.

Martel et Marveau semblent avoir oublié que ce sont eux qui commandent. Ils espèrent de Martin la décision.

- Y'a mieux, dit Martin. Si on fait comprendre aux fellous que nous aussi on fusille les espions, français ou arabes, s'ils nous entendent le faire, ils verront que leurs messages se sont fait piquer et qu'il est inutile de nous attaquer. Qu'on est sur nos gardes.

- C'est vrai, dit Martel.

- Si Sanguin et Jamin étaient là, ils prendraient la décision, dit Marveau. Attendons-les.

- D'ici qu'ils arrivent, on risque de se faire descendre, dit Martin. Les fellous nous attaqueront. Alors qu'on peut tout arrêter.

- Oui, dit Martel.

- Tu t'y opposes ?, dit Martin à Marveau.

- Ecoute, répond Marveau qui s'énerve, si tu veux faire une saloperie, tu t'en charges. Mais n'essaie pas de m'y associer. Démerdez-vous, Martel et toi.

Il s'en va, suivi de Pontel.

- Toi aussi, lui dit Martin.

- J'tue pas les mêmes, dit Pontel.

Martel reste près des deux femmes. Martin va vers la troupe.

- J'ai besoin de douze hommes, dit-il. C'est pour fusiller des espionnes.

Sept soldats sortent du groupe, avec, parmi eux, Terril, Rivaud et Sanglès - les supplétifs, sans arme, ne peuvent que s'abstenir -. Martin en désigne cinq autres dont Laurent Gromier. Puis il cherche un terrain suffisamment grand pour aligner le peloton. Il le découvre entre deux bâtiments disposés de chaque côté d'une allée. Les douze hommes s'alignent en face du mur de tôle d'un des entrepôts. Ils n'ont jamais fusillé personne.

- A mon premier commandement, leur dit Martin, vous mettrez un genou à terre. Au second, vous tirerez.

Il va chercher la mère et la fille. Lorsqu'il revient, les hommes voient la petite fille. Sanglès dit :

- C'est impossible, sergent. On va pas zigouiller la gosse. La mère oui. Elle est responsable.

Tous l'approuvent.

- Sept d'entre vous ont accepté, dit Martin. Les autres ont été requis. Dans un cas comme celui-là, la désobéissance se paie cher.

Martel qui avait suivi Martin et les deux femmes ajoute:

- Ce sont les ordres.

Brusquement Laurent Gromier jette son arme et quitte le peloton. Tous ceux qui sont restés en arrière, loin du lieu où sont rangés les soldats, le voient passer en courant. Il semble vouloir aller derrière les entrepôts vers la montagne. Germain qui est avec eux se précipite vers son frère et lui barre la route. L'autre vient trébucher contre lui.

- Où vas-tu ?, lui dit-il. Pas de ce côté. C'est trop dangereux.

Laurent le regarde, comme s'il ne le reconnaissait pas. Puis il le bouscule, continue, toujours courant, son chemin. Germain se lance à sa poursuite. Plessis et deux supplétifs le rattrapent, l'empoignent et le maintiennent immobile. Il se débat. Les mains se resserrent. Plessis lui murmure :

- C'est inutile que les fellous vous descendent tous les deux. On ne peut plus rien faire pour lui.

Plusieurs hommes les ont rejoints. L'un d'eux dit :

- Il délirait. Quand il était devant moi, je l'ai entendu qui appelait sa copine. Un drôle de prénom : Désirée.

Germain s'est accroupi, la tête dans ses mains.

- Ce n'était pas sa copine, murmure-t-il.

Le peloton est toujours en ligne. Aussitôt après le départ de Laurent, Martin s'adresse aux hommes.

- Ceux qui le suivront auront affaire à moi. Je leur garantis le maximum. D'accord, Martel ?, ajoute-t-il en se tournant vers le sergent-chef.

- D'accord, dit Martel.

- Garde à vous, crie Martin.

Les onze se fixent, l'arme au long du bras. Ils attendent l'autre commandement.

- Un genou à terre, lance Martin.

En face, la femme psalmodie des prières. Parfois, on entend ses sanglots. La petite fille, contre la mère, semble effrayée, mais peu consciente de ce qui va arriver. Elle regarde avec curiosité ces hommes à demi agenouillés devant elle. Tout autour, c'est le silence. De la ville ne vient aucun bruit. Derrière le peloton, la voix de Martin a fait taire les conversations.

- Feu.

Les crosses de Rivaud et de quelques autres se sont levées. Ils n'ont pas pu. Les autres ont tiré. L'un des hommes court vers l'entrepôt voisin, en revient avec deux couvertures qu'il pose sur les corps. Sur la première pente de la montagne, une rafale crépite. Lui succède le bruit d'un éboulis de cailloux.

- Au petit jour, dit Marveau, nous irons chercher le corps.

